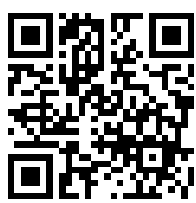
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

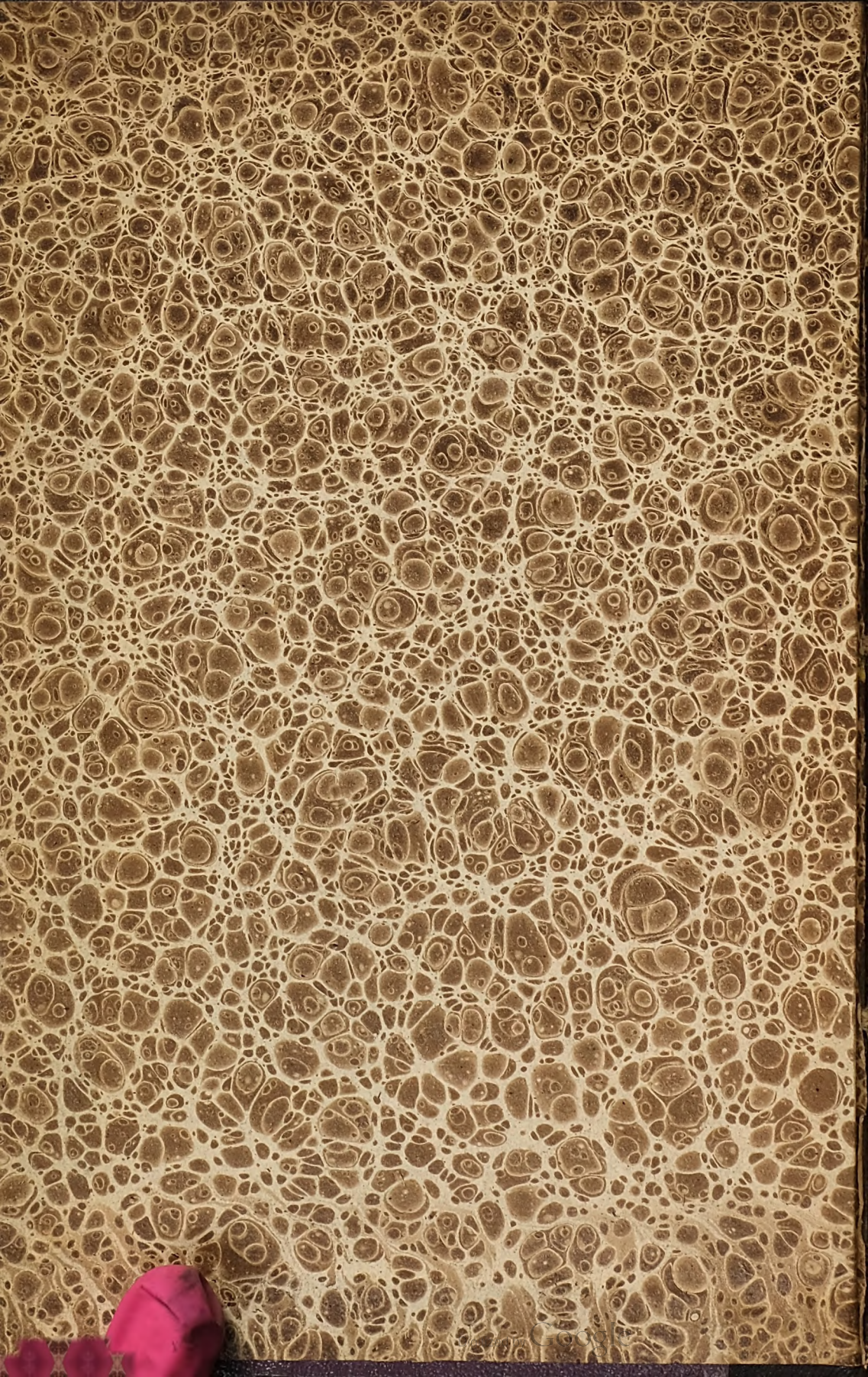
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

12943
CH-71b



Vand
Relieur
R. du Lombard, 13
ANVERS.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Brux. Typ. de Mlle Weissenbruch.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— SEPTIÈME ANNÉE —

TOME XXI

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1875

Digitized by Google

Digitized by Google

LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES

LEUR RÔLE, LEUR UTILITÉ, LEUR BUT.

L'instruction populaire est aujourd'hui un objet de graves préoccupations pour tous les hommes d'État qui se rendent compte de son rôle dans les derniers bouleversements politiques de l'Europe.

Naguère, le ministre de l'instruction publique en France, M. Duruy, n'hésitait pas à proclamer hautement la nécessité d'introduire des réformes radicales dans l'enseignement du peuple. Les événements de 1870-1871 n'ont que trop montré combien le sort d'une nation, quelque puissante qu'elle paraisse, est lié au degré d'instruction possédé par ses populations, et donné aux prévisions du ministre une douloureuse confirmation.

On l'a souvent répété : « C'est le maître d'école qui a vaincu à Sadowa. » Cette phrase a été aussi l'objet d'applications frappantes pour quiconque a suivi la marche et les opérations des armées allemandes en France. D'un côté, l'intrépidité fougueuse, la vaillance irraisonnée, l'indiscipline, l'ignorance des choses les plus élémentaires; de l'autre, l'ordre, la soumission, l'instruction poussée jusqu'aux plus infimes détails, la conception de vastes plans tracés et accomplis mathématiquement chaque jour avec un esprit de précision que nous appellerions admirable s'il ne tendait à la destruction de l'homme, tel est le parallèle que nous pourrions

Digitized by Google

établir entre la France et l'Allemagne, représentées par leurs armées. Et pourtant la France, qui apprend déjà à ses enfants à balbutier le mot de *revanche,* semble encore ignorer que ce n'est pas dans le nombre des bataillons que gît le secret de la prépondérance d'une nation, mais bien dans celui de ses écoles !

A la suite de ces derniers événements, l'Italie, l'Angleterre, la Hollande, la Russie, les États-Unis, la Suisse ont cherché à renforcer l'instruction du peuple et ont, à cet effet, sacrifié des sommes considérables. Le mouvement imprimé à la grande cause de l'émancipation intellectuelle est des plus remarquables. Partout ou presque partout, on s'efforce de rendre l'instruction accessible au plus pauvre citoyen. On vote des budgets, on perfectionne les méthodes, on bâtit des écoles, on améliore la position des instituteurs, on organise définitivement l'enseignement normal, en un mot, on vulgarise la science. C'est qu'en effet, comme l'a dit M. Ém. de Laveleye, il faudrait être aveugle pour ne pas voir que l'avenir d'un peuple dépend du degré d'instruction qu'il atteindra.

La Belgique n'a pas été le dernier pays qui ait amélioré son enseignement primaire, mais on jugera facilement de ce qu'il reste encore à faire par les chiffres suivants, empruntés à la situation actuelle. En 1872, le nombre d'établissements d'instruction primaire (soumis ou non à l'inspection) s'élevait à 5,678, ce qui donne : école 1,13 par mille habitants et écoles 2,21 par commune. Nous sommes à peu près au même niveau intellectuel que la France, malgré nos quarante-cinq années de paix et de prospérité continuelle [1] !

Aux États-Unis, les dépenses scolaires correspondent naturellement aux résultats grandioses obtenus. C'est ainsi, que dans certaines provinces, elles dépassent, à elles seules, *les trois quarts*, voire même les *cinq sixièmes* des dépenses générales.

[1] En 1869, la proportion des illettrés pour tout le royaume était de 24,8 p. c. — Le quart des Belges ne savait donc ni lire, ni écrire. Si la Belgique avait été entraînée dans la guerre de 1870, son ignorance aurait été mise au jour comme celle de la France l'a été.

Digitized by Google

La Belgique, qui en 1872 a dépensé près de 250 millions (dépenses par nature et services spéciaux), n'a porté, la même année, que la mince somme de 5,694,333 francs au budget de l'instruction primaire; c'est à dire que l'État, en dépensant environ 250 millions (dont notamment 39,590,955 pour le service de la guerre), n'a su consacrer que la *cinquantième partie* de ses ressources à la cause de l'instruction publique [1]. Malgré les efforts des différents ministères qui se sont succédé au pouvoir, la situation laisse encore singulièrement à désirer, comme nous le prouvent des chiffres officiels, et il est permis d'en conclure que si le suffrage universel était, à l'heure actuelle, en vigueur en Belgique, nous serions, nous aussi, exposés dans des proportions plus restreintes, il est vrai, à subir tous les maux qui ont assailli la France ignorante. La liste des miliciens de la classe de 1875 qui ont pris part dernièrement au tirage au sort dans la capitale, a montré — chose à peine croyable! — qu'une partie considérable de la population bruxelloise était totalement dépourvue d'instruction.

Le cinquième des jeunes gens *de la capitale* était complétement illettré [2]! C'est ce qui a poussé la *Presse belge* à demander, avec infiniment de raison, s'il n'y aurait pas lieu de prendre des mesures législatives pour mettre fin à un état de choses aussi déplorable. Il y aurait peut-être un moyen de réduire à zéro le nombre des illettrés : ce serait de les comprendre dans le contingent de milice sans les faire jouir du bénéfice du tirage au sort et de ne les libérer du service militaire qu'après leur avoir donné à l'armée l'instruction élémentaire.

En attendant le grand remède de l'instruction obligatoire, qui sera, espérons-le, un des premiers actes du parti libéral remonté au pouvoir et en quelque sorte son don de joyeux avénement, cherchons, dans le domaine de l'initiative privée, les moyens propres à vulgariser l'instruction.

[1] *Annuaire statistique de la Belgique*, Finances de l'État, 1874.

[2] Si l'on arrive à ces résultats dans les grandes villes, quelle doit être la situation des campagnes?

Digitized by Google

La bibliothèque populaire se présente tout d'abord à nous.

S'il est un agent de civilisation des plus actifs et des plus merveilleux, c'est, à coup sûr, la bibliothèque populaire bien organisée. Perdue dans les campagnes isolées, loin de l'activité des villes, elle est à la fois un foyer et un phare pour les habitants des hameaux avoisinants, privés de toutes les ressources intellectuelles qu'offrent les grands centres.

La bibliothèque populaire est le complément naturel de l'école primaire et de l'école d'adultes. Ces trois institutions se complètent et se fortifient. Elles apparaissent étroitement unies entre elles; il est presque impossible de les séparer sans danger, car elles constituent les trois bases de l'instruction publique. Les élèves appartenant à la classe ouvrière abandonnent malheureusement très tôt l'école primaire, pour entrer dans les ateliers ou les manufactures. La loi s'est bornée, jusqu'ici, à réglementer l'âge des enfants qui travaillent dans les mines. Ses prescriptions ne s'étendent ni aux fabriques ni aux établissements industriels, si nombreux cependant dans notre pays. — Il n'est pas rare, chez nous, de voir des enfants de huit ou neuf ans déserter l'école pour l'atelier, dans le but d'accroître de quelques francs les revenus hebdomadaires de la famille. C'est là escompter l'avenir de la façon la plus malheureuse pour le présent. Les notions qu'ils ont recueillies dans leurs courtes études sont des plus élémentaires. Deux ou trois années ne se sont pas écoulées que le petit bagage d'instruction est anéanti, souvent même sans retour. Alors apparaît l'école d'adultes, qui vient parfois faire récupérer le terrain perdu et réveiller les souvenirs scientifiques complétement obscurcis par de longues heures de travail. L'ouvrier habitant les villes possède aujourd'hui tous les moyens de s'instruire. Enfant, les portes de l'école primaire s'ouvrent devant lui ; homme fait, il peut sans rougir aller s'asseoir sur les bancs de l'école d'adultes et, par une étude tardive, combler les lacunes d'une première éducation. Si l'ouvrier des villes reste ignorant, c'est qu'il le veut bien. Cours publics et gratuits, confé-

Digitized by Google

rences, excursions instructives, musées, collections, etc., tout est mis à sa disposition avec un empressement qui témoigne d'une vive ardeur pour la diffusion de l'instruction [1]. Malheureusement, il n'en est pas de même pour l'ouvrier des campagnes, le travailleur agricole, chez lequel les besoins intellectuels s'éteignent forcément, faute d'aliments. La routine des traditions, quelques almanachs enfantins semés d'erreurs ou de niaiseries, parfois un journal (peut-on donner le nom de journal à un carré de papier qui entretient dans l'esprit de ses lecteurs les plus incroyables superstitions et les principes les plus rétrogrades?) voilà désormais ses seuls guides. Les loisirs des dimanches, les longues veillées d'hiver, les relâches forcées des jours de neige et de pluie, le cabaret absorbe tout, sans que rien lui fasse concurrence.

Jamais le livre — mot magique! — jamais le livre initiateur n'occupe sa pensée. Tout est inconnu au travailleur agricole. La révolution de 89, à la vérité, a bien brisé les liens légaux qui l'enchaînaient à la glèbe; elle l'a bien affranchi, socialement parlant; mais elle n'a pas rompu ces attaches de l'ignorance, mille fois plus intimes, mille fois plus secrètes, qui courbent fatalement l'esprit vers la terre et le retiennent à son niveau. La glèbe intellectuelle existe toujours et si nous en doutions encore, nous n'aurions, pour nous en convaincre, qu'à nous remémorer ces scènes de fanatisme et de superstition dont les Flandres ont été récemment le théâtre dans les derniers pèlerinages.

Il n'est donc point question pour l'ouvrier agricole de méthodes nouvelles, de perfectionnements, d'améliorations. Aussi, chez lui, la pauvreté, qui marche de pair avec l'ignorance, est-elle héréditaire. Il naît, végète, s'éteint au milieu de ses champs qu'il cultive, s'abâtardissant dans sa tâche monotone et obstinée sans participer au bien-être de la civilisation. Quels foyers d'erreurs, de haines traditionnelles et irréfléchies, d'intolérance naïve, que ces campagnes où le livre est con-

[1] Voir notamment les programmes de la Société des *Soirées populaires* de Verviers.

Digitized by Google

sidéré comme un objet de luxe, parfois même comme un tison d'enfer!

Il n'y a qu'un moyen de tirer les populations rurales de cette torpeur où un clergé ultramontain se plaît à les retenir : c'est de leur présenter l'instruction sous une forme intéressante, attrayante, dépourvue de tous les assujettissements qu'offre l'école, qu'ils redoutent. Cette forme, c'est *la bibliothèque populaire.*

Dites au paysan de feuilleter le livre où il apprendra que, comme citoyen, il a des droits à exercer et des devoirs à remplir, il haussera les épaules ; mais dites-lui que la lecture lui fera connaître le moyen de dessécher ses marais, de rendre ses récoltes plus productives, de vendre son grain deux fois plus cher, il lira parce que son intérêt est actuellement en jeu.

Un des effets de la lecture est de piquer continuellement la curiosité en laissant sans cesse entrevoir tout un monde d'idées effleurées au passage. Le paysan qui a lu lira. Les livres d'agriculture, de science, d'histoire, passeront tour à tour dans ses mains sans qu'il ait conscience, pour ainsi dire, du travail intellectuel qui s'opérera tardivement en lui. C'est là un fait que, pour notre part, nous avons observé maintes fois. Au bout de quelques années, le degré d'instruction qu'il aura acquis, en quelque sorte inconsciemment, le poussera de lui-même à la bibliothèque populaire. Il lira, parce qu'il comprendra désormais le besoin, la nécessité de la lecture.

« Nous avons créé des bibliothèques, mais elles restent désertes; les livres sommeillent sur les rayons », nous a-t-on dit souvent. A qui la faute? Le reproche ne nous surprend pas, mais on est mal venu de l'adresser au livre. Le livre ne parle pas à l'esprit de lui-même. Il faut le *présenter* au public; il faut, en un mot, donner aux futurs lecteurs ce que Jean Macé appelle la leçon de bibliothèque [1] :

[1] Jean Macé, l'auteur de tant d'ouvrages charmants, a prêté une aide des plus efficaces au mouvement des bibliothèques populaires dans le Haut-Rhin. Les petites brochures qu'il a publiées en faveur de l'œuvre

Digitized by Google

« L'usage des catalogues imprimés, qui commence déjà à se répandre, contribuera puissamment, sans aucun doute, à développer le goût de la lecture en mettant sous les yeux des habitants la liste des livres qui sont à leur disposition. Une liste ne suffit pas néanmoins. L'espèce de curiosité vague qu'elle éveille n'est pas à comparer avec l'intérêt que peut inspirer un livre que l'on a entendu juger et dont on connaît le contenu. Pour les livres d'instruction surtout : livres d'agriculture, de science, d'histoire, de littérature, dont le placement demeure encore, au dire d'un grand nombre de bibliothécaires, assez difficile, un aperçu général de ce qui s'y trouve, quelques explications préalables, une page lue çà et là, réussirait bien souvent à faire naître l'envie de les lire. Il serait facile de passer en revue, dans une seule séance, plusieurs volumes, en les choisissant de même nature, et tous les hommes instruits de la commune, à n'importe quel titre, les agriculteurs aussi bien que les autres, pourraient venir en aide à l'instituteur dans cette tâche, qui n'est pas bien formidable : rendre compte à ses voisins, le livre à la main, des lectures qui vous ont paru profitables, de façon à les renseigner d'avance sur le profit qu'ils pourraient à leur tour en tirer. Je ne crains pas d'affirmer que partout où s'établiront des conférences de ce genre, les livres d'instruction des bibliothèques cesseront de dormir sur leurs rayons. »

Jean Macé ajoute que la dépense d'élocution pourrait, au commencement, se réduire à très peu de chose : « La vraie manière de faire connaître un livre, c'est d'en lire des fragments, et la lecture des passages choisis d'avance remplira nécessairement la plus grande partie de la séance. C'est l'affaire d'un quart d'heure que ce choix-là, pour peu qu'on sache feuilleter un livre, surtout un livre qu'on connaît. Quant aux explications, elles viendront d'elles-mêmes. Un mot qui se présente les amène, et on les fait durer ce qu'on veut. On n'a pas à craindre de rester court quand on se sent un livre à la main. »

contiennent de curieux détails sur la marche et l'organisation des bibliothèques.

Digitized by Google

Voilà à quoi, en somme, se réduit la *leçon de bibliothèque;* elle ne dépasse pas la portée des moyens d'un instituteur de village et peut, par conséquent, s'adresser aussi à toutes les intelligences.

« La question du public n'a rien non plus de si effrayant. Ce n'est pas un vrai public, un océan de têtes inconnues qu'il s'agit d'affronter. Les lecteurs d'une bibliothèque, en quelque lieu que ce soit, dans un village surtout (et c'est tout particulièrement dans les villages que la leçon de bibliothèque aura sa raison d'être), ces lecteurs ne doivent pas être des inconnus pour celui qui prend à cœur le bon emploi des livres mis à leur disposition, et la foule n'en sera pas si grande; on peut bien se le dire d'avance. »

La Suisse — ce petit pays qui marche à la tête des nations européennes pour les heureuses réformes qu'il a su introduire au sein de ses populations, — a compris que la bibliothèque populaire était un agent d'instruction des plus efficaces. Aussi est-elle parvenue, par leur multiplication, à des résultats économiques et politiques qui ne le cèdent guère à ceux de l'Amérique du Nord [1].

La province de Liége, de toutes les provinces belges, est celle qui a le plus participé au mouvement des bibliothèques populaires. Né en 1862, au sein de la ville de Liége, le

[1] Voici, à cet égard, quelques chiffres empruntés à un ouvrage qui a paru à Berne en 1868 : *Les Bibliothèques populaires de la Suisse* :

Le nombre des bibliothèques s'élevait en 1868, à 2,092. Si l'on compare le nombre des bibliothèques au chiffre de la population, l'on obtient les résultats suivants : canton de Soleure, 1 bibliothèque sur 474 habitants; Schaffhouse, 1 sur 516; Argovie, 1 sur 780; Vaud, 1 sur 911; Neuchâtel et Appenzell, 1 sur 1,013 ou 1,015. La moyenne pour la Suisse donne 1 bibliothèque sur 1,209, et 15 cantons sont au dessus de cette moyenne. En divisant la Suisse d'après les nationalités, on obtient pour la Suisse allemande : 1,556 bibliothèques, soit 1 sur 1,208 habitants; pour la Suisse française : 512 bibliothèques, soit 1 sur 1,274 ; pour la Suisse italienne, 22 bibliothèques, soit 1 sur 5,620.

Sur les 2,006 bibliothèques enregistrées, 50,7 p. c. appartiennent soit à l'État, soit à des communes, 20,7 p. c. à des sociétés et 22,6 à des corporations.

Voir pour les bibliothèques populaires des États-Unis le rapport de M. John Eaton : « *Annual statement of the progress of education in the United-States* ». 1874.

Digitized by Google

mouvement s'est répandu de proche en proche et a pris aujourd'hui des proportions remarquables. La province de Liége compte, à l'heure présente, soixante-dix bibliothèques populaires gratuites, ce qui représente une bibliothèque pour 9,300 habitants. Dans ce chiffre, qui permet à la province de Liége de soutenir avantageusement la comparaison avec l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande, *toutes proportions gardées*, ne sont pas comprises une foule d'institutions similaires, également gratuites, et administrées soit par des corporations religieuses, soit par des sociétés littéraires ou politiques.

La plupart de ces bibliothèques ont été créées par les conseils communaux (d'où parfois leur nom de *communales*) et ont reçu quelques subsides alloués par la province, qui, à cet effet, porte annuellement une certaine somme à son budget [1]. Quelques unes doivent leur existence à l'association de simples particuliers. Ces dernières finissent insensiblement par devenir la propriété de la commune.

Telle bibliothèque qui aujourd'hui possède un nombre de volumes considérable (dix-huit cents à deux mille) a été créée dans les conditions les plus modestes. Deux ou trois rayons de bois blanc, une armoire, une vingtaine d'ouvrages, un registre d'inscription, voilà tout. Mais il est de la nature de ces institutions de prendre un développement rapide. La bibliothèque fondée, le bruit s'en répand et les dons de livres arrivent de tous côtés. Pas de dépenses inutiles : la salle de lecture est la salle d'école et le bibliothécaire est l'instituteur qui, le plus souvent, remplit gratuitement cette charge de dévouement. Rien de plus simple, de moins coûteux donc que cette organisation, qui revêt presque un caractère familial.

Dans ces conditions favorables, la bibliothèque ne tarde pas à s'accroître, à former boule de neige. Nous pourrions en citer un grand nombre qui, en trois ou quatre années, ont

[1] Le budget de la province de Liége contenait, en 1874, un subside de 1,000 fr. Ce subside a été porté à 2,000 fr. en 1875. Il a été élevé à 3,000 fr. pour 1876.

Digitized by Google

quintuplé, décuplé même leur fonds primitif de cent volumes. C'est donc une erreur que de croire que la fondation d'une bibliothèque populaire réclame toute une série d'aménagements coûteux et embarrassants. Il serait désirable que les libéraux des Flandres s'inspirassent de cette idée pour populariser, à peu de frais, une œuvre de civilisation et de moralisation dont les effets sont indiscutables.

Il ne faut pas se dissimuler que la création des bibliothèques rurales rencontrera une opposition acharnée et implacable de la part de certains membres du clergé qui verront s'évanouir, avec l'ignorance des masses, le prestige et l'influence dont ils jouissaient auprès d'elles. La chaire retentira des fulminations les plus solennelles, le petit journal ultramontain s'attachera à démontrer le caractère immoral, pernicieux des ouvrages signés des noms les plus respectés et les plus estimés ; il conjurera le père de famille d'interdire l'accès du foyer à ces publications indépendantes. Il rappellera comment l'*Œuvre des vieux papiers,* produit ingénieux de l'imagination catholique, pourrait remplacer les ouvrages sortis des presses libérales par quelques bons livres au grand avantage du parti. Rien ne sera négligé : intimidation, mensonges, calomnies, tous les moyens seront employés, parce que, somme toute, il s'agit d'une question d'existence et qu'il importe non de savoir comment l'on pourrait vaincre, mais de vaincre.

La résistance qu'opposera le clergé ne sera cependant pas insurmontable si, par un esprit d'entente complet et une organisation habile, l'on sait répondre à tous les besoins de la situation. La création et la propagation des bibliothèques rurales ne peut, du reste, être l'œuvre de quelques personnes, quelque dévouement qu'elles apportent dans l'accomplissement de leur tâche. Ces institutions réclament l'appui moral et matériel d'une association, à l'abri de laquelle elles puissent naître et se développer. A ce propos, il est intéressant, croyons-nous, de rappeler la part que la *Société Franklin,* de Liége, a prise à la création des bibliothèques populaires dans la province, et de signaler les résultats obtenus à

Digitized by Google

l'attention des grandes villes du pays, notamment de Gand et d'Anvers. Le succès inespéré qui a couronné les efforts de la *Société Franklin* montre ce que peut l'initiative privée lorsqu'elle est secondée par les sympathies d'une population tout entière. Beaucoup de personnes, animées des meilleures intentions à l'égard de l'instruction du peuple, laissent souvent échapper l'occasion de les réaliser. En effet, il arrive fréquemment que, n'ayant pas le temps de parcourir d'un bout à l'autre les livres que l'on possède, on craint de donner aux bibliothèques des ouvrages peu en rapport avec le niveau intellectuel du lecteur. Ce prétexte, assez fondé dans certains cas, nous le reconnaissons, est parfois saisi avec empressement pour éviter de se donner la peine d'emballer les livres et de les faire porter à destination. Aussi la *Société Franklin* a-t-elle cherché à vaincre l'inertie de certaines personnes en leur enlevant le moyen de se retrancher derrière ces arguments et, à cet effet, elle a organisé des collectes à domicile. C'est ainsi que, le 26 avril 1874, elle est parvenue à recueillir, en quelques heures, plus de *vingt mille volumes* et des dons en argent se montant à 4,443 fr. 52 c. Un tel résultat était hors de toute prévision. L'on procéda immédiatement à la nomination d'un *comité permanent* des bibliothèques populaires, chargé de recueillir des dons en argent, de recevoir des ouvrages et de favoriser la fondation de nouvelles bibliothèques. Ce comité fut chargé d'élaguer soigneusement les quelques ouvrages immoraux qui s'étaient glissés dans la masse, de vendre ceux dont les tendances étaient de nature à accréditer au sein des masses des préjugés dangereux ou absurdes, enfin, de classer les autres avec ordre et méthode. Ce travail d'élimination terminé, travail qui ne réclama pas moins de *six mois*, le comité put disposer d'environ *douze mille volumes*, dont un grand nombre étaient presque neufs, et d'une somme de 5,355 fr. 20 c.[1]

Soucieux de ne livrer aux lecteurs des classes ouvrières que des ouvrages à l'abri de toute critique, le comité appela à ratifier son choix une centaine de personnes appartenant

[1] Cette somme s'était encore accrue par des souscriptions particulières.

Digitized by Google

aux plus hautes positions de la magistrature, de l'enseignement universitaire, de l'industrie et de l'armée. L'on procéda ensuite à la distribution des ouvrages. Les bibliothèques de certaines institutions communales, des écoles d'adultes, de l'armée, ainsi que celles des vingt-deux communes ressortissant à l'arrondissement de Liége, furent tout d'abord favorisées dans cette répartition.

La *Société Franklin* fonda ensuite, avec le concours de l'administration communale de Liége, une bibliothèque dans le quartier de l'Est et la dota en une fois d'un fonds de 2,500 volumes. Étendant jusqu'aux campagnes le cercle de son activité, le comité permanent recommanda vivement l'établissement des bibliothèques aux communes qui en étaient dépourvues, leur offrant gratuitement un lot d'ouvrages, à la condition que, de leur côté, elles portassent annuellement à leur budget un crédit destiné au reliage et à l'achat de livres. Huit communes répondirent à l'appel du comité. Une seule refusa, invoquant pour prétexte l'absence présumée de lecteurs. La collecte du 26 avril 1874 a montré combien sont nombreuses les ressources, malheureusement presque toujours négligées, dont l'initiative privée peut disposer à l'occasion. Les libéraux des Flandres pourraient à merveille s'inspirer des exemples fournis par la Wallonnie et fonder à leur tour l'*œuvre des bibliothèques populaires*. La situation intellectuelle des Flandres révèle toute l'urgence du remède [1]. Pourquoi, à l'exemple de la Société Franklin, une association influente, le *Willems-Fonds* notamment, ne tenterait-elle pas de propager sur le sol flamand ces institutions dont l'établissement coûte si peu, dont les rouages administratifs sont si simples? Parti des chefs-lieux d'arrondissement, le mouvement rayonnerait insensiblement autour des villes et finirait, à la longue, par faire entrer presque toutes les communes dans son cercle d'opération.

Ainsi le pays ne tarderait pas à être protégé contre l'influence ultramontaine par un vaste réseau de bibliothèques

[1] Voir dans l'Annuaire statistique (1874), page 301, le rang que les Flandres occupent d'après la gradation de l'ignorance.

Digitized by Google

rurales, complétement indépendantes les unes des autres, possédant toutes leur organisation spéciale, mais reliées étroitement entre elles par le souvenir de leur commune origine et l'identité de leur but. Pourquoi ne pas encourager les instituteurs des campagnes, qui remplissent gratuitement les fonctions de bibliothécaires, en leur accordant une prime proportionnée au nombre de lecteurs que leurs registres accuseraient? Ce serait peut-être là le moyen pratique d'augmenter le modique traitement des plus méritants d'entre eux, en dehors de toute initiative gouvernementale, et d'exciter au profit de l'œuvre une émulation des plus louables. Les effets des bibliothèques populaires dans les Flandres ne se feraient guère attendre, et l'on peut, sans être prophète, prédire qu'ils se traduiraient d'une façon frappante lors des futures élections générales.

Nous ne croyons pas que les bibliothèques populaires puissent constituer un palliatif unique, un remède radical à l'ignorance des masses, mais nous croyons qu'elles ont contribué puissamment à la diffusion des idées larges et élevées au sein des populations wallonnes et que ces dernières leur doivent d'avoir été en grande partie préservées de ces superstitutions clérico-païennes répandues aujourd'hui chez toutes les nations de race latine.

N'y eût-il même que l'instituteur, le gardien de la bibliothèque à profiter des volumes, toute une génération n'en bénéficierait pas moins des facilités d'instruction données à un seul.

Un des publicistes les plus accrédités de la presse belge, M. L. Hymans, vantait dernièrement l'avantage qui résulterait de la distribution de petites publications à bon marché comme de celles que répandent les associations politiques de l'Angleterre, et qui furent une arme de combat si puissante dans la lutte engagée autrefois par les apôtres de la liberté commerciale contre la protection. M. Hymans ajoutait : « Je n'ignore pas les obstacles qui, en Belgique, entravent le succès de semblables tentatives. »

Nous n'hésitons pas à assurer que nombre de ces obstacles

Digitized by Google

s'évanouiront avec la création de bibliothèques populaires, qui activeront le travail de décentralisation intellectuelle des grandes villes au profit des campagnes.

En résumé, plaider la cause des bibliothèques populaires, c'est plaider la cause du libéralisme, de la tolérance; c'est, en élargissant pour un instant le cadre de cette étude rapide, plaider la cause de nos franchises constitutionnelles elles-mêmes !

Nos libertés les plus précieuses, celles que s'étaient promises les partis associés en 1830, sont aujourd'hui menacées dans leur existence par les descendants dégénérés de ceux-là mêmes qui versèrent leur sang pour les conquérir.

La liberté de la presse, la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté d'enseignement, le principe pacifique et modérateur de la séparation de l'Église et de l'État sont honnis, conspués, flétris par un certain esprit de réaction qui s'est retranché dans les campagnes ignorantes comme dans une forteresse inexpugnable.

Il importe, pour l'honneur du nom belge, de combattre sans relâche les doctrines dissolvantes d'un parti qui s'efforce de rayer insensiblement de notre pacte fondamental tous les principes qui nous font marcher à la tête des nations les plus libérales. Il importe, pour le maintien même de notre neutralité, de porter l'instruction au fond du dernier de nos hameaux, afin de prémunir nos populations contre des actes qui éveillent de trop justes susceptibilités chez de puissants gouvernements voisins; il importe, enfin, pour le bien-être moral et la prospérité matérielle du pays, que le peuple lise et *réfléchisse par lui-même* sans devoir se courber obstinément sous le joug des idées et des sentiments que lui prêtent et lui imposent *ses prétendus* mandataires.

« Le jour viendra, disait Jean Macé — ses paroles nous « serviront de conclusion, — où le cultivateur assis devant sa « porte pourra parler avec ses voisins des grandes conquêtes « de l'esprit humain. Ce jour-là, ce ne sera pas sans recon- « naissance que l'on prononcera dans une commune le nom « du fondateur de sa bibliothèque ! »

CHARLES MASSON.

Digitized by Google

LE CONGRÈS DE GÉOGRAPHIE.

On a beaucoup médit des congrès, ces foires aux idées, qui ont supplanté dans l'Europe moderne les foires aux marchandises, seules connues de nos pères. Bien des gens ne voient encore dans ces assises internationales de la science que des prétextes à discours et à excursions, sinon à festins et à décorations. La critique est peut-être juste pour ce contingent d'amateurs qu'attirent, à tous les congrès possibles la perspective d'un voyage à meilleur marché, la gloire de coudoyer des illustrations académiques, voire le simple désir de justifier une petite fugue de quinze jours dans une grande ville d'Europe. Mais, à défaut de savoir, ces braves gens apportent du moins une cotisation que la science pure ne saurait dédaigner, et d'ailleurs — ne leur en déplaise, — ce n'est pas pour eux que l'on réunit des congrès, bien que même les plus ignorants ne s'en retournent pas de ces agapes scientifiques sans quelque profit intellectuel.

Si les travaux des congrès ne produisent guère directement de ces grandes découvertes qui frappent l'imagination du public, nous ferons observer que le but d'un congrès n'est pas de découvrir quoi que ce soit, mais simplement de favoriser les découvertes ultérieures, en résumant, en comparant et en agençant les progrès individuellement réalisés par des travailleurs épars sur toute la surface du globe. Un congrès ne peut et ne doit servir qu'à des échanges d'idées. Mais qui ne voit combien un pareil échange entre les hommes compétents, rapprochés pour la circonstance, doit nécessairement rectifier les idées, contrôler les résultats,

Digitized by Google

abréger les tâtonnements, compléter la division du travail par l'association des efforts, enfin, favoriser ces vues d'ensemble, qui seules permettent de donner à chaque fait et à chaque loi une importance proportionnée à leur valeur réelle dans le système général de la science? Les congrès internationaux sont comme les parlements de la science, avec cette supériorité sur les parlements de la politique, que la vérité n'y résulte pas forcément de la majorité et que l'autorité y dépend, non de l'élection, mais du mérite, — ce qui n'est pas toujours la même chose.

I

Parmi les innombrables congrès qui se sont réunis cette année un peu partout, le congrès de géographie, qui a tenu ses séances à Paris, du 1er au 12 août, a été sans contredit un des plus remarquables par le nombre de ses adhérents, qui a dépassé quinze cents, par le mérite des hommes qui s'y sont donné rendez-vous, enfin, par la nature même de son objet comme par l'importance de ses travaux, sans parler de l'exposition internationale, qui était en quelque sorte son corollaire et son complément.

La géographie est, en effet, la science la plus populaire, c'est à dire la plus accessible à tous les esprits, en même temps que la plus étendue par ses rapports avec les autres subdivisions des connaissances humaines et la plus apte à profiter d'un contact périodique entre les hommes qui s'occupent de ses différentes branches; c'est, en tout cas, la science la plus cosmopolite par ses effets indirects, la plus capable de rapprocher les peuples par l'étude impartiale qu'elle les oblige à faire les uns des autres. Ainsi, depuis la dernière guerre, c'est la première fois, croyons-nous, que des savants allemands sont arrivés en nombre pour participer à une réunion internationale sur le sol français, et, nous sommes heureux de le constater, la courtoisie, sinon l'empressement de l'accueil qu'ils y ont trouvé, prouvent que la France intelligente commence à comprendre la nécessité de laisser ses dissenti-

Digitized by Google

ments internationaux à la porte de ses travaux scientifiques. C'est par la science que s'opérera la réconciliation des deux peuples, et le congrès géographique de Paris aurait déjà rendu un grand service à la cause de la civilisation, s'il s'était borné à poser un premier jalon de rapprochement en provoquant la reprise des relations officielles entre les savants des deux pays.

Nous pouvons revendiquer pour la Belgique, avec un légitime orgueil, la fondation de ces congrès géographiques, qui sont désormais passés à l'état d'institution. Le premier essai fut tenté à Anvers, en 1871, sur la simple initiative de quelques particuliers désireux de marquer par une solennité géographique l'inauguration de la statue de Mercator. Parmi les principaux organisateurs de cette première réunion, figurèrent MM. d'Hane et Ruelens, qui représentaient encore la Belgique au congrès de Paris.

En 1875, c'est la *Société française de géographie* qui a entrepris l'organisation du congrès. Elle commença par nommer à cet effet un *comité d'organisation,* qui se subdivisa en cinq sections, de science, d'organisation proprement dite, de publicité, d'exposition et de comptabilité, avec un *commissariat général*, sorte de pouvoir exécutif chargé de pourvoir aux détails d'exécution. L'œuvre comprenait, comme à Anvers, deux parties distinctes, le congrès proprement dit, c'est à dire l'organisation de séances journalières pour discuter les questions scientifiques et une exposition internationale où l'on devait réunir les meilleurs produits de chaque pays en fait de livres, de cartes et d'instruments concernant l'histoire de la Terre.

L'ouverture du congrès eut lieu le dimanche 1er août, aux Tuileries, dans la grande salle des États, décorée pour la circonstance des écussons et des drapeaux de toutes les nations représentées dans l'assemblée. Derrière l'estrade du bureau, on remarquait, tapissant tout le mur du fond, la grande carte de France dressée par l'état-major. La salle était partagée en deux enceintes : la première réservée aux membres du congrès, la seconde au public de l'exposition ; un grand

Digitized by Google

nombre de dames se pressaient dans les loges du pourtour ; le Président de la république occupait lui-même une loge voisine de l'entrée. Un détail qui surprit la plupart des étrangers, c'est que, pendant toute la durée du congrès, la police de l'assemblée fut laissée à des sergents de ville en uniforme, non seulement dans la partie ouverte au public, mais encore dans l'enceinte réservée aux membres et jusqu'au pied de l'estrade. Ce n'est pas que nous manquions d'estime ni même de sympathie pour ces modestes et utiles fonctionnaires, mais encore faut-il qu'ils soient à leur place.

Dès le lendemain commencèrent les travaux proprement dits. Le congrès était partagé en sept groupes ou sections, qui avaient à discuter respectivement les questions relatives aux diverses branches des sciences géographiques. Ces groupes, qui siégeaient dans différentes salles des Tuileries et même dans des hangars construits tout exprès, se réunissaient ensuite en assemblée plénière pour y aborder les questions d'intérêt général.

C'est à peine si la journée pouvait suffire à quiconque voulait sérieusement suivre les travaux de l'assemblée. Dès neuf heures du matin, chaque membre devait assister, dans le local de son groupe, à la discussion approfondie des objets spéciaux qui figuraient à l'ordre du jour. Vers onze heures et demie, on lui laissait quelque répit pour rentrer à son hôtel ; mais s'il désirait jeter un coup d'œil sur l'exposition, il n'avait que le temps de déjeuner à la hâte dans le restaurant d'occasion installé en pleine cour des Tuileries. Vers une heure, il pouvait assister aux conférences — descriptions de pays, récits de voyages, démonstrations scientifiques — que donnaient, dans le local même, l'un ou l'autre de ses collègues. Toutefois, ces conférences, conçues principalement dans un but de vulgarisation, s'adressaient plutôt au public de passage à l'exposition. A trois heures, il lui fallait écouter, dans l'assemblée générale, la lecture des sept procès-verbaux, qui donnaient un résumé succinct, mais généralement fort exact et fort bien rédigé, des travaux poursuivis durant la matinée, au sein de chaque groupe. Si, ensuite, l'heure

Digitized by Google

n'était pas trop avancée, il pouvait suivre la discussion des questions générales, soulevées par ces rapports, ou simplement écouter les communications jugées trop importantes pour être réservées aux groupes. Enfin, vers cinq heures, on lui donnait la clef des champs et, sauf le jour du banquet — qui réunit près de 400 membres — il pouvait s'en aller dîner où il lui plaisait dans la vraie capitale du monde culinaire.

Toutefois, il n'en était pas encore quitte avec le comité d'organisation, car, vers dix heures, il lui restait à endosser son habit noir, pour se rendre à l'une des nombreuses réceptions officielles, chez le Président de la république, le Ministre de l'instruction publique, le préfet de la Seine, etc., qui offrirent presque chaque soir aux membres du congrès l'occasion de se retrouver, entre une glace et une brioche, pour faire plus ample connaissance ou pour échanger leurs impressions sur les incidents de la journée. Nous ne dirons rien de ces réceptions, car qui en a vu une, les a vues toutes; mais nous ferons cependant une mention exceptionnelle pour la fête égyptienne de M. de Lesseps, ainsi que pour les soirées scientifiques données aux deux observatoires de Paris par MM. Leveyrier et Marié-Davy.

II

On ne peut nier qu'il n'y ait eu un certain mérite et même, par ces temps caniculaires, qu'il n'ait fallu un certain courage pour prendre ainsi au sérieux ses devoirs de congressiste. Heureusement, la session fut agréablement diversifiée par quelques unes de ces excursions qui forment un hors-d'œuvre indispensable dans tous les congrès possibles. Ainsi, le vendredi 6, nous fûmes convoqués à Saint-Germain-en-Laye, pour visiter le musée gallo-romain, remisé dans le vieux château, et pour assister, dans une vaste clairière de la forêt, à des expériences de balistique, exécutées avec des javelots, des sagaies, des balistes, des catapultes et d'autres engins encore, qui suggèrent des réflexions philosophiques,

Digitized by Google

mais peu consolantes, sur les progrès réalisés par le génie de la destruction. Malheureusement, cette dernière partie du programme fut traversée par une averse torrentielle, digne de rappeler à M^lle^ Clémence Royer — car elle était naturellement du congrès — le bain forcé qu'elle prit au congrès d'anthropologie préhistorique, dans les eaux de la Lesse, en compagnie du vénérable M. d'Omalius et d'un de nos députés bruxellois. L'excursion du dimanche 8, à Compiègne, fut plus favorisée par l'atmosphère. Après une halte à l'hôtel de ville, où le maire nous offrit un *luncheon* d'honneur, nous visitâmes dans le château le fameux musée Khmer, presque unique pour l'importance de ses antiquités cambodgiennes. Je ne parlerai que pour mémoire de nos visites aux égouts et aux catacombes — une description de Paris souterrain devant nous entraîner hors des limites imposées à cet article.

Nous avons eu le regret de constater que les mesures d'organisation laissaient parfois à désirer, non seulement pour les excursions, mais même pour les travaux du congrès; il est certain que sous ce rapport le congrès géographique de 1875 n'était à la hauteur ni du congrès précédent, ni même des autres congrès auxquels nous avons assisté dans ces dernières années. Ainsi, dès le deuxième ou le troisième jour, on aurait pu publier une liste par groupe de tous les adhérents, avec leur nationalité et leurs qualités respectives, en marquant d'un astérisque les membres présents à Paris. Or, aujourd'hui encore, nous en sommes à ignorer les noms de nos collègues. L'absence de cette liste est vraiment inexplicable.

En second lieu, pourquoi n'avoir pas imprimé et distribué chaque soir par la poste la liste des objets à l'ordre du jour pour le lendemain, ainsi que les renseignements relatifs au programme de la journée suivante, enfin, les innombrables avis qui doivent se produire au jour le jour dans les réunions de ce genre? On se contentait de publier les avertissements sous forme de note manuscrite, collée au pied des escaliers; il est arrivé plus d'une fois que ces carrés de papiers diffé-

Digitized by Google

raient dans leur rédaction et même dans la teneur de leurs renseignements. C'est ainsi que bon nombre de membres ont ignoré ou manqué à plusieurs reprises des conférences ou des excursions indiquées sur le programme. Cependant, il eût été facile d'installer au commissariat une sorte de presse à la minute qui eût paré aux inconvénients de ce genre.

Les secrétaires des groupes n'ont pu que résumer succinctement les discours prononcés au cours des débats; souvent même ils ont dû se borner à citer le nom des orateurs. Comment pourra-t-on, de mémoire, compléter suffisamment ces procès-verbaux, pour en faire un compte rendu intéressant et utile? La présence d'un sténographe dans chaque groupe eût seule permis de saisir l'ensemble des discussions. Elle eût également facilité le service de la presse, qui a offert certaines lacunes. Il y avait pour les rédacteurs des journaux un bureau spécial, où les procès-verbaux devaient être communiqués chaque jour avant deux heures de l'après-midi. Or, il est survenu dans ces communications des retards d'un et même de deux jours, qui ont empêché les feuilles même les plus importantes de se renseigner sur les séances des groupes. De là, des comptes rendus incompréhensibles ou complétement erronés, avec des noms propres méconnaissables; de là aussi, la grande difficulté où l'on se trouve aujourd'hui pour embrasser les travaux du Congrès dans un résumé complet et impartial.

Bien entendu, nos critiques ne révoquent en doute ni l'activité, ni le dévouement des organisateurs, pendant toute la durée d'une session aussi vaste et aussi complexe. Il faut se rappeler, d'ailleurs, que depuis plus de vingt-cinq ans aucune réunion internationale de pareille importance n'avait choisi la France pour théâtre de ses délibérations. Si même nous relevons ces lacunes, c'est dans l'espoir que les congrès futurs sauront en empêcher le renouvellement. Elles n'ont, du reste, pas empêché le congrès de Paris de faire une bonne et utile besogne, qui marquera une date importante dans les annales des sciences géographiques.

Digitized by Google

III

Pour apprécier à sa juste valeur l'importance du dernier congrès géographique, il faudrait énumérer l'ensemble des sujets abordés dans ses différents groupes. Mais, comme une pareille étude sortirait de notre cadre, nous nous bornerons à citer les principales questions traitées, soit dans les groupes, soit dans l'assemblée générale, en nous aidant des notes qu'a bien voulu nous communiquer un de nos professeurs de géographie les plus distingués, M. J. Du Fief [1].

Le grand avantage de la division par groupes, c'est qu'elle a permis de donner aux débats des conclusions pratiques, fort utiles pour l'application de la science aux progrès respectifs du commerce, de l'industrie, de la navigation, de l'enseignement et des voyages.

Le premier groupe (*géographie mathématique, géodésie, topographie*) s'est occupé, entre autres questions, de l'utilité qu'il y aurait à rattacher les unes aux autres les différentes cotes du *zéro* établi pour le niveau de la mer. Il a également proposé de substituer la division centésimale du quart de la circonférence à la division dite sexagésimale; mais, quand cette proposition des topographes a été soumise aux marins du deuxième groupe et aux professeurs du sixième, ceux-ci ont préféré s'en tenir à un système dont l'habitude leur palliait la défectuosité théorique.

Le deuxième groupe (*hydrographie, géographie maritime*) a formulé des vœux d'une importance incontestable : adoption d'un système uniforme pour le rumb des vents, adoption par les États maritimes des mêmes signes conventionnels et exclusivement de la projection de Mercator pour les cartes marines; adoption d'un méridien unique; adoption du mètre

[1] Parmi les Belges qui ont pris la part la plus active aux travaux du congrès, nous mentionnerons, outre ceux que nous avons déjà cités, M. le général Liagre, directeur de l'École militaire, MM. les professeurs Ern. Discailles de Bruxelles, Genonceaux de Wavre, Gérard et Lequarré de Liége.

Digitized by Google

pour unité de mesure dans les sondages; adoption d'un système unique pour la traduction et l'orthographe des cartes marines; établissement de stations permanentes pour l'observation simultanée des variations dans le niveau de la mer et dans le mouvement des marées.

Le troisième groupe (*géographie physique, météorologie générale, géologie générale, géographie botanique et zoologique, anthropologie générale*) s'est occupé de nombreuses questions, telles que les causes des inondations et les systèmes de barrages utilisés dans les différents pays, l'existence de vastes bassins houillers encore inexploités, la diminution inquiétante du poisson dans la Manche, par suite du perfectionnement des engins de pêche. Ce groupe a même formé une sous-commission, qui s'est spécialement attachée aux questions d'ethnographie.

Le quatrième groupe (*géographie historique, histoire de la géographie, ethnographie, philologie*) a principalement étudié le développement de la navigation européenne sur la côte occidentale d'Afrique, l'existence d'une race blanche dans l'extrême Orient, les travaux d'exploration dans le pays des Gallas, les zones habitées par les populations préhistoriques de l'Europe, les origines des émigrations celtes et gauloises, les travaux de Mercator et les régions administratives d'Auguste.

Le cinquième groupe (*géographie économique, commerciale et statistique*) s'est surtout occupé d'émigration et de colonisation. Il a examiné l'idée d'établir un canal, avec ou sans écluse, entre l'Atlantique et le Pacifique, par l'isthme de Darien, par l'isthme de Panama ou par le Nicaragua, ainsi que les différents tracés pour relier l'Europe, par un chemin de fer transcontinental, aux Indes et à l'extrême Orient — entre autres, le projet d'une grande ligne vers la Chine à travers la Sibérie — enfin, la proposition de créer une mer algérienne dans la dépression qui existe au sud-est de l'Atlas. Il a également recherché les moyens de mettre en rapport la science et le commerce, les sociétés de géographie et les chambres de commerce, pour un échange réciproque

Digitized by Google

d'informations géographiques. Nous pouvons même ajouter que ce dernier projet a déjà reçu un commencement d'exécution, par la constitution de *bureaux d'échange,* arrêtée, au lendemain du congrès, par les commissaires de tous les États représentés dans l'assemblée.

Le sixième groupe (*diffusion de la géographie*) s'est surtout occupé d'une question essentiellement pratique : l'enseignement de la géographie dans l'instruction publique à ses divers degrés; et il a résumé cette discussion dans la formule suivante : L'enseignement de la géographie dans les cours inférieurs doit procéder du simple au composé, commençant par la commune de l'élève pour passer de là au canton, puis au département ou à la province, à l'État, et, enfin, à la partie du monde, en accompagnant cet enseignement de promenades topographiques et en les terminant par les premières notions de cosmographie. Dans l'enseignement secondaire, le groupe a reconnu que les cours d'histoire et de géographie devraient être confiés à des professeurs différents, bien que ces cours dussent, autant que possible, rester parallèles. Enfin, il a formulé les vœux suivants : que les professeurs de géographie soient astreints à faire des études scientifiques, — que des sections spéciales de géographie soient organisées dans les établissements préparatoires au professorat; — qu'on fonde dans tous les États des musées pédagogiques pour la géographie; — enfin, que dans l'enseignement supérieur on crée une chaire spéciale, sinon même une faculté de géographie.

Le septième groupe (*explorations, voyages scientifiques, commerciaux et pittoresques*) a été le plus intéressant, sinon le plus instructif du congrès. Quelle pléiade qu'une assemblée réunissant dans un cercle restreint les Schweinfürt, les Gherard Rohlfs, les Schlagintweit, les Nachtigall, les Vambery, les Leiter, les Duveyrier, les d'Abbadie, ces chevaliers errants de la science, dont le visage creusé par les fatigues laisse lire tout un poëme d'aventures et de découvertes! Ce groupe n'a guère discuté de questions spéciales, sauf quelques observations sur les instructions et sur les

Digitized by Google

instruments dont les voyageurs devraient se munir de préférence. Mais il a consacré la plupart de ses réunions à de véritables conférences qui, sans perdre de leur actualité en passant quelquefois par un organe peu familiarisé avec les finesses de notre langue, nous tenaient littéralement suspendues aux lèvres de l'orateur. M. Leiter surtout, dans les deux séances qu'il a employées presque entières au simple résumé de ses explorations parmi les populations primitives du Kurdestan, nous a fait saisir une fois de plus combien un récit de voyage, écouté de première main, surpasse la lecture des journaux les plus minutieux et des descriptions les plus complètes.

Nous ne nous arrêterons pas aux nombreuses communications qui ont eu lieu dans les assemblées générales. Notons, toutefois, parmi les vœux qu'on y a adoptés, la ratification de la résolution émise par le sixième groupe, que dans l'instruction secondaire les cours d'histoire et de géographie soient confiés à des professeurs distincts, et aussi le désir de voir établir dans tous les pays des chambres de commerce, cette utile institution qui vient précisément de nous être enlevée dans un but politique.

Enfin, le 11 août, eut lieu la séance de clôture. Après l'échange habituel de discours et de congratulations officielles, les rapporteurs des jurys internationaux, institués dans chaque groupe pour décerner des récompenses aux exposants, sont venus successivement lire à la tribune la liste des lauréats ressortant à leur section. Comme il ne s'agissait que de mentionner et non de distribuer les récompenses, on ne pouvait guère s'attendre à beaucoup d'enthousiasme dans le public. Aussi la salle écoutait-elle paisiblement la lecture des rapports, lorsque quelques zélés accueillirent par une salve d'applaudissements la distinction accordée à l'Institut des frères de la doctrine chrétienne. La majorité ne pouvait protester que par son silence contre une manifestation dont la signification politique n'échappait à personne. Mais elle ne demandait qu'à prendre sa revanche, et quand un peu plus loin, le rapporteur mentionna le général Faidherbe, dont on

Digitized by Google

connaît les opinions nettement libérales, la salle faillit crouler sous le bruit des applaudissements.

On voit que nous étions un peu pressé, quand nous nous réjouissions de ce que les préoccupations scientifiques avaient seules accès au congrès.

Chassez *la politique; elle* revient au galop,

et l'on ne saurait s'en étonner dans un temps où, en face de la science tout court, on ose affirmer la science *catholique!* Au train dont va le monde, il ne faudrait pas se récrier si, dans la prochaine exposition internationale, à côté des compartiments belge, français, anglais, allemand, américain, etc., on était forcé de créer un compartiment *catholique* ou, pour parler plus exactement, un compartiment *papiste*, car l'Italie serait en droit de réclamer si on y appliquait le titre de *romain*, si cher à l'ultramontanisme.

Malheureusement, ce n'est même pas la seule brèche par où la politique essaie de rentrer dans le congrès de géographie. Un journal a rapporté que, sur le désir manifesté officieusement par la Russie, le bureau central avait décidé de tenir la prochaine session, dans cinq ans, à Saint-Pétersbourg. A un certain point de vue politique, il peut être très désirable de resserrer les liens qui unissent la France aux voisins orientaux de l'empire germanique; mais cette arrière-pensée, si elle existe, devrait être soigneusement bannie d'une assemblée scientifique et internationale. Qu'on n'aille pas directement à Berlin, nous le concevons sans peine; mais il reste Vienne, Amsterdam, Londres, Genève et tant d'autres villes encore qui, par leur position centrale, sont bien plus que Saint Pétersbourg le terrain naturel d'un aréopage européen. En tout cas, l'assemblée générale aurait bien pu être consultée sur cette question, de même que sur l'époque de la prochaine session.

IV

Nous ne pouvons faire ici l'étude détaillée d'une exposition qui renfermait les produits de vingt pays et qui occupait toute

Digitized by Google

l'aile gauche des Tuileries, outre l'orangerie du jardin et une partie de la terrasse le long des quais. Disons seulement que son aménagement défiait toute critique, et, quand on songe aux obstacles de toute nature que le comité d'organisation ainsi que le commissariat général ont dû vaincre en si peu de temps, pour organiser une entreprise aussi grandiose, on oublie rapidement les quelques ombres au tableau que nous avons cru devoir signaler plus haut.

Ce qui a le plus frappé les visiteurs de tous les pays, c'est l'étendue des progrès que la France a réalisés, depuis la dernière guerre, dans le domaine des sciences géographiques, principalement sous le rapport de l'enseignement et de la vulgarisation. On peut voir le moment où les géographes français, si ce beau feu ne s'éteint pas de lui-même, serreront de près leurs vainqueurs de 1870, et l'on peut ajouter que si une rénovation analogue se poursuit chez nos voisins du Midi dans les autres branches de l'activité nationale, ils auraient presque tort de déplorer les désastreuses conséquences de leur dernière campagne. Aussi l'amiral La Roncière Le Noury,— qui n'a pas toujours été aussi heureux dans l'expression de ses pensées, — a-t-il eu raison de dire aux membres étrangers, dans le discours de clôture : « Lorsque ceux qui vous attendent à votre foyer vous demanderont ce que vous avez vu en France, vous leur direz que vous avez trouvé une nation qui, toute occupée d'œuvres pacifiques, s'applique sérieusement à recouvrer son équilibre après de grands ébranlements, à se reconstituer, à développer son agriculture, son industrie, son commerce, et qui veut toujours se montrer digne d'occuper sur la scène du monde et dans l'estime des nations le rang qui lui appartient. »

Quant à l'exposition belge, ce que nous avons de mieux à en dire, c'est qu'elle nous a clairement prouvé la distance à franchir pour nous remettre au niveau scientifique de nos voisins. Que faire, d'ailleurs, dans un pays où le gouvernement, prêt à enfouir dix mille francs sous un tableau de mérite équivoque, sait à peine en trouver deux

Digitized by Google

mille pour organiser la participation de la Belgique à une des exhibitions scientifiques les plus importantes de l'époque. Rendons-lui cependant cette justice, qu'il se montre, sous ce rapport, le vrai gouvernement représentatif de l'indifférence publique pour les progrès de la géographie.

Ainsi que nous le constations récemment dans un recueil spécial, la Belgique, qui possède tant d'associations diverses, est à peu près le seul État d'Europe qui ne compte ni club alpin, ni association de voyages, ni même une seule société de géographie. Bien plus, la seule institution privée qui ait rendu des services aux études géographiques, l'établissement Vandermaelen, qui aurait pu devenir un autre institut de Gotha, tombe peu à peu devant l'apathie du public tout autant que devant l'abstention du gouvernement. Fortifier l'étude de la géographie dans l'enseignement primaire par l'amélioration des méthodes, — la compléter dans l'enseignement secondaire par l'augmentation des heures et le développement du matériel, — la *créer,* ce mot seul devrait nous faire rougir, dans l'enseignement supérieur par la fondation de chaires spéciales au sein de nos universités, — favoriser par des prix et même par des commandes sérieuses, les travaux de longue haleine et particulièrement les publications cartographiques, que l'absence d'un débit certain met dans l'impossibilité de trouver un éditeur, — enfin, multiplier les bourses de voyage, mais en subordonner l'obtention au passage d'un examen spécial portant sur les sciences géographiques, ainsi qu'à l'engagement de fournir un ou plusieurs rapports à imprimer dans les publications de l'État, — telles nous semblent les mesures les plus propres à faire l'éducation de l'opinion publique dans une des branches les plus indispensables des connaissances modernes. Mais, avant tout, il serait nécessaire de fonder, par l'initiative privée, dans un de nos grands centres, tels que Bruxelles ou Anvers, une *Société belge de géographie,* qui pût prendre sérieusement en mains les intérêts de la science. Nous croyons qu'après le retentissement du dernier congrès, une pareille combinaison aurait en ce moment grande chance de réussite, si

Digitized by Google

l'on voulait faire appel à tous ceux qu'intéressent déjà les progrès de la géographie, au point de vue soit commercial, soit scientifique, soit simplement pittoresque. Peut-être même, pour grouper ces éléments de bonne volonté, suffirait-il de quelques hommes qui, à l'initiative et à l'autorité nécessaires, joindraient un certain détachement de nos luttes politiques, — condition indispensable en Belgique pour réussir dans toute œuvre d'une portée générale, — à moins d'y introduire, en dose égale, des cléricaux et des libéraux qui se neutralisent de par la loi des contraires, s'ils ne s'entre-dévorent dès la première séance.

On a dit que le vainqueur de Sadowa a été l'instituteur primaire. On pourrait presque dire que le vainqueur de Sedan a été le professeur de géographie. Nous faudra-t-il aussi un Sedan belge, matériel ou moral, pour arracher notre pays à cette quiétude de l'ignorance qui, d'après certaine interprétation d'une parole biblique, doit lui ouvrir le royaume des cieux, mais qui n'est certes pas de nature à lui maintenir son rang intellectuel parmi les royaumes de cette terre?

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

MARIETTA LA BELLA

HISTOIRE VÉNITIENNE

I. — San-Marco.

Venise est endormie au milieu des lagunes.

Pas une gondole qui ride l'eau, pas une lueur au grand canal.

Tout dort au quai des Esclavons ; la *piazzetta*, d'ordinaire si bruyante, est morne et silencieuse, mais, à la place Saint-Marc, les lumières étincellent et la foule frétille ; les chants, les cris de joie se mêlent au son de la musique.

La fiancée de l'Adriatique dort, cependant son cœur bat et sa poitrine s'agite plus que jamais.

Minuit sonne à Saint-Marc, la vie est à son paroxysme.

Sous les galeries des *Procuraties* c'est une enfilade de somptueuses boutiques, où les coraux et les pierreries brillent aux étalages, ce sont de luxueux cafés, où la lumière du gaz mille fois réfléchie par l'or et les miroirs se multiplie à l'infini.

Minuit sonne, la musique retentit en bruyants accords.

Minuit sonne, c'est l'heure où la brise fraîchit. Voici venir les Vénitiens, les étrangers ; ils vont s'asseoir sur la grande place pour jouir de la vie et goûter la fraîcheur, après l'intense chaleur du jour.

Mangeurs de glaces, buveurs de limonade : d'innombrables clients s'attablent devant les cafés. Mais le plus fréquenté de tous est le *café Florian*, lequel s'enorgueillit d'une clientèle séculaire.

Digitized by Google

Car le *café Florian* était célèbre au dernier siècle ; là se réunissait la noblesse vénitienne, et aujourd'hui encore il est le lieu de rendez-vous de tout ce que Venise contient de plus huppé.

Conséquemment, notre place s'y trouvait marquée. C'est pourquoi nous nous installâmes parmi les jolies femmes et les gandins, bien que nos habits fussent souillés par les intempéries, quoique nos chapeaux témoignassent plus de fatigue que d'élégance. Et chacun fuma son cigare, plus grave qu'un patricien, plus superbe et plus fier qu'un doge de la vieille république.

Marchands et musiciens, bouquetières et chanteurs passaient devant nous à la file. Nous avions entendu déjà plus de dix fois le *Trovatore* et la *Traviata* de Verdi — le cygne des Italiens — tantôt sur le hautbois, puis sur le violon, puis sur la flûte, mais toujours avec ce brio et cet éclat d'exécution, dont nous n'avons aucune idée dans notre languissant et somnolent pays du Nord — lorsque, deux femmes se présentèrent : un type de vieille Italienne, jaune et ridée, l'autre, une jeune fille. Elles prirent place devant le café ; un cri partit de toutes les bouches :

— Marietta, la bella Marietta!

— C'est la fleur de Venise, nous dit un Italien, qui remarquait notre étonnement.

L'apparition fut cause d'un véritable soulèvement. Les colporteurs de *frutti conditi* cessèrent leurs cris stridents, les gondoliers surgirent des escaliers où ils dormaient, les enfants cessèrent leurs ébats pour accourir, avec les porteurs d'eau coiffés du mouchoir rouge, avec les *aquaiole* au grand chapeau de paille, les bouquetières à la taille fine, au visage animé, les bateliers et les pêcheurs, brunis par le soleil, jambes nues et la figure rugueuse — tous accoururent, formant un cercle pittoresque autour de la fleur des lagunes.

Je dois dire qu'elle le méritait. Marietta *la bella*, Marietta la fleur — une fleur du Midi — s'était épanouie sous les rayons d'un soleil magnifique, qui lui avait donné de chaudes

Digitized by Google

couleurs, un teint velouté, de longs cils et de grands yeux noirs tout remplis de désirs, d'où rayonnait l'ardeur de passions vives et indomptées.

Un corsage noir serrait sa taille souple, sur son front clair et mat étincelait une étoile d'or, parmi les boucles de cheveux aussi noirs que l'ébène; — c'était l'emblème de l'Italie régénérée, *la stella d'Italia* — une étoile qui excitait d'autant plus l'enthousiasme qu'elle venait d'apparaître à l'horizon.

La jeune fille s'avança, la foule s'ouvrit avec respect pour lui faire place. Il y eut un tressaillement lorsque, soulevant son bras rond et nerveux, elle fit glisser ses petits doigts sur les cordes d'une mandoline.

Marietta était à Venise le barde aimé des plaisirs populaires. Le ciel bleu, la mer éblouissante, les rayons d'argent de la lune, les joyeuses parties en gondole et les bruyantes fêtes du Lido, puis les douces rêveries des lagunes furent célébrées, tour à tour, dans son chant. Elle termina la barcarole par un salut à la ville bien-aimée :

O Venezia benedetta, [1]
No te vogio piu lasar...

Alors toutes les figures hâlées brillèrent d'enthousiasme pour leur Venise sacrée, et tous ensemble répétèrent le serment de ne jamais l'abandonner.

C'est en semblables circonstances que l'on peut apprécier ce peuple italien, qui sut opposer à ses douleurs sa gaîté et ses illusions.

On comprend cet amour patriotique qui survécut à tant d'épreuves. On se figure comment, après chaque défaite, la parole d'un orateur ou le chant d'un poète ont suffi pour évoquer de nouveaux combattants et de nouveaux martyrs. Et l'on se prend à admirer cette héroïque Venise de 1849, qui, délaissée de toute l'Europe, ridiculisée par la réaction, maudite par le fanatisme triomphant, tourmentée par la famine et décimée par le choléra, sut opposer la résistance à

[1] O Venise bénie,
Plus jamais je ne te quitterai.

Digitized by Google

tant de haines et à tant d'outrages : aux malédictions des hommes et aux fléaux du Ciel.

Dès les premières mesures du chant de Marietta, nous avions secoué le *comme il faut* du *Café Florian*, pour nous précipiter, nous et notre défroque, parmi les bateliers et les pêcheurs — nouvel anneau à la chaîne des admirateurs qui entouraient et protégeaient la belle enfant.

A la barcarole succédèrent d'autres chants populaires qui, tous, parlaient des traditions et de la grandeur du passé. Tantôt, il s'agissait d'une victoire en Orient, ou bien c'étaient les luttes contre les Turcs, du temps où la flotte triomphante couvrait sous son pavillon les trésors de l'Orient et de l'Occident. Partout, son chant rencontrait de vives acclamations, mais lorsque, d'une voix claire, le visage animé, elle fit entendre, comme adieu, l'hymne de Garibaldi, lorsque le cri d'angoisse d'une longue oppression : *Fuori d'Italia,* retentit sur la place, ce cri sortit de toutes les bouches, répété, accompagné en chœur, par les hommes, les femmes, les dames et les enfants.

La multitude s'était accrue de plus en plus; quand Marietta s'esquiva, quittant la place, tout un essaim d'admirateurs s'élança sur ses pas.

Les trajets et les places, les ruelles et les ponts, les canaux et les *canaletti* retentissaient de *Viva Marietta!* Nous-mêmes, paisibles gens du Nord, entraînés par le flot, restâmes jusqu'au jour, agitant nos chapeaux, criant, applaudissant devant une porte basse et étroite, par où l'enchanteresse s'était éclipsée.

II. — Les Lagunes.

Le lendemain matin, le soleil vint nous réveiller. Antonio frappait à notre porte.

— Entrez!

Nous nous levâmes en sursaut et notre cicérone, c'est à dire l'homme qui devait nous enseigner Venise, nous montrer ses merveilles, nous faire connaître ses trésors et nous

Digitized by Google

réciter son histoire, ce personnage, dis-je, apparut timidement caché dans une fente de la porte, sous l'aspect d'un petit bonhomme pourvu d'une grosse tête, d'un long corps et de très courtes jambes; tout de noir habillé, avec un pantalon trop long, un habit trop court, un gilet trop large, tenant en main un chapeau fort crasseux, héritage emprunté sans doute à la toilette de quelque voyageur.

— *Signor*, nous dit-il, en saluant profondément, la gondole est prête, les Anglais sont à déjeuner, j'attends vos ordres.

— Quels Anglais? fit mon compagnon, cousin Edgard, lequel s'était levé et saluait l'aurore d'une mélodie qu'il avait retenue du répertoire de Marietta.

— Ce sont,... répondit Antonio, tournant et retournant en main son chapeau, ce sont..., Messieurs, les voyageurs qui, comme vous, se sont confiés à mes soins.

— Ah! vous avez trouvé moyen de servir deux maîtres à la fois.

— Cela diminue de moitié le prix des gondoles et des pourboires, répliqua Antonio.

— Et quels sont ces voyageurs que vous nous destinez? demanda cousin Edgard, qui commençait le premier acte de son interminable toilette.

— Un jeune Anglais et ses deux sœurs, dit Antonio.

— S'il y a des dames je n'ai rien à répliquer, reprit Edgard, qui avait été élevé par sa mère dans le plus profond respect du beau sexe.

On se hâta, pour ne pas faire attendre les jeunes miss.

Au bas de l'escalier de marbre, entre les piliers bleus de l'hôtel, *la citta di Monaco*, nous trouvâmes la gondole avec deux gondoliers; on s'embarqua et nous nous mîmes en route pour notre première excursion dans la ville des merveilles.

D'abord, nous traversâmes le grand canal, cette route aqueuse tant célébrée, qui partage la ville en deux, baignant de l'une et de l'autre part les plus beaux palais du monde. Antonio connaissait à fond leur histoire. Pour chaque façade

Digitized by Google

il avait un récit, pour chaque maison une historiette, il vous disait une anecdote sur chaque propriétaire. Et quand il en venait aux temps anciens, il sautait des Falieri aux Foscari, des Dandolo aux Malipieri, des Lorédan aux Giustiniani, absolument comme s'il eût jadis coudoyé les héros de la terrible république.

A peine si je pouvais le suivre, les mots roulaient de sa bouche en italien, en français, en allemand, en anglais, avec une indifférence pour les règles de la grammaire qui témoignait de l'indépendance de son éducation. Cependant, quand nous quittâmes le grand canal pour entrer dans la grande lagune, il s'assit et nous laissa le soin d'apprécier le paysage, un paysage qu'il faut sentir, mais que nul cicérone ne peut rendre.

Toute la surface de l'eau, ridée par un souffle de vent, resplendit, comme un champ d'or et d'argent, sous les feux du soleil. A notre droite, s'étend le pont du chemin de fer avec ses deux cent vingt-deux arches; devant nous, la terre ferme, couverte d'une riche végétation, où l'on voit pointer çà et là des clochers pittoresques, des maisons blanches, pareilles aux marguerites dans une vaste prairie. Au loin, les Alpes du Frioul, encore couvertes de neige et dont les cimes étincelantes se profilaient vivement sur le bleu sombre du ciel.

Nos compagnons ne soufflent mot. Leur physionomie ne trahit pas le plus petit indice d'expression ou d'admiration. Le jeune homme était un garçon élancé, à cheveux roux, favoris roux, pourvu d'une bouche à longues dents qui devaient lui faciliter beaucoup la prononciation du *th*. Les deux jeunes filles, malheureusement, se trouvaient être les portraits affaiblis, mais nullement enjolivés, de leur frère. Récemment échappé des bancs d'Oxford ou de Cambridge, il avait été mandé en voyage par son *protector*, pour terminer son instruction et se fortifier dans la persuasion que tout, dans la vieille Angleterre, est autrement solide, meilleur et plus breveté que n'importe où sur le continent.

C'est en vain que je m'efforçai d'entamer la conversation; je ne reçus pour toute réponse des petites sœurs qu'un *yes*

Digitized by Google

ou un *no*, prononcé à voix basse, mais rauque et fort peu engageant.

Cousin Edgard, découragé par mes tentatives, avait ouvert son album. Pensif, le front plissé, les cheveux en désordre, il venait de s'asseoir et crayonnait je ne sais quoi... des vers! Pour rien au monde je n'eusse effarouché sa muse byronienne.

Dès son jeune âge, cousin Edgard, l'unique rejeton de notre riche nièce Cousebant, avait été considéré par nous comme un petit prodige et honoré comme tel.

Son père, un riche brasseur, lequel, en son tardif éméritat, avait été séduit par une jeune fleur à peine épanouie, s'était endormi peu après dans le Seigneur, laissant après lui une jeune veuve avec un héritier puissamment riche. Après avoir rendu au défunt tous les devoirs que méritaient sa dignité et sa fortune, notre cousine Cousebant résolut de se vouer entièrement à l'éducation de son fils et de réaliser en lui l'idéal qu'elle avait rêvé, comme jeune fille, mais qu'elle n'avait pas rencontré, comme femme, chez le brasseur.

Enfant, Edgard portait de longs cheveux bouclés; ils étaient séparés au milieu et retombaient sur les épaules. Il maniait une légère badine, posait les pieds comme un petit maître de danse et paraissait chaque mois dans un nouveau costume, tantôt en Polonais avec des bottes à cape, un dolman, un schapska, tantôt en Écossais, jambes nues avec une courte blouse, une sorte de gibecière au côté, d'où sortait, brodé à son chiffre, un mouchoir de fine batiste.

De ce temps-là, il était notre épouvantail.

Plus d'une fois, j'en suis sûr, les larmes vinrent aux yeux de ma mère, quand, la blouse déchirée, le pantalon crotté, les souliers délacés, nous rencontrions la cousine Cousebant avec son pimpant jeune homme, bien pommadé et coquettement mis.

— Cet Edgard est vraiment un ravissant garçon, disait-elle, à la cousine, toujours propre, élégant... Franchement, mes garçons ne me font pas honneur.

— Oui, répondait dame Cousebant, tout en passant la

Digitized by Google

main sur les blonds cheveux de son fils, tandis qu'elle nous toisait du haut de sa grandeur, c'est un plaisir d'habiller Edgard, on l'arrange le matin et, le soir, c'est comme s'il sortait d'une boîte.

Alors, les deux femmes se saluaient poliment et continuaient leur chemin, la cousine incommensurablement fière de son joli garçon qui sortait d'une boîte, ma pauvre mère attristée et honteuse de ses galopins — qui ne lui faisaient pas honneur.

En attendant, Edgard grandit — toujours sortant d'une boîte; — il porta des sous-pieds, il eut un chapeau buse, un frac pincé. Il allait avec sa maman en soirée, raisonnait concert et spectacle, lorsque nous en étions, nous, en fait de théâtre, à la cave d'un polichinelle du voisinage; il prononçait des toasts à la fin du dîner, tandis que nous quittions la table avant le dessert, sous l'aimable prétexte que les enfants de notre âge aiment mieux jouer dans le jardin que de manger des friandises.

A seize ans, Edgard avait terminé sa croissance et son éducation. Il montait joliment à cheval, dansait parfaitement, savait tourner un compliment et connaissait les jeux de cartes... et puis, c'est tout.

La mère avait rempli sa tâche. Son fils, son Edgard, était un parfait homme du monde, un cavalier parachevé, en état d'escorter sa mère dans toutes les fêtes, bals et parties; que pouvait désirer de plus une tendre mère, jeune encore et privée d'un mari?

Ce qui devait arriver arriva. Edgard, bientôt, s'éprit platoniquement d'un de ces visages pâles, tout de sang et de lait, transparent comme ces fines porcelaines aux tons rosâtres, bref, l'un de ces visages qui impressionnent si vivement les débutants, tandis qu'ils épouvantent les gens plus expérimentés, parce qu'ils savent combien sont éphémères la fraîcheur et la carnation tendre.

En ce temps-là, d'un bout à l'autre de l'Europe, les poésies de Lamartine faisaient pleurer les femmes et soupirer les amoureux. Edgard y crut trouver son propre état. Il pas-

Digitized by Google

sait de longues heures avec le poète adoré. Assis dans le jardin au bord d'une espèce de vivier boueux, il rêvassait avec *le Lac,* ou disait un chant à Elvire, accompagné de trois canards qui barbotaient dans l'eau et levaient, étonnés, leur tête de dessous l'aile, à ce bruit singulier.

Cependant, son Elvire se maria. A partir de ce moment, l'amoureux désolé se jeta dans un lamartinisme sans espoir; il me choisit comme confident de ses chagrins et... comme auditeurs de ses vers.

Tous les jours il m'envoyait quérir, sous prétexte d'aller prendre l'air ou de faire un tour. On était certain d'aboutir à un endroit désert—sur quelque pan de mur des anciennes fortifications, ou bien dans l'avenue dépouillée des hêtres de quelque maison de campagne abandonnée.

— Herman, me disait-il, avec un regard douloureux, tu es mon ami, tu comprends mes chagrins.

Je faisais un signe affirmatif, et je voyais une main timide et tremblante disparaître sous son habit pour en ressortir avec un écrit qu'il avait déposé, à la suite de bien d'autres, sur son cœur affligé.

C'étaient des odes, c'étaient des stances, c'étaient des romances, où s'agitaient des tempêtes de soupirs, où les larmes coulaient à torrents. Dieu et les hommes, le soleil et la lune, les étoiles et le firmament, les dieux et les déesses, les anges et les saints, tour à tour, étaient pris à témoin de la cruelle blessure dont il souffrait. Ensuite, pendant des heures entières, il cheminait à mes côtés sans dire un mot.

— Mon bon Herman, disait-il enfin, d'un ton plaintif, mon chagrin ne ne te pèse-t-il pas trop? Ton courage n'est-il pas ébranlé par les lamentations d'un cœur si tôt brisé?

Par exemple, il ne me demandait jamais s'il ne m'ennuyait pas.

Je répondais sans réfléchir :

— Mais non... au contraire. Et, en effet, ces flâneries à travers champs, ces promenades sentimentales et sans but étaient pour moi les bienvenues—même en dépit des vers—c'était un agréable dérivatif des Pandectes et des Institutes que j'étais en train de mâcher.

Digitized by Google

Bientôt, cependant, les stances d'Edgard se raccourcirent, ses odes s'égayèrent, ses romances devinrent moins ennuyeuses. Au beau milieu des larmes, par-ci, par-là, perçait une petite pointe. Même il n'était pas rare de voir une élégie se terminer par un rire ironique, voire même par une satanique plaisanterie.

Moi, je le regardais avec étonnement :

— Eh bien, et Elvire?

Il haussa les épaules.

— Et Lamartine?

— Oublié, Herman, oublié! — Il me serra la main et continua, l'air résolu.

— Tu connais, me dit-il, un poète, dont le cœur aguerri contre toutes les épreuves sait résister aux trahisons et aux blessures de l'outrage, et pour qui la femme n'est qu'un jeu, un objet de dédain ou de plaisir?

— Don Juan? murmurai-je.

— Et lord Byron qui l'a chanté, reprit-il, en s'animant de plus en plus.

Là-dessus, le garçon me fit part de la nouvelle lubie qui s'était emparée de son volage esprit.

— Sais-tu ce que nous allons faire? continua-t-il, courir le monde comme le poète errant. Cet air vicié de notre misérable ville flamande me presse les poumons; j'ai besoin d'espace, j'ai soif de l'enivrant parfum des fleurs; je voudrais voir fleurir des orangers, je voudrais me baigner au soleil! Herman, partons pour l'Italie.

Je ne demandais pas mieux. A peine un parchemin m'eut-il donné le droit de dire aux Institutes et aux Pandectes un éternel adieu, nous partîmes ensemble, moi tout en joie, plein d'ardeur juvénile, accessible à toute impression, Edgard pourvu des œuvres de Byron et la tête bourrée des rêves les plus extravagants.

Nous remontâmes le Rhin, nous traversâmes la Forêt-Noire, le lac de Constance; puis, nous gagnâmes le canton des Grisons par la *Via mala* et le Splügen — en route pour le pays de nos rêves, qui, du sommet des Alpes, nous souriait au loin dans sa luxuriante parure.

Digitized by Google

Nous suivîmes ensuite les bords austères du lac de Garde, enfin, nous saluâmes la coupole orientale de Saint-Marc.

Nous pensions être dans l'Eden. Cette grande ville, avec ses palais mauresques, ses églises somptueuses, ses quais étincelants, ses canaux animés, exerçait d'autant plus d'action sur notre esprit, que nous avions passé des semaines entières dans la nature inculte des Alpes, sans autre contact que celui de simples montagnards. C'était l'attrait de la civilisation après les privations de la vie sauvage, l'oasis après le désert, Capoue à la suite de Trasimène, le *dolce far niente* des gondoles qui vous bercent après les fatigues d'un voyage pédestre, après les cahotements des rustiques véhicules.

III. — San-Lazzaro.

Il existe un petit livre, *Venise en huit jours,* à l'usage des touristes qui veulent voir tout et en finir avec les curiosités, comme ces commis voyageurs qui ne doivent pas passer une maison, un magasin, une boutique.

Je crois qu'Antonio avait juré de nous faire lire le livre jusqu'à la dernière page.

Chaque matin, la gondole attendait équipée, notre cicérone à la proue, pourvue des trois Anglais, qui n'avaient pas manqué de s'emparer anticipativement des meilleures places, mais toujours roux, toujours silencieux. L'excursion commençait invariablement par un musée, où pas une salle, pas un coin n'étaient épargnés. Antonio se campait devant chaque tableau, criait d'une voix retentissante le sujet, le nom du maître et son lieu de naissance : *Yes,* répondait l'Anglais. Conjointement, les sœurs, sans lâcher le bras de leur frère, faisaient un signe de tête, ce qui ne signifiait pas qu'elles avaient compris, admiré ou même regardé, mais qu'elles voulaient aller plus loin. Quelquefois, lorsque, frappés par une œuvre puissante de Paul Veronèse, le Rubens de Venise, ou dominés par le génie créateur du Titien, nous demeurions fixés au sol, il nous fallait traverser trois ou quatre salles avant d'apercevoir le chapeau gris, l'habit clair et le pan-

Digitized by Google

talon à carreaux de l'insulaire, avantageusement intercalé entre le manteau brun et la robe rouge-feu de ses sœurs.

Aux musées succédaient les églises, aux églises les cloîtres et les oratoires; puis venaient les palais avec leurs riches tapis et leurs lustres massifs, les maisons des patriciens, lambrissées d'or, éblouissantes de luxe; ensuite, la fabrique de mosaïques, la fabrique de perles et les verreries, que sais-je encore?...

Tant et si bien que le soir, mosaïques et couleurs, or et dorure, vêtements noirs des prêtres et livrées des laquais, concierges fanés et sacristains mendiants, tous foisonnaient en fantastique sarabande devant mon esprit harassé. Je fus pris d'un dégoût de luxe et d'apparat, de salles et de décors; une nostalgie impérieuse, un désir de nature et de choses vraies, simples et bourgeoises s'empara de moi.

J'abandonnai Edgard à Antonio, je louai une petite gondole et me mis à vagabonder par de petits canaux dont les livres de voyage ne parlent pas et qui n'ont point été décrits.

Que de surprises agréables, que de découvertes inattendues! Que d'heures incomparables j'ai passées en douces rêveries, tandis que ma gondole glissait lestement à la surface de l'eau.

Ici, sous l'arcade mauresque d'une fenêtre vermoulue, c'est la vivace tête d'un enfant qui se montre et s'éclipse effarouchée derrière les colonnettes de marbre; là, sur les ruines d'un escalier, c'est un vieillard qui se réchauffe aux maigres rayons du soleil, qui glissent et s'insinuent entre les hauts pignons.

Je flânais à la ronde, au milieu des palais en ruines, des balcons délaissés, des murailles crevassées, entre les crevasses desquelles pointait parfois une petite fleur — une rareté à Venise — et qui me parlaient d'anciennes gloires et de grandeurs évanouies. Plus d'un coin pittoresque me rappelait notre ancienne Bruges, l'étoile des Flandres pendant la nuit du moyen âge et qui luttait avec Venise, pour la couronne de la richesse et de la civilisation.

Chaque soir, sous les galeries des Procuraties, le plus

Digitized by Google

souvent au *Café Florian,* je retrouvais cousin Edgard, généralement en grande conversation avec Antonio, qui se laissait complaisamment offrir du *café à la glace* — c'est une célébrité de Florian — et surtout des rhums et des grogs.

D'où pouvait bien venir cette amitié insolite? La réponse ne se fit pas longtemps attendre. Un beau soir, Edgard prit mon bras, il m'entraîna dans les solitudes du *Giardino reale.* Arrivés là, il me fit asseoir sur un banc près d'un réverbère.

Je m'attendais à un déluge de vers ou tout au moins de bouts rimés.

— Lis ceci, me dit-il, et il me fourra dans la main un papier.

— Quelque chose dans le goût de Byron? fis-je pour me donner le temps de reprendre haleine.

— Oh! non.

Et il sourit.

Je regardai plus attentivement; c'était une lettre avec l'adresse en italien : *All' illustrissimo nobilissimo cavaliere Edgardo.*

— Ouvre sans gêne, continua-t-il.

J'ouvris le papier et je lus :

Angelo de' sogni miei [1],

E chi mi snodera la lingua ond' io possa esprimerti chiaramente tutto il mio amore, o diletto del mio cuore! E trovero accenti che bastino per dirti quanto io t' amo, o mio Edgardo...

Ainsi de suite, cela continuait sur ce ton excessif et ardent tout le long d'une page, pour finir par cette exclamation :

Ti mando tre bacci d' amore... accettali, mio bello, con questa tenerezza che tante volte mi dimostrati [2].

[1] Ange de mes songes !

O, qui me déliera la langue, pour que je puisse t'exprimer clairement tout mon amour, ô idole de mon cœur! Où trouverai-je des accents pour te dire combien je t'aime, ô mon Edgard?...

[2] Je t'envoie trois baisers d'amour, accepte-les, mon beau, avec cette tendresse que tu m'as si souvent démontrée.

Digitized by Google

Edgard avait suivi le mouvement de mes yeux :

— Lis donc la signature, me dit-il avec impatience.

Je lus à haute voix :

« *La tua Marietta...* » De Marietta? m'écriai-je.

Il répondit avec transport :

— Oui, de Marietta, de Marietta que j'aime plus que la vie et pour qui je sacrifierai ma fortune, mon avenir...

Je n'en croyais pas mes oreilles. Elvire n'avait été qu'un rêve d'enfant, celle-ci allait-elle devenir l'objet d'une dangereuse et folle passion de jeune homme?

J'essayai d'en rire.

— Mais que dira maman Cousebant? fis-je en plaisantant, son Edgard avec une chanteuse de rue! Et le monde, qu'en pensera-t-il?

— Eh! que m'importe le monde, s'écria-t-il, ce monde avec ses misérables et égoïstes petitesses; je n'ai que trop appris à le connaître ce monde, et je le hais. Nous nous abriterons dans une villa du lac de Garde ou de Côme, et nous vivrons dans la nature, tout entiers à notre amour et à notre bonheur, avec les poésies de celui qui m'a ouvert la route.

J'essayai de lui représenter sa folie, mais il me coupa la parole :

— Demain, dit-il, nous ferons une dernière visite à ce couvent où lord Byron fut recueilli; nous irons voir la petite chambre où il a vécu et pensé.

En effet, le lendemain de grand matin, force me fut de reprendre notre gondole; nous nous dirigeâmes vers l'île des Arméniens.

San-Lazzaro, comme le nom l'indique, fut jadis l'asile du malheur et du désespoir, où les infortunés lépreux, rejetés par une société ignorante et barbare, ne trouvaient d'autre consolation que la mort, qui seule pouvait mettre fin à leurs maux. Au commencement du siècle dernier, l'île fut donnée aux moines arméniens chassés de Moroa par les Turcs. Ils fondèrent un couvent, un collége pour les jeunes Arméniens et une imprimerie destinée à répandre les livres chrétiens dans l'Orient. On y imprimait trente-deux langues : l'éthio-

Digitized by Google

pien, le chaldéen, le malais, le persan, le syriaque, l'arabe, le chinois, etc. Un *padre* solennel, aux cheveux noirs, à la barbe longue, nous reçut au débarcadère et nous montra l'établissement où nous vîmes, pendus côte à côte, dans la grande salle, les portraits du sultan et de Victor-Emmanuel, les deux protecteurs de l'abbaye.

Mais Edgard n'avait en vue que la retraite de lord Byron. Le *padre* nous y conduisit; puis, il se retira, prenant congé avec une profonde révérence.

C'était une toute petite chambre, ornée du portrait de Byron, dans sa jeunesse; aucun autre souvenir ne rappelait le poète. Nous y trouvâmes quelques bancs et des pupitres, voilà tout. Mais comme compensation, nous aperçûmes notre Anglais, lequel avait complété son costume barriolé en roulant autour de son chapeau un voile vert, sans doute pour garantir son fragile épiderme des ardeurs du soleil. Il était devant la croisée, d'où l'on jouissait, il est vrai, d'une magnifique vue sur Venise et lisait à haute voix *Child Harold.*

Son poétique transport l'empêchait d'entendre nos pas, et les vers roulaient, ampoulés, entre ses longues incisives. A la fin, il tira de sa poche une lettre et commença d'une voix tendre :

Angelo de' sogni miei!

Je jetai les yeux sur Edgard.

E chi mi snodera la lingua ond' io possa esprimerti chiaramente tutto il mio amore...

Littéralement, c'étaient les mêmes mots! Edgard pâlit, hésita un instant, puis s'élança vers l'insulaire :

— Monsieur, s'écria-t-il, est-ce une plaisanterie? cette lettre est-elle à vous?

L'Anglais le regarda d'un air dédaigneux.

— C'est par l'entremise d'Antonio que vous tenez cette lettre, ajouta Edgard.

— *Yes,* répondit l'Anglais, sans s'émouvoir le moins du monde.

— Cette lettre est signée *Marietta...*

Digitized by Google

Un signe de tête fut la réponse.

— Mais, alors,... s'écria Edgard en fureur, nous sommes donc le jouet de la duplicité et de la mauvaise foi. Regardez ma lettre, lisez, persuadez-vous.

L'Anglais s'empara du papier, en parcourut tranquillement le contenu, compara l'écriture, examina la signature, avec le soin qu'il y eût mis s'il eût été question d'une lettre de change :

— *Yes*, dit-il.

— Allons, Monsieur, répéta Edgard, de plus en plus surexcité, retournons à Venise et cherchons la coupable, nous aurons du moins le plaisir de la confondre, et nous nous vengerons en lui donnant la preuve de sa honteuse conduite.

L'Anglais l'avait écouté avec le plus grand calme :

— *No*, répondit-il, en son français particulier, *je retourné à le Angleterre.*

Et sans même s'être retourné, il quitta la chambre, jetant la lettre d'un air indifférent.

Edgard était désespéré, mais surtout frappé de stupeur.

— Moi, *je ne retourné pas à le Angleterre*, s'écria-t-il, j'ai assez de courage pour affronter les épreuves de la vie !

Il fallut se faire reconduire immédiatement au quai des Esclavons.

Il s'informa de Marietta à tous les gondoliers. Chacun d'eux la connaissait, mais aucun ne savait où elle demeurait; comment découvrir la maison dans ce labyrinthe de Venise, où l'étranger, après trois mois, ne sait pas retrouver sa route.

—Mais la jeune fille est-elle si coupable? dis-je en manière d'apaisement, ces lettres sont-elles bien... Antonio...

— Toi, tu l'excuses! s'écria-t-il furieux. Je ne pouvais pas lui parler, parce que sa mère la tenait sous bonne garde, mais n'ai-je pas lu dans ses yeux, les lettres sont d'elle, et d'elle seule.

Nous nous dirigeâmes vers le Piazetta; près de l'une des colonnes, derrière une petite table abritée sous un large parasol vert, se trouvait un vieux bonhomme, coiffé d'un

Digitized by Google

bonnet noir, avec une longue plume à la main, qui s'annonçait par cette inscription :

« *Si traduce il francese* [1]. »

— Allons nous informer chez le *scrittore publico,* dis-je, il est le confident de tous les secrets, il doit connaître Marietta.

Nous approchâmes de la table. L'homme était justement en train de débrouiller le livre de compte d'une vieille petite ménagère; après elle, vint une piquante jeune fille au nez retroussé.

Elle déposa sur la table une *lira* toute reluisante — épargnée de longtemps peut-être — et demanda une lettre de première classe.

L'écrivain rajusta son bonnet, saisit sa meilleure plume et écrivit, en commençant par un plein magistral :

« *Angelo de' sogni miei.* »

Nous suivions par dessus son épaule.

« *E chi mi snodera...* »

Après ces mots, Edgard détala, il porta la main à son front, et regarda la mer un instant, désespéré; mais il ne souffla mot.

Au plus vite, il fallut partir de Venise; et quand je le vis, gravissant l'escalier de la gare, son sac d'une main et sa valise de l'autre, il me fut impossible — c'était vilain, je le confesse, c'était cruel, je l'avoue à regret — il me fut, dis-je, impossible de réprimer un sarcastique sourire : Don Juan fuyant devant les flèches amoureuses... d'Antonio, l'*indicateur des étrangers*.

Traduit du flamand de Tony Bergmann, *par* X. De Reul.

[1] On traduit le français.

Digitized by Google

LE SALON.

Il sera toujours impossible d'empêcher les esprits médiocres, ou qui n'ont point les facultés spéciales, de s'occuper de beaux-arts. Nous nous faisons tous illusion sur notre valeur intellectuelle, sur les richesses de notre imagination, sur la puissance de notre originalité. Ce sont surtout les intelligences ordinaires, fertiles en banalités, qui se croient douées des vertus les plus diverses. Le « connais-toi toi-même » de la philosophie familière n'est au fond qu'une raillerie assez dure.

De là vient qu'en dehors du métier proprement dit, dans la sphère plus élevée des beaux-arts et des lettres, on rencontre tant de travailleurs pleins de monomanies et qui se nourrissent de chimères. Ils font soit des tableaux, soit des statues, soit des livres, et eussent été d'excellents employés, de parfaits négociants, de bons professeurs; ils produisent des œuvres pauvres, quelquefois ineptes, avec une conviction rare, et ils trouvent encore des amis pour les encourager dans une voie sans issue. Car ce qu'il y a peut-être de plus difficile pour un homme jeune, dont la personnalité commence à s'éveiller, c'est de savoir à quelle occupation sympathique il devra livrer ses facultés productrices.

Pour tout connaisseur qui a parcouru l'exposition de cette année et qui a suivi avec intérêt, depuis longtemps, les exhibitions d'œuvres d'art, en Belgique et ailleurs, le grand nombre de productions médiocres qu'il y a découvertes donne la mesure de notre aveuglement sur nous-mêmes.

Digitized by Google

Le catalogue du Salon de 1875 contient 1,850 numéros. C'est un tiers — au moins — de trop. Si l'on pouvait débarrasser l'exposition de son trop-plein, renvoyer à leurs auteurs six à sept cents tableaux et statues, l'ensemble changerait de caractère et ne ressemblerait plus à un bazar. Je vais tâcher de faire abstraction des misères et des vulgarités, des insanités et des puérilités, des défaillances et des grossièretés que contient l'exposition, afin de dégager autant que possible l'art véritable de l'industrie privée, et de démontrer sommairement qu'en somme il y a plutôt progrès que décadence dans le mouvement de l'art en Belgique.

I

La première manifestation de ce progrès peut se découvrir facilement, en examinant l'exposition au point de vue des tendances actuelles de l'école.

Un art nouveau se dégage peu à peu des idées nouvelles. Nous regardons autour de nous et au dedans de nous. Ce n'est plus par les yeux de nos aïeux que nous considérons l'homme et la nature. La liberté d'examen a pour complément la liberté d'observation.

Depuis la renaissance flamande du XVII^e^ siècle, nous étions tombés lentement, par la force des choses, sans jamais nous être relevés à demi, dans une décadence effroyable. Nos peintres de la fin du XVII^e^ et de tout le XVIII^e^ siècle ne sont plus que les ombres de leurs ancêtres. Pendant deux siècles, à peu près, nous avons vécu d'imitations. La France même nous a influencés deux fois, la première avec la réaction classique, la seconde avec la protestation du romantisme. Nous étions devenus une sorte d'annexe de l'art parisien, et cette abdication de notre personnalité eût fini par être une honte pour la Belgique artiste.

D'un autre côté, les idées de nos prédécesseurs, leur esthétique, les traditions, nous enchaînaient à la tâche ingrate de refaire sans cesse les mêmes tableaux et de remettre en scène les mêmes époques et les mêmes person-

Digitized by Google

nages. Nous tombions ainsi, sans presque nous en apercevoir, dans le lieu commun, la banalité froide, et dans le pire des classiques.

La lutte a duré vingt-cinq ans avant que nous puissions reprendre possession de nous-mêmes. Enfin, l'heure de la régénération est arrivée!

Allez voir le Salon et parcourez-le en vous reportant en même temps par la pensée à une de nos expositions d'il y a vingt-cinq ans; vous serez fort étonné de voir que ce quart de siècle a ramené les peintres et les sculpteurs vers l'observation et l'étude de la nature, en dehors des traditions et des imitations plus ou moins conscientes.

Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait plus là des échantillons des erreurs passées. La tradition est tenace et ne se déclare jamais complétement vaincue. Le tableau d'histoire à la façon ordinaire a encore des échantillons au Salon de cette année. Sans parler de quelques œuvres étrangères, de la *Respha* de M. Becker, peintre français qui ne manque pas d'une certaine puissance, mais qui n'a point de naturel, et de quelques compositions de style allemand, rappelant les précurseurs de Raphaël, vous ne trouverez que des tableaux religieux d'une pauvreté extrême. La conviction n'y est plus, les tendances de l'esprit ayant été transformées par le libre examen. Comment peindre encore des miracles à notre époque? Comment mettre en scène des personnages fanatiques, transportés d'une sorte de fureur religieuse? Comment leur donner cette extase béate et cette profondeur de croyance, alors que nous rions de l'extase et que nous disons du croyant aveugle : — Pauvre ignorant!

Il se fait pourtant encore des tentatives. Le gouvernement continue d'encourager cet art mort, qui ne répond plus à un besoin de l'esprit. Çà et là un jeune peintre croit de son devoir de ressusciter le « grand art, » après avoir rêvé de Raphaël et de Rubens, et produit quelques scènes de la Bible ou du Nouveau Testament. Ce sont autant d'avortements; et généralement ces essais timides, faits au milieu de l'indifférence publique, ne sont qu'une perte de temps pour ceux que la

Digitized by Google

tradition ou les conseils inintelligents ont poussés dans cette voie abandonnée.

Je constate un fait, j'en cherche le pourquoi. Il y a là une sorte de fatalité sociale, et il serait fou de vouloir en remonter le courant. Toutes les réactions doivent forcément, tôt ou tard, être vaincues par la force d'impulsion de l'esprit humain.

La peinture d'histoire, comme on l'entendait il y a vingt-cinq ans, est également à l'agonie.

L'antiquité grecque et romaine est abandonnée; c'est un terrain épuisé, devenu infertile. Quelques esprits passionnés pour l'archéologie, ou seulement entraînés par le dandysme classique, s'attardent encore à peindre des scènes, des personnages, des intérieurs grecs, romains et même égyptiens. M. Alma Tadema, entre autres, passe sa vie dans l'Egypte des Ramsés. Son art a un côté curieux; il me semble, à moi, que le peintre de *Cléopâtre* et de *la Veuve* vit dans un cauchemar sans fin et ne doit plus rien connaître de nos sentiments et de notre civilisation. C'est là une bizarrerie sans importance dans l'histoire de l'art moderne.

Il faut citer encore M. Stallaert, amoureux du style pompéien, et M. Coomans, que je ne mentionnerais pas si son tableau, imitation vulgaire des compositions du grec moderne Hammon, n'avait été acquis par le gouvernement. Mais il faut espérer que ce tableau, colorié comme une lithographie de l'imagerie populaire, n'entrera jamais au musée moderne; il y a dans les ministères assez de salons pour qu'on y trouve un coin digne de cette pauvreté classique.

II

Les peintres d'histoire et de genre historique se sont rejetés sur l'histoire moderne; ils exploitent maintenant le moyen âge et les siècles qui l'ont suivi.

C'est surtout Henri Leys, le peintre des résurrections « gothiques, » qui a remis le moyen âge en honneur dans notre pays.

Digitized by Google

Non seulement on essaie de reproduire les faits marquants de l'histoire de nos communes, mais on est consciencieux au point de nous montrer nos héroïques ancêtres dans la forme que leur avaient donnée les artistes naïfs qui vivaient à leur époque. La résurrection n'est pas seulement dans la pensée sociale ; elle est dans l'esthétique, — dans la technique même. La raideur et l'ingénuité, la couleur devenue profonde par le travail du temps, l'amas de détails inutiles, l'absence de perspective aérienne et de vie sont imités par nos résurrectionnistes. Ils font effort pour être des artistes de ces temps passés ; ils nient le progrès; ils passent par dessus l'école de Rubens pour aller s'assimiler les qualités — et les défauts — des premiers artistes flamands.

Ils sont une demi-douzaine, à l'exposition de cette année, dans cette erreur colossale : les deux frères de Vriendt, M. Franz Vinck, M. Van der Ouderaa, M. Fraustadt, etc.

MM. Albert et Julien de Vriendt surtout ont suivi le principe de la dernière manière de Leys, avec un respect scrupuleux. Depuis des années, ils font des tableaux aussi « gothiques » que possible. Mais voyez la force de la vérité et la puissance de la nature : je ne sais s'ils se sont enfin aperçus qu'ils avaient pris la voie la plus mauvaise, mais il me semble que leurs tableaux de cette année sont moins archéologiques que leurs précédents. M. J. de Vriendt surtout, dans *la Justice de Baudouin à la hache*, serre de plus près la réalité relative. Il y a du caractère et de la vie dans quelques personnages ; le gentilhomme coupable, d'un type hautain et sauvage, est une fort belle figure.

Il y a aussi dans le *Philippe van Artevelde* de M. Van der Ouderaa des qualités de jeunesse et un effort visible pour donner de la vie à ces personnages des temps écoulés. Mais voyez quelle puérilité jusque dans le cadre gothique, colorié, dont la tonalité fait le plus grand tort au tableau !

Un autre *Van Artevelde*, de M. Lebrun, avec des figures de grandeur naturelle, se rapproche encore davantage des formes réelles ; mais le style en est pauvre et l'expression des physionomies est loin d'être à la hauteur du sujet.

Digitized by Google

Donc, les archéologues eux-mêmes sont entraînés dans le mouvement vers une renaissance et reviennent à l'examen de la personnalité humaine, en dehors du parti pris. Tout ce mouvement en arrière a fait son temps. Il y aura toujours des fantaisistes, et des fantaisistes de grand talent, comme M. Moreno, l'auteur d'un tableau très vigoureux intitulé *la Vengeance du senor Cornaro;* il y aura toujours des égarés comme M. Slingeneyer, qui nous montre un si étrange Camoëns, et des illustrateurs de romance comme M. Delpérée, qui pourrait user mieux de son talent; mais, en réalité, l'art d'imitation et de contrefaçon se meurt lentement et ne sera bientôt plus qu'un écho ou qu'une ombre.

III

La Fable grecque, la mythologie, servira longtemps encore de prétexte à l'étude et à la reproduction du corps humain. Les lignes harmonieuses de notre architecture vivante et la coloration des chairs ne cesseront d'attirer l'œil des peintres et de faire naître le désir de les représenter. Les consciences cléricales, les indignations pudibondes, qui ont pour aïeul le *Tartuffe* de Molière, s'élèveront en vain contre cette attraction de l'homme vers sa propre image à l'état de nature : rien n'y fera. Vénus aura toujours ses admirateurs, et Pan ses artistes.

Les mythologiades et les allégories de cette année ne sont point nombreuses; mais quelques unes ont une valeur réelle.

En première ligne, il faut placer l'étude d'enfant nu de M. Bertrand : *Connais-toi toi-même,* dont le prétexte est assez futile. Mais les qualités picturales sont d'un ordre supérieur et révèlent un vrai peintre, intelligent et plein de respect pour son propre travail.

Puis, la *Sortie du bain,* de M^me^ Salles-Wagner, que l'on a placée au second rang, malgré sa beauté, la délicatesse suave de son modelé, la grâce de ses contours, l'harmonie onctueuse et discrète de sa coloration. Une *Cassandre* morte, de M. Comerre, largement exécutée, est posée avec hardiesse; la tonalité générale n'en est point heureuse.

Digitized by Google

Une *Dryade,* de M. Schauss ; un *Sylvain,* de M. Maignan ; un *Narcisse,* de M. Stürkelberg ; un *Satyre,* de M. Julius Van Biesbroeck, et quelques autres nudités plus ou moins mythologiques, prouvent que ce genre est resté en honneur parmi les peintres comme chez les statuaires.

IV

Mais tout cela sent la tradition et revêt le plus souvent des formes poncives. Ces sortes de prétextes ont été tellement mis en œuvre, qu'il est devenu à peu près impossible de rencontrer encore un motif original avec les vieux sujets, de façon à donner à la personnalité de l'artiste un moyen de se manifester.

La rénovation, en tournant l'attention vers les choses réelles, vers les formes et les couleurs vivantes autour de nous, a ramené les jeunes gens à la logique de l'art et à un sentiment plus rationnel des aspects qu'il peut revêtir. On s'est souvenu que l'école hollandaise du XVII^e^ siècle, comme toute la période gothique, n'était influencée que par l'entourage le plus proche des yeux, la vie à étudier sans cesse, l'homme existant et la nature dans laquelle il se meut. Les Hollandais ont abandonné la tradition pour s'occuper d'eux-mêmes, de leurs mœurs, de leurs passions, de leurs vices, de leurs gaîtés, de leurs souffrances. Cette concentration de la pensée sur un milieu en mouvement a produit l'art que l'on sait, le seul qui, en réalité, puisse lutter de charme et souvent de grandeur avec la renaissance italienne.

En vingt-cinq années, ce principe sain et sensé de l'étude de la nature immédiate et agissante a renouvelé notre art et notre esthétique. Cela n'est plus à nier, cela n'est même plus à discuter aujourd'hui.

La rénovation a commencé par le genre paysage, naturellement. La figure n'a subi l'influence du sens commun que lentement, peut-être parce que nos ancêtres ont atteint, dans ce genre plus élevé, une apogée qui semblait ne devoir jamais être dépassée. Mais il n'est pas question de faire *mieux* que

Digitized by Google

nos prédécesseurs; c'est *autrement* qu'eux qu'il faut procéder, tout en suivant le système qu'ils ont suivi : l'analyse de la vérité et l'étude du réel.

Nous n'avions pas encore eu d'important tableau de mœurs conçu et exécuté dans le style moderne; nous en avons un cette année à l'exposition, celui de M. Charles Hermans, intitulé *à l'Aube*. Le tableau de genre, au contraire, existait depuis longtemps; l'œuvre de M. Hermans a des visées plus hautes, et elle les atteint par son style. Les dimensions de la toile et des personnages n'ont rien à voir en ce résultat. Le style n'est pas une affaire de métrage. Ce qui fait que l'œuvre de M. Hermans est une œuvre historique, c'est qu'elle est sérieuse dans sa conception et dans son exécution. Peu importe la « qualité » des acteurs mis en scène : on appartient à l'histoire quand on caractérise une époque ou un coin d'une époque. La preuve que l'homme ne doit pas avoir été essentiellement mêlé aux faits politiques ou guerriers, ou à la diplomatie d'une nation, pour être considéré comme historique, c'est que les êtres créés par l'imagination, toutes les idéalités mystiques, tous les mythes des fables antiques, tous les dieux de tous les peuples, immortels qui n'ont jamais existé que dans le cerveau, et qui sont les produits de l'ignorance, de la crainte ou de l'admiration, sont en première ligne des personnages « historiques ». Donc, représenter un groupe de citoyens en goguette est infiniment plus « historique » que peindre les amours de Jupiter et de Io; et quand on me montre un paysan labourant la terre, comme Millet les voyait, dans sa simplicité et dans sa naïve grandeur, il me paraît valoir beaucoup plus, au point de vue social comme au point de vue esthétique, qu'une Minerve casquée ou qu'une Amadryade, présidant à quelque mystère, dans la forêt fabuleuse.

J'insiste sur cette pensée et je m'arrête au tableau de M. Hermans, parce qu'il a une signification toute particulière, outre qu'il est une œuvre d'art voulue énergiquement et exécutée avec un grand talent.

Ce tableau représente de jeunes messieurs en gaîté, sor-

Digitized by Google

tant d'un restaurant à la mode après un souper qui s'est prolongé jusqu'à l'aube, en la compagnie de demoiselles galantes, qui n'ont pas été plus sobres qu'eux. Sur le seuil du restaurant, ils rencontrent un groupe d'ouvriers se rendant à leur travail quotidien.

C'est donc une scène de mœurs prise sur le vif. Dans nos grandes villes civilisées, il y a un nombre considérable de jeunes gens oisifs qui abusent des plaisirs « défendus » avec plus d'abandon encore que l'Ève biblique. Vous savez quels noms on leur a donnés, lions, dandys, gandins, cocodès, petits crevés. Ils appartiennent à l'histoire au même titre que les mignons de Charles IX ou les maîtresses de François Ier, parce qu'ils caractérisent un mauvais moment d'une mauvaise époque. L'antithèse du groupe de travailleurs n'est pas plus banale que la plupart des antithèses morales dont se sont servi les artistes de toutes les écoles. Le bien et le mal sont forcément toujours en lutte ; et j'aime autant qu'ils soient représentés par des groupes de vivants que par un diable se labourant la poitrine avec les ongles, et un ange nimbé, ailes au dos, la physionomie empreinte d'un air séraphique, béat, inventé par les métaphysiciens religieux.

Ce qu'il faut surtout admirer dans le tableau de M. Hermans, c'est l'harmonie calme, le ton gris distingué qui exprime si bien le lever blafard du jour, le style, qui a pour cause l'étude attentive de notre manière d'être, la parfaite structure des personnages et la hardiesse du peintre à portraiturer nos vêtements tels qu'ils sont, alors que les classiques ont toujours dit qu'il était impossible de les peindre sans être ridicule.

Je vois là un effort des plus sérieux et un résultat auquel il faut applaudir. Tels que nous sommes, nous appartenons à l'histoire de l'humanité. Le petit crevé et la cocotte ne sont que les héritiers et continuateurs des gandins et des filles galantes de l'antiquité. Laïs et Mlle Paméla sont sœurs ou, tout au moins, cousines germaines. La tunique ne vaut pas plus que le jupon, et le petit soulier est aussi coquet au moins que la sandale. La querelle que les classiques ont toujours

Digitized by Google

cherchée aux peintres qui observaient leur époque est une querelle niaise, un jeu de mots, et l'attitude hautaine des conservateurs de l'art ne veut et ne peut séduire que la galerie des ignorants.

Les pudibonds, mis en scène par Molière, et qui n'ont point changé depuis deux siècles, ont crié à l'immoralité devant le tableau de M. Hermans. Quand on peint les vices et les vicieux, les tartuffes ont grand'peur qu'on ne fasse de nouveau leurs portraits. Mais je pense que leur indignation s'est manifestée parce qu'ils ont cru reconnaître, dans les petits crevés du tableau de M. Hermans, les aimables gandins de l'aristocratie bruxelloise qui ont été, par une belle nuit de l'hiver de 1871, casser les vitres, courageusement, aux fenêtres de M. Victor Hugo.

Le tableau de M. Hermans, quoique disent et que fassent les sacristains en soutane et en redingote, n'en sera pas moins la grande sensation de l'exposition de 1875.

V

Un autre tableau moderne dont les qualités sortent également du convenu, ce sont *les Lutteurs* de M. Falguière. Malheureusement, M. Falguière nous présente des lutteurs qui ne luttent pas, devant un public qui ne vit point. Cela est d'autant plus extraordinaire que M. Falguière, statuaire de grand talent, doit connaître la structure humaine mieux que personne — et savoir qu'aussitôt que des lutteurs sont aux prises, les muscles frémissent et saillent, tendant la peau, y creusant des sillons mouvants, et donnant à la machine vivante une beauté tout autre que lorsqu'elle est au repos, comme dans le *Chaudronnier*, de M. A. Legros.

Un quatrième tableau moderne, dont les personnages sont de grandeur naturelle, l'*Artiste et sa compagne*, de M. P. Oyens, est un tableau de genre dans de grandes proportions.

Enfin, un jeune homme a eu la hardiesse heureuse de nous montrer un *Paysan au repos*, dans lequel je vois beau-

Digitized by Google

coup de promesses à courte échéance. Ce paysan de M. Taelemans était une figure bien autrement difficile à caractériser qu'un Mars encuirassé ou qu'un Satan, imité d'Ant. Wiertz.

Après cela, viennent les portraits. Il y en a d'excellents; il y en a de moins bons. Mais le nombre des physionomies consciencieusement étudiées est déjà respectable. Il faut citer parmi les plus dignes d'un examen attentif les trois portraits de M. de Winne; son portrait de femme surtout est d'un aspect très harmonieux, d'une couleur profonde et de formes souples; il a été peint avec plaisir et particulièrement soigné. Les portraits de M. d'A... et de M. Firmin R..., dans des poses simples, ont beaucoup de distinction.

Un Allemand, M. de Gebhardt, nous a envoyé le portrait d'un organiste en redingote noire, qui regarde le public et sourit sympathiquement. La tête est sèche, modelée à fond sur des os saillants, dans une tonalité à la fois forte et douce qui est bien près d'être la nature même. Les deux mains sont bien celles du modèle, qualité rare et que je recommanderais volontiers à nos jeunes peintres, si j'avais quelque autorité comme donneur de conseils.

M. Richter, autre artiste allemand, a exposé trois portraits. Celui de la princesse C... (toute en blanc, prête à partir pour quelque fête d'hiver, car elle est assise devant un feu bien brillant) a de la distinction; mais le modelé en est creux. Puis, ceux de deux époux, chacun accompagné d'un enfant. C'est plus vulgaire; l'artiste a trop visé au joli. Et puis on ne peut pas s'exhiber ainsi pendant longtemps, sans fatigue. C'est un tort, me semble-t-il, de mettre en action des bourgeois quelconques, des gentilshommes ou des ouvriers qui ne veulent que leur image. Le portrait doit avoir de la sérénité et être consciencieusement étudié jusque dans l'esprit du modèle.

La jeune fille de M. Sohn est fort distinguée; sobre de tonalité, d'un bon dessin, serré de près par une main soigneuse, ce portrait modeste est des meilleurs du salon.

M. Cluysenaar est un peintre de grande verve, qui reproduit avec bonheur l'effet de la lumière sur les étoffes et sur

Digitized by Google

les chairs ; il a, en outre, donné à son portrait d'enfant une physionomie d'insouciant heureux et plein de santé qui est un vrai plaisir pour les yeux. Le gouvernement a fort bien fait d'acquérir cette page lumineuse. On n'en produit pas beaucoup de pareilles dans une vie d'artiste, lors même qu'elle est longue.

Le portrait d'adolescent de M. Wauters, placé en face de celui de M. Cluysenaar, est d'un bon style dans sa simplicité, et d'un ensemble de couleurs fort et harmonieux. L'enfant rappelle à la mémoire certaines figures de Vélasquez et surtout de Van Dyck, mais sans leur ressembler. Le costume est choisi et traité avec goût ; les chairs sont fermes ; il y a de l'espace dans le fond. A mon avis, ce simple portrait vaut plus que le tableau du même artiste qui est au musée moderne, quoique ce tableau soit une composition importante. C'est que la vérité, dans l'art particulier d'exprimer la nature par des images, est la qualité première. Mieux vaut, dit je ne sais quel philosophe sceptique, un chien vivant qu'un évêque enterré.

Je citerai encore parmi les portraitistes, qui ont rompu avec la tradition, M. Philippet, le peintre de trois membres de la Société de Saint-Georges, de Liége, vus au moment où ils vont se donner réciproquement une leçon d'escrime. La facture de cette trinité d'apprentis duellistes est un peu lâchée, mais ils sont dessinés à grands traits et rappellent la manière de Franz Hals ; leur allure est très crâne. C'est de la vraie peinture « d'histoire ». Le portrait d'homme, de M. Cogen, est simplement et sobrement exécuté ; la physionomie en est bien caractérisée. Celui du peintre L. Dubois, par E. Sacré, a de belles qualités de franchise, une excellente exécution large et ferme, et beaucoup de sincérité. La petite fille de M. Carolus Duran est ensevelie dans des tons criards où l'on ne reconnaît pas un coloriste, et qui ont fort distrait l'observateur. M. Fanti-la-Tour a exposé les portraits de M. et M^me^ Edwards, dans un même cadre. Cela est naïf et sévère, étudié avec un scrupule qui rappelle les maîtres gothiques. M. Nisen peint avec bonhomie, respectant les

Digitized by Google

visages de ses modèles comme œuvres homogènes et n'essayant pas de les idéaliser. Il est fâcheux que la coloration des chairs ne soit pas aussi heureuse que le modelé des formes.

Il faut mentionner enfin les portraits de jeunes filles de M. Maeterlinck, ceux de MM. Lambrichs, Vinck et Bisshop; le groupe d'enfants de M. Agneessens surtout est d'une belle peinture grasse et large, enlevée avec adresse, et pourtant mûrie de ton comme un tableau ancien. Dans son portrait de M. Picard, M. Carlier s'est trompé : son fond parle trop; l'image est noyée dans des verdures violentes. Lors même que la nature donne de pareils effets, il est prudent de ne pas essayer de les rendre. En tout cas, quand on a l'audace de s'y attaquer, il faut réussir. Mais la tentative est des plus honorables. Sans doute, l'artiste lui-même reconnaîtra qu'il s'est trompé, en voyant son œuvre ailleurs que dans son atelier.

Ce ne sont pas les conservateurs qui se tromperont jamais à ce point. Ils ont des recettes et des procédés connus, et ils ne s'égarent que par impuissance. Les chercheurs, au contraire, épris d'effets nouveaux, voulant lutter avec la nature et s'éloigner autant que possible de l'imitation, tombent souvent dans les piéges que leur tend leur propre initiative.

Les deux petites filles de M. Ringel (dont une, *la petite Ménagère*, qui chante en ravaudant des bas, a été si injustement sacrifiée) sont l'œuvre d'un artiste vaillant : belles chairs solides et lumineuses, vêtements modelés par une facture à la Jordaens, physionomies excellentes. Les apprentis artistes de M^lle^ Tompkins sont également l'œuvre d'un peintre viril. Il y a de la nouveauté dans le portrait de femme en pied, en plein air, de M. Fontaine. Il est fâcheux que la tête ne soit pas bien venue. Le *Chanteur ambulant* de M. Pantazis est une étude sévèrement étudiée dans la forme et dans la couleur. La tête est fort belle. Mais il faut de bons yeux pour aller la trouver à la hauteur où on l'a placée. Je signalerai, pour finir cette nomenclature, le bébé de M. C. Meunier, *A la vente*, bonne étude d'un

Digitized by Google

amateur de bibelots, par M. D. Oyens, et la *Tête d'étude* de M. G. Wilson.

VI

On peut voir, par cette rapide revue, que les peintres de la vie moderne qui font l'histoire de nos physionomies, et qui, à mon avis, sont de véritables peintres d'histoire à la façon des anciens réalistes comme Holbein, deviennent tous les jours plus nombreux et dépassent en talent les continuateurs des écoles anciennes. C'est la grande signification et la haute importance de l'exposition de 1875.

Dans tous les genres, le principe de la réalité est triomphant.

Il est si bien triomphant que les peintres enrayés dans les vieilles formules font de véritables efforts pour entrer dans la voie qu'on leur a tracée. Même en persistant dans certaines erreurs, telle, par exemple, que de s'inspirer des siècles écoulés et des artistes morts, ils essaient de mêler aux traditions les études plus franches de la nature. Beaucoup d'entre eux se trouvent ainsi entre deux tendances et y perdent, avec leur équilibre, leurs qualités personnelles.

C'est surtout dans la peinture de genre proprement dite qu'on découvre cette situation assez étrange. La reproduction des scènes familières force tout naturellement l'artiste à étudier de plus près les mouvements et les physionomies, parce que c'est autant par le détail que par l'ensemble qu'on donne le plus souvent aux personnages leur caractère individuel. En examinant de près certains visages qui émergent de costumes des temps passés, on y retrouve les traits et la manière d'être des modèles vivants qui ont posé; de sorte que le tableau devient une scène de carnaval, avec des personnages travestis.

Comment, d'ailleurs, n'être pas influencé par la réalité? Comment s'absorber dans ce qui n'est plus au point de devenir aveugle devant la nature? Cela est absolument impossible. Et de là viennent les apparences de vérité que

Digitized by Google

conservent toujours, plus ou moins, les tableaux qui ne sont que des contrefaçons des œuvres passées.

On dit que l'homme est éternellement le même, et qu'il n'y a point de différence entre le baron féodal et le financier d'aujourd'hui, entre le serf du moyen âge et l'ouvrier actuel. C'est une grave erreur. Ce qui ne change point, ce sont les passions et les sensations. On a toujours haï, aimé, trompé, souffert à toutes les époques ; mais l'agitation humaine et la forme qu'elle revêt changent avec les transformations sociales. Nous ne marchons point, nous ne rions point, nous n'aimons point, nous ne vivons point, en un mot, comme vivaient nos aïeux. L'influence du moral, de la pensée, du travail, des plaisirs, sur le physique, est considérable. Les mœurs nous transfigurent complétement. Vous en avez d'ailleurs la preuve sous les yeux : les castes sociales existent toujours et montrent plusieurs sortes d'hommes dans un même pays, dans une même ville, dans une même maison.

C'est donc une grave erreur de penser qu'on peut, en affublant un homme vivant des défroques du passé, faire ainsi un homme du passé. On n'arrive jamais qu'à un à peu près, à une apparence, le caractère réel de la physionomie et la mimique échappant au peintre, quelles que soient ses facultés d'assimilation.

Étudiez de près les tableaux de genre, représentant des scènes des époques antérieures, qui sont à l'exposition, vous finirez par découvrir cette simple vérité.

Je ne dis pas ceci pour M. Koller, qui, avec beaucoup de talent, ne parvient pas à donner la vie à ses personnages. Ses tableaux sont pour ainsi dire sans défauts et, cependant, vous laissent froid. Allez examiner *les Saltimbanques* donnant en spectacle, devant une châtelaine, son fou et un page, des singes savants. Toutes choses sont exécutées avec une science exacte et une mesure extrêmement sage. Chairs, vêtements, boiseries, draperies, tout est agréable et devrait plaire à l'esprit. Cette réunion de qualités pourtant ne fait pas une œuvre d'art qui charme. On ne la discute pas, on n'est pas attiré : la vie manque.

Digitized by Google

J'en dirai autant de *Peines et Chansons perdues*, de M. Delperée. C'est bien fait, c'est intelligent et aimable, mais inerte. Les murailles me semblent aussi près de se mouvoir que les deux personnages.

L'*Accord difficile* de M. Goupil a les mêmes qualités, produites par une intelligence à laquelle ce qui manque le plus, c'est le sens artistique. Je soupçonne que le marchand et l'amateur, friands du joli qui se vend bien et qui se comprend tout de suite, sont pour les trois quarts les coupables dans ces œuvres caressées jusqu'à épuisement.

Je mettrai encore en garde MM. A. Serrure et Scheurenberg, qui peignent le genre Louis XV, contre cette tendance à tout polir jusqu'à ce que les objets prennent l'aspect du satin ou du marbre. Le joli tombe si facilement dans le petit et le faux! M. L. Dansaert n'a pas ce travers : sa peinture est plus accentuée et plus vibrante, et ses personnages, quoique appartenant au siècle passé, paraissent plus vrais. Quant à M. E. Hillemacher, il a eu la fantaisie de peindre un sujet du plus fantaisiste des fabulistes, Perrault : *la Belle au bois dormant*. C'est joliment composé, gracieux, presque intéressant.

La *Guerre des Paysans*, de M. Meunier, appartient à l'histoire morderne, quoique les personnages aient vécu il y a près d'un siècle. La figure du prêtre organisateur et inspirateur et le groupe des paysans sont empreints de fanatisme. Les chairs pourraient composer une gamme de tons plus divers : ce serait ainsi plus réel.

S'il fallait s'arrêter à toutes les œuvres dans lesquelles il y a du talent, un volume ne suffirait pas à ce compte rendu. Le lecteur, du reste, ne peut s'attendre, dans une Revue, à un catalogue raisonné. Je caractérise autant que possible les genres et les tendances, laissant au visiteur du Salon le soin de compléter mes critiques.

Le genre proprement dit est bâtard dans les tableaux reproduisant des scènes des siècles passés ; c'est surtout dans les scènes familières qu'il faut de la vérité, de la vie, une mimique juste, des physionomies expressives. L'homme

Digitized by Google

tel qu'il est, voilà ce qu'exige l'art familier. Comment serait-il possible de rendre les physionomies des époques disparues, qu'on ne peut plus étudier que dans les anciens tableaux, alors que les difficultés sont déjà si grandes lorsqu'on essaie de reproduire les sensations et le tempérament des contemporains?

VII

Parmi les peintres de la vie moderne familière, il en est quelques uns qui vont chercher à l'étranger le pittoresque du costume. M. Adolphe Dillens s'est fait une réputation en vulgarisant les types originaux de la Zélande. Aujourd'hui, c'est un peu partout qu'on demande des scènes de mœurs et des caractères originaux.

M. Th. Gérard a deux tableaux alsaciens à l'exposition. M. Pabst en a un autre. M. Bource est allé jusqu'en Norvége, et M. de Bochmann a visité l'Esthonie. C'est l'art international qui apparaît. Je vois même des Japonais, peints évidemment d'après nature par M. Delamare. La vie moderne nous pousse ainsi sur le globe soit pour étudier les mœurs, soit pour interroger les physionomies.

Le talent de M. Gérard est aimable; il n'a point de prétentions à la peinture des mœurs telle que l'ont comprise Jan Steen et Molière. Il voit une jolie scène et il la reproduit avec un talent discret et sympathique. M. Pabst, dans sa *Mariée en Alsace*, cherche le caractère et l'harmonie : le caractère est un peu lourd; l'harmonie est froide et crayeuse. La mise en scène est bien comprise. M. Bource me semble endormi sur ses premiers succès : son *Retour du baptême* est le produit d'un esprit ennuyé. En Esthonie, M. de Bochmann a été bien inspiré. Rien de mieux observé que ces groupes de petits personnages autour d'une église de village, *pendant la Messe,* d'un pittoresque un peu sauvage, en plein soleil dans un pays poussiéreux. Les attitudes et les physionomies sont comme photographiées. Les Japonais

Digitized by Google

de M. Delamare paraissent également avoir été observés par des yeux clairvoyants.

Il y a des essais de scène comique, en petit nombre. Le *Blagueur*, de M. Col; les *Malades*, de M. Gons; les *Commères*, de M. Ravet; les deux tableaux de M. Cap : *en Troisième* et les *Conséquences d'une averse;* les scènes de M. Linnig, et quelques autres, comme la *Première glace*, de M. Ooms, où le comique est mêlé au tragique.

Il faudrait encourager ce genre, qui a produit des maîtres dans les anciennes écoles, qui en produit encore chez les Allemands et les Anglais. Ce qui manque à nos peintres de la gaîté, c'est la finesse : leur comique est au gros sel, leurs traits sont un peu lourds, leurs observations superficielles. Il faut faire exception pour la *Maîtresse de tricot*, de M. Henkes, une œuvre délicate rendue avec une simplicité charmante, sans tapage de couleur, dans de petites dimensions, avec une largeur de facture que bien des peintres de grandes figures envieraient.

Le nom de M. Bakkerkorff, si bizarre qu'il soit, est bien connu des artistes et des amateurs. Il s'est fait une spécialité toute personnelle en reproduisant les bonnes femmes du commencement de ce siècle, si étrangement affublées dans leurs vêtements étranges, et plus étrangement coiffées de leurs chapeaux en forme de bâches. Les petits visages, grands comme l'ongle, sont merveilleusement modelés, sans mesquinerie, et les physionomies ont une vie et une expression extraordinaires. Il me semble être un peu sorti de son domaine dans la *Fille du héros*, dont on ne comprend guère la composition. Mais les *Apprêts* et *l'Ecureuse* sont de jolis spécimens de ce talent, qui est pour la Hollande, à sa façon, ce que M. Meissonnier est pour la France.

Les Commères, de Ravet, sont bien nommées, et le livret est inutile pour donner un titre à ce tableau expressif, peint avec beaucoup de fermeté dans une gamme harmonieuse et forte.

Parmi les peintres de marins, il faut citer M. Cogen, dont les *Pêcheurs de crevettes* ont beaucoup de caractère,

Digitized by Google

M. V. Van Hove, qui a du style, mais qui doit se défier de ses tons violacés, et M. de Bochmann, dont l'*Écluse hollandaise* est si vivante dans des tons qui ont la juste mesure.

Les peintres italiens, au lieu de suivre la tradition des anciennes écoles, se sont mis à étudier les physionomies de leurs contemporains. Rien de plus curieux que le rapprochement qu'on fait en imagination entre Raphaël, Titien, Corrége, etc., et MM. Castiglione, Bianchi, Zuccoli, Bonifazi, Rotta, Cipriani, Guglielmi, etc., qui ont exposé à Bruxelles. Cet art nouveau est absolument l'antipode de l'autre. Au moins ne dira-t-on pas que les Italiens modernes ne vivent que d'emprunts faits à leurs ancêtres.

Ce qui les distingue presque tous, c'est leur facture spirituelle, la faculté d'arrangement et la facilité à rendre les physionomies. C'est de l'art intelligent et adroit, qui pèche par un style assez mesquin, livré aux détails qui font papilloter l'ensemble et empêchent l'unité de se produire.

Quelques artistes sont à mentionner pour leur simplicité de moyens : ils se contentent de la nature telle qu'elle est et n'essaient pas de lui faire dire ce qu'elle ne dit point. M. Blommers, dans les *Pigeons*, est sobre et puissant; M. Carstens, dans la *Bénédiction de la marraine*, a presque atteint une expression de tendresse ingénue, qui ne manque de charme ni dans l'exécution sobre, ni dans la pensée. M. E. Sacré cherche à intéresser par le « sujet »; M. Fontaine, par la réalité de l'impression; chacun ainsi a sa voie particulière, où il marche selon son tempérament. M. Richter, dans la *Photographie de bébé*, est violent et crû; M. de la Hoese a exposé un *Billet de faveur*, dont les moralistes se détournent avec indignation; que feraient donc ces pudibonds devant certains intérieurs de Jan Steen, les kermesses d'Ostade et de Teniers, et du grand Rubens lui-même. Ah! nous sommes bien délicats en nos impressions! mais quand il s'agit d'agir, c'est tout autre chose.

L'*Ève* de M. L. Dubois a de la tournure; le ton de l'ensemble est vigoureux, tout à fait maître; mais la tête et les mains ne sont pas heureuses. M. H. de Brakeleer, dont le succès a été

Digitized by Google

vif à l'exposition de 1872, me paraît avoir usé son système ; je lui conseille de recommencer à regarder la nature. M. Impens est un peintre brutal dont la brutalité n'est pas déplaisante ; mais prenons garde au procédé, qui conduit fatalement à la défaillance par le parti pris.

Voyez les frères Verhas ; ils ont du talent, de l'adresse, ils font de l'art intelligent et aimable. Leur peur du sombre les fait tomber dans l'incolore ; à force de transparence, ils n'ont plus rien de solide dans leurs personnages et dans les accessoires qui les entourent. Tout est lumineux dans la nature, mais les corps ne perdent ni leur poids, ni leur opacité. M. Hermans, dans ses deux petites toiles, est aussi bien près de tomber dans le blafard et le décoloré. Nous retrouverons ces chercheurs de lumière absolue dans les paysagistes et les marinistes, et je leur dirai ce que je pense de tout système préconçu, de tout parti pris étroit.

Je citerai encore, avant de terminer, le *Régiment qui passe,* de M. Détaille, où il y a du mouvement et de la vie ; les *Pauvres du village,* de M. Israëls, peinture d'aspect presque répulsif ; les tableaux de M. Linnig, où il y a de l'observation ; ceux de M. Ter Linden, qu'on a sacrifiés si injustement ; les intérieurs élégants de M. Louis Verwée, dont les progrès sont très sensibles ; *les Crêpes,* de M. Stobbaerts, dont les qualités sont comme enfouies dans une confusion de tons telle que je n'en ai jamais vue ; presque toutes les ombres sont de la même force, ce qui incruste les personnages et les objets les uns dans les autres et forme la plus singulière image qu'on puisse rêver. L'ensemble de ces tableaux de mœurs de l'époque moderne est évidemment bien plus vivant et bien mieux mouvementé que les tableaux de genre qui dépeignent la vie familière dans le passé. C'est toujours là la grande signification du retour vers l'étude scrupuleuse de « ce qui est ». L'étude du paysage et de la marine donnera plus de force encore à ce principe si rationnel, enfin admis aujourd'hui.

Digitized by Google

VIII

C'est l'étude de la nature, en dehors des êtres, qui devait logiquement et tout de suite démontrer l'excellence de la loi nouvelle. C'est dans les bois, dans les champs, sur la mer et les côtes, que l'art de la réalité s'est développé et épanoui dès l'abord. Il faut tout dire : cet art, sans être inférieur (un chef-d'œuvre est toujours un chef-d'œuvre), demandait moins d'observation que la peinture de la physionomie humaine. Le paysage terrestre ou maritime veut surtout un esprit qui sente vivement, qui voie l'ensemble des choses comme une symphonie homogène, qui soit épris de lumière, de clair obscur, d'espace, qui reçoive devant un site, éclairé d'une certaine façon, des impressions vives et profondes. Mais la structure de l'arbre, la forme insaisissable des vagues, les ondulations des terrains, les lignes architecturales, l'éternel bouleversement des nuages n'exigent point une analyse aussi attentive que les formes plus précises de l'homme et que la réflexion du moral sur la surface extérieure.

Aussi le principe a-t-il jeté dans l'étude des champs et des bois la plupart des peintres qui se sont senti un véritable amour de la nature.

De là le grand nombre de bons paysagistes et de marinistes de l'école moderne.

On voit à l'exposition trois paysages d'Hyp. Boulenger, mort dans toute l'efflorescence de son talent, si sympathique et si profondément sincère. C'était déjà un maître, et ses qualités robustes pouvaient se développer encore.

Je ne puis que signaler ses émules : MM. Heymans, dont *l'Avenue de Bloemeschot* est si puissamment vraie; Huberti, qui est arrivé peu à peu à son sommet, avec une modestie et une volonté admirables. Ses trois paysages de cette année sont de premier ordre, dans leur tonalité fine et blonde. Baron, épris de la forme aussi bien que de la lumière. De Knyff, qui avait eu des défaillances, et qui a repris le rang distingué qu'il occupait parmi les paysagistes et les

Digitized by Google

marinistes. De Schampheleer, le peintre des plaines humides et des larges canaux de la Hollande. Gabriel et Roelofs, hollandais naturalisés Belges par leur séjour en Belgique et par le caractère de leur talent. Asselbergs, Tscharner, H. Van der Hecht, qui sont bien près d'arriver à leur apogée relatif. Mlle Beernaert, dont les grands arbres sont dessinés avec beaucoup d'ampleur; Mme M. Collart, qui s'est enthousiasmé de l'hiver mélancolique à la façon du vieux Breughel. Deux débutantes, Mlles Héger et Becker, qu'on peut citer même après leurs aînées. MM. Crépin et Rosseels, peintres de terre et de mer tous deux, l'un dans des tonalités verdâtres, l'autre dans des colorations grises. M. Lamorinière, qui s'est décidément embarqué pour le pays où les arbres sont pétrifiés dans des attitudes désespérées, après avoir beaucoup souffert. Son *Automne* a été baptisé la « Grotte des serpents », souvenir du *Tour du monde* de J. Vernes. M. Hagemans, dont l'exposition est particulièrement remarquable comme début, MM. G. Speeckaert, de Bock, si mal placé, Mme Mesdag, sacrifiée également. Bien d'autres peut-être, qui voient la nature chacun à leur façon et qui parviendront, s'ils ne se laissent influencer ni par un maître, ni par un système.

Parmi les étrangers, il faut mentionner MM. Munthe et ses hivers, Breton, peintre des heures douteuses, le crépuscule et le soir sans lune, Hagen et son *Glacier* sévère, Luminais et ses Francs sauvages dans leurs forêts primitives.

J'en passe, qui mériteraient au moins une mention; mais l'espace va me manquer.

Les marinistes suivent la même voie avec le même succès; les personnalités vaillantes sont nombreuses dans ces deux genres qui ont tant de rapports. M. Mesdag a des impressions de mer calme et de mer agitée, toutes deux observées par les yeux d'un vrai peintre; M. Heymans cherche la lumière et l'espace comme M. Bouvier, et tous deux les produisent avec des moyens différents. Le *Soleil couchant* de M. Breton est une œuvre de haute saveur, et telle qu'il n'en produira peut-être pas beaucoup dans sa vie. M. Mols baigne dans les eaux calmes des fleuves les grandes villes maritimes.

Digitized by Google

M. Wéber aime peut-être trop les tonalités d'un blond fauve et les vagues dessinées avec soin : les formes de la mer sont plus capricieuses que cela. Je ne puis que citer MM. Moller et Irmer.

Je mettrai, en finissant, MM. Heymans et Rosseels en garde contre une tendance à faire blanc. Vouloir rendre la lumière et l'espace, c'est fort bien; encore faut-il de la coloration et doit-on tenir compte de la solidité des corps. Il y a quinze ans, on broyait du noir : la réaction est poussée à l'extrême. J'entrevois là un piége : la passion de la lumière peut y faire tomber nos meilleurs paysagistes de terre et de mer.

IX

Les peintres d'animaux sont des paysagistes ambitieux; ils ont voulu « animer » la nature qui tient au sol, et que les éléments seuls font mouvoir, en ajoutant à leurs études des êtres vivant de la vie champêtre.

Ces peintres ont de vaillants aïeux, entre autres, Cuijp, le Hollandais.

M. Alfred Verwée a exposé un *Attelage zélandais* et des bœufs au *bord de l'Escaut*. Peinture solide et lumineuse, coloration riche, du style et de l'ampleur : c'est la nature vue par des yeux particulièrement artistes. Je ne ferai qu'un reproche à l'*Attelage zélandais*, c'est que les chevaux ne tirent pas.

M. de Haas a exposé des bœufs *au bord de la mer*. Empâtements inutiles dans l'espace; dureté de lumière, qui donne un aspect métallique non seulement aux animaux, mais au terrain et au ciel. Beaucoup de talent, mais mal employé. M. Jules Montigny est très heureux dans ses scènes champêtres; c'est de l'art sobre et convaincu, sans ficelles et sans mauvaises ambitions. J'ai vu souvent M. Schreyer mieux inspiré que dans son *Chariot*, et M. Tschaggeny me semble avoir beaucoup trop caressé son cheval dans son *Incendie*, ce qui a donné au modelé une mollesse qui n'est pas en harmonie avec l'effarement de l'animal et l'idée de violence. La

Digitized by Google

Vache qui court dans un pré trop vert, de M. X. de Cock, n'est pas non plus un des bons morceaux de l'artiste.

Il y a dans le *Labourage romain* de M. Bourlard des qualités de style fort remarquables. L'ensemble du tableau est papillotant, dans des tons de papier peint désagréables. Je mentionnerai les bœufs de M. de Pratere et les chevaux de M. Duyck; le *Lévrier* de M. Lambrechts est bien vivant, dans un paysage excellent et plein d'air. M. Louis Robbe, dans la *Prairie,* montre un talent robuste qui n'en est pas aux défaillances; ses bœufs jouissent d'une parfaite santé. Il y a du charme dans le tableau intitulé *A l'ombre,* de M. Mauve, et les *Veaux au pâturage,* de M. de Beul, bien dessinés dans un paysage d'un vert pâle, sont modelés avec autant de hardiesse que de soin. M. Hubert a donné beaucoup de mouvement à ses animaux dans l'*Artillerie à cheval* lancée à fond de train. Enfin, je citerai en courant MM. Von Thoren, Van der Vin, Van Leemputten et Savry.

X

Il me reste à dire deux mots des peintres de fruits et de fleurs, des peintres de « nature morte » et de vues de ville.

On connaît le talent de M. J. Robie; je n'ai plus à faire l'éloge de sa merveilleuse adresse, de la fraîcheur des éléments qu'il réunit sur ses toiles, de la jeunesse de sa facture. Il est ce qu'il a toujours été, ce qu'il sera toujours, car il n'est pas homme à abandonner la nature.

Ses tableaux, cependant, gagneront encore avec le temps, qui en atténuera certaines crudités peut-être voulues.

Les peintres féminins concourrent hardiment avec leurs despotes : M^lle^ Anna Peeters a exposé des *Fleurs* fraîches et légères; les *Fruits* et les *Azalées* de M^lle^ Dubourg sont peints d'une pâte grasse et d'un ton savoureux; M^mes^ de Vigne, Haanen, de Franchimont, Van de Sande-Backuijzen et Roosenboom ont envoyé des tableaux extrêmement aimables. MM. de Noter et L. Robbe sont bien connus.

Digitized by Google

Parmi les peintres d'accessoires, on remarque MM. Linnig, Verhaeren, placé hors de vue, Van den Bosch et Jernberg. Le *Marché aux fruits* de M. Meerts, tableau important, est d'un ensemble éclatant sans trop de crudité.

Les vues de ville sont clair-semées. Après les envois de MM. Springer, Bossuet, Stroobant, les « anciens » du genre, je n'ai plus guère à mentionner que MM. Carabain et Kruseman.

XI

Restent l'architecture, la sculpture, la gravure et les dessins.

En architecture, rien de remarquable. On a donné une médaille à M. Blomme, architecte d'Anvers ; on aurait pu la donner aussi bien à MM. Carpentier, Jamaer ou Hoste. Il n'y a vraiment rien de hors ligne ou de particulièrement personnel dans le compartiment.

Aussi y a-t-on mêlé les poteries et les dessins. Parmi ces derniers, j'ai noté les portraits de MM. Nicolas Legrand et Eugène Devaux, l'aquarelle de M. Pecquerau et les compositions de M. Bida.

Les belles gravures ne sont pas rares. M. Biot a exposé une œuvre fort importante, d'une délicatesse et d'un fini d'exécution admirables : le *Triomphe de Galathée,* d'après Raphaël. Il faut aussi citer les noms de MM. Danse, De Mannez, Meunier, Jacquemart, Martinet, Storm de Gravesande, etc.

L'exposition des poteries et des peintures sur verre est pauvre.

Les morceaux de sculpture sont nombreux; beaucoup de médiocrités, malheureusement, comme dans les salons de peinture.

N'y aura-t-il pas moyen, à l'exposition prochaine, de réunir toutes les œuvres des statuaires dans des salons spéciaux, sans plus faire servir certaines figures en marbre ou en plâtre à la décoration des salles où sont accrochés les tableaux? Le public me paraît persuadé que ces hors-d'œuvre

Digitized by Google

sont empruntés aux collections de nos musées; il ne les regarde pas.

Et pourtant, quelques uns de ces « décors » sont d'une beauté peu commune : je citerai le *Giotto,* de M. Vinçotte, et la *Domenica,* de M. de Vigne. Les deux statues sont d'un style très pur, étudiées avec amour, caressées par des artistes qui ont le plus grand respect de leur art et de la nature. Elles seraient remarquées parmi les œuvres les mieux réussies d'Allemagne, de France et d'Italie.

Le *Candélabre* monumental de M. Van der Stappen a été conçu et exécuté largement. Cela est monumental autrement encore que par le titre.

La statue de M. Bouré, le *Lézard,* et son portrait de M. le docteur L... sont des œuvres modelées avec une conscience et une fermeté rares. M. Lambeaux est le statuaire du mouvement : il cherche la vie, même aux dépens de la beauté. Il faut laisser chacun suivre les nécessités de son tempérament. Les bustes de MM. Pécher et Godebsky sont bien étudiés et ont du caractère.

M. Harzé doit-il être rangé parmi les statuaires? Il fait en tout cas, de la statuaire à part, de la statuaire de genre où il y a beaucoup d'esprit, d'humour et d'observation.

Tel est, dans son ensemble, le Salon de 1875. J'aurais voulu m'arrêter plus souvent dans ma course, pour donner quelques développements à mes critiques. L'espace m'a fait défaut. Je ne crois pas, pourtant, avoir manqué au devoir que tout critique doit s'imposer, et qui est de dire la vérité, rien que la vérité, sinon toute la vérité.

EMILE LECLERCQ.

Digitized by Google

DE L'ORIGINE DES JUGEMENTS CONSCIENTS

Dans des articles précédents[1], nous croyons avoir dégagé la méthode à suivre pour procéder à la recherche des lois et des causes des phénomènes internes. Pour cela nous devons remonter à la source de ces phénomènes en pénétrant le plus profondément que nous pourrons dans le domaine de l'inconscience, compléter et contrôler les faits que nous recueillerons sur la route, en recourant dans ce but à une production artificielle de phénomènes psychiques, enfin, nous aider, autant que possible, de la mesure et du calcul.

Nous allons essayer de donner une idée de la manière dont on peut remplir ce programme. Nous n'aurons pas la prétention de présenter nos résultats comme incontestables ; seulement, nous les appuierons sur des preuves expérimentales. Pour les repousser, il faudra donc aussi des arguments de même nature, et non des phrases métaphysiques, si spécieuses, d'ailleurs, qu'elles puissent être.

I

Si nous ne voulons pas nous égarer dans la recherche de l'origine des phénomènes psychiques et notamment de la pensée, nous ne devons certes pas, ainsi que nous l'avons déjà dit, commencer par les idées qui se présentent les dernières dans l'ordre du développement intellectuel. Le meilleur sujet d'observation est donc l'enfant, arrivé cependant à l'âge où il est déjà en état de se rendre compte de ses

[1] Voir dans la *Revue*, des 15 juillet et 15 août 1874, les articles de M. Delbœuf sur *la Psychologie, comme science naturelle, son présent et son avenir.*

Digitized by Google

jugements et de ses raisonnements; car toute pensée, comme on le verra de mieux en mieux, à mesure que nous avancerons dans notre étude, est une affirmation, un jugement plus ou moins implicite. Cherchons donc à analyser les actes de sa jeune intelligence.

Dans une de nos promenades, nous rencontrons un paon. L'enfant n'en a pas encore vu. Le bel oiseau! s'écrie-t-il. Voilà une exclamation qui implique ce jugement : *ce que je vois est un oiseau.*

Mais ce jugement, en apparence instantané, n'est pas primitif. Pour nous en assurer, il suffit de le faire s'expliquer. — Comment sais-tu que c'est un animal, que ce n'est pas une plante ou une pierre? — Parce qu'il se meut, parce qu'il est sensible[1]. — D'où juges-tu qu'il se meut? — *Parce que je le vois bien.* — Pourquoi dis-tu qu'il est sensible? — Parce qu'il tourne ses yeux vers nous, qu'il nous écoute quand nous parlons; puis, parce qu'il mange. — D'où sais-tu qu'il tourne ses yeux vers nous? — *Je le vois bien.* — Mais est-ce nécessairement un oiseau? n'est-ce pas un quadrupède, un poisson? — Non, parce que je vois qu'il a deux pattes, qu'il a des plumes, des ailes, un bec. — Est-ce une poule? — Non, parce qu'il est vert et bleu, et que les poules ne sont ni vertes, ni bleues; parce qu'il a un cri différent de celui de la poule, etc. — Qu'en sais-tu? — *Parce que je le vois, parce que je l'entends.*

D'après cette analyse, nous pouvons nous convaincre que le jugement : *le paon est un oiseau,* est une synthèse, une conclusion, parfaitement consciente, d'un nombre notable de jugements antérieurs, — que ceux-ci, à leur tour, ont été raisonnés plus ou moins rapidement, et qu'ils reposent, en définitive, sur des jugements en apparence primitifs.

L'enfant a reconnu au mouvement que le paon est un animal; à sa forme, que c'était un *oiseau;* à sa forme encore et, en outre, à sa couleur, à son cri, que ce n'était ni une poule, ni un canard, ni aucun oiseau à lui connu. Si on lui

[1] Inutile de faire remarquer que l'enfant se servira plutôt du terme *vivant*, le mot *sensible* lui étant inconnu. Mais pour lui *vie* est synonyme de *sensibilité;* et, au fond, n'est-ce pas la même chose?

Digitized by Google

avait présenté d'autres objets, des fleurs ou des fruits, il aurait fait intervenir l'odeur, le goût, puis, la température, la compressibilité, etc. Mais si nous demandons à l'enfant pourquoi il dit d'un objet qu'il se meut ou qu'il est vert, il sera parfaitement hors d'état de donner une réponse qui signifie autre chose que ceci : parce qu'il se meut, parce qu'il est vert.

Il a répondu, autant qu'il l'a pu, aux *pourquoi;* il a trouvé dans sa conscience les *parce que* qu'on lui demandait; mais on finira toujours par lui poser des *pourquoi* dont il ne pourra donner les *parce que*. En d'autres termes, on arrive à des jugements élémentaires qui, dans la conscience, servent de bases à d'autres jugements subséquents, mais qui semblent ne pas avoir de raison eux-mêmes. Ils forment la limite du domaine de notre conscience actuelle.

Mais, évidemment, on ne doit pas s'arrêter là. Quand je dis d'un objet qu'il est vert, j'entends par là qu'il n'est ni bleu, ni rouge, ni jaune; il y a des raisons qui m'ont fait lui attribuer cette couleur et non une autre. Le bleu, le rouge, le vert ont pour moi certains caractères qui me déterminent, d'un côté, à ranger ces attributs parmi les couleurs, et, d'un autre côté, à les distinguer l'un de l'autre. Mais ne me demandez pas en quoi le vert ressemble au rouge, ni en quoi il ne lui ressemble pas. Je ne saurais vous répondre. Je ne vous satisferai pas davantage si vous voulez savoir de moi en quoi une couleur diffère d'un son ou d'une odeur.

Ce sont ces jugements élémentaires que le psychophysicien doit spécialement étudier; c'est à eux qu'il doit s'adresser pour obtenir quelques renseignements sur la nature de la pensée. Il ne parviendra peut-être pas complétement à élucider l'origine de ces jugements; mais il sait à l'avance que, s'il n'y réussit pas, il n'expliquera pas davantage les autres jugements que tout être sensible ou raisonnable peut former. En effet, s'il ne m'apprend pas comment j'ai la notion du mouvement, de la forme, des couleurs, des odeurs, des sons, il sera bien plus impuissant à me dire comment je possède les notions abstraites ou morales, puisqu'elles m'ont apparu après les premières. Il sait encore que s'il rend compte de l'existence en moi de ces idées élémentaires, il aura posé

Digitized by Google

un premier jalon, il aura jeté les fondements de la science.

Les jugements élémentaires portent sur les qualités des objets. Ces qualités sont de deux espèces : les unes apparaissent comme appartenant nécessairement à tout objet, quelle que soit d'ailleurs la manière dont il affecte notre sensibilité; telles sont la mobilité, la durée, l'étendue, la forme; les autres sont ondoyantes et dépendent essentiellement de notre manière de sentir; tels sont le goût, l'odeur, la couleur, la température, la sonorité. Le nombre des premières est déterminé en soi; celui des secondes, en nous, car à chaque sens correspond une qualité sensible. Une fleur n'a de couleur que pour l'être doué du sens des couleurs, et elle n'a d'odeur que pour l'être doué d'odorat. Appelons *esthétiques* les attributs relatifs à notre constitution sensible, pour les distinguer de ces attributs inhérents à tout objet et indépendants de notre sensibilité, et auxquels nous donnerons le nom de *cinématiques*, parce qu'ils dérivent tous du mouvement, comme on le verra ensuite, et que nous en acquérons la notion grâce au sens de la motilité.

Maintenant il s'agit de procéder à l'analyse des jugements esthétiques et des jugements cinématiques, de tâcher d'en poursuivre la formation jusque dans l'inconscience.

II

Nous commencerons par les jugements esthétiques. Nous allons rechercher d'où dépend le jugement que nous portons sur les phénomènes de lumière, de son, etc., jugement renfermé dans la sensation et qui peut s'exprimer par les mots : *je vois, j'entends,* etc. Nous démontrerons qu'il n'est pas primitif, bien qu'il apparaisse à la conscience comme tel. Naturellement, on ne peut ici passer en revue toutes les espèces de sensations et les soumettre à l'analyse. La démonstration portera uniquement sur les sensations de couleur qui possèdent d'ailleurs au plus haut degré les caractères du primitif apparent. Nous espérons montrer que ce jugement : *je vois du vert*, est la conclusion d'une série indéfinie de jugements antérieurs ensevelis dans l'inconscience. Le lecteur admettra

Digitized by Google

facilement que toute autre sensation est susceptible d'une décomposition analogue. Du reste, nous le croyons du moins, la science n'est encore parvenue à analyser suffisamment que les sensations sonores et lumineuses ; le goût et l'odorat surtout n'ont pas, que nous sachions, été l'objet de recherches approfondies. Mais les résultats obtenus en optique et en acoustique psychologiques font assez pressentir la nature de ceux qui restent à obtenir.

La question à résoudre se pose en ces termes : A quoi reconnais-je le vert, et pourquoi est-ce que je ne le confonds pas avec le rouge? Je pourrais de même me demander : A quoi reconnais-je l'odeur de la rose, et pourquoi est-ce que je ne la confonds pas avec celle de la violette? Qu'est-ce qui me fait distinguer le son de la trompette de celui de la flûte? Il semble, en effet, que ce jugement : *je vois le vert*, comme ceux-ci : *je sens l'odeur de la rose* et *j'entends le son de la trompette*, est immédiat, primitif.

Tout d'abord, prémunissons le lecteur contre une méprise possible. Il ne faut pas qu'on s'imagine avoir résolu la difficulté en répondant que le vert a une longueur d'ondulation plus petite que le rouge; pas plus que, pour employer un exemple familier à la généralité des lecteurs, on ne donnerait une réponse satisfaisante à la question : *A quoi distinguons-nous une note de sa quinte ou de son octave?* en disant que la quinte, l'octave, renferme une demi-fois, une fois autant de vibrations dans le même temps. En effet, il ne s'agit pas ici d'une analyse physique, mais d'une analyse psychologique. Que l'octave ait deux fois plus de vibrations que le ton fondamental, je n'y contredis pas, mais mon âme n'en sait rien ; elle juge le ton fondamental distinct de l'octave et de la quinte, sans qu'elle ait le moins du monde besoin de savoir que le son est produit par les vibrations d'un corps élastique et que le nombre de ces vibrations en détermine la qualité. D'ailleurs, quel rapport y a-t-il entre les vibrations et l'audition, entre les vibrations et la vision? C'est là précisément ce qu'il faudrait dire; et répondre comme on serait tenté de le faire, c'est préjuger la question, c'est tomber dans le même vice de raisonnement que celui que nous avons signalé à

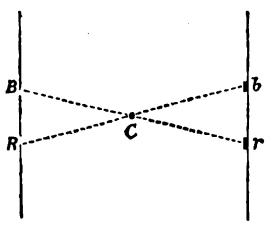
Digitized by Google

propos des rapports du cerveau et de la pensée : Quelle relation, disions-nous, existe-t-il entre une pensée et la décomposition chimique d'une certaine quantité de substance nerveuse?

Mais du moins, dira-t-on encore, la sensation correspond toujours à une impression organique. C'est une erreur.

Voici une expérience qui prouve péremptoirement que la sensation de couleur peut reposer uniquement sur un acte de la pensée.

Représentez-vous une chambre obscure dans le volet de laquelle sont pratiquées deux ouvertures; l'une d'elles, B, laisse pénétrer la lumière blanche, l'autre, R, grâce à une vitre colorée, ne laisse pénétrer que la lumière rouge. L'intérieur de la chambre, et notamment la paroi opposée que nous supposons être blanche, sont donc éclairés par un mélange de lumière blanche et de lumière rouge, c'est à dire, en somme, par de la lumière rouge un peu affaiblie. Imaginez qu'on place un corps opaque *c*, un bâton par exemple, sur le passage des rayons lumineux. Deux ombres, *b* et *r*, seront projetées sur la paroi. L'ombre *b* ne recevra aucun rayon rouge; elle sera uniquement éclairée par la lumière blanche émanée de l'ouverture B; elle sera donc, en réalité, blanche ou plutôt grise — car nous appelons gris un blanc moins clair. De son côté l'ombre *r* ne sera aucunement éclairée par la lumière blanche; mais, en revanche, elle le sera par la lumière rouge émanant de l'ouverture R. Et, en effet, elle vous paraîtra d'un rouge vif. Mais la paroi vous semblera d'un rouge très pâle, et l'ombre *b*, vous la jugerez d'un vert intense.



Cette apparence ne repose sur aucune raison physique ou physiologique; car la partie de la rétine sur laquelle tombe

Digitized by Google

l'image de l'ombre *b* n'est objectivement ni subjectivement affectée en vert.

Cependant, vous soupçonnez sans peine que c'est à la présence de la vitre rouge placée en R qu'est due cette illusion. En effet, si nous ôtons cette vitre, bien que l'ombre *b* continue à recevoir exactement la même lumière qu'auparavant, tant en qualité qu'en quantité, elle vous apparaîtra grise ; et si nous substituons à la vitre rouge une vitre verte, elle vous apparaîtra rouge.

Vous pourrez donc, avec raison d'ailleurs, soupçonner que c'est dans la couleur de la lumière répandue dans la chambre que réside la cause de l'erreur. Poussons l'expérience plus loin. Rétablissons les choses dans leur état primitif, et considérez l'ombre *b*, que vous voyez verte, à travers un tube étroit qui vous permette de voir l'ombre sans en voir les bords. Elle persiste à vous paraître verte. Supprimons la vitre rouge, pendant que vous continuez à regarder l'ombre à travers le tube, vous la voyez toujours verte. Remplaçons la vitre rouge par une vitre verte, bleue, jaune, de n'importe quelle couleur, l'ombre ne change pas d'aspect.

Faisons l'expérience en sens inverse. Supprimons le verre coloré et écartez le tube de votre œil. Vous le savez, l'ombre vous apparaîtra grise, comme elle l'est en effet. Reprenez votre tube et considérez de nouveau l'ombre, vous la jugerez grise. Pendant que vous êtes dans cette position, nous replaçons la vitre rouge, puis nous lui en substituons une verte, une bleue, une jaune ; votre jugement ne varie pas : l'ombre est grise.

Combinons les deux expériences ; et cette ombre *b*, qui en fait est grise, passera coup sur coup par toutes les couleurs, sans que l'on puisse assigner aucune cause physique ou physiologique au phénomène.

Remettons encore une fois tout dans son premier état : la vitre rouge est placée à l'ouverture R, l'ombre *b* est jugée verte.

Vous mettez ensuite le tube à l'œil de manière à ne voir que l'ombre. Vous savez que celle-ci vous apparaît du même vert. Enlevons la vitre rouge ; votre jugement ne varie pas. Mais supprimez votre tube ou, ce qui revient au même, écartez-le légèrement de sa position première, de manière à

Digitized by Google

voir un des bords de l'ombre, celle-ci vous apparaîtra immédiatement grise. Reprenez le tube de manière à ne voir que l'ombre. Vous vous attendez à revoir celle-ci verte. Pas le moins du monde; vous la voyez grise. Nous allons replacer la vitre rouge. Cette fois-ci, vous en êtes certain, vous reverrez votre ombre verte. Erreur! vous la voyez encore grise. Mais si vous écartez de nouveau le tube de manière à voir un bord de l'ombre, la couleur verte reparaît. Si vous remettez ensuite le tube dans sa première position, vous la verrez verte comme auparavant, et nous pourrons recommencer le cercle de nos expériences. Si l'on varie la couleur de la vitre placée à l'ouverture R, on pourra, en procédant de la même façon, faire passer l'ombre *b* par toutes les couleurs du spectre, en écartant ou en redisposant le tube au moment voulu.

Cette expérience ne laisse pas de place au doute. Les erreurs résident uniquement dans le jugement. Or, le jugement, dans ce cas, est immédiat, ou du moins est tel aux yeux du sens intime; et vous avez beau savoir que l'ombre est grise, que vous devriez la voir grise, vous la verrez immanquablement verte ou grise, suivant la phase de l'expérience dans laquelle vous vous trouverez.

La cause de l'erreur n'étant ni physique, ni physiologique, est donc psychologique et git dans l'inconscience. Nous allons la dégager.

On sait que l'on nomme complémentaires deux couleurs qui, par leur réunion, produisent le blanc. Ainsi, le rouge et le vert sont complémentaires, de même que le jaune et l'indigo, le bleu et l'orange, etc.

Il résulte de là que si l'on fait passer de la lumière blanche à travers une vitre rouge, celle-ci, ne laissant traverser que les rayons rouges, arrête les rayons verts.

Quand nous disons que la vitre rouge ne laisse passer que les rayons rouges, nous allons trop loin. En réalité, une certaine quantité, plus ou moins considérable, de lumière blanche, traverse aussi la vitre, de sorte que le rouge que nous voyons est, au fond, un mélange de lumière blanche et de lumière rouge.

Digitized by Google

Supposons pour un instant cependant que cette vitre ne laisse passer que les rayons rouges. Supposons aussi que nous regardions à travers ce verre une feuille de papier blanc, sur laquelle on a placé un pain à cacheter vert; et, enfin, admettons que ce pain à cacheter soit d'un vert absolu, d'un vert ne contenant aucune autre couleur. Comme les rayons verts ne peuvent traverser la vitre rouge, il est clair que nous verrons à travers celui-ci un papier rouge, sur lequel se trouve collé un pain à cacheter noir.

Mais il n'y a pas dans la nature de vert absolu; en réalité, tous les verts sont mélangés, entre autres, de couleur blanche; et, comme notre vitre rouge, nous l'avons dit, laisse aussi passer de la couleur blanche, notre papier nous devrait faire l'effet d'un papier rouge sur lequel se trouverait placé un pain à cacheter gris.

Il n'en est pourtant pas ainsi; nous jugerons le papier comme plus ou moins blanc et le pain à cacheter comme plus ou moins vert. D'où cela provient-il? De l'exercice auquel nous avons soumis nos sens.

Nous l'avons dit précédemment, tous nos sens sont dirigés vers la connaissance de l'extérieur, et nullement vers celle de leurs modifications subjectives. Car, dans la lutte pour l'existence, c'est de cette connaissance plus ou moins parfaite que dépendent nos plus ou moins grands avantages. Or, un de nos moyens de connaissance à l'égard des objets, c'est leur couleur. Nous nous sommes donc exercés à reconnaître les couleurs à travers les modifications de la lumière ambiante. Celle-ci est extrêmement variable, suivant l'aspect et la disposition des nuages, l'état de l'atmosphère, la couleur des objets qui réfléchissent ou réfractent la lumière solaire, enfin, pour mille raisons. Nous savons, par exemple, que la lumière du soleil levant est rose, que celle du soleil couchant est rouge; que, par un temps d'orage, elle prend une teinte sinistre toute particulière. Ces variations, nous nous sommes habitués à en faire abstraction. Nous dégageons la lumière réfractée de la couleur particulière du milieu réfringent. De même, nous reconnaissons la couleur réfléchie des objets en faisant abstraction de la couleur propre

Digitized by Google

de la substance réfléchissante. Ainsi, nous reconnaîtrons les différentes couleurs d'une tasse en porcelaine dans son image réfléchie par une table d'acajou poli.

De là, nous avons fini par savoir juger du vert à travers le rouge. Physiquement parlant, le vert vu à travers du rouge doit paraître grisâtre; mais notre jugement redresse cet effet; comme nous voyons que le gris qui frappe notre œil est perçu à travers le rouge, nous en *concluons* que ce gris provient nécessairement du vert, car le vert seul est vu gris à travers le rouge. C'est pour cela que nous voyons ce pain à cacheter non gris, mais vert.

Ici, comme on le voit, l'exercice, l'habitude a *rectifié* l'impression faite sur nos sens. Mais dans l'expérience que nous avons instituée, cette même habitude engendre l'erreur.

En effet, qui ne voit maintenant que nous jugeons verte l'ombre *b* qui, en réalité, est grise, uniquement parce que nous nous figurons la voir à travers la lumière rouge, puisque le rouge est la lumière ambiante. Une fois que nous l'avons jugée verte, si nous plaçons notre tube, il n'y a pour nous aucune raison de changer d'avis; et il n'existe pas davantage de raison quand on supprime la vitre rouge, puisque nous n'éprouvons aucun changement d'état. Mais la vitre rouge étant supprimée et notre tube écarté, nous jugeons tout de suite que la tache est grise, parce que nous croyons l'apercevoir à travers la lumière blanche; et quand nous replaçons notre tube devant l'œil, nous persistons à la juger grise, quelque changement que l'on fasse à la lumière venant de l'ouverture R, parce que, encore une fois, nous n'éprouvons aucune variation d'état de nature à modifier notre jugement.

Cette expérience si saisissante, on l'a variée de mille façons. En voici une qui est à la portée de tout le monde. Qu'on prenne un carré de papier rouge de la grandeur d'une feuille de papier de poste ordinaire; qu'on pose par dessus une feuille de papier blanc assez transparent pour laisser passer la couleur rouge à travers son tissu — il faut que ce papier ait les dimensions du papier rouge et qu'il le recouvre exactement. Qu'on introduise entre les deux feuilles un morceau de papier gris de la grandeur d'un pain à

Digitized by Google

cacheter; nous le jugerons immédiatement vert; tandis que si nous le plaçons au dessus, nous le verrons effectivement gris. On comprend sans peine la raison de ces deux jugements en apparence contradictoires.

Le papier transparent, bien que blanc, nous fait l'effet d'être un papier rouge, et, dès lors, le papier gris, que nous apercevons en dessous, nous croyons le voir à travers du rouge, et nous en concluons immédiatement qu'il doit être vert. Il n'en est plus de même quand nous le voyons au dessus du papier transparent et nous n'avons pas de raison de porter un jugement erroné. Chose remarquable et qui confirme l'explication que nous venons de donner, c'est que, si pendant que le papier gris est placé en dessous du papier transparent et jugé vert, on place par dessus et qu'on tienne à la main un autre petit morceau de papier gris exactement de la même nuance, l'illusion disparaît pour reparaître aussitôt qu'on le lâche.

La sensation de couleur, qui est un jugement, peut donc être modifiée par les jugements portés antérieurement. Le même rouge sera vu différemment suivant la couleur qu'on aura regardée avant lui. Il paraîtra gris si notre regard vient de tomber sur un rouge vif; rouge très vif, au contraire, si l'œil s'est longtemps arrêté sur du vert. C'est cet ensemble d'observations qui constitue l'art d'assortir les couleurs que les femmes possèdent à un si haut degré.

Ce genre d'analyse s'applique à tous les ordres de sensation. En musique, une note est juste ou fausse suivant celles qui la précèdent. Le goût d'une chose est influencé par le goût des choses qu'on a savourées auparavant. C'est un fait qui est parfaitement à la connaissance des gourmets. Si l'on plonge une main dans l'eau chaude, l'autre dans l'eau froide, puis qu'on les trempe toutes les deux dans la même eau tiède, la première jugera que cette eau est froide, la seconde qu'elle est chaude.

Il est donc maintenant prouvé, croyons-nous, que le jugement sur la couleur repose, sans doute, sur une propriété spéciale de la substance sensoriale optique, mais aussi sur des jugements antérieurs inconscients, et qui sont devenus

Digitized by Google

tels par un effet de l'habitude ou parce qu'ils reposent sur l'instinct. Quant à ces deux facultés, nous ne tarderons pas à les définir.

III

Passons maintenant à l'analyse de la manière dont se forment en nous les idées qui se rapportent aux propriétés du mouvement et de l'étendue, et, pour le moment, attachons-nous aux plus complexes d'entre elles : la grandeur et la forme.

Il semble aussi, à première vue, que la connaissance de la grandeur et surtout de la forme des objets nous est fournie directement et immédiatement par les sens; que si nous jugeons d'une figure qu'elle est carrée, c'est parce qu'elle l'est en effet. Cependant, il suffit d'un peu de réflexion pour voir qu'il n'en est pas toujours ainsi. Dans un tableau, nous reconnaîtrons une table carrée là où le peintre a dessiné un quadrilatère très souvent irrégulier. Le tableau ne nous fait illusion que parce qu'il reproduit fidèlement l'effet que les objets font sur nos sens.

On va voir que le jugement sur la forme découle, comme les autres, d'une série indéfinie de jugements antérieurs, la plupart inconscients, et qu'il se fonde en dernière analyse sur le sens de la motilité, c'est à dire, d'après la définition que nous en avons donnée, sur la faculté de se mouvoir en sachant qu'on se meut.

Cette proposition pourrait à première vue se passer de démonstration, si nous parlions à des aveugles, dont la main seule dirige le sens musculaire; mais elle est moins évidente pour des clairvoyants, qui croient naturellement que l'œil immobile leur fait connaître les figures et autres propriétés de l'espace.

Or, l'œil, dans ce cas, n'agit que comme directeur du sens musculaire, de la même façon qu'agit le nez du chien qui lui permet de suivre la piste du gibier, de la même façon que le bâton de l'aveugle, qui l'avertit des obstacles qui se trouvent sur sa route.

L'œil, on le sait, est un globe qui tourne autour de son

Digitized by Google

centre. Il est mû par quatre muscles, (nous ne faisons pas mention des muscles obliques pour ne pas compliquer la démonstration) placés en haut et en bas, à droite et à gauche, et appelés supérieur, inférieur, interne et externe, l'interne étant le muscle placé du côté du nez, l'externe, le muscle opposé. Le fond de l'œil est tapissé par une membrane sensible à la lumière, nommée la rétine, et un point de cette membrane, la tache jaune, est tout particulièrement doué à cet égard d'une sensibilité extrême. C'est proprement la tache jaune qui est l'organe dirigeant, en ce sens que nous amenons sur elle l'image du point lumineux que nous voulons fixer. On peut donc momentanément ne considérer qu'elle. Notre œil peut ainsi s'assimiler à l'œil placé au bout des cornes du colimaçon et que l'animal dirige vers les points lumineux de l'espace. Il n'est plus nécessaire maintenant de tenir compte de la faculté qu'a l'œil de percevoir les *couleurs*. Cette propriété est devenue indifférente; il suffit qu'il distingue la lumière.

Commençons par la notion de distance, ou celle de longueur qui s'identifie avec elle. L'œil, comme les bras ou les jambes, l'apprécie d'après l'effort qu'il doit faire pour la parcourir; s'il s'agit de l'appréciation de l'éloignement par la vue au moyen de deux yeux, d'après l'effort de convergence des deux yeux vers le point fixé; pour l'appréciation par un œil, d'après l'effort dit d'accommodation. Donc toute cause qui tend à augmenter l'effort doit faire paraître la distance plus longue, et c'est ce que nous pouvons vérifier tous les jours, pour les jambes, du moins. En dehors de tout autre moyen de contrôle, la fatigue, la paralysie, la vieillesse augmentent les distances; la dernière lieue d'une journée de marche paraît plus longue que la première. En est-il de même pour l'œil? On a fait des expériences délicates qui mettent ce point hors de doute. Si l'on essaie de diviser une droite horizontale perpendiculaire aux rayons visuels en deux parties égales, on placera en moyenne le point de division au milieu. Nous disons *en moyenne*, car si l'on répète plusieurs fois l'opération, les erreurs se trouveront tantôt à droite, tantôt à gauche, de manière à se compenser et à s'annuler.

Digitized by Google

Supposons que sur la moitié de gauche de cette ligne on marque de distance en distance quelques points et qu'on fasse ensuite répéter l'expérience [1], le point de division sera en moyenne vers la gauche.

D'où provient donc que maintenant la portion de gauche lui paraît aussi longue, bien qu'elle soit plus petite, que la portion de droite? Cela provient évidemment des points que l'on a marqués sur cette partie et qui ont eu pour effet d'interrompre l'œil dans sa marche et d'augmenter sa fatigue. C'est comme le piéton qui voyage avec un ami qui l'arrête à chaque pas pour lui communiquer une observation.

Quant à la cause de ce surcroît de fatigue, elle est toute mécanique. Il y a force perdue pour le mouvement [2] chaque fois qu'un corps passe du repos au mouvement, ou réciproquement, ou même quand il y a simplement changement de vitesse. C'est ainsi qu'un cheval doit faire plus d'effort pour mettre en branle une lourde charrette que pour la traîner dès qu'elle est en marche. Il suit de là que l'effort que doit faire l'œil pour mesurer une ligne se compose de plusieurs efforts consécutifs : le premier pour se mettre en mouvement, le second pour parcourir cette ligne, le troisième pour s'arrêter. Le premier et le dernier interviennent dans la mesure de toute ligne, quelle qu'en soit la longueur. Et, par suite, si l'on compare deux lignes de grandeurs différentes, la plus petite sera comparativement plus augmentée que la plus grande. Supposons, par exemple, que cet effort perdu corresponde à une longueur d'un millimètre; une ligne d'un centimètre sera vue comme si elle avait onze millimètres, et une ligne de deux centimètres, double, par conséquent, paraîtra comme une ligne de vingt et un millimètres, ce qui n'est pas le double de onze millimètres.

De même, si l'on divise une ligne verticale, on placera en général le point de division trop haut. Cela provient de ce que le muscle qui tire l'œil en haut pour lui faire apprécier la

[1] Il est de toute nécessité, quand on fait cette expérience, que l'expérimentateur ne soit pas prévenu de ce qui va se produire.

[2] Cette force perdue pour le mouvement produit un changement d'état du mobile.

Digitized by Google

moitié supérieure, est plus faible que celui qui l'abaisse pour lui faire apprécier la moitié inférieure. La même expérience peut subir une petite modification qui la rend saisissante. Si l'on examine un 8 imprimé, ou une S, un Z, un X, on trouvera la partie supérieure un peu plus petite que la partie inférieure. Cela existe en fait. Mais si l'on retourne le chiffre ou la lettre, on trouvera que cette différence est énorme. Dans la position ordinaire, la différence réelle est amoindrie, elle est agrandie, au contraire, quand le chiffre ou la lettre est renversé. La notion que nous avons de la grandeur respective des deux parties du 8 ne dépend donc pas uniquement de leur rapport réel, mais encore de nos organes.

Il suit de là que si l'on est borgne ou si l'on ferme volontairement un œil, on divisera inexactement, en dehors de tout exercice préalable, une ligne horizontale, à moins d'avoir le muscle qui tire l'œil en dehors exactement de la même force que celui qui tire l'œil en dedans. Si le muscle externe d'un œil vient à être atteint de paralysie, le malade pendant quelque temps verra les objets plus éloignés de cet œil qu'ils ne le seront en réalité. Peu à peu cependant il s'habituera à juger plus sainement de la position des objets. Guérissez-le, il éprouvera encore le même inconvénient, mais en sens contraire.

On commettrait des erreurs semblables, si l'on avait à diviser une ligne placée dans la direction de l'axe optique; on placerait le point de division beaucoup trop près de l'œil.

On pourrait multiplier ces exemples, mais nous passons immédiatement à la notion de direction.

On voit sans peine comment nous avons la notion de haut et de bas, de droite et de gauche. Pour suivre un point qui se meut de bas en haut, nous devons faire tourner l'œil sur lui-même en le tirant par le muscle supérieur. Si le point se meut de haut en bas, l'œil sera tiré par le muscle inférieur. Pour apprécier la direction d'un point qui se meut vers la droite, on tire l'œil droit avec le muscle externe, l'œil gauche avec le muscle interne, et l'inverse a lieu quand le point se dirige vers la gauche.

Par parenthèse, comme l'œil tourne autour de son centre

Digitized by Google

il résulte de là que la tache jaune est animée d'un mouvement opposé à celui de la pupille; et cette considération réduit à néant toutes les difficultés que l'on trouve dans le fait que l'image peinte sur la rétine est renversée, c'est à dire que dans l'image, par exemple, d'un jardin public, tous les promeneurs marchent comme les antipodes, la tête en bas. L'esprit n'a, en aucune façon, connaissance de l'image peinte sur la rétine.

Quant à la direction en avant ou en arrière, nous l'apprécions par les variations de l'effort que nous devons faire pour diriger nos deux yeux vers le point de l'espace que nous considérons, et dans la vision monoculaire, par la variation de l'effort dit d'accommodation.

Toute direction intermédiaire entre ces directions cardinales exige une combinaison d'actions des différents muscles de l'œil. Et la notion correspondante suit le sentiment de la variété des efforts.

La notion de la situation dans l'espace implique celles de distance et de direction.

La notion de forme implique aussi celles de distance et de direction, et, en outre, celle de variation de direction, ou d'angle.

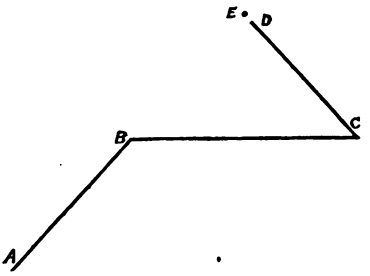
L'angle est, en effet, la différence de deux directions[1].

Comment apprécierons-nous cette différence? Par l'effort qu'il faut faire pour passer de l'une à l'autre. Ici, comme pour les distances, cet effort se compose d'un effort variable proportionnellement à la grandeur de l'angle et d'un effort fixe nécessaire pour le passage du repos au mouvement et du mouvement au repos. Il suit de là que deux angles égaux, dont l'un est divisé par des droites en plusieurs angles plus petits, paraîtront inégaux. Et c'est ce qui a lieu en effet, l'angle divisé est jugé plus grand. Une autre conséquence, c'est que l'angle obtus paraîtra comparativement moins ouvert que l'angle aigu; ou encore que deux angles dans le rapport réel de 50 à 100 sont vus dans le rapport apparent, par exemple, de 51 à 101. C'est ce que prouve la figure

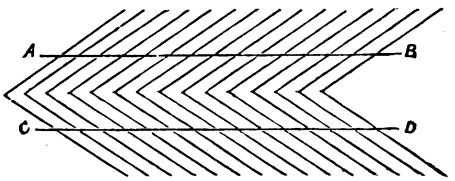
[1] Ainsi, un triangle est connu quand on connaît la longueur de ses côtés et leurs directions.

Digitized by Google

ci-jointe, où le prolongement de la ligne A B semble être en E, tandis qu'il est en D, exactement comme si l'angle A B C s'était rétréci ou l'angle B C D agrandi. En fait, ils apparaissent agrandis tous les deux de la même quantité, mais cela suffit pour produire l'écart.



Voici une autre illusion frappante reposant sur la même cause.



En dépit de l'apparence, les droites A B et C D de la figure ci-dessus sont parallèles, et ce sont les lignes obliques qui leur donnent l'air de converger vers la droite. Le jugement que nous portons sur le parallélisme ou l'obliquité, n'est donc pas le résultat du parallélisme ou de l'obliquité réelle ; il n'est pas non plus le résultat de la forme de l'image tracée sur la rétine, puisque les lignes A B, C D étaient jugées parallèles avant le tracé des obliques, et que ce tracé n'a modifié en rien l'image des droites sur la rétine.

Ce phénomène, comme on peut le démontrer d'un grand nombre de façons diverses, provient de ce que notre œil agrandit en somme les angles aigus ; et cet agrandissement comparatif des angles aigus formés par les parallèles A B et C D et les obliques fait en apparence converger celles-là vers la droite.

Digitized by Google

Cette propriété reconnue, on peut créer à volonté des illusions d'optique. On peut donner à une ligne droite les apparences d'une ligne brisée, d'une ligne courbe ou sinueuse, on peut dévier des verticales, en un mot, faire porter sur la forme des jugements erronés. Ces jugements, qui seuls apparaissent à la conscience et semblent être des affirmations directes des sens, sont, comme on le voit, des conclusions fondées sur certains états internes et sur d'autres jugements antérieurs. Ainsi, reprenons l'exemple de nos parallèles qui paraissent converger vers la droite. Nous affirmons de deux droites qu'elles sont parallèles lorsqu'elles présentent certains caractères qui sollicitent nos sens d'une certaine façon; nous jugeons qu'elles sont convergentes quand elles présentent d'autres caractères. Or, si je vois converger deux droites qui pourtant en fait sont parallèles, et si cette vue s'impose à moi, c'est que je reconnais en elles les caractères de la convergence; ces caractères sont donc en moi, sont subjectifs; et d'où proviennent-ils? Encore une fois de l'habitude ou de l'instinct. J'ai exercé mes sens à juger du parallélisme ou de la convergence de deux lignes, malgré les lois de la perspective qui en altèrent la direction. Je me suis créé à cet égard certaines règles; j'ai appris à reconnaître la réalité d'après les caractères subjectifs de mes sensations. Lorsque ces caractères se présentent à moi, et quelle que soit la cause qui les produise, qu'elle soit ordinaire ou extraordinaire, mon jugement est commandé par l'habitude acquise [1].

Le jugement que je porte est donc la conclusion d'un raisonnement inductif inconscient qu'on pourrait énoncer comme suit : jusqu'à présent, quand j'ai éprouvé telles sensations musculaires en considérant des lignes droites, j'ai trouvé qu'elles étaient convergentes; comme j'éprouve ces mêmes sensations musculaires, les lignes présentes sont convergentes. Cela est si vrai que, si nous plaçons la figure

[1] On sait que dans les monuments grecs, il y a fort peu de lignes exactement droites, verticales ou parallèles. Ainsi, les colonnes anglaises d'un temple convergent vers un point idéal situé dans le ciel. C'est que l'architecte a senti qu'il devait agrandir l'angle obtus formé par elles et les obliques du fronton.

Digitized by Google

devant l'œil, à peu près suivant l'axe visuel, de manière à voir fuir les parallèles, le parallélisme reparaît, bien que, en fait, l'image peinte sur la rétine soit maintenant celle de lignes convergentes. Dans cette position, l'effet des hachures est affaibli et elles se réduisent à une ombre; il ne reste que les lignes non altérées, et rien ne nous empêche dès lors d'en apprécier le parallélisme [1].

C'est de cette façon qu'on s'explique que nous ayons appris à juger de la forme des objets, malgré les illusions de la perspective; un étang circulaire devrait nous paraître ovale; et pourtant notre esprit s'habitue si bien à redresser l'affirmation de nos sens que, même dans un tableau, dans un dessin, nous voyons bien un cercle là où il n'y a qu'un ovale de tracé.

De même nous jugeons de la grandeur d'un objet d'après la distance où nous croyons qu'il est placé. C'est ainsi que chacun se fait une idée différente des dimensions de la lune. Pour les uns, elle est de la grandeur d'une table; pour d'autres, d'une assiette; pour d'autres encore, d'une soucoupe, suivant qu'on se la figure plus ou moins éloignée de nous. Regardée à travers un tube, elle paraît tout au plus avoir le diamètre d'une pièce de cinq francs. A l'inverse, une mouche nous fait quelquefois l'effet d'un énorme oiseau volant dans les airs.

Nous ne nous faisons aucune idée de la grandeur du cadran d'une cathédrale ou du coq qui surmonte un clocher, de l'élévation d'une montagne et, en général, des objets qui sont en dehors du cercle de notre expérience journalière.

En revanche, quand nous connaissons les proportions d'un objet, nous sommes trompés, pour ainsi dire, en sens contraire. Ainsi, nous sommes familiarisés avec la taille ordinaire de l'homme; de là il suit qu'un homme qui nous apparaît au loin dans la plaine ou au sommet d'un clocher ou d'une colline, n'est pas soumis aux règles de la perspective; nous le voyons tel qu'il est. Par contre, les statues colossales, placées à hauteur convenable, nous paraissent de

[1] Ceux qui voudraient avoir plus de détails sur ce sujet peuvent lire, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2e série, t. XIX, n° 2, et t. XX, n° 6, les deux notes que nous y avons insérées sur certaines *illusions d'optique*.

Digitized by Google

grandeur naturelle. Il en est de même des personnages des tableaux peints, par exemple, au plafond des églises, bien que leurs dimensions soient parfois considérables.

On me dira peut-être que tous ces mouvements de l'œil, on ne les sent pas, qu'on juge de la forme des objets sans les faire mouvoir, que le jugement est instantané.

Sans doute. Voici l'explication de ce fait.

La rétine est une surface sensible à la lumière, mais elle ne l'est pas également dans toute son étendue. Cette sensibilité s'affaiblit en rayonnant à partir de la tache jaune. Primitivement, l'œil, pour juger d'un contour, promène la tache jaune sur tous ses points. Pendant qu'il est attaché sur un point, le reste du contour affecte diversement d'autres parties de la rétine et, par expérience, l'œil sait quels mouvements il devrait faire pour amener successivement sur la tache jaune les autres points de la figure ; et en conséquence il peut se dispenser d'exécuter ces mouvements. Je sais aujourd'hui, sans que j'aie besoin pour cela de recourir à l'expérience, comment je devrais m'y prendre pour toucher du doigt un lieu déterminé. Je saisis immédiatement la distance de deux pointes de compas qu'on appuierait sur la paume de ma main. Il en est de même pour l'œil. La rétine permet donc d'avoir d'emblée la connaissance du contour et de la surface, tandis que, réduite à la tache jaune, elle nous mettrait seulement en état d'acquérir successivement cette même connaissance, à la façon de la main de l'aveugle se promenant sur les objets [1].

[1] Spencer est donc dans l'erreur, ce nous semble, quand il croit trouver dans des propriétés — un peu mystérieuses — du tissu de la rétine, la cause de la vivacité des impressions visuelles et de la facilité avec laquelle elles sont renouvelées par le souvenir. L'œil se rappelle assez facilement les contours parce qu'il se meut avec une précision obtenue de longue date. Mais nous croyons que les impressions de l'ouïe sont encore bien autrement susceptibles d'être reproduites avec vivacité et fidélité. Quelle différence entre la manière, toujours plus ou moins confuse, dont on se représente un paysage ou les traits d'une personne, et la netteté avec laquelle on se remémore les paroles, le son de la voix, le chant ! C'est qu'ici l'appareil reproducteur est essentiellement le larynx, qui, dans l'acte du souvenir, refait, d'une manière affaiblie à la vérité, tous les mouvements qui caractérisent l'acte réel. (Cf. Herbert Spencer, *Principes de psychologie*, §§ 68, 97, 118 ; pages 171, 233, 264 de la traduction française.)

Digitized by Google

C'est la faculté de diriger volontairement et en le sachant la force dont nous disposons, c'est le sens de la motilité, en un mot, qui nous met en état de connaître l'existence des objets extérieurs et leurs formes.

Ce sens agit avec d'autant plus de perfection qu'il a à ses ordres un instrument plus précis. De longues tiges, antennes ou bras, terminées par des points sensibles bien déterminés et mus par des muscles délicats, sont à cet égard d'excellents organes. Nos mains remplissent ces conditions. On sait quelle rare perfection atteint le sens, dit improprement, du toucher, ou plutôt le sens musculaire chez les aveugles nés. Les clairvoyants peuvent avec un peu d'exercice acquérir une délicatesse aussi grande. Marmontel, dans ses mémoires, parle d'un certain Hubert, qui, les mains derrière le dos, avec du papier et des ciseaux, découpait le portrait des personnes présentes, dans n'importe quelle attitude [1].

Mais, quelque habiles que soient nos mains, elles ne peuvent se comparer à l'œil. Les mains, en effet, ne peuvent juger des grandeurs ou des contours que par contact, l'œil les juge à distance. Il suit les formes des objets avec une précision admirable, grâce à la sensibilité variée des points de la rétine autour de la tache jaune, et il est servi par des muscles symétriques et délicats qui transmettent immédiatement et nettement à l'âme les moindres sinuosités des surfaces. Il faut donc distinguer les propriétés optiques de l'œil de ses propriétés musculaires. Comme instrument d'optique, il nous fournit les notions de lumière et de couleur ; comme instrument du sens de la motilité, il nous fournit la notion de forme, et, sous ce rapport, sa mobilité et la sensibilité particulière de la tache jaune sont ses qualités essentielles ; peu importe la forme de l'image qui se peint sur la rétine et les couleurs qu'elle reflète.

J. Delbœuf.

[1] Livre VII. « On eût dit, ajoute Marmontel, qu'il avait les yeux au bout des doigts. »

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Extrait des passe-temps poétiques de M. Victor Dumortier, capitaine-commandant d'artillerie en retraite; in-12 de XII-272 pages; Bruxelles, Félix Callewaert, 1875. — A. Bardin, *les Rôdeurs de la côte*, mœurs maritimes flamandes; in-12 de 318 pages; Bruxelles, Office de publicité; Anvers, J. Van Mol, 1875. — *Voyage dans le nord de l'Europe; un tour en Norvége; une promenade dans la mer glaciale* (1871-1873), par Jules Leclercq; grand in-8° de 345 pages; Tours, Alfred Mame, 1875. — *Du mouvement intellectuel dans l'armée*, discours prononcé par M. le lieutenant général baron Guillaume à l'Académie royale de Belgique; in-12 de 52 pages; Bruxelles, Hayez, 1875.

Un volume de poésies, un roman, une relation de voyage et un discours académique, voilà un contingent varié, sinon fort nombreux, pour notre chronique littéraire.

Les vers de M. Victor Dumortier sont d'un esprit vif, original et surtout très français. Il y a un peu de tout dans ce volume, des contes et des élégies, des fables et des sonnets, puis des poésies fugitives et intimes gentiment tournées, souvent piquantes. L'auteur appartient plus à l'école du bon sens qu'au lyrisme moderne; ses vers, comme le vers de Boileau, dit toujours quelque chose, et il le dit bien, sans rien sacrifier à la rime.

La rime, cependant, on la voudrait plus riche dans bien des cas, car, sur ce point, le romantisme a depuis longtemps cause gagnée. Les poètes français contemporains se montrent, à cet égard, plus scrupuleux peut-être que les habitués du cénacle, et il faut convenir, en effet, que la rime est tout dans la poésie française, que l'harmonie du vers serait insaisissable sans ce « coup de cloche », comme dit Sainte-Beuve, « qui indique que le vers est fini ».

M. Dumortier y supplée par une souplesse de la phrase et une allure aisée, gracieuse, élégante, qui caractérisent la poésie et empêchent de la confondre avec la prose. Il y ajoute d'ailleurs la verve et la causticité qui font penser aux bons écrivains du terroir gaulois, ce qui ne l'empêche nullement d'avoir ses éclairs de tendresse, de vrai sentiment en quelque sorte tout moderne. Ce sont bien là des qualités dignes d'attention.

Digitized by Google

On ne se douterait pas, à lire ces vers faciles et spirituels, aimables et charmants, que l'auteur est un de nos plus forts hellénistes. Ce serait à lui de nous traduire en vers français certains poètes de l'antiquité, et nous voyons avec bonheur annoncées sur la couverture du présent volume plusieurs œuvres dans ce genre.

De la poésie au roman, la transition serait tout indiquée, si *les Rôdeurs de la côte,* de M. A. Bardin, étaient un roman intime, où l'analyse des sentiments joue le principal rôle; mais il s'agit ici d'une peinture de mœurs adaptée à des scènes historiques de la domination française. L'auteur, qui a été assez longtemps commissaire maritime et sous-directeur de sauvetage à Blankenberghe, avait publié en 1869 une étude excellente sur le sauvetage des naufragés. Profitant sans doute de ce qu'il avait appris, dans sa position tout exceptionnelle, sur ces *rôdeurs*, ces pilleurs de mer, jadis si redoutés, il a trouvé tout un roman, à la fois curieux et instructif, vraiment pris sur nature. Les détails historiques, d'une authenticité non douteuse, ajoutent encore à l'intérêt du récit, et l'on voit que les mœurs ont été non moins bien observées.

Le Blankenberghe, décrit par M. Bardin, a presque tout à fait disparu aujourd'hui; pour faire place à une sorte de faubourg de Bruxelles; mais bien des personnes se souviennent encore de cette localité maritime et de son caractère particulier il y a une vingtaine d'années. Pour les autres lecteurs de la génération actuelle, le roman de M. Bardin sera une étude, mais dramatique et pittoresque dans tous ses détails. L'œuvre, publiée d'abord en feuilleton dans l'*Écho du Parlement,* n'aura pas moins de succès sans doute sous forme de livre, au moment surtout où « tout Bruxelles » est à Blankenberghe.

C'est la saison des voyages, ou, tout au moins, des excursions et des villégiatures. La Belgique offre, à cet égard, des ressources précieuses. Une plage magnifique d'une part, les Ardennes de l'autre, et le tout à une couple d'heures de la capitale, grâce aux chemins de fer. Est-ce pour cela que les Belges prolongent si rarement leurs voyages à l'étranger, comme on l'a souvent remarqué? Ce serait un amour du pays, fort louable sans doute et bien justifié, mais qu'il ne faudrait pas pousser à l'excès.

Quoi qu'il en soit, voici un voyageur belge qui n'a pas craint de s'aventurer jusqu'à l'extrême nord de l'Europe, qui a visité la Norvége et la mer Glaciale, qui a poussé jusqu'aux îles Lofoden et au cap Nord. M. Jules Leclercq nous raconte ses aventures et ses impressions, il les raconte bien, sans phrases, d'une manière

Digitized by Google

très attrayante, et le volume forme un magnifique spécimen de l'art typographique, ce qui aide encore au charme de la lecture.

La Norvége est encore le pays le moins parcouru par les touristes, et c'est peut-être le plus intéressant, le plus original, c'est à dire resté le plus primitif et le plus patriarcal en Europe. L'honnêteté, la simplicité des Norvégiens n'excluent ni l'intelligence ni l'instruction. Les populations sont hospitalières, avenantes, et les sites sont aussi pittoresques que grandioses. Enfin, il n'y a plus aucune difficulté aujourd'hui à visiter ce pays dans ses solitudes les plus reculées, et l'on n'en rapportera pas, du moins, de ces impressions banales clichées dans tous les Guides du voyageur.

M. Jules Leclercq a parfaitement évité les écueils de cette sorte de littérature : il est sobre de descriptions, et pourtant on voit tout ce dont il parle ; il ne se met guère en scène personnellement, et néanmoins on sent son enthousiasme et on le partage. En un mot, il ne s'est pas substitué à son objectif, il n'a pas fait un livre *à propos* d'un sujet : c'est le sujet lui-même que l'on apprend à connaître et à aimer.

Nous rentrons en Belgique avec le discours de M. le lieutenant-général baron Guillaume sur le *Mouvement intellectuel dans l'armée.* Ce discours, prononcé dans la séance publique de l'Académie royale de Belgique, le 12 mai 1875, est remarquable, tant par le point de vue d'ensemble que par les détails.

Le savant historien de notre armée, qui s'est appliqué, dans un grand nombre d'ouvrages, à rappeler la valeur de nos soldats sur les champs de bataille, entreprend cette fois de faire le bilan d'autres actions d'éclat, bien différentes : celles qui, à juste titre, ont illustré l'armée depuis 1830. Il s'agit des travaux scientifiques et littéraires produits par des militaires belges. On voit que le sujet est neuf et tout à fait digne des tendances modernes. M. le baron Guillaume a fait une nomenclature complète des œuvres publiées par les officiers belges, en donnant, naturellement, la première place aux choses de la science, mais en ne négligeant aucune des branches de la littérature proprement dite.

Les luttes scientifiques, les luttes littéraires, les luttes artistiques, dit M. le baron Guillaume, « sont de véritables combats qui n'exigent pas moins de courage, d'abnégation et de persévérance que les combats de la guerre. Le progrès de la science est aussi une conquête ; il honore autant qu'une victoire ».

Nous applaudissons de tout cœur à ces nobles paroles.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Digitized by Google

LE PRINCIPE DE LIBERTÉ

EN MATIÈRE POLITIQUE[1].

La liberté ! Quel mot magique ! En est-il un qui ait jamais eu le pouvoir d'enflammer davantage les passions des hommes, d'inspirer de plus nobles dévouements, des haines plus atroces? N'est-ce pas au nom de la liberté que, depuis soixante siècles, ont été répandus des torrents de sang? C'est elle qui a inspiré les martyrs et les héros; c'est pour elle qu'ont combattu les Athéniens de Miltiade, les gladiateurs de Spartacus, les Nerviens de Boduognat, les communiers d'Artevelde et de Zannekin, les Côtes de fer de Cromwell; c'est pour elle que sont morts les Brutus, les Jésus, les Socrate, les Savonarole, les Huss et les Agneessens; c'est pour elle que le sang coule encore aujourd'hui sur tous les points du globe, depuis les montagnes de Cuba jusqu'aux défilés de l'Herzégovine et aux marais d'Atchin; c'est elle enfin qui sert de mot d'ordre à l'un des deux grands partis qui se disputent aujourd'hui le monde : le parti libéral.

Cette liberté si belle, si attrayante, cette irrésistible et éternelle sirène, ne serait-elle qu'une chimère, un mot vide

[1] Nous avons commencé, depuis l'année dernière, à publier une série d'études individuelles sur la situation du parti libéral devant les envahissements de l'ultramontanisme. C'est pour continuer cette sorte d'enquête que nous avons accueilli le présent article sous la responsabilité de son auteur, quitte à insérer avec le même empressement, dans notre prochaine livraison, une étude d'un autre de nos collaborateurs où la question se trouve présentée sous un jour tout différent. (*Note du Comité.*)

Digitized by Google

de sens, ou bien existerait-elle en réalité, comme idéal et comme principe de tout progrès et de toute politique? Ce sont là de graves et difficiles questions qui méritent d'attirer l'attention des penseurs et qui ont trouvé, dans ces derniers temps, des défenseurs nombreux, éloquents et habiles.

Mais nul ne les a abordées plus franchement, avec une dialectique plus savante et plus dégagée de préjugés, que deux Anglais, Stuart-Mill, dans son *Essai sur la Liberté,* et M. James Fitzjames Stephen, dans son livre *Liberté, Égalité, Fraternité* [1]. Tous deux sont entrés en lice, armés de toutes pièces, tous deux ont été les champions convaincus d'une opinion différente. D'après Stuart-Mill, le rôle de la liberté est immense dans la formation du progrès social; d'après M. Stephen, c'est le plus souvent un leurre et une utopie.

Qu'il nous soit permis de reprendre modestement, après ces éminents esprits, ce problème toujours nouveau et de l'examiner à notre point de vue.

Avant tout, il s'agit de bien déterminer la question. Le mot liberté est un mot élastique, comme beaucoup de mots abstraits, et se prend dans des acceptions fort différentes; ces acceptions sont au nombre de trois.

Il y a d'abord la liberté interne ou libre arbitre; ensuite, la liberté du territoire ou l'indépendance nationale; enfin, la liberté en matière politique et sociale. C'est de cette dernière seule que nous voulons parler ici.

Bien définir ce genre de liberté semble difficile et nombre d'esprits éminents l'ont essayé sans succès. Mais pourquoi chercher une définition toujours plus ou moins boiteuse? La chose n'est-elle pas suffisamment claire? Pays libre, libres institutions, liberté des cultes, liberté de conscience, tout le monde comprend ce que cela signifie. Quand je puis dire librement ce que je pense, il y a liberté de conscience; quand je puis pratiquer librement la religion de mon choix, il y a liberté des cultes; quand je puis former librement telle

[1] *Liberty, equality, fraternity,* by James Fitzjames Stephen. London, Smith Elder et C°, 1873.

Digitized by Google

ou telle association, il y a liberté d'association, et ainsi de suite. En un mot, chaque fois que j'exécute les actes qu'il me plaît, je suis libre ; et je suis d'autant plus libre que je puis exécuter plus d'actes de cette espèce ; si je puis les exécuter tous, je suis absolument libre.

Cette liberté existe-t-elle comme principe de la vie sociale? Est-elle un moyen, un auxiliaire pour les partis politiques, et dans quelles limites? Telles sont les deux questions que nous allons discuter.

I

La liberté absolue n'est pas un principe en matière sociale ; elle n'est ni la cause, ni le régulateur, ni l'idéal d'une société ; au contraire, elle est la négation de la vie sociale. En effet, quel est l'homme vraiment libre? C'est l'homme primitif, l'homme sauvage. Celui-là seul peut faire ce qu'il veut, absolument tout ce qu'il veut, dans la mesure de ses forces physiques. Mais, que deux hommes soient en présence, tout change. S'ils persistent, chacun, dans leur liberté farouche et sans limites, ils ne vont pas tarder à s'entre-détruire. S'ils veulent vivre, il faut qu'ils s'allient ; or, qui dit alliance, association, union, dit restriction de la liberté. Ce seul exemple, tant de fois reproduit et que nul ne pourrait sincèrement révoquer en doute, suffit pour montrer qu'historiquement parlant, la liberté absolue n'existe pas.

Pourrait-elle exister un jour? Serions-nous, depuis quelques centaines de siècles, dans une période transitoire et l'humanité doit-elle entrer plus tard dans une troisième phase, où la liberté régnera comme aux temps préhistoriques? Ce sont là des rêves auxquels il est dangereux de s'arrêter : sans doute, l'esprit peut concevoir une société où tout le monde serait libre, en ce sens que chacun ferait ce qui lui plaît sans jamais trouver un obstacle dans la volonté d'autrui ; mais cette société ne se réaliserait que le jour où tous les hommes auraient les mêmes volontés, à propos de toute chose, le jour de l'harmonie parfaite, où les individus ne

Digitized by Google

seraient plus que des rouages dans une machine admirable marchant sans frottement et sans secousse. Or, un pareil état de choses ne serait point l'âge d'or, mais la mort de l'humanité; car nous n'aurions conquis la liberté qu'en tuant tout ce qu'il y avait en nous de libre volonté et d'individualisme, comme les fidèles du Bouddha arrivent à la perfection absolue par le *nirvâna*. Dans une pareille société, il n'y aurait plus d'hommes, il n'y aurait plus que de la poussière humaine.

Laissons ces utopies malsaines, contraires à tous les instincts de la nature, à l'individualité, à l'originalité, à la personnalité, aux conditions mêmes de l'humanité; prenons les hommes tels qu'ils sont et reconnaissons en toute sincérité que la liberté absolue n'existe point, qu'elle n'est point le principe de la vie sociale.

Ceci répond déjà à la thèse de ceux qui soutiennent que les cultes, l'enseignement, l'association, l'opinion doivent être absolument libres.

Et pourquoi donc jouiraient-ils de cette liberté absolue? Où cela est-il écrit? Comment, voilà les rouages les plus importants de la vie sociale, et l'on voudrait les organiser d'une façon diamétralement contraire à l'essence même de la société! La religion, cette force immense, se développerait au gré des caprices de chacun, même dans ses aberrations les plus monstrueuses, et l'humanité laisserait les chancres religieux pulluler sur son sein! L'enseignement, cette autre force qui n'a d'utilité réelle que dans l'état social, n'a pas plus de droit à la liberté que la religion. Non, il n'est pas permis à tout homme d'enseigner selon son bon plaisir; il n'est pas même permis à tout homme d'apprendre ce qui lui plaît: souffririons-nous, par exemple, que nos enfants suivissent des cours de vol ou d'assassinat? Il en est de même de la liberté d'association et de la liberté des opinions ou de la presse; elles ne peuvent se concevoir que renfermées dans des limites précises. Ces limites, qui les fixera? Les nécessités sociales, c'est à dire cet ensemble de règles et de conditions sans lesquelles la vie sociale, la seule pour laquelle l'homme soit fait, devient impossible. L'ordre public, tel est

Digitized by Google

le vrai principe en matière politique; on n'est pas libre de faire ce que l'on veut dans la société, on est libre de faire ce que permet l'ordre. C'est l'ordre public qui crée le domaine des choses permises, des actes libres; ils n'existent que par lui, ils en sont le résultat, loin d'en être le principe.

Soit, dira-t-on, principe ou résultat, peu importe. Puisqu'il y a des actes libres et que ce sont les nécessités sociales qui les déterminent, voyons quelles sont ces nécessités sociales; nous aurons ainsi délimité pour toujours le domaine de la liberté.

Rien de plus simple en théorie, rien de plus illusoire en pratique. Certes, si nous étions régis ici-bas par une loi infaillible et supérieure, si quelque part dans les cieux s'étalait devant nous tout ouvert le livre de la vérité, si nous pouvions y lire à l'aise ce qui est conforme et ce qui est contraire à l'idéal de la société, le problème de la liberté serait vite résolu. Tout ce qui serait conforme à cet idéal social serait permis et libre; tout ce qui serait contraire serait défendu.

Hélas! il n'en est pas ainsi. Enfants abandonnés, nous n'avons point au dessus de nous un maître infaillible pour nous conduire par la main et pour nous dire : Ceci est la vérité. La vérité, c'est nous qui la créons; les nécessités sociales, c'est nous qui les définissons.

Comment? Par la force; c'est la force seule qui dans ce monde crée et conserve, c'est elle qui fixe les nécessités sociales et les règles du droit; car un droit sans force n'est qu'un mot. Quoi qu'on en dise, non seulement la force prime le droit, — ce qui du reste ne signifie pas grand'chose, — mais la force, c'est le droit.

Ce mot de force n'a rien d'ailleurs qui doive nous effaroucher. Qui dit force ne dit pas nécessairement force brutale, force du nombre, force des armes. La force du nombre, par exemple, n'est rien en elle-même; employée avec intelligence elle devient le grand démiurge des nécessités sociales. Le gros de l'humanité, ne l'oublions jamais, se compose d'une énorme masse indifférente et passive, incapable de se mou-

Digitized by Google

voir et de réaliser elle-même ses désirs. C'est cette matière presque inerte que pétrissent depuis des siècles quelques minorités intelligentes. Appuyées sur les masses, ces minorités représentent la force dans son acception suprême; elles sont l'élément actif de cette tourbe humaine, elles en expriment clairement les aspirations vagues ou mal définies, et quand leur œuvre est sanctionnée par le consentement des foules, il y a droit, il y a forme sociale et nécessités sociales.

C'est en ce sens qu'on peut dire que la majorité des hommes crée les règles de la société. Si cette majorité avait toujours été d'accord pour admettre certains actes comme permis ou comme défendus, il serait possible encore de déterminer les limites de la liberté. Mais il n'en est rien; la prétendue conscience du genre humain ne s'est guère prononcée jusqu'ici avec persistance et unanimité que sur certains principes infiniment peu nombreux, tels que le respect de la famille et de la vie humaine; l'immense majorité de nos actes a toujours été jugée et réglementée de cent façons diverses au point de vue de l'ordre public.

C'est que l'idéal de la société varie suivant les races, les climats, les civilisations. Vérité en deçà des monts, erreur au delà, cette parole de Pascal est toujours vraie. L'esclavage, la polygamie, la torture ont été considérés pendant des siècles comme des institutions sociales; il en est de même de la communauté des biens, du régime des castes, de la liberté absolue de tester. Toutes ces institutions étaient-elles absolument mauvaises, par cela seules qu'elles sont incompatibles avec nos coutumes actuelles? Qui donc oserait le soutenir avec sincérité? Pour le faire, ne faudrait-il pas se placer soi-même en dehors de l'humanité, se croire infaillible et lire à livre ouvert dans ce livre mystérieux de la vérité dont nous parlions tout à l'heure.

Or, loin de pouvoir juger *ex professo* du bien et du mal absolus, c'est tout au plus si nous entrevoyons les conditions les plus simples d'un idéal social. Il y a un siècle à peine, avant la découverte des machines à vapeur, se doutait-on seulement de la question ouvrière? Sommes-nous plus cer-

Digitized by Google

tains de l'avenir, pourrions-nous déterminer dès aujourd'hui avec assurance les véritables principes d'une société parfaite? Loin de nous un aussi sot orgueil! Admettons, comme nous le montre l'histoire, que les sociétés se transforment et que les nécessités sociales changent, et par conséquent aussi les conditions de la liberté.

La liberté est donc une notion toute pratique, une résultante de la race, du climat et de la civilisation.

Si l'on ne part pas de ce point de vue, l'on s'égare immédiatement dans le vaste champ de l'histoire; on ne peut plus juger impartialement la conduite des partis chez les différents peuples et dans les différents siècles; on en arrive à reprocher aux républiques antiques de n'avoir pas connu le parlementarisme, et au XVI^e^ siècle, à ce grand siècle d'effervescence, de passion, de couleur et de vie, de n'avoir pas pratiqué les bourgeoises et placides habitudes de notre vie moderne. Ah! sans doute, il est facile de reconstruire l'histoire en partant d'un idéal absolu de la liberté; mais une pareille théorie est en contradiction flagrante avec les faits, tellement qu'aujourd'hui même, malgré tous les usages qui rapprochent les hommes, la liberté est encore comprise fort différemment par les peuples les plus civilisés, les Anglo-Saxons, les Allemands et les Français par exemple.

L'erreur de la Révolution française est de n'avoir point tenu compte de ce fait et d'avoir voulu ployer tous les peuples au même code idéal de liberté; c'est pourquoi l'œuvre de la Révolution a souvent été plus fatale qu'utile, notamment pour la France même et pour notre pays, où elle tua le vieil esprit provincial, alors qu'il aurait fallu seulement le transformer.

La vérité est que chez tous les peuples et dans tous les siècles se rencontre un parti politique dont les membres sont à peu près d'accord sur quelques grandes lignes du problème de la liberté; ce parti, qu'on appelle à tort ou à raison le parti libéral, se présente de nos jours comme un antagoniste des doctrines de l'Église romaine, et sa tendance actuelle la plus accusée est certainement d'écarter la religion de la

Digitized by Google

politique et d'amener les hommes à se montrer tolérants en matière de culte, comme en matière d'art et de science. Mais pour atteindre ce but, les libéraux doivent-ils employer la liberté? En un mot, la liberté, si elle n'est point le principe de la vie sociale, est-elle au moins un moyen de réaliser un idéal social ?

II

Nous reconnaissons volontiers que la liberté peut quelquefois être utile, pour arriver à faire triompher certaines idées dans un certain milieu; mais ce que nous nions formellement, c'est que la liberté soit toujours utile, qu'elle soit un moyen infaillible d'accomplir des réformes, fût-ce même des réformes libérales. En effet, pour que la liberté possédât cette vertu suprême, il faudrait qu'elle fût un bien; or, comme le dit si pittoresquement M. Stephen, « la question « de savoir si la liberté est un bien ou un mal est aussi « illogique que celle de savoir si le feu est bon ou « mauvais ».

L'histoire tout entière témoigne de la justesse de cette appréciation et proteste contre la funeste doctrine qui croit qu'on ne fait rien sans la liberté et qui se figure régénérer le monde avec quelques axiomes dont le plus caractéristique est, sans contredit, l'Église libre dans l'État libre.

Si l'on entend par là que chacun peut librement adorer Dieu à sa manière en dehors de toute politique, comme il cultiverait la peinture ou la musique, rien de mieux; mais si l'on prétend qu'une Église, un corps ecclésiastique, un organisme savant et puissant a le droit de se mouvoir librement à l'intérieur de l'État et de faire une propagande directement contraire à ses adversaires, aux libéraux, par exemple, c'est évidemment une aberration monstrueuse que pas un seul libéral ne pourra logiquement admettre.

Ce que nous disons de l'Église, nous pourrions le dire aussi du gouvernement parlementaire. Ce n'est point en introduisant chez un peuple les institutions parlementaires qu'on le

Digitized by Google

mettra sur la route du progrès politique ; il faut encore que ce peuple soit préparé à se servir de ces institutions ; sinon, autant vaudrait mettre une machine délicate et compliquée aux mains inexpérimentées d'un enfant. L'histoire est là pour nous montrer que le parlementarisme, loin de pousser certains peuples dans la voie de la civilisation, les a fait reculer vers la barbarie primitive : le lamentable spectacle que nous offrent aujourd'hui la Grèce, l'Espagne et les républiques hispano-américaines ne peut nous laisser aucun doute à ce sujet ; et tout nous porte à croire que ces populations seraient mille fois plus heureuses sous le despotisme d'un chef ou d'une aristocratie qu'entre les mains de coteries électorales.

Comme la liberté religieuse et la liberté politique, la liberté industrielle n'est pas une panacée. Est-ce par le libre échange que Cromwell et Colbert ont fondé la grandeur de leur pays ? Et que serait-il arrivé de l'Angleterre et de la France, sans l'acte de navigation et le système protecteur ? Aujourd'hui même la liberté industrielle est quelquefois plus fatale qu'utile au progrès : loin de concilier les intérêts et d'établir l'harmonie, ainsi que le proclamait orgueilleusement l'école de Manchester, elle consacre le plus souvent la lutte acharnée du capital et du travail, et l'écrasement des masses ouvrières sous le bon plaisir des bailleurs d'argent.

N'en est-il pas de même de la liberté en matière d'enseignement ? Ne la voyons-nous pas tous les jours impuissante à combler les brèches de l'ignorance et à relever les doctrines du libéralisme ?

Tout ceci nous prouve que l'emploi de la liberté n'est bon que dans certains cas. Ces cas, si nous les examinons avec attention, peuvent se résumer en trois groupes. En premier lieu, la liberté, ou plutôt la tolérance, est bonne quand nous pensons que les actes des autres ne peuvent nous nuire, fussent-ils directement contraires aux nôtres ; tel est le motif de la tolérance actuelle en matière d'art, de littérature, d'esthétique, de science et de philosophie.

Digitized by Google

Nous tolérons encore les idées contraires d'autrui par indifférence, c'est à dire quand nous attachons si peu d'importance à nos propres idées que nous considérons sans émotion leur triomphe ou leur chute; cette tolérance est bien près du scepticisme, chancre rongeur des sociétés en décadence.

Nous tolérons enfin les actes d'autrui, quand, tout en attachant le plus grand prix au triomphe de nos doctrines et tout en considérant comme un malheur le triomphe des idées des autres, nous ne nous sentons pas de force à renverser ces dernières. A la guerre, qui pourrait nous être fatale, nous préférons alors une trève et, quand nos adversaires ont la même crainte que nous, cette trève s'établit au moyen de concessions réciproques.

C'est de ces principes que sont nés les édits de tolérance en faveur des protestants : l'édit de Nantes, la paix d'Augsbourg, les traités de Westphalie; c'est sur eux aussi que s'appuient les catholiques quand ils admettent la situation qui leur est faite dans les pays de concordats; ce sont eux, enfin, qui furent une des causes premières de l'union des libéraux et des catholiques en 1830, dans un grand nombre de pays et notamment en Belgique.

Mais en dehors de ces trois hypothèses, la tolérance ne se comprend plus. Quand je vois un groupe d'hommes élever des doctrines diamétralement contraires aux miennes, et que je ne suis pas dans un des trois cas cités plus haut; quand je vois l'ennemi dresser ses batteries contre mes murailles, développer ses parallèles et creuser ses mines jusque sous mes pieds, alors, à moins de faillir, je dois mettre de côté toute idée de tolérance et opposer la force à la force.

Que m'importe, en pareilles circonstances, la liberté de mon voisin? N'en veut-il pas à la mienne? Entre les deux, c'est la mienne dont je dois m'occuper d'abord; telle est la loi de la nature, la loi de la conservation et de la légitime défense. Périssent tous les principes, pourvu que je sois sauvé!

Digitized by Google

III

Ce sont là des idées que l'école libérale doctrinaire n'a point comprises. Née vers la fin du dernier siècle, sous l'influence de causes profondes qu'il ne convient pas d'examiner ici, cette école a pris la liberté pour principe social. — Que tout le monde soit libre, disait-elle, et l'harmonie des intérêts s'établira aussitôt ! — L'attrait magique du mot de liberté, les généreux sentiments dont s'enveloppaient de creuses théories ont séduit la foule et, pendant un instant, les doctrinaires parurent avoir trouvé la pierre philosophale en matière sociale. Jamais peut-être un parti politique n'affirma son programme avec plus d'orgueilleuse confiance ; jamais les faits ne donnèrent plus sanglant démenti à la théorie.

Liberté de l'industrie, disaient les doctrinaires, et sous le couvert de cette liberté, le prolétariat s'est trouvé sans défense contre le capital.

Liberté de l'association ! Et, grâce à cette liberté, les corporations religieuses ont conquis la terre et les consciences.

Liberté de l'enseignement ! Et les nonnes, les prêtres et les petits-frères se sont emparés de l'enfance et l'ont pétrie à leur image.

Liberté des cultes ! enfin. Et l'ultramontanisme est venu, avec son cortége de miracles, de superstitions, de jésuites et de fanatisme.

Est-ce là ce que voulaient les libéraux ? Certes, non ! S'ils avaient proclamé la liberté, c'est qu'ils se figuraient qu'elle serait favorable à leurs idées et fatale aux idées de leurs adversaires ; que, semblable au soleil, ses bienfaisants rayons allaient faire germer le blé qu'ils semaient et détruire les mauvaises herbes.

Imprévoyants jardiniers ! Ils ne savaient donc pas que le soleil luit pour tout le monde, pour l'ivraie comme pour le bon grain, et que, dans l'éternel combat pour l'existence,

Digitized by Google

c'est toujours l'herbe sauvage et vivace qui finit par étouffer les autres!

N'en est-il pas ainsi dans les sociétés humaines? La libre discussion n'y profite-t-elle pas surtout aux idées mauvaises, rétrogrades, dégradantes? L'immense majorité des hommes n'est-elle point un troupeau qui se laisse avant tout guider par ses instincts et qui possède une invincible tendance à retourner à l'état sauvage, comme la plante, dès qu'on l'abandonne à lui-même?

Si les libéraux avaient mieux connu les hommes, au lieu de se perdre dans les nuages de la théorie, ils eussent compris que, libre entre l'instruction et l'ignorance, le grand nombre choisira toujours l'ignorance; que, libre entre la philosophie et la superstition, il choisira toujours la superstition, et que si le plus vulgaire bateleur vient dresser ses tréteaux en face d'une école de philosophie, l'école restera déserte et la baraque de foire sera pleine. Toujours, tant qu'il y aura des hommes, malgré les sages et les prophètes, les autels de Jéhovah seront désertés pour ceux des Baalim.

Aussi, que se passe-t-il? Les pays les plus libres sont envahis par un incroyable courant de réaction; les masses ouvrières se débattent en aveugles contre les étreintes du capital, et dans tous les recoins du domaine social se sont cantonnées un tas de coteries infimes et de minuscules aristocraties. La haine, le désordre, la corruption sont partout; la guerre gronde sous tous les points du sol. Que vient faire la liberté au milieu de ces redoutables problèmes? En vérité, cela frise l'enfantillage!

Je ne veux pas dire que le libéralisme doctrinaire n'ait pas eu son utilité autrefois, utilité dont nous ne pouvons pas encore nous rendre un compte bien exact, mais que nos arrière-neveux détermineront sans doute avec autant de sûreté que nous déterminons les causes des grandes institutions d'Athènes ou de Rome; mais je dis qu'aujourd'hui, ce libéralisme n'est plus qu'un non-sens; je dis que continuer à parler ainsi de liberté à tout propos et à invoquer la liberté à tout bout de champ, c'est fermer volontairement

Digitized by Google

les yeux aux faits, c'est imiter ces vieillards retombés en enfance qui répètent sempiternellement des mots qu'ils ne comprennent plus et qu'on ne comprend même plus autour d'eux.

Les théories libérales doctrinaires sont tellement passées de mode, que le nom de libéraux n'est plus même parfaitement exact.

Sans doute, le nom importe peu à la chose; mais s'il fallait baptiser les libéraux, c'est le nom de progressistes qui leur conviendrait le mieux. Conservateurs et progressistes, tels sont les deux grands partis qui se sont toujours disputé le monde; ceux-là, je les retrouve à chaque pas dans l'histoire : leurs masques changent, mais leur esprit reste. Aux uns, les idées reçues, les institutions vieillies; aux autres, les idées nouvelles, les réformes incessantes.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, on ne peut nier que les libéraux n'accordent, dès aujourd'hui, à la liberté un rôle beaucoup plus modeste dans leurs conceptions sociales. Leur idéal est nécessairement plus large que celui de leurs adversaires, puisqu'ils ont devant eux les champs inexplorés de l'avenir, et l'on peut dire qu'ils admettent, par cela même, une plus grande somme de liberté; mais s'ensuit-il qu'ils atteindront leur but par le seul emploi de la liberté?

Non pas; c'est surtout par la force, c'est par la guerre; guerre à coups de votes, ou guerre à coups de canons, c'est toujours la guerre. Il n'y a pas moins toujours un vainqueur et un vaincu, et quand le vainqueur veut recueillir le fruit de sa victoire et faire prévaloir ses idées, c'est toujours aux dépens des idées et, par conséquent, de la liberté du vaincu.

C'est principalement dans la lutte contre l'ultramontanisme que cette vérité apparaît clairement. Que veulent les ultramontains? Façonner la société à leur image, concentrer entre les mains de l'Église catholique romaine toute la vie politique et sociale. Que veulent les libéraux? Assurément le contraire.

Qu'ils triomphent et, s'ils sont logiques, s'ils ont foi dans leurs idées, s'ils ne renient point leur propre drapeau, ils

Digitized by Google

vont devoir user de leur triomphe de façon à empêcher que la société ne devienne cléricale. Comment le feront-ils? Par la liberté? Soldats victorieux, vont-ils se croiser les bras sur le champ de bataille en disant à leurs adversaires vaincus : « Recommencez, vous êtes libres! »? Ou bien n'enchaîneront-ils pas ce parti hostile de façon à l'empêcher de se relever jamais?

Qu'importe, après cela, le plus ou moins de pesanteur des chaînes dont les vainqueurs vont charger les vaincus? Au point de vue de la question de la liberté, cela n'a aucune importance. C'est aux circonstances, aux mœurs, à la civilisation de décider quelles seront les mesures restrictives à prendre; mais, quelles qu'elles soient, elles n'en seront pas moins une atteinte à la liberté.

IV

La thèse que nous soutenons a soulevé, de tout temps, des objections très graves; nous allons essayer d'en rencontrer quelques unes, après M. Stephen, mais à un autre point de vue que lui.

La première, la plus sérieuse de toutes les objections que l'on fait aux partisans de notre manière de voir, c'est que notre principe se retourne directement contre nous, comme une épée à deux tranchants. Si vous êtes les plus forts, nous dit-on, à quoi bon restreindre la liberté de vos adversaires; si vous êtes les plus faibles, ne voyez-vous pas que vous serez frappés de l'arme même avec laquelle vous voulez vous défendre?

Le premier membre de ce dilemme n'est pas difficile à réfuter; il suppose qu'une fois le plus fort, un parti ne peut plus jamais déchoir. C'est oublier étrangement les lois de l'histoire et de la nature humaine; la vie est une lutte perpétuelle pour les partis, comme pour les peuples et les individus, et le premier devoir d'un vainqueur, c'est de se mettre à couvert contre les retours agressifs du vaincu.

Quant au deuxième membre du dilemme, il se résume

Digitized by Google

dans l'axiome célèbre : *Patere legem quam ipse fecisti.* Sois frappé par la loi que toi-même tu as faite !

C'est là un lieu commun qui n'a de valeur absolue qu'en théorie. Sans doute, quand on proclame bonne une doctrine, on ne peut se plaindre de la voir appliquée par un adversaire. Mais, au point de vue pratique, là n'est pas la question ; elle est uniquement en ceci : les libéraux gagneront-ils quelque chose, oui ou non, à dissimuler la vérité? — Absolument rien, puisque leurs adversaires, eux, sont parfaitement décidés à restreindre la liberté des libéraux dès qu'ils le pourront et qu'ils ne le cachent pas. — Nous emploierons la force contre le libéralisme, s'écrient-ils hardiment. A quoi donc nous servirait-il de dire : — Nous n'emploierons pas la force contre l'ultramontanisme? Loin de nous être utile, cette dissimulation n'est propre qu'à nous affaiblir en nous empêchant de marcher énergiquement et droit au but.

Singulière doctrine, d'ailleurs, qui consisterait à obliger une armée à rester l'arme au pied, sous prétexte qu'elle peut être vaincue. Sans doute, dans toute lutte, il y a des chances diverses ; l'avenir n'est jamais absolument certain : Θεῶν ἐν γούνασι κεῖται, disaient les anciens. Mais cela ne doit pas nous empêcher de combattre le bon combat.

Si nous redoutons d'avance les conséquences que pourrait avoir pour nous une défaite et que cette peur nous empêche de combattre à visage découvert, pourquoi donc attaquerions-nous toujours nos adversaires en paroles. Soldats poltrons, blottis derrière nos murailles et qui laissons l'ennemi se rapprocher des remparts, sans rien faire pour l'arrêter dans sa marche, à quoi bon tant de gémissements et tant d'anathèmes? C'est à nos épées qu'il faut courir, car, si nous n'osons pas nous défendre, il ne nous sied pas de nous plaindre.

Quand on n'est pas prêt à l'action, on se tait ; sinon on ressemble fort à ce personnage d'une vieille ballade anglaise que cite M. Stephen. Égaré dans la montagne, il avait pénétré dans une grotte remplie de chevaliers enchantés, étendus immobiles dans leurs armures, avec leurs chevaux de guerre immobiles à côté d'eux. Sur un bloc de rocher se

Digitized by Google

trouvaient une épée et un cor. — Si tu as besoin d'une armée, choisis entre eux, disait une inscription. L'étranger choisit le cor et en tira un long appel sonore. Mais aussitôt les chevaliers et leurs chevaux disparurent dans un tourbillon et le voyageur se retrouva seul en rase campagne, pendant que ces paroles résonnaient dans le vent à ses oreilles : Maudit soit le lâche qui n'a pas tiré l'épée avant de sonner le cor!

Maudits aussi soient ceux qui parlent toujours et qui ne sont pas résolus à agir! Ils sont la peste des partis et des nations. Quand on est convaincu de la bonté de sa cause, on n'hésite pas à la servir et l'on ne se laisse pas arrêter par la crainte de ce qui pourrait arriver en cas de revers.

Une seconde objection que l'on fait à ceux qui rejettent la liberté absolue comme principe ou comme moyen, consiste à dire que ce système est immoral, car il tend à justifier tous les triomphes de la force et toutes les persécutions des vainqueurs. Les triomphes de la force! c'est bientôt dit!

Comme s'il y avait en ce monde une seule idée sociale qui se soit réalisée sans l'appui de la force! Ce que nous devons donc condamner chez nos adversaires, ce n'est pas l'emploi de la force, car ils avaient raison de l'employer s'ils avaient foi dans leurs idées, ce sont leurs idées mêmes et elles seules.

Que si des partis triomphants ont cru devoir restreindre la liberté de leurs adversaires, nous le trouvons parfaitement légitime, de la part des catholiques comme de la part des hérétiques. Mais cela ne signifie nullement que nous louions la croisade contre les Albigeois ou les horreurs de l'Inquisition. Il y a là deux choses qu'il convient de distinguer avec soin et que l'on confond à plaisir : la répression et les moyens de répression. La répression fut légitime et, certes, nous ne pouvons sincèrement blâmer les catholiques qui voulaient, au XIII^e^ et au XVI^e^ siècle, extirper des doctrines qui étaient mortelles pour leur idéal social. Mais les moyens furent atroces. Remarquons cependant que la faute en fut, non pas aux catholiques, mais à leur temps. Si l'Inquisition brûlait, tenaillait, déchirait, c'est que ces cruautés étaient admises

Digitized by Google

par les mœurs, à telles enseignes que de graves et honnêtes magistrats, de vertueux pères de famille, incapables de faire le moindre mal à leur prochain, assistaient tous les jours, impassibles, aux horreurs de la torture judiciaire, et que, jusqu'à la fin du dernier siècle, de savants légistes soutinrent que de pareilles peines étaient nécessaires et légitimes. Si donc nous devons toujours évoquer contre l'Église romaine les sanglants holocaustes du XIII^e^ ou du XVI^e^ siècle, ce n'est point parce qu'elle employait des supplices effroyables, — tout le monde les employait alors, — mais c'est parce qu'en les employant elle osait se dire le représentant infaillible d'un Dieu de douceur et de bonté. Voilà l'infamie, voilà ce qui marque à jamais l'Église d'un fer rouge devant le tribunal de l'histoire!

Il nous reste à rencontrer une troisième objection, qui découle de la précédente : c'est que nous renions tous les héros qui ont combattu et qui sont morts pour nos idées, puisque nous admettons la légitimité de leur condamnation. Ici encore, il faut commencer par distinguer la répression de ses moyens. Ceux-ci furent souvent violents et cruels, parce que les mœurs étaient violentes et cruelles. Faisons donc la part du temps; mais cette part faite, reconnaissons que les condamnations des libres penseurs, de Socrate, de Jésus, par exemple, furent aussi légitimes que le sont, de nos jours, celles des évêques allemands ou suisses révoltés contre les lois de leur pays. Pour ne prendre que la condamnation légendaire de Jésus par Ponce-Pilate, qui donc oserait blâmer le procurateur romain en Judée d'avoir livré un factieux aux lois de son pays? Comme le fait très bien observer M. Stephen, quel est l'Anglais qui ne ratifierait pleinement la conduite d'un de ses résidents dans les Indes, s'il punissait un novateur religieux dont le zèle soulèverait les populations? Sans doute, il ne s'agirait point ici du supplice de la croix, ni même, nous l'espérons, d'aucun châtiment corporel; mais nous sommes au XIX^e^ siècle et nos mœurs ont changé depuis dix-huit cents ans!

Du reste, si nous reconnaissons la légitimité des condam-

Digitized by Google

nations de nos martyrs, pourvu qu'elles aient été rendues conformément aux lois de leur temps, cela nous empêche-t-il d'admirer leurs doctrines et leur héroïsme? N'ont-ils pas combattu pour nos idées? Ne sont-ils pas tombés au champ d'honneur? Qu'y a-t-il là de contradictoire? Ne puis-je louer et plaindre les soldats de mon pays frappés dans la bataille, sans devoir maudire ceux qui les ont tués et qui, cependant, ne faisaient que remplir, eux aussi, leur devoir?

V

En résumé, l'état actuel de l'humanité, c'est la guerre, et j'entends par guerre la lutte des forces contraires; ces forces grandissent, décroissent et se transforment sans cesse comme les flots de la mer; quand deux ou plusieurs d'entre elles s'égalisent, un équilibre momentané se fait; c'est l'époque des trèves, des compromis, des constitutions à la façon de la constitution belge de 1830; mais bientôt l'équilibre se déplace, tout change et la lutte éternelle recommence.

L'illusion des libéraux de tous les pays a été de croire que l'on était arrivé à l'équilibre final, que la mer capricieuse et turbulente des opinions sociales s'était figée tout d'un coup pour jamais.

Cet équilibre final se réalisera-t-il un jour? Nous n'en savons rien; mais ce que nous savons, c'est que nous sommes encore en pleine lutte. Ne rentrons donc pas l'épée au fourreau, et restons soldats. Continuons la guerre avec courage et opiniâtreté. Chaque fois que nous serons à peu près d'égale force avec nos adversaires, les trèves, les compromis naîtront d'eux-mêmes et nous les accepterons parce que tel sera notre intérêt; mais quand l'équilibre se déplacera à notre profit ou contre nous, prenons immédiatement les armes, soit pour reconquérir une position perdue, soit pour assurer le triomphe de nos idées en enchaînant nos adversaires vaincus.

Croire que la libre discussion suffira pour nous donner la victoire, c'est une chimère dangereuse et fatale. Autant la liberté est utile aux progrès scientifiques, autant elle est

Digitized by Google

insuffisante pour les progrès sociaux ; c'est un point qu'on n'a pas toujours assez remarqué. Sans doute, quand une découverte scientifique se pose pour la première fois, elle rencontre d'abord des contradicteurs ; mais elle a pour elle le puissant secours de l'expérience, de l'expérience immédiate et certaine, et devant l'expérience toutes les intelligences s'inclinent bientôt. Dans le monde moral, il n'en est point ainsi : c'est en vain que vous affirmez l'excellence d'une doctrine, l'expérience immédiate manque ; il faut des siècles avant qu'elle se réalise. C'est pourquoi les vieilles idées politiques et religieuses persistent en dépit des progrès de la science, non seulement parmi les ignorants, mais même chez un grand nombre de gens instruits.

Ne perdons donc pas notre temps à essayer de convaincre nos adversaires : l'expérience des siècles pourrait seule décider qui de nous est dans la vérité, qui de nous se rapproche le plus de l'idéal social. Nous croyons avoir raison, cela suffit ; dès lors, notre devoir est de tâcher de faire prévaloir les idées que nous croyons justes, sans nous inquiéter de la liberté.

Du reste, cette tendance à laisser de côté la liberté, comme auxiliaire dans la lutte sociale, se fait jour de plus en plus, à mesure que l'opinion conservatrice se transforme et se rassemble autour du plus vieux et du plus solide édifice religieux que les hommes aient élevé, l'Église catholique romaine. L'Allemagne, la Suisse et l'Italie nous ont donné l'exemple ; suivons-les, si nous voulons être sauvés.

Sans doute, dans certains pays, en Angleterre, aux États-Unis, par exemple, ces questions semblent encore loin d'être posées aussi nettement, et la liberté des associations et des cultes y est presque sans limites. Mais des frémissements avant-coureurs agitent déjà cette surface en apparence si calme, et le moment approche où l'Angleterre et les États-Unis devront aborder en face le redoutable problème de la liberté religieuse ; ils le feront, nous n'en doutons point, avec tout le sens pratique des Anglo-Saxons, et ne s'amuseront pas à discuter si telle ou telle mesure de défense, la suppression

Digitized by Google

des ordres religieux, par exemple, est une atteinte à la liberté d'association. Nécessité fait loi, *Salus populi suprema lex,* ce sont là de vieux axiomes que le genre humain ne répudiera jamais.

Chez nous, comme en France, la situation est bien plus critique : nous sommes en pleine mêlée, et l'ultramontanisme travaille avec une ardeur effrayante à son œuvre d'absorption.

Que ferons-nous? Continuerons-nous à nous croiser les bras en psalmodiant chaque jour les litanies de la liberté, ou bien nous lèverons-nous enfin avec un cœur viril et chercherons-nous à museler la louve romaine?

Et par quels moyens? Suffira-t-il, comme beaucoup le pensent, d'enlever à l'Église ce qu'on appelle ses priviléges et de réaliser d'une façon absolue la formule de l'Église libre dans l'État libre? Nous le disons avec une conviction sincère, ce serait proclamer notre suicide.

Non, si les libéraux belges veulent sauver leur pays et leurs idées, il faut qu'ils recourent à des moyens plus énergiques; il faut qu'ils travaillent sans relâche à la suppression des couvents et des ordres religieux, qu'ils arrachent l'enseignement aux mains du clergé, qu'ils arrêtent par des mesures sévères et radicales le développement inouï des miracles, des pèlerinages et des stigmatisées, qui sont un scandale et une honte pour notre pays.

Quelles seront ces mesures? Sans doute, il ne s'agit pas de faire des martyrs; les temps ne sont plus où l'on brûlait et où l'on torturait au nom d'une opinion politique; les mœurs de l'humanité sont changées et l'homme du XIX^e^ siècle n'a plus le cœur de fer de ses aïeux; mais si la répression a perdu son caractère de férocité, elle n'en existe pas moins, car elle est la sanction du droit. La prison, les amendes et le bannissement sont des armes légales ; pourquoi ne pas s'en servir?

Encore une fois, la liberté, la tolérance, la libre discussion et les innocentes railleries de nos voltairiens ne nous feront pas gagner un pouce de terrain dans cette lutte. Au contraire, plus nous parlerons de liberté, plus nous nous

Digitized by Google

amuserons naïvement à tourner les miracles en ridicule, plus la superstition s'étendra parmi nos populations; ce n'est pas avec des croquignoles que l'on renverse une forteresse cuirassée de granit.

Si nous voulons faire œuvre sérieuse, nous devons oublier les doctrines de 1830 et mettre de côté nos beaux rêves de liberté. La liberté est bonne parfois, qui le nie? Mais la vie sociale est bien autrement précieuse et, pour la préserver telle que nous la comprenons, il faut que nous sachions user de la contrainte. Toutes nos lois en sont un perpétuel exemple, car, toutes, elles empiètent sur le domaine de la liberté; restreignons encore ce domaine, là où il entrave notre idéal social, nous agirons logiquement, comme doivent agir des hommes.

Les principes qui doivent nous guider dans cette lutte, ce sont ceux de la légitime défense et de la préservation sociale; ce sont aussi ceux de la solidarité humaine, trop oubliée par les libéraux de tous les pays. Il est grand temps que les hommes de progrès s'occupent sérieusement des classes pauvres, de ces prolétaires dont le nombre grandit chaque jour d'une façon menaçante. Sous ce rapport, les cléricaux nous ont devancés depuis longtemps à leur manière; cette tutelle des petits, que les libéraux avaient dédaigneusement négligée, ils l'ont prise en main; ils se sont faits les conseillers, les maîtres, les consolateurs du peuple. Faisons comme eux; allons aux déshérités, protégeons-les contre les entreprises de l'Église, fût-ce même aux dépens de la liberté des cultes, et contre les entreprises du capital, fût-ce même aux dépens de la liberté d'association. Souvenons-nous enfin que la grande loi de toute société humaine, c'est la lutte des forces contraires, qu'un parti politique ne se soutient que par la lutte, qu'il ne lui est jamais permis de s'endormir, en laissant le champ libre à ses adversaires, et que la vraie devise de tous ceux qui croient dans une idée, c'est celle d'un des plus nobles champions du libéralisme, de Marnix de Sainte-Aldegonde : Repos ailleurs!

HERMANN PERGAMENI.

Digitized by Google

UN AUTO-DA-FÉ A VALLADOLID EN 1559

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME EN ESPAGNE

L'histoire de l'inquisition ne présente point d'épisodes plus caractéristiques que les rigueurs déployées, au milieu du XVI^e^ siècle, pour arrêter les progrès des doctrines luthériennes en Espagne. A cette époque, la révolution religieuse s'était étendue d'Allemagne à l'Europe presque entière : en Suède, en Norvége et en Angleterre, la cause de la papauté avait succombé ; la Pologne et la Hongrie étaient en pleine fermentation ; Genève formait un centre important de propagande protestante; la réforme avait pénétré en France; aux Pays-Bas, elle avait également arboré son drapeau, et on connaît les cruautés auxquelles les Espagnols eurent recours pour y combattre à la fois l'esprit d'émancipation sur le terrain politique et religieux. L'Espagne, comme l'Italie, était restée d'abord à l'écart du mouvement de rénovation ; mais l'ébranlement avait fini par se faire ressentir jusque dans cette terre de la vieille croyance, où la foi semblait avoir jeté d'assez profondes racines pour résister au choc des idées nouvelles. Une circonstance inattendue était venue encore accélérer les progrès des nouvelles doctrines. Lors de son voyage aux Pays-Bas et en Allemagne, de 1546 à 1552, Charles-Quint avait emmené avec lui des ecclésiastiques espagnols qu'il avait chargés de combattre l'hérésie dans ces pays. C'étaient, pour la plupart, de savants

Digitized by Google

théologiens, très versés dans la connaissance des textes sacrés, mais à qui la controverse hardie de leurs adversaires était inconnue. Afin de mieux confondre ceux-ci, ils s'étaient servis des armes employées contre eux-mêmes, et, chose étrange, on avait vu ces champions de la foi revenir dans leur patrie convertis par ceux-là qu'ils avaient eu mission de ramener au giron de l'Église.

En 1558, l'esprit de réforme s'est si bien répandu, il a acquis un caractère si menaçant que la royauté s'émeut; l'Église répond à son cri d'alarme; l'inquisition, instrument de l'intolérance de l'une et de l'autre, reçoit l'ordre d'étouffer l'hérésie; elle organise la terreur dans les principales villes; d'un bout à l'autre de l'Espagne, les agents du saint-office sont sur pied; la sainte-hermandad, les familiers de l'inquisition sillonnent les campagnes; les arrestations en masse s'opèrent sur le moindre soupçon; les enquêtes et les délations se multiplient; afin de consterner les populations, on procède sous leurs yeux à des exécutions solennelles, on les contraint à y assister, on entoure ces sanglantes cérémonies de l'appareil le plus pompeux et le plus redoutable; des centaines de victimes de tout rang et de tout âge sont ainsi traînées au bûcher. L'inquisition ne poursuit pas seulement les vivants, elle fait le procès aux morts : on va jusqu'à exhumer des cadavres en décomposition pour les livrer aux flammes; on confisque les biens des suspects et des condamnés, on voue leur nom et celui de leurs enfants à l'exécration de leurs concitoyens, et on élève des monuments qui perpétueront aux siècles futurs le souvenir des condamnations infamantes prononcées contre eux. Grâce à ce régime d'oppression, l'inquisition finit par maîtriser le mouvement. En 1568, le protestantisme est complétement étouffé en Espagne.

I

Au moment où s'ouvrit cette grande croisade dont nous allons raconter le premier épisode, l'inquisition espagnole

Digitized by Google

avait à sa tête Ferdinand Valdès, archevêque de Séville [1], qui, malgré ses soixante-quinze ans, avait conservé toute la vigueur de la jeunesse. Voué depuis de nombreuses années à la poursuite des hérétiques, il avait appris, par une longue et savante pratique, à tempérer son ardeur naturelle par une prudence, une habileté, une dissimulation rares, même chez un ministre du saint-office. La découverte presque simultanée de deux foyers de protestantisme, l'un à Valladolid, résidence de la cour, l'autre à Séville, lui fournit l'occasion de déployer toutes les ressources de son esprit inventif et de déployer au service de l'intolérance une rigueur inconnue jusque-là.

L'archevêque se trouvait à Valladolid, où il instruisait le procès d'un certain nombre d'hérétiques arrêtés par les inquisitions d'Aragon, de Valence et de Murcie, quand il apprit que les doctrines luthériennes s'étaient introduites dans la Vieille-Castille, et, malgré la vigilance des inquisiteurs, y avaient fait des progrès alarmants. Des conciliabules, présidés par des ecclésiastiques et autres personnes jouissant d'une grande considération se tenaient, disait-on, dans la capitale, et, parmi les affiliés, on comptait des membres de familles distinguées. Des réunions avaient lieu à la faveur de la nuit; on y discutait les vérités de la religion, on y attirait des fidèles dont on cherchait à ébranler les croyances, sous prétexte de les instruire des choses de la foi. Ces révélations émanaient de personnes qui, effrayées par les édits de délation récemment renouvelés, étaient venues dénoncer au saint tribunal les tentatives de séduction dont elles avaient elles-mêmes été l'objet.

Il est facile de comprendre l'émotion que dut produire sur l'esprit du grand inquisiteur cette découverte inattendue. Toutefois, loin de se laisser décontenancer par la vue du danger, il jugea qu'il aurait plus facilement raison du mouvement en l'observant quelque temps en silence pour le

[1] Il avait succédé au cardinal Loaisa en qualité d'inquisiteur général. Lorente estime que, sous son ministère, de 1547 à 1566, l'inquisition poursuivit 19,600 personnes dont 2,400 furent brûlées.

Digitized by Google

combattre ensuite ouvertement et avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Il trouvait, du reste, les premiers renseignements trop peu précis, et il se disait que des mesures précipitées compromettraient le succès de ses recherches. Il fit donc ordonner aux dénonciateurs de rester en rapport avec les personnes suspectes, de les écouter, de chercher par tous les moyens possibles à bien pénétrer leurs opinions ; il leur conseilla même de recueillir par écrit les enseignements secrets, pour qu'il pût les juger en connaissance de cause. La manœuvre lui réussit : il se procura de cette façon plusieurs documents où étaient exposées des doctrines condamnées, et il fit noter les personnes de qui ces doctrines émanaient.

Valdès travaillait ainsi dans l'ombre à la perte des novateurs, attendant que le moment fût venu de les envelopper tous dans un même coup de filet, quand un incident vint le contraindre à hâter l'exécution de ses projets. L'évêque de Zamora, ignorant les desseins de Valdès, avait fait incarcérer comme suspect de luthéranisme un habitant de cette ville du nom de Padilla ; il avait, de plus, commis la maladresse de faire opérer cette arrestation publiquement et de laisser au prisonnier la liberté de recevoir des visites ainsi que d'entretenir une correspondance. Le premier soin de Padilla fut, naturellement, de donner l'éveil à ses coreligionnaires, et plusieurs d'entre eux s'empressèrent de prendre des mesures pour échapper aux poursuites qui les menaçaient.

Valdès, instruit de l'événement, comprit que l'heure était venue de frapper le coup qui devait à jamais étouffer l'esprit d'innovation. Le 23 avril 1558, on arrête le chanoine Cazalla, prédicateur de Charles-Quint, ses frères et ses sœurs, Pedro Sarmiento, commandeur de l'ordre d'Alcantara, sa femme, sa nièce doña Anna Henriquez, fille du marquis d'Alcañizes, don Luis de Roxas, neveu du marquis de Posa, et d'autres habitants notables de Valladolid. En même temps des agents du saint-office se transportent dans les villes voisines, où ils s'emparent des personnes suspectes ; on en envoie d'autres vers les frontières pour appréhender les fugitifs ; avec l'aide

Digitized by Google

des familiers de l'inquisition, on parvient à les rejoindre et on les ramène dans la capitale sous bonne garde. La nouvelle de l'arrivée des prisonniers provoqua une telle surexcitation à Valladolid qu'on dut les y introduire pendant la nuit; on craignait que la populace fanatisée ne prévînt le jugement des inquisiteurs en lapidant ces malheureux.

Cependant, les poursuites et les arrestations se multipliaient dans les principales villes, à Valladolid surtout, où l'hérésie semblait avoir fait le plus de progrès. Forcés d'isoler les prisonniers, pour les tenir au secret, obligés de siéger jour et nuit, le nombre des arrestations se multipliant de plus en plus, les officiers de l'inquisition ne tardèrent pas à reconnaître que la place leur faisait défaut et qu'ils ne pouvaient plus suffire à leur tâche; aussi durent-ils prendre le parti désespéré de renoncer à de nouvelles arrestations. Le triomphe du saint-office n'en était pas moins assuré : les chefs du mouvement étaient en son pouvoir et, quant aux autres, on espérait bien qu'ils ne chercheraient pas à sortir de l'ombre où ils étaient relégués. En effet, ils étaient terrifiés à ce point que plus d'un vint se dénoncer lui-même pour prévenir les délateurs.

En ce temps-là, Charles-Quint, retiré à Yuste, entretenait une correspondance suivie avec la princesse Juana, gouvernante en l'absence de Philippe II, et, quoique désintéressé en apparence des affaires publiques, il en conservait en réalité la haute direction. La nouvelle de l'arrestation de Cazalla et de ses disciples réveilla chez l'empereur, plus implacable que jamais, la vieille haine qu'il avait vouée au protestantisme. Lui qui, fatigué d'une lutte stérile avec le schisme dans le Nord, était venu demander le repos à cette terre où l'esprit catholique était si vivace et si profond, il voyait maintenant le monstre pénétrer jusqu'aux portes de sa retraite. A cette pensée, la douleur et l'effroi s'emparèrent de son âme, et, dans un premier mouvement de colère, il songea à sortir de la solitude pour venir lui-même venger sur les hérétiques d'Espagne les déboires que ceux d'Allemagne lui avaient fait éprouver. Mais le vieil adversaire de Luther, goutteux,

Digitized by Google

rhumatisé, affaibli par la maladie et les infirmités de tout genre, sentit bientôt qu'il n'avait plus la force nécessaire pour accomplir cette tâche. Obligé d'abandonner à la gouvernante le soin de diriger les enquêtes et les poursuites, il s'empresse de lui écrire, il la supplie instamment de faire procéder avec la plus grande diligence, il fait ordonner à l'archevêque de Séville de rester à la cour pour qu'il puisse pourvoir à tout; il veut qu'on agisse avec rigueur, sans acception de personne.

De son côté, le grand inquisiteur ne perdait pas de vue la *noire affaire*, comme l'appelait le vieil empereur; seulement il procédait, suivant sa méthode, avec une lenteur calculée. L'empereur, qui ne comprenait pas ces délais, s'efforçait de le stimuler et insistait pour qu'on punît les coupables avec la plus grande diligence; il finit même par envoyer Quijada, son secrétaire, auprès de Valdès, avec ordre de le presser d'en finir. « Beaucoup de personnes expriment cet avis, répondit froidement l'astucieux archevêque, et le peuple même le dit publiquement; j'en suis fort satisfait, car cela me prouve qu'on ne me condamne pas et qu'on désire que justice se fasse des hérétiques. Mais la précipitation ne convient pas en ce moment : on ne pourrait jamais pénétrer à fond cette affaire. On procède de manière à savoir toute la vérité, car si les inculpés ne confessent pas un jour, ils le feront un autre, soit par persuasion, soit par intimidation; et, si ces moyens ne suffisent pas, on aura recours aux mauvais traitements et à la torture. »

Si le dénouement se faisait trop attendre à son gré, Charles pouvait donc être rassuré sur le zèle des inquisiteurs. Valdès fut même assez heureux pour lui fournir une preuve nouvelle de son habileté. Les luthériens de Séville étaient parvenus jusque-là à échapper à ses recherches; un beau jour, ils furent tous découverts et on procéda à leur arrestation en masse. Plus de huit cents personnes, parmi lesquelles de savants ecclésiastiques et des prédicateurs célèbres, comme Constantin Ponce de la Fuente, subirent le sort de Cazalla et de ses compagnons. Dès ce jour, l'inquisition est complète-

Digitized by Google

ment maîtresse du mouvement, et Charles-Quint, mourant à quelque temps de là, put prévoir son triomphe définitif. Aussi, dans les dernières recommandations qu'il adressa à son fils, il le conjure d'aimer cette « sainte institution » comme le meilleur instrument dont il disposât pour détruire l'hérésie. « En obéissant à mes conseils, ajoute-t-il, vous aurez ma bénédiction et le Seigneur protégera toutes vos entreprises. »

Philippe n'était que trop disposé à écouter les dernières recommandations de son père. Non content d'encourager les rigueurs de Valdès, il songea à solliciter du pape, pour l'inquisiteur général, des pouvoirs plus étendus que ne lui en accordaient les constitutions du saint office. La réponse de Paul IV fut prompte et énergique : il adressa au grand inquisiteur, le 4 janvier 1559, un bref qui l'autorisait à abandonner au bras séculier, pour être livrés au dernier supplice, tous les dogmatisants, même non relaps, qui ne donneraient pas des preuves bien évidentes d'un repentir sincère. Il écrivit le même jour à la princesse Juana pour l'inviter à faire exécuter dans toute leur rigueur les sentences qui seraient prononcées par le saint tribunal. L'esprit d'examen tendait à pénétrer surtout dans le clergé : il révoqua l'autorisation accordée aux cardinaux, évêques et théologiens espagnols de lire les livres condamnés et menaça d'excommunication quiconque les garderait. Enfin, le 15 mars de la même année, il renouvela toutes les censures et peines portées par ses prédécesseurs ainsi que les décrets et canons des conciles contre les hérétiques, quels qu'ils fussent, cardinaux, prélats, princes, rois ou empereurs; il les déclarait assimilés aux relaps et privés, sans autre forme de procès, de leurs bénéfices, seigneuries, royaumes ou empires et inhabiles à les recouvrer, sauf le cas évident d'un repentir sincère.

Valdès avait en main les armes les plus redoutables qui eussent été confiées jusque-là aux inquisiteurs pour accomplir leur œuvre de destruction, et on pouvait compter que, serviteur zélé du roi et du Saint-Siége, il ne manquerait pas d'en faire un prompt et terrible usage. En effet, on ne tarda pas

Digitized by Google

à connaître qu'il allait être procédé aux premières exécutions. Valladolid, la capitale, fut choisie pour en être le théâtre.

II

Le plus important des personnages qui figurent dans ce premier grand auto-da-fé de luthériens est Agustin Cazalla. Fils d'un contador mayor, Pedro Cazalla, il appartenait par sa mère, Leonor de Vibero, à une famille de juifs convertis que leur origine impure rendait suspects. Un procès avait même été intenté à la mémoire de sa grand'mère, Constance Vibero, accusée d'avoir professé le judaïsme; mais les enfants de Constance avaient pris la défense de leur mère défunte et étaient parvenus, après neuf ans, à faire prononcer la mise hors d'instance de sa mémoire.

Bien que le souvenir de ces poursuites attirât l'attention des inquisiteurs sur sa famille, Leonor de Vibero avait osé embrasser les opinions luthériennes et faire de sa maison une sorte de temple ouvert aux adhérents des nouvelles doctrines. En Espagne, sous les yeux du saint office, il semble qu'une telle hardiesse ne dût pas rester longtemps impunie. Leonor mourut cependant sans qu'il se fût jamais élevé de soupçon contre son orthodoxie. Un sort moins heureux était réservé à ses enfants.

Agustin, celui d'entre eux qui montrait les plus heureuses dispositions, fut envoyé à l'université d'Alcala de Henarès, où il étudia jusqu'en 1536. Sa science et son éloquence le firent nommer bientôt chanoine de Salamanque; Charles-Quint le choisit, en 1546, comme l'un de ses prédicateurs, et l'emmena en cette qualité en Allemagne, où Cazalla se fit admirer des fidèles en prêchant contre les luthériens. La liberté de discussion de ces derniers séduisit le brillant orateur espagnol, et, lorsqu'il revint dans son pays, il avait abjuré une partie de ses croyances catholiques. Il reprit néanmoins à la cour ses conférences sur la religion et la morale, conférences auxquelles assistaient les sœurs de Charles-Quint, Eléonore et Marie, Jeanne, sa fille, et son petit-fils Don Carlos; mais il avait

Digitized by Google

grand soin de ne jamais laisser échapper aucun mot qui pût prêter aux attaques de ses émules ou de ses envieux.

C'est dans les conciliabules, qui se tenaient toujours sous le toit de sa mère, à la faveur de la nuit, que Cazalla communiquait à quelques adeptes ses idées de réformes.

La façon dont les inquisiteurs apprirent l'existence de ces réunions fournit un exemple frappant de l'influence exercée sur les mœurs et les caractères par une institution qui faisait de la délation un moyen de salut. La femme d'un orfévre du nom de Garcia avait remarqué que son mari sortait parfois à une heure assez avancée de la nuit. Un soir qu'il partait secrètement, comme d'habitude, elle se déguisa, le suivit et le vit entrer mystérieusement dans une maison de la rue qui porte aujourd'hui le nom de Cazalla; plusieurs autres personnes y entrèrent après lui, en prononçant un mot de passe qu'elle parvint à saisir. L'idée lui vint alors, pour satisfaire sa curiosité vivement excitée, de profiter du secret qu'elle venait de surprendre et de pénétrer le mystère de cette réunion nocturne. Elle frappa; une voix à l'intérieur prononça le mot de *Chinela* (mule), elle répondit par celui de *Cazalla* et fut immédiatement introduite. La tradition rapporte que tout ce qu'elle vit et entendit lui ayant paru dirigé contre la foi catholique, elle s'empressa d'aller dénoncer ces réunions hétérodoxes à son confesseur pour qu'il les fit connaître à son tour au saint-office. Mais l'ecclésiastique auquel elle s'adressa, soit qu'il fût sympathique aux nouvelles doctrines, soit par humanité pour des frères égarés, refusa d'intervenir dans une affaire aussi grave. La femme de l'orfévre se décida à aller trouver elle-même le grand inquisiteur, qui ordonna l'arrestation de tous les affiliés au conventicule, y compris le mari de la délatrice. La femme Garcia reçut, ajoute-t-on, une pension sur le trésor public.

Afin de perpétuer le souvenir de cette trahison qui, pour les inquisiteurs, était un acte admirable de dévouement à la religion, on fit placer, après la mort de la délatrice, sur la façade de la maison qu'elle avait habitée, une statuette qui reproduisait ses traits. Cette statuette a disparu aujourd'hui,

Digitized by Google

mais on montrait encore, il n'y a pas longtemps, la niche qui l'abritait.

Cazalla, accusé d'avoir enseigné l'hérésie luthérienne, commença par nier tous les faits qui lui étaient imputés, et il rédigea même plusieurs protestations dans ce sens. On lui opposa les dépositions de témoins qui soutenaient l'avoir entendu dogmatiser : il persista dans ses dénégations. On décida alors de lui arracher de force l'aveu qu'il refusait de faire volontairement; en conséquence, un inquisiteur vint lui donner avis que tel jour, à telle heure, il serait appliqué à la question pour qu'on tirât la vérité de sa propre bouche. Dès que Cazalla apprit qu'on se disposait à user à son égard de ce dernier et terrible moyen de contrainte, il s'empressa de promettre une confession entière. Il remit à ses juges une déclaration écrite par laquelle il s'avouait luthérien, ajoutant toutefois — et cette restriction était importante au point de vue du jugement qui devait être rendu contre lui — qu'il n'avait pas dogmatisé. Il protestait en même temps de son désir sincère d'abjurer solennellement ses erreurs et de vivre désormais en fils soumis de l'Église.

De longs mois se passèrent avant que les inquisiteurs décidassent de son sort. Dans la nuit du 21 mai 1559, deux moines entrèrent dans sa cellule. C'étaient le frère prieur de Notre-Dame du Prado et frère Antoine de Carrera, profès de la même maison. Ils étaient chargés par le grand inquisiteur de l'entendre une dernière fois et de chercher à lui faire compléter ses déclarations précédentes. Ils lui rappelèrent donc les circonstances du procès, ils opposèrent aux déclarations écrites qu'il avait remises à ses juges les dépositions des témoins, qui le dénonçaient comme ayant ouvertement enseigné les doctrines luthériennes, et terminèrent par lui demander le nom de ses complices. Mais quand ils virent qu'ils n'en pouvaient rien tirer de plus, Carrera lui annonça sans ménagement qu'il devait se préparer à l'expiation suprême. Cazalla, qui avait espéré jusqu'à ce moment être admis à la réconciliation, sentit ses forces l'abandonner à cette terrible nouvelle et éclata en sanglots déchirants. A sa

Digitized by Google

demande, le père prieur se retira. Resté seul avec son confesseur, Cazalla se précipita à ses genoux, et, d'une voix entrecoupée, implora le pardon des fautes qui lui étaient reprochées. Il accompagna sa confession d'une abjuration de toutes ses erreurs passées, d'une protestation d'attachement à la foi de l'Église catholique et même, ajoute le rapport de Carrera, de soumission entière aux décisions des inquisiteurs. L'apparition des familiers qui venaient procéder à sa dernière toilette l'avertit bientôt que l'heure du supplice était proche.

Pendant que les autres prisonniers, désignés pour paraître à l'auto-da-fé, recevaient, de leur côté, notification de la sentence qui allait être rendue contre eux, tout s'agitait au dehors. La ville était animée comme en un jour de fête, et, à vrai dire, jamais Valladolid n'avait vu célébrer de solennité comparable. Dès cinq heures du matin, la gouvernante et sa suite sortaient du palais pour se rendre à la grande place, où devait avoir lieu la lecture des sentences. La garde à pied ouvrait la marche du cortége ; venaient ensuite : le conseil royal, le connétable de Castille, revêtu des insignes de l'Ordre de la Toison d'or, l'amiral de Castille et les premiers gentilshommes de la cour, l'archevêque de Santiago, l'évêque de Palencia, l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, les dames du palais, vêtues de riches habits de deuil, les massiers du prince, la masse d'or sur l'épaule, quatre rois d'armes portant l'habit en forme de dalmatique, le comte de Buendia, à cheval, l'estoc nu en main, comme signe de la justice rigoureuse qui s'accomplissait en ce jour, les pages et les gentilshommes de la bouche, à pied et tête nue, le prince don Carlos et, à son côté, la princesse Juana, sa tante, enveloppée d'un manteau à longue queue que soutenait un des gentilshommes de la cour. La suite de la princesse et une escorte de quatre compagnies de gardes du corps fermaient la marche.

Le cortége arriva sur la grande place, où les inquisiteurs avaient fait élever pour la circonstance, vis-à-vis de la maison du Consistoire, deux vastes échafauds de chaque côté desquels se dressaient des gradins en forme de pyramides.

Digitized by Google

Tout autour de la place se voyaient des tribunes, les unes magnifiquement ornées et destinées aux princes, aux évêques, aux gentilshommes et aux dames de la cour, les autres réservées aux spectateurs payants. Les inquisiteurs avaient fixé le prix des places dans ces dernières à vingt-cinq réaux. Au dessus des tribunes courait des deux côtés une galerie où s'étouffait le populaire. D'une extrémité de la place à l'autre et, surmontant le tout, une vaste tente en toile d'Anjou devait garantir cette immense multitude contre les ardeurs du soleil. La régente et le prince allèrent occuper la tribune qui leur était réservée à hauteur du balcon de la maison consistoriale. Les membres du conseil royal, les gentilshommes de la cour, les dames de la suite de la princesse prirent place à droite et à gauche, selon leur rang et qualité, dans des tribunes somptueusement décorées. Le comte de Buendia vint se placer à côté de la gouvernante, où il devait rester debout, le glaive nu, pendant toute la durée de l'auto-da-fé.

Le premier acte de ce long et lugubre drame commença par le défilé des pénitents. Depuis la prison du saint-office jusqu'à la grande place, par toutes les rues où ils devaient passer, on avait élevé deux solides rangées de palissades à hauteur d'homme, entre lesquelles était ménagé un espace suffisant pour laisser passer trois personnes de front. C'est à travers cet espace que la procession s'achemina. En tête marchaient les chantres et les clercs de l'église primaire de San Salvador, partagés en deux chœurs qui psalmodiaient, en se répondant, les litanies des saints, et dont le chant grave imprimait au cortége un caractère triste et solennel. Venaient ensuite les pénitents. L'ordre dans lequel ils se suivaient ainsi que leur costume avaient été réglés suivant le degré de gravité de leurs fautes. Ils avaient tous la corde au cou, une croix verte d'une main, de l'autre, un cierge éteint.

On vit d'abord apparaître une effigie de femme portée au bout d'une lance; c'était celle de la mère de Cazalla. Elle était coiffée du coroza, bonnet en forme de mitre pyramidale en laine jaune, couvert de flammes dans leur direction

Digitized by Google

naturelle. Par dessus le costume de veuve elle portait un san-benito, sorte de grand scapulaire de même étoffe et couvert des mêmes flammes que le coroza, au bas duquel était figuré un buste au milieu d'un brasier ardent et entouré de figures de diables avec cette inscription : *Leonor de Vibero, hérétique*. Derrière l'effigie, parfaitement ressemblante, était porté, dans la même bière où il avait été enfermé pour être mis en terre, son cadavre en décomposition.

Les pénitents à qui on allait faire grâce de la vie portaient le coroza et le san-benito des réconciliés, c'est à dire couvert d'une simple croix rouge de Saint-André. Ils étaient au nombre de treize et appartenaient pour la plupart à des familles distinguées ; c'étaient, entre autres, un frère et une sœur d'Agustin Cazalla, Juan et Constanza de Vibero-Cazalla, doña Juana de Silva, femme de Juan de Vibero, don Pedro Sarmiento, commandeur d'Alcantara, doña Mencia de Figueroa, sa femme, don Luis de Roxas, fils aîné du marquis de Posa, doña Anna Henriquez, fille du marquis d'Alcañizes, Juan de Ulloa Pereyra, militaire et homme politique distingué, que Charles-Quint avait élevé au grade de général, Leonor de Cisneros, femme du bachelier Herrezuelo. Après eux venaient, au nombre de douze, les relaxés repentants, à qui on faisait la grâce d'être étranglés avant d'être livrés au bûcher. Leur san-benito était couvert de flammes aux pointes renversées, avec le brasier consumant un buste. La famille de Cazalla était représentée dans cette catégorie par trois personnes : Agustin, Francisco, son frère, ecclésiastique, et Béatrix, sa sœur. Enfin, un hérétique obstiné, Herrezuelo, chef du conventicule de Toro, portait le san-benito parsemé de flammes dans leur direction naturelle, pour indiquer qu'il allait être brûlé vif.

Chacun des pénitents marchait entre deux familiers armés ; les relaxés étaient, en outre, accompagnés de religieux qui les exhortaient à bien mourir et les entretenaient de la vérité divine. En leur qualité d'ecclésiastiques, Cazalla, son frère et un prêtre de Palencia, Alonso Perez, destiné, comme eux, au bûcher, tenaient en main un crucifix, au lieu de la croix de bois.

Digitized by Google

Après les condamnés venaient : les alguazils, les officiers municipaux et la régence de la ville, les auditeurs de la chancellerie royale, les ecclésiastiques, dans l'ordre de leurs dignités, le chapitre de l'église primaire de San Salvador, précédé de la croix voilée de noir, les abbés, prieurs et frères des monastères de Valladolid, le licencié Jérôme Ramirez, fiscal du saint-office, portant la bannière de l'inquisition, les inquisiteurs, les familiers et finalement la garde à cheval. La procession était suivie d'une foule innombrable qui marchait sans ordre.

Les conseillers de l'inquisition allèrent prendre place autour de l'archevêque de Séville, qui occupait une tribune magnifiquement ornée, à gauche de celle des princes, et plus élevée que celle-ci; les familiers et justiciers, au bas de l'échafaud principal; les pénitents, sur les gradins des deux amphithéâtres latéraux.

Un dominicain, Melchior Cano, ex-évêque des Canaries, prononça le sermon d'usage, puis l'évêque de Palencia et le grand inquisiteur se dirigèrent vers la gouvernante. Le premier portait une riche croix d'or, le second, le livre des Évangiles sur lequel la princesse posa la main. Un des officiers de l'inquisition monta dans la chaire où venait de se faire le sermon, et, d'une voix lente et ferme, donna lecture du serment par lequel la gouvernante et avec elle les fidèles présents juraient « de garder la foi de Notre Seigneur, de la faire garder, de la conserver, de la faire conserver et de la défendre selon leurs forces, de poursuivre et faire arrêter les hérétiques, leurs partisans et adhérents, leurs recéleurs, leurs défenseurs, les personnes diffamées ou suspectes d'hérésie, etc. » La princesse ayant répondu par la formule, une immense clameur sortit du sein de la foule; les assistants s'étaient prosternés et, à leur tour, répétaient : « Nous le jurons! »

Ces formalités préliminaires terminées, commença l'auto-da-fé proprement dit, c'est à dire qu'on procéda à la lecture des sentences. A cette occasion, on rapportait en détail les dépositions des témoins, la confession de l'accusé et toutes

Digitized by Google

les charges accumulées contre lui. Le rapporteur principal appelait le pénitent; celui-ci venait se placer en face de lui, dans une chaire ronde et de là entendait la lecture de l'acte d'accusation et du jugement.

Les trois ecclésiastiques qui figuraient dans cet auto-da-fé étant condamnés à mort, furent solennellement dégradés. L'évêque de Palencia, suivi de ses domestiques et chapelains, des alcades de chancellerie, des alguazils, d'un notaire et d'un barbier, vint se placer au milieu du grand échafaud. On lui amena les trois prêtres revêtus du costume d'officiants, et il leur enleva successivement les insignes des ordres qui leur avaient été conférés : le calice avec le vin et l'eau, la patène, l'hostie; il leur râcla avec un couteau le pouce et l'index, qui avaient été oints lors de l'ordination, et ainsi de suite. Il termina par la dégradation de l'état de clercs; il leur enleva l'habit ecclésiastique et leur effaça la tonsure en leur coupant quelques mèches de cheveux avec des ciseaux. Enfin, l'évêque, se tournant vers la gouvernante et le corrégidor, représentants de la justice séculière, lut la formule de relaxation, tandis que les trois ecclésiastiques dégradés étaient revêtus du costume des relaxés.

Le grand inquisiteur entonna alors le *Miserere* pour les réconciliés. Ceux-ci vinrent deux à deux se mettre à genoux en face de lui; en vertu des pouvoirs dont il était revêtu, il prononça leur absolution et les déclara rentrés dans le giron de l'Église romaine. Des familiers se saisirent aussitôt de leur personne pour les conduire, soit aux monastères où ils devaient subir leur pénitence, soit à la prison du saint-office. Quant aux relaxés, la justice séculière s'en empara : pour eux, la tâche de l'Église était terminée, en apparence du moins; le pouvoir civil allait se charger du reste.

Les inquisiteurs se retirèrent en abandonnant au bourreau le soin de procéder à l'exécution des malheureux qu'ils venaient de condamner au bûcher, ou, pour employer l'euphémisme inventé par eux comme une sanglante ironie, des relaxés. La gouvernante et sa suite retournèrent au palais, et la foule s'empressa de quitter la grande place

Digitized by Google

pour se précipiter vers le Campo grande, où allait avoir lieu le dénouement de cet horrible drame. A peine quelque rare spectateur songeait-il à jeter un regard de pitié sur ces infortunés qui, après avoir enduré pendant douze heures les tortures d'une exposition publique, faisaient pour toujours leurs adieux, les uns à la liberté, les autres à la vie. Parmi ces derniers, Cazalla paraissait le plus abattu ; mais il faut dire à sa louange qu'il était moins ému de sa mort prochaine que consterné par les rigueurs ordonnées contre les membres de sa famille. Déjà, pendant la lecture des sentences, on l'avait vu, le visage couvert de larmes et la voix pleine de sanglots, se précipiter vers la tribune de la gouvernante et supplier la princesse d'intercéder en faveur de son infortuné frère Juan qui, privé de ses biens et de sa liberté, laissait sans ressources et voués comme lui à l'infamie de nombreux enfants en bas âge ; un alguazil l'avait brutalement repoussé, et la gouvernante, saisie d'émotion à la vue de ce pénible spectacle, s'était retirée dans le fond de sa tribune. Lorsqu'on le fit descendre de l'échafaud avec les relaxés pour le placer sur l'âne qui devait le conduire au Quemadero, Cazalla s'échappa tout à coup des mains des familiers qui l'entouraient : il venait d'apercevoir sa sœur Constance, que les inquisiteurs avaient condamnée à la réclusion à perpétuité ; il se précipita vers elle, l'étreignit sur son cœur et l'embrassa à plusieurs reprises. On les sépara ; mais Constance, vaincue par la douleur, tomba évanouie dans les bras de ses gardiens.

Les treize relaxés furent menés au lieu du supplice, accompagnés d'un grand nombre de familiers et de religieux qui les exhortaient à bien mourir. Des cavaliers armés de lances et un détachement d'infanterie les escortaient. Ils arrivèrent ainsi au Campo grande, vaste place située à l'extérieur de la ville, où, sur l'avis qui leur avait été transmis par les inquisiteurs, les autorités civiles avaient procédé aux préparatifs de l'exécution. Treize grands poteaux se dressaient de distance en distance, munis chacun d'un collier brisé et entourés d'un bûcher surmonté d'une sellette. Les condamnés ayant pris

Digitized by Google

place sur les sinistres siéges qui leur étaient destinés, l'exécuteur vint leur passer le fatal collier autour du cou, on rapprocha les branches au moyen d'une vis et on les fit ainsi expirer. Cette opération terminée, on mit le feu aux bûchers.

L'hérétique obstiné Herrezuelo fut brûlé vif. Des moines franciscains et Cazalla lui-même, dit-on, s'étaient chargés de tenter un dernier effort pendant le trajet de la grande place au Quemadero, pour lui faire abjurer ses croyances luthériennes ; il repoussa leurs exhortations avec des gestes de mépris, un bâillon qu'on lui avait appliqué ne lui permettant pas de protester autrement. Il marcha d'un pas décidé au brasero. Sa mort fut horrible. La fermeté qu'il montrait exaspéra tellement la foule des fanatiques accourus pour assister à ce sanglant spectacle, que l'un d'eux lui fit une large blessure au front en lui lançant une grosse pierre. Herrezuelo resta impassible. Un hallebardier, irrité, lui enfonça le fer de son arme dans le ventre, mais sans parvenir à lui faire perdre son calme stoïque. On approcha alors le feu du bûcher, et Herrezuelo fut dévoré par les flammes sans donner le moindre signe de douleur, malgré les atroces souffrances qu'il endurait.

La foule se retira satisfaite, sans qu'une voix s'élevât pour protester contre ces cruautés commises au nom d'une religion de paix et de mansuétude. Une pareille apathie s'explique, du reste : il eût suffi de plaindre les victimes de l'inquisition pour être dénoncé comme leur complice, et les âmes compatissantes, s'il y en avait, devaient prendre soin de réprimer toute démonstration qui n'eût servi qu'à les perdre, sans profit pour les malheureux dont le sort leur aurait paru digne de pitié. C'est ainsi que, quelques jours après cette exécution, les inquisiteurs ayant reçu avis qu'on avait trouvé une croix de bois posée à l'endroit qu'avait occupé Cazalla sur l'échafaud, et une autre à la place où il avait été brûlé, firent procéder à une enquête. On découvrit le coupable et on lui administra pour cette démonstration de sympathie cent coups de fouet en pleine place publique.

Digitized by Google

III

S'il faut en croire Illescas, Cazalla aurait déclaré au moment de mourir que l'ambition et la malice avaient été les principaux mobiles de son apostasie, que son intention était d'ébranler le monde et de troubler le repos du royaume par ses prédications ; séduit par le succès de Luther, il aurait aspiré à se faire exalter en Espagne comme le grand réformateur en Allemagne. Il ne semble pas que l'ex-prédicateur de Charles-Quint ait eu l'ambition de jouer un aussi vaste rôle; tout au plus peut-on admettre qu'il ait eu le projet de provoquer un mouvement religieux dans sa patrie, et, même dans ce cas, on doit convenir qu'il s'était étrangement trompé sur les qualités qu'exige une telle entreprise. Il n'avait ni l'esprit assez hardi pour arriver à ébranler les croyances dans un pays aussi intolérant que l'Espagne, ni le caractère assez énergique pour tenir tête aux épreuves que l'inquisition et le pouvoir civil, étroitement unis dans leur résistance à toute tentative d'émancipation religieuse, réservaient aux novateurs.

Seul de tous les compagnons de Cazalla, le chef du conventicule de Toro eut le courage de braver ses bourreaux jusqu'au bout. Dès l'instant où il est arrêté, non seulement il n'hésite pas à s'avouer luthérien, mais il déclare qu'il a hautement enseigné les doctrines nouvelles. Sommé de citer les noms des personnes qu'il a converties à sa croyance, il garde un silence obstiné : promesses, supplications, menaces, rien ne peut l'amener à trahir ses amis. Les inquisiteurs ont recours à la question, ce moyen suprême d'arracher au prévenu l'aveu des fautes qu'on lui impute à tort ou à raison : Herrezuelo supporte avec calme les plus atroces tortures, et on le voit garder la même impassibilité jusqu'au milieu des flammes. Une pareille force d'âme le place au premier rang des victimes de cette persécution religieuse.

Le souvenir de la triste destinée de Cazalla et de sa famille

Digitized by Google

s'est conservé longtemps dans sa patrie. Bien des années après l'exécution du prédicateur de Charles-Quint, on s'entretenait encore mystérieusement parmi le peuple des détails de sa mort, et la légende finit par s'emparer de ce sombre épisode. Ainsi on rapportait que le lendemain de l'auto-da-fé, on avait vu un cheval blanc, guidé par une main invisible, traverser les rues de Valladolid et répandre l'épouvante parmi les populations terrifiées par les rigueurs du saint-office. Ce cheval était, disait-on, conduit par l'âme du théologien défunt, qui avait voulu par là témoigner à ses concitoyens, selon la promesse faite par lui avant sa mort, qu'il avait obtenu du ciel son salut éternel.

Le jugement rendu contre Leonor de Vibero portait « que ses biens seraient confisqués, ses os et son effigie brûlés, qu'on raserait sa maison, où l'aîné de ses fils, Agustin, avait prêché la nuit les fausses et perverses doctrines de Luther, qu'on élèverait sur l'emplacement une colonne avec une inscription qui rappellerait la faute et le châtiment ». Ces dispositions furent exécutées à la lettre. Les maisons de Pierre de Cazalla et de Leonor de Vibero furent rasées, on sema du sel sur l'emplacement qu'elles avaient occupé et on y éleva une colonne avec cette inscription : « Sous le pontificat de Paul IV et le règne de Philippe II, le saint-office de l'inquisition a ordonné de démolir et de raser les maisons de Pierre de Cazalla et de Doña Leonor de Vibero, sa femme, parce que les hérétiques luthériens y tenaient des conciliabules contre notre sainte foi catholique et l'Église romaine. L'an 1559, le 21 mai. »

La colonne existait encore en 1826. Cette année-là, les autorités de Valladolid firent abattre le monument, qui rappelait une triste page de l'histoire de leur pays ; toutefois, la rue où il s'élevait a continué de porter le nom de *rue du docteur Cazalla*.

La mémoire de l'infamie à laquelle on avait voué le nom du prédicateur de Charles-Quint se perpétua non seulement dans les monuments, mais jusque dans la langue. Il n'y a pas bien longtemps que les expressions de *cazallero* et *cazal-*

Digitized by Google

lista étaient encore employées comme des injures dans certains endroits de la Vieille-Castille.

Au nom de Herrezuelo se rattache le souvenir d'une autre victime de l'inquisition, dont la fin mérite d'être rapportée. Leonor de Cisneros, femme du bachelier, était accusée, comme son mari, d'avoir professé le luthéranisme, mais le tribunal du saint-office, croyant à la sincérité de son repentir, l'avait admise à la réconciliation et s'était borné à la condamner à la prison perpétuelle. Elle parut donc à l'auto-da-fé du 21 mai 1559 vêtue du san-benito des réconciliés. Quand Herrezuelo s'aperçut au costume de son épouse qu'elle avait fait pénitence, il jeta sur elle un regard de pitié. L'horrible mort de son mari et le dédain qu'il paraissait avoir manifesté pour elle impressionnèrent tellement Leonor, qu'elle finit par se proclamer ouvertement luthérienne. « Le 26 septembre 1568, dit Illescas, justice fut faite de Leonor de Cisneros, veuve du bachelier Herrezuelo. Elle fut brûlée vive, les efforts tentés pour la convertir, et ils furent nombreux, ayant été inutiles. » Elle n'avait que trente-trois ans.

Les rigueurs extraordinaires, déployées à cette époque par le saint-office, provenaient-elles d'une crainte exagérée, ou ne manqua-t-il à l'Espagne que quelques hommes résolus et énergiques comme l'était Herrezuelo pour provoquer dans ce pays un mouvement de réforme aussi prononcé qu'en Allemagne? A lire les historiens ecclésiastiques, que leur zèle entraîne peut-être trop loin, le danger fut un moment très grand et il ne fallait rien moins qu'une croisade acharnée pour empêcher le triomphe des novateurs.

« Si l'inquisition n'y avait pris garde, dit Paramo, la religion protestante aurait couru partout dans la Péninsule comme un feu follet. » Illescas tient le même langage. « Tels étaient, s'écrie-t-il, le rang et l'importance des coupables, que si le remède avait été différé de deux ou trois mois seulement, toute l'Espagne aurait été en feu. »

On vient de voir comment l'inquisition s'y prit pour appliquer le remède; mais ce n'est pas tout : ces exécutions du

Digitized by Google

21 mai 1559 n'étaient encore que le prélude de nouveaux et non moins sanglants auto-da-fé de luthériens.

Le 8 octobre de la même année, on en célébra à Valladolid un second que Philippe II, récemment revenu des Pays-Bas, rehaussa de sa présence. Deux autres eurent lieu à Séville, l'un le 24 septembre 1559, l'autre le 28 décembre 1560. Dans ces quatre journées seulement, l'inquisition condamna au bûcher 64 personnes, la plupart distinguées par leurs qualités, leurs professions et leurs talents, et 144 à des peines moins sévères. Presque toutes eurent leurs biens confisqués et furent vouées à l'infamie. Ces terribles auto-da-fé et ceux qui suivirent, de 1561 à 1570, dans les principales villes de l'Aragon, de la Vieille-Castille et de la Navarre, étouffèrent complétement l'esprit de réforme en Espagne et assurèrent le maintien de l'unité religieuse dans la Péninsule.

Ernest Gossart.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'UNE RELACHE A MADÈRE

« Levez-vous! la terre est en vue! » Cet appel, qu'un de mes compagnons me lançait à travers la porte de ma cabine, m'arracha instantanément de ma couchette et me poussa bientôt sur le pont, en dépit de l'heure matinale. Je ne m'attendais guère à une traversée aussi prompte, car nous n'avions quitté Lisbonne que d'un jour et demi et, malgré la puissance de nos machines, je comptais, au moins, sur quarante-huit heures de traversée. Mais une bonne brise qui soufflait du nord nous avait permis d'ajouter la toile à la vapeur, si bien que, depuis la veille, le *Cuzco,* toutes voiles dehors, n'avait cessé de bondir comme un lévrier sur les longues vagues de l'Atlantique. De l'avant, le regard commençait à discerner vaguement, dans la direction du sud-ouest, une rangée de falaises déchiquetées qui, éclairées par le soleil levant, se détachaient en rose foncé sur le gris bleuâtre de l'horizon. Un homme du bord m'apprit que c'était seulement Porto Santo, l'île la plus septentrionale du petit archipel.

Madère n'est qu'à une dizaine de lieues plus loin. Comme elle mesure environ vingt-cinq lieues carrées et comme elle atteint une altitude d'à peu près dix-neuf cents mètres, alors que Porto Santo compte à peine une circonférence de sept lieues sur une hauteur de cinq cents mètres, ne semblerait-il pas *à priori* que l'île principale doive, dans toutes les directions, se découvrir la première? Et pourtant, par suite d'un

Digitized by Google

phénomène assez étrange, elle n'est pas même visible des falaises de sa voisine : les Portugais fréquentèrent Porto Santo pendant deux années, avant de soupçonner le voisinage immédiat d'une île bien plus importante. C'est que Madère est continuellement plongée dans un véritable bain de vapeurs, attribuées par certains météorologistes à l'extrême profondeur de la mer combinée avec l'extrême altitude des montagnes. De là une espèce de *velarium* naturel qui, sans arrêter les rayons solaires, en adoucit la chaleur et l'éclat, au point que les coups de soleil sont presque inconnus dans l'île. Dans les hautes régions, cette brume se condense même en nuages, qui forment sur les flancs des montagnes une collerette mobile, plus ou moins basse et épaisse, suivant l'état de la pression atmosphérique.

Si l'Atlantide de Platon reparaissait au dessus des flots par un de ces lents mouvements de bascule qui ne sont pas sans exemple dans l'histoire géologique du globe, Madère y formerait une montagne de *vingt mille pieds*, comme l'ont prouvé les récents sondages du *Challenger*. De ce pic himalayen une énorme vallée s'étendrait jusqu'aux Açores et aux Canaries qui la surplomberaient de quelque 26,000 pieds. Quel spectacle pour celui de nos arrière-neveux qui pénétrerait le premier sur cette terre émergée, pour peu que le sentiment du grandiose anime encore le cœur de l'homme ou même que l'homme existe encore!

Cependant, nous avons dépassé Porto Santo et, à force de fixer les yeux sur l'espèce de nuage qu'on me disait marquer l'emplacement de l'île, je finis par découvrir une masse plus sombre, qui, s'accentuant peu à peu sous la forme d'une pyramide tronquée, me rappela les contours massifs de l'Etna — abstraction faite du cône neigeux jeté comme un chapiteau sur la cime du grand volcan sicilien. Bientôt, je pus discerner une rangée de pics qui crénelaient la région centrale de l'île. Dans leurs interstices s'ouvraient des gorges remplies de nuages, qui faisaient songer à des cratères dégorgeant leur fumée. A mesure que le navire se rapprochait de la côte, on commencait à distinguer les détails d'un

Digitized by Google

littoral plus sévère que riant : ce fut d'abord un long promontoire miné par les vagues, qui y avaient découpé des cavernes obscures et parfois des arches percées à jour; ensuite apparurent de hautes falaises à pic, rompues çà et là par un vallon ombreux qui s'enfonçait dans l'intérieur ou par un éboulis d'ancienne date que supportait un groupe de blanches habitations. Quelques forêts de pins et de châtaigniers se laissaient parfois entrevoir sur les hauteurs; mais, si l'on excepte certains carrés vert jaunâtre, bien faits pour intriguer quiconque est encore étranger aux plantations de canne à sucre, les cultures se bornaient à de rares vignobles, en cette saison dégarnis de feuilles, et je commençais à me demander si c'était bien là cette île de Madère tant vantée pour les splendeurs de sa végétation, quand, soudain, laissant sur notre gauche les îlots rocailleux des *Desertas*, nous débouchâmes dans la baie de Funchal.

I

Je me rappelle encore ce gracieux panorama. Devant nous, sur une étroite bande de rivages qui rejoignait en pente douce les premières assises des montagnes, la ville de Funchal enfouissait ses maisons blanches et roses au sein d'une verdure tropicale. Vers le fond du tableau un cirque arrondi de croupes majestueuses s'élevait jusqu'à près de quinze cents mètres en gradins abrupts et ravinés que la luxuriance de la végétation disputait à lanudité du roc. Sur le premier plan, deux gros écueils se dressaient comme des décors à l'extrémité de la baie qui s'arrondissait en croissant allongé, du cap *Brazen head*, ainsi nommé par les Anglais, en raisonde ses teintes bronzées, jusqu'à la pointe de la Cruz, reconnaissable de loin par la coupole de son volcan éteint.

La baie de Funchal n'est qu'une échancrure des rivages large de cinq milles sur une profondeur d'environ trois quarts de mille seulement. Aussi est-elle exposée à tous les ouragans du sud. Le mouillage n'y est sûr que dans la saison des vents alizés, d'avril à septembre. A chaque

Digitized by Google

approche d'une bourrasque, les navires doivent prendre le large, s'ils ne veulent être jetés à la côte ; souvent même les steamers se voient forcés de chercher un abri sous le vent des montagnes, au nord de l'île. Quelques semaines avant mon arrivée, une escadre cuirassée de la marine anglaise, alors en station à Madère, y fut si soudainement enveloppée dans une tourmente, qu'avant d'avoir eu le temps d'allumer ses feux, elle vit un de ses bâtiments, arraché de ses ancres, trouer les flancs du navire voisin.

A peine le *Cuzco* se fut-il arrêté à l'entrée de la rade, qu'une foule d'embarcations s'élancèrent à sa rencontre. En tête venait la *Santé* qui, conduite par six vigoureux rameurs, eut bientôt accosté l'échelle du navire. Pendant qu'on procédait à l'examen de nos papiers, je m'accoudai sur le bastingage pour observer les évolutions de la petite flottille, qui commençait à nous entourer. Ici, c'était une barque d'hôtel — j'allais dire un *omnibus* — qui rôdait autour du steamer, comme pour flairer une proie parmi les passagers entassés sur le pont ; là des bateliers qui, par une mimique animée, s'efforçaient d'attirer l'attention des voyageurs à la recherche d'un canot. Çà et là, une sorte de *gig*, conduite par des jeunes gens dans le costume classique des canotiers anglais, ou une grande chaloupe de plaisance, remplie d'élégantes étrangères, venaient flâner aux abords du vapeur, rappelant ces désœuvrés qui, pour tuer le temps d'une villégiature, vont contempler le passage des trains à la station voisine. Entre de lourdes barques surchargées d'oranges, de bananes, de goyaves, de nèfles japonaises, en un mot, de tous les fruits susceptibles de tenter un arrivant du Nord, circulaient de vraies coquilles de noix, où des gamins indigènes, nus jusqu'à la ceinture, nous tendaient les bras avec le cri polyglotte de : *Six pence, sir !* A peine la pièce blanche échappée de nos mains avait-elle disparu sous les flots, que, se précipitant à sa suite, ces jeunes amphibies la rattrapaient à quelques pieds de la surface et reparaissaient tout ruisselants pour renouveler l'expérience. L'eau, il est vrai, était si transparente qu'on pouvait y distinguer les ébats

Digitized by Google

de gros poissons gris, sinon même dénombrer les moindres cailloux du fond.

Enfin, l'on nous donna « la pratique », et tout ce monde se rua à l'abordage du navire, qui pour s'emparer des bagages, qui pour s'emparer des voyageurs. Je me trouvai bientôt avec deux compagnons dans une barque à quatre rameurs, qui, en moins de dix minutes, nous fit échouer sur les galets, en face de la douane. Non seulement il n'existe ici aucune jetée pour briser la force des lames, mais il n'y a pas même de débarcadère dans le port, et, comme le ressac y règne en permanence, le débarquement, quasi impossible durant les grosses mers, reste en tout temps une question de sang-froid et d'agilité. L'embarcation, une fois échouée sur la plage, est tirée à sec par des bœufs tout harnachés, qu'on y attelle entre deux lames. Mais cette combinaison n'épargne pas toujours un bain forcé aux voyageurs, qui, dès que le temps se gâte, doivent être portés à terre sur les bras de leurs bateliers. Jolie perspective pour les malades qui parfois arrivent à moitié achevés par les souffrances de leur traversée !

On ne peut s'arrêter à Madère sans subir une foule de formalités paperassières, qui, instituées au temps des vieilles défiances internationales, ont été maintenues dans un but purement fiscal. Quand j'eus vidé ma bourse dans une demi-douzaine de bureaux, je m'acheminai à travers la cité, vers le *Royal Cripple Hotel,* où j'allais établir mon quartier général. La ville proprement dite ne se compose que d'une agglomération assez restreinte dans les environs du port. C'est un entassement de rues étroites et raboteuses, bordées de maisons blanches à un ou deux étages, sans autre particularité architecturale que l'abondance des balcons. On ne s'imaginerait jamais que Funchal possède trente mille habitants, si l'on ne savait que la plupart des maisons sont disséminées aux alentours, sous le feuillage des jardins.

Funchal possède quatre ou cinq hôtels de premier ordre, qui sont tous des *boarding houses,* tenus et habités par des Anglais. Le prix de la pension y est assez élevé ; mais du moins on y échappe à cette exploitation en détail, qui est la plaie

Digitized by Google

des hôtels européens, et on y rencontre une sollicitude traditionnelle, qui s'explique par l'affluence des malades. Presque tous ces établissements ont de grands jardins remplis de fleurs et de fruits qu'on abandonne à la discrétion des pensionnaires; quelques uns possèdent même, sur les premiers escarpements de la montagne, une succursale d'été à l'usage des étrangers qui passent toute l'année dans l'île.

Les malades, qui composent avec leurs familles la population flottante de l'île, arrivent non seulement du Nord, mais encore du Midi, l'hiver pour fuir les frimas de l'Europe, l'été pour échapper aux fièvres des côtes africaines. Madère réalise, en effet, l'idéal du climat tempéré. D'autres localités peuvent offrir une aussi faible différence calorifique entre la moyenne de l'été et la moyenne de l'hiver; mais je ne crois pas qu'aucun point du globe présente autant d'égalité dans la température moyenne du jour et de la nuit pendant toute la durée de l'année. Cet avantage exceptionnel peut s'attribuer au concours de trois circonstances : d'abord, l'influence du *gulfstream,* qui arrive ici des Antilles après s'être un peu infléchi vers le nord; ensuite, le régime des vents, qui, pendant l'été seulement, soufflent régulièrement du nord-est; enfin, l'énorme quantité de vapeurs qui, saturant l'atmosphère, forment un écran naturel, l'été pour tamiser les rayons du soleil, l'hiver pour entraver la radiation nocturne de la chaleur terrestre [1].

Funchal ne semble qu'une colonie ou plutôt un prolongement de l'Angleterre. C'est d'abord un point de relâche pour

[1] Une série d'observations, poursuivies à Funchal pendant une longue période d'années, a permis d'y constater : 1° que la température moyenne de l'année est d'environ 20° cent.; 2° que la température moyenne des mois les plus froids de l'année (janvier et février) dépasse 17° cent., et que la température moyenne des mois les plus chauds (août et septembre) n'atteint pas 22° cent.; 3° que, pendant les mois les plus froids, l'écart entre l'heure la plus chaude et l'heure la plus froide ne dépasse guère 6° cent.; enfin, 4° que jamais on n'a vu le thermomètre descendre au dessous de 8°, ni monter au dessus de 29°, à une heure quelconque de l'année. (V. *The climate and resources of Madeira,* par Michael C. Grabham. Londres, 1870, et *Madeira its climate and scenery,* par Robert White. Londres, 1857.)

Digitized by Google

la plupart des grandes compagnies anglaises qui font le service des côtes africaines et même de l'Amérique méridionale. Bien que l'île soit à 1,332 milles de Southampton et seulement à 534 milles de Lisbonne, elle n'entretient de communications à vapeur avec le Portugal qu'une ou deux fois par mois, alors que chaque semaine elle est abordée par deux ou trois lignes régulières de la Grande-Bretagne. Il faut environ une semaine pour se rendre d'Angleterre à Funchal, et, pourtant, les nombreux Anglais de toute catégorie qui viennent constamment chercher ici quelques semaines de repos ou de distraction ne se préoccupent pas plus de cette traversée que s'il s'agissait chez nous de passer un mois de vacances à Ostende ou dans les Ardennes. Bien que la Grande-Bretagne ait à peine occupé l'île pendant les dernières années du premier empire, Madère reste une station habituelle de sa flotte dans l'Atlantique, peut-être même la relâche préférée des officiers et des *midshipmen*, qui n'y touchent jamais sans un nombreux échange de *luncheons* à terre et de bals à bord. Enfin, tout le commerce de l'île est entre les mains de maisons anglaises qui, établies à Funchal depuis plusieurs générations, ont imposé aux insulaires leur langue et leur monnaie. Même entre eux, les indigènes ne se servent que d'argent anglais dans leurs transactions, et le billon de cuivre est la seule monnaie portugaise que j'aie rencontrée pendant tout mon séjour dans l'île.

II

Je consacrai mes premières journées à Funchal et à ses abords. On ne saurait dépeindre l'enchantement du voyageur qui vient de quitter, au cœur de l'hiver, les climats du Nord et qui débarque sans transition dans toute la magnificence d'un été perpétuel. Une atmosphère tiède, égale et parfumée; — une végétation aux formes nouvelles et variées, le caféier, le camphrier, le muscadier, le cannelier, le poivrier, la canne à sucre, le sagoutier, l'arbre à brosse et l'herbe des pampas qui viennent mêler la flore des tropiques au règne

Digitized by Google

végétal de l'Europe et de l'Australie; — les fruits les plus divers et les plus succulents, depuis la banane argentée, si supérieure aux fades productions des bananiers algériens, jusqu'à ces *custard apples*, dont la forme rappelle nos artichauts et dont le goût renferme une réminiscence de crême fouettée; — les fleurs les plus éclatantes et les plus parfumées, qui tantôt forment dans les champs une véritable haie de pierreries sauvages, tantôt jettent sur quelque vieux mur une draperie multicolore, associant sous un flot de verdure les tendres convolvulus aux éclatants bougainvillers et les cocardes cramoisies des geraniums aux grappes dorées des bigonias,—enfin un paysage à la fois grandiose et simple, qui, aux chaudes langueurs de son littoral, oppose, dans un cadre resserré, le charme austère de ses cimes neigeuses et de ses gorges tourmentées, — que faut-il de plus pour attirer et retenir quiconque ne recule pas devant un déplacement de quelques jours, lorsqu'il s'agit de contempler la nature dans une de ses plus glorieuses et plus séduisantes manifestations?

Nulle part je n'ai rencontré une pareille variété et en même temps une pareille harmonie dans la coloration des sites. Soit que l'humidité permanente de l'atmosphère tamise l'éclat des couleurs, soit qu'elle adoucisse le contraste des tons, nous voyons ici les teintes les plus tranchées, telles que le gris sombre des vignobles, le jaune verdâtre des cannes à sucre, le vert émeraude de la végétation arborescente et le rouge violacé des roches volcaniques, — sans compter les façades criardes des habitations, ni l'azur délicat du ciel et de la mer, — s'entremêler harmonieusement sur une palette dont l'extrême douceur égale l'extrême hardiesse. Quels sujets pour tenter et défier à la fois le pinceau de l'artiste, soit que, arrêté sur un vieux pont couvert de plantes grimpantes, il plonge ses regards dans les méandres encaissés des *barrancos* à sec, soit que, gravissant un des cônes égrenés à l'ouest de la baie, il embrasse à la fois la mer frissonnante, la côte endormie sous l'éclat du jour, la ville plongée dans un bain de verdure, les montagnes aux flancs déchiquetés et aux cimes audacieuses.

Digitized by Google

Les vapeurs mobiles qui tournoient continuellement au dessus de la région centrale accroissent encore cette diversité des couleurs par leurs effets changeants d'ombre et de lumière. Presque chaque soir, à l'heure de notre dîner, les derniers rayons du soleil jetaient sur les falaises des *Desertas*, par delà les eaux azurées de la baie, une gamme de nuances dorées, roses, lilas et pourpres, qui faisaient songer à la réverbération de quelque immense foyer électrique. Mon voisin de table, amateur enthousiaste s'il en fut, se précipitait alors sur sa boîte à couleurs et courait s'installer près du rivage. Mais, comme ces reflets fugitifs ne manquaient pas de s'évanouir ou de se transformer avant qu'il eût le temps de les fixer dans son album, il ne tardait pas à revenir, l'oreille basse, en maugréant sur sa soupe froide et sur son dîner interrompu, — quitte à recommencer le lendemain avec un égal succès.

Détail bizarre, les plus beaux arbres de Funchal se trouvent dans le cimetière des étrangers. A voir les dimensions colossales des palmiers et des araucarias qui ombragent le seuil de ce champ funèbre, on dirait que la vie humaine, moissonnée dans sa fleur, a le don particulier de transmettre au monde végétal sa séve tarie avant l'âge. Je n'aurais su imaginer une promenade plus mélancolique, et cependant elle est indispensable pour compléter la physionomie de Madère. A travers ces longues et lugubres avenues formées par des colonnes brisées, des croix de marbre, des obélisques de granit et des pierres murales recouvertes de plantes grimpantes, on sent passer, avec le souffle de la mort, comme une lamentation d'âmes qui n'ont pas vécu. La plupart des inscriptions funéraires accusent dix-sept à vingt-six ans, le plus bel âge de l'existence! Au delà de trente ans, on ne trouve plus que des résidents anglais et quelques victimes de la *coast fever;* encore est-il rare que ces dernières dépassent la quarantaine. Les épitaphes sont, en général, d'une sobriété qui ajoute encore à leur triste signification : un lis brisé, avec un nom de jeune fille et une date! Parfois une de ces plaintes touchantes qui vont au cœur, ou une sentence

Digitized by Google

de la Bible, gravée sur une dalle de basalte, sont l'unique témoignage des douleurs enfouies sur cette terre étrangère. Comme toujours, le ridicule côtoie ici le sublime. Je me rappelle cette inscription où le défunt tient bien peu de place :

x***, MIDSHIPMAN
DU VAISSEAU LE ***
COMMANDÉ PAR
LE CAPIT. *** COMMANDEUR DU TRÈS HONORABLE ORDRE DU BAIN, ETC.

Funchal ne renferme aucun monument digne d'attention, ni même aucune curiosité qui mérite d'arrêter le voyageur, sauf peut-être la prison, qui révèle un état tout à fait primitif du régime pénitentiaire. Les prisonniers, enfermés dans une salle basse et séparés de la rue par un simple grillage, sont en libre communication avec les passants, sous la surveillance d'une sentinelle. Ils consacrent leur temps à fabriquer, avec de la paille, de petits ouvrages qu'ils vendent à travers leurs barreaux. On me montra dans un coin un des rares meurtriers que Madère ait produit depuis longtemps; c'était un homme entre deux âges, qui subissait une condamnation à vie et qui semblait assez content de son sort. Il paraît qu'il avait tué sa femme dans un accès de jalousie. En général, les actes de violence sont presque inconnus dans l'île, où l'égalité du climat semble avoir réagi sur l'humeur des habitants. Doux, sobres, indolents, polis et rusés, les insulaires rappellent beaucoup moins au moral leurs congénères de la Péninsule ibérique que les populations de l'Italie septentrionale, notamment de la Lombardie et surtout de la Toscane.

L'instruction populaire laisse énormément à désirer, ainsi qu'au reste chez toutes les populations d'origine ibérique. Les lois portugaises, comme on sait, sont extrêmement libérales; mais il s'en faut que les mœurs soient ici aussi avancées que les lois. Longtemps, les restes des hérétiques qui mouraient dans l'île furent jetés à la mer pour ne pas souiller un sol orthodoxe. Quand le gouverne-

Digitized by Google

ment accorda aux Anglais l'emplacement de leur cimetière actuel, on dut faire intervenir la troupe pour protéger les premiers enterrements protestants contre l'exaspération des masses. A une époque plus rapprochée encore, une populace fanatisée envahit et saccagea l'habitation d'un docteur écossais que le clergé accusait de propagande en faveur du protestantisme. Aujourd'hui, toutefois, les habitants de Madère doivent être habitués à l'exercice des cultes hérétiques, car Funchal ne contient pas moins de quatre églises protestantes appartenant à des communions différentes.

Au physique, le type des habitants est franchement portugais. Les hommes, sans offrir rien de remarquable dans leur physionomie ou dans leur stature, sont robustes, nerveux et, en général, bien proportionnés ; ils ne manquent même pas de pittoresque, avec leur calotte noire surmontée d'une pointe en drap qui ressemble à un petit paratonnerre. Mais la beauté comme la grâce font complétement défaut à leurs femmes, ou trop grasses ou trop maigres, et jaunes comme le safran.

La classe supérieure mène une vie indolente et retirée, les hommes dans leur club, les femmes derrière leurs jalousies. Inutile d'ajouter qu'il n'y a ni rapports, ni contacts entre la société indigène et les visiteurs ou résidents étrangers. Ces derniers sont, du reste, assez nombreux pour se suffire à eux-mêmes. Chaque après-midi, on voit s'éparpiller aux alentours de Funchal, et principalement sur la *New road,* qui contourne la baie à l'ouest de la ville, une foule brillante de promeneurs et de promeneuses, à pied, à cheval, en palanquin, et même en *bullock cars*. Les voitures sont complétement inconnues dans l'île, pour cette bonne raison que, sauf un petit morceau macadamisé de la *New road,* il n'y existe pas de voie carrossable : les rues, les routes, les sentiers, les places publiques, tout est pavé d'horribles petits cailloux inégaux, aux angles vifs et à la pointe glissante, qui détruisent tout l'agrément des excursions pédestres. Les malades et les femmes sortent en palanquins ou en hamacs. Le *palanquin* est une sorte de chaise longue en osier, garnie de rideaux et de coussins; il est suspendu,

Digitized by Google

comme une corbeille à une perche dont chaque extrémité repose sur l'épaule d'un porteur. Les hamacs, dont la forme est suffisamment connue, sont transportés par le même système ; mais ils sont plus confortables, d'abord, par la position inclinée de leur occupant, ensuite, à cause du filet, qui remplace l'osier dans leur confection et qui se plie mieux aux mouvements du corps. J'ai été tout surpris de voir avec quelle facilité les porteurs de ces véhicules s'engageaient dans de vrais chemins à casse-cou. Lorsqu'ils veulent prendre un instant de repos, ils placent les extrémités de la perche sur des bâtons fourchus qu'ils tiennent constamment à la main et qu'ils fichent en terre dès qu'ils s'arrêtent. Quant aux *chars à bœufs*, ce sont moins des chars que des caisses, car, dépourvus de roues et posés à plat sur le sol, ils se contentent de glisser, avec mille cahotements, à la suite de leur pesant attelage. Quelques uns ne manquent pas d'une certaine élégance avec leurs draperies de diverses couleurs ; ce sont les équipages de gala usités par les familles riches.

Je vis, un jour, une noce, qui n'en comptait pas moins de douze, se diriger à la file vers la cathédrale. L'équipage de la mariée, qui était peint en blanc, tranchait sur les couleurs sombres des autres chars ; il était traîné par quatre bœufs d'une égale blancheur.

III

Madère offre à ses visiteurs un grand nombre d'excursions charmantes. Le troisième jour de mon arrivée, je profitai d'un temps splendide pour visiter le *petit Curral*.

On donne ici le nom de curral à des vallées ou plutôt à de profondes gorges qui entaillent le massif central. Ces gorges sont généralement traversées par une *ribeira* qui, dans les temps de sécheresse, se traîne languissamment à travers les blocs de basalte épars au milieu de son lit ; mais qui, à la suite des grandes pluies, se transforme en un torrent impétueux. Funchal, bâtie sur l'embouchure de trois *ribeiras*, fut ainsi dévastée, dans une nuit d'octobre 1809, par

Digitized by Google

une effroyable inondation qui détruisit les ponts, ravagea les cultures, renversa de nombreuses habitations et noya une quantité d'habitants. On parle d'une maison qui, entraînée tout d'une pièce par le torrent, resta pendant quelques minutes encore à flotter sur les eaux de la baie avec des lumières visibles aux fenêtres des étages supérieurs.

Si l'on remonte le cours de ces capricieux ruisseaux, on ne tarde pas à voir leur lit s'encaisser et se rétrécir. Les parois de la vallée qui les enserre s'élèvent des deux côtés en une suite régulière et parallèle de terrasses inclinées que séparent des murs abrupts de basalte; de là une régularité de lignes qui ajoute encore au charme romantique des contrastes entre les teintes du roc et de la végétation. Les terrasses inférieures sont occupées par des plantations de vignes ou des bosquets de bananiers qui, plus haut, cèdent la place aux cactus, aux lauriers et aux graminées.

Le petit Curral, qui est un excellent spécimen de ces vallées, se ramifie vers sa partie supérieure en trois branches, qui forment, par leur réunion, un cirque sauvage comme certains *glens* de l'Écosse. Quand je l'eus franchi à mi-côte, par un sentier qui nous offrait de merveilleuses échappées dans la direction de la baie, je me dirigeai vers Notre-Dame du Mont, grande église portugaise dont les tours bizarres s'aperçoivent de loin en pleine mer et dont le péristyle monumental offre un des panoramas les plus gracieux de l'île sur tout le bassin de Funchal, entre les promontoires de la Cruz et de Brazen head.

Cependant, l'heure était assez avancée et je commençais à craindre de ne pas être de retour avant le soir, quand mon guide me proposa de revenir *en traîneau*. Dès qu'il s'agit ici de traverser ou même d'atteindre la région centrale — que ce soit en palanquin, en char à bœufs, à cheval ou même à pied, — les pentes sont si escarpées que force est de suivre des chemins en lacet taillés sur les flancs de la montagne. Ces zig-zags sont généralement coupés par une route qui, malgré l'inclinaison du terrain, va en ligne droite de la cime à la base : c'est le chemin des traîneaux, qui permet de

Digitized by Google

redescendre, en quelques minutes, des escarpements gravis en une heure. A mon arrivée devant la « station », on tira d'un hangar une sorte de petit char-à-banc sans roues, où je m'installai avec mon guide. Deux naturels se placèrent derrière le traîneau, pour le diriger et le retenir, plutôt que pour le pousser, car la pente est assez inclinée pour que, une fois lancé, le véhicule glisse de lui-même avec une rapidité vertigineuse jusqu'au bas de la descente.

A peine eus-je donné le signal du départ, que je vis fuir à mes côtés, comme dans la Ballade de Murger, les silhouettes fantastiques des rochers, des maisons, des arbres, et, *en moins de dix minutes,* je me trouvai à *six cents mètres plus bas* devant les premières rues de Funchal. Ce mode de locomotion, un des plus originaux que j'aie rencontrés dans le cours de mes voyages, est fort usité sur tout le pourtour de l'île. Dans la descente que je viens de décrire, nous traversâmes même un petit village, dont la grande rue était formée par cette vraie montagne russe, et nous rencontrâmes plusieurs lourds traîneaux de bois qui eurent à se ranger pour ne pas arrêter notre course.

Un autre jour, par une matinée plus torride, que de coutume, je me joignis à une nombreuse société qui s'en allait en pique-nique à la villa du Palhiero, les hommes à cheval, les dames en palanquin. Pour atteindre cette villa, qui ne s'élève pas à moins de cinq cents mètres dans les montagnes orientales de l'île, nous eûmes d'abord à traverser la région des *quintas,* charmants pied-à-terre qui forment un faubourg de Funchal. Ils sont généralement loués à la saison ou à l'année par des familles qui viennent disputer à la terrible phthisie la vie d'un époux ou d'un enfant. Avec les couleurs vives de leur façade, les gracieux panoramas de leur terrasse et les ombrages fleuris de leur jardin, qui devinerait que ces vrais nids d'amoureux, faits pour abriter le bonheur et la jeunesse au sein d'un éternel printemps, sont trop souvent l'asile de la souffrance et l'antichambre de la mort?

Aux Quintas succédèrent des gradins couverts de vignobles et parsemés de riantes chaumières. Je remarquai sur les

Digitized by Google

murs de soutènement d'innombrables croix blanches, peintes à la chaux, qui, paraît-il, ont pour but d'écarter l'oïdium; heureusement que, instruit par l'expérience, le vigneron y ajoute aujourd'hui l'emploi des procédés chimiques.

La vigne fut probablement introduite à Madère dès 1425, avec des plants coupés à Chypre. Toutefois, trois siècles plus tard, elle ne devait pas encore avoir une grande valeur, s'il faut en juger par l'affirmation d'un voyageur anglais qui, en 1720, obtint deux *pipes* (la *pipe* est une pièce d'environ 550 bouteilles) pour deux costumes usés et deux vieilles perruques! Vers le milieu de ce siècle, il y eut un moment où les vignobles de Madère produisaient jusqu'à 25,000 quintaux par an. Malheureusement, au printemps de 1852, apparut l'oïdium qui, en quatre années, ravagea toutes les plantations de l'île, si bien que les habitants, au désespoir, remplacèrent partout la vigne par la canne à sucre. Le vin de Madère n'en devint ni moins abondant, ni plus cher en Europe; on en fabriqua peut-être un peu plus dans les laboratoires de Cette, et les seules personnes à s'apercevoir de cette révolution viticole furent les vrais amateurs qui s'approvisionnaient directement dans l'île. Heureusement pour ces derniers, la vigne commence aujourd'hui à regagner partout le terrain qu'elle avait abandonné à d'autres cultures; toutefois, elle ne donne plus des crus aussi estimés que par le passé, soit que les plants n'aient pas encore atteint l'âge convenable, soit que le vin se ressente du soufre répandu à profusion contre un retour éventuel de l'oïdium.

On ne saurait se figurer en Europe le fumet velouté du bon vieux madère, encore dégustable aujourd'hui chez les riches *merchants* de l'île, qui le réservent précieusement pour les grands jours de leur propre table. Actuellement, une pipe de bon madère, achetée sur les lieux, revient de mille à quinze cents francs. La vendange se fait en septembre; on prétend que les lézards et les rats — la « vermine », comme on dit à Madère — détruisent presque un cinquième de la récolte; le reste est assez abondant pour fournir près de 10,000 *pipes* par an. Quand le jus a été extrait, on verse de

Digitized by Google

l'eau sur le résidu et il en résulte une liqueur plus forte que saine, l'*agoa-pe*, dont se régalent les classes inférieures. Après la fermentation, on clarifie le vin avec des œufs, du sang de bœuf et du sulfate de chaux ; enfin, au bout de six mois, on y ajoute 2 1/2 p. c. d'eau-de-vie. Les qualités inférieures sont expédiées à Hambourg, où il paraît qu'on les transforme en excellents vins de Rhin. Parmi les crus les plus estimés, nous citerons le *Sercial*, un vin clair et sec qui vaut de 2,000 à 2,500 francs la *pipe*, le *Tinta*, ou bourgogne de Madère, qui vaut 1,200 francs et au delà ; enfin, le Madère proprement dit, formé par un mélange de raisins bleus et blancs ; il gagne à vieillir et se vend de 1,000 à 3,000 francs la *pipe*, suivant l'année.

Cependant, le site commençait à s'escarper, la vigne disparut et devant nous se dressèrent des escarpements rocheux, dont les moindres interstices étaient envahis par les feuilles élancées de l'aloès ou par la végétation charnue du cactus. Parvenus au sommet de la gorge, nous traversâmes quelques bosquets de châtaigniers pour entrer bientôt dans des bois de pins, aux ombres rafraîchissantes et aux senteurs balsamiques qui rappellent les pays du Nord. Tout à coup, comme le sol paraissait se replier devant nous, j'aperçus, à travers une éclaircie, un groupe d'îlots suspendus dans les airs. Un instant je crus à un effet de mirage. Mais c'était bel et bien les *Desertas*, qui se détachaient, avec une apparence de nuages, sur un horizon uniforme d'azur pâle, constitué par une dégradation réciproque du ciel et de la mer.

Un instant après, nous pénétrions sous les longues allées du Palhiero. Bien que la villa fût inhabitée depuis plusieurs mois, le parc était admirablement entretenu, les allées ratissées, les taillis émondés, les parterres remplis de fleurs. Pendant que mes compagnons s'éparpillaient sur l'herbe fraîche des pelouses, je ne me lassais pas d'errer sous ces beaux ombrages où les taillis de chênes-liéges alternaient avec les bouquets de pins et d'araucarias — sans parler des camélias, à l'envergure démesurée, qui effeuillaient leurs pétales roses et blancs sur les groupes de promeneurs assis à leurs pieds.

Digitized by Google

Je m'étonnais de voir un semblable Éden abandonné de ses occupants sous prétexte d'hiver, quand j'eus soudain un échantillon des désagréments que le climat de Madère inflige à cette altitude pendant la mauvaise saison. Comme nous venions d'entamer le *lunch,* assis à l'ombre d'un magnifique camélia; un des nôtres, parti à la recherche de je ne sais plus quel ustensile égaré, revint en criant :

« Sauvez-vous, voilà le nuage qui descend ! »

En un clin d'œil, paquets de *sandwiches,* bouteilles à peine débouchées, verres aux trois quarts pleins, bourriches encore vierges du couteau, toutes les merveilles de notre festin se trouvent abondonnées sur l'herbe, avec la vaisselle et les paniers, et nous voilà hélant nos hommes en nous précipitant vers la villa pour y chercher un refuge temporaire. Peines perdues, nous n'avons pas fait vingt mètres que le soleil disparaît et, quelques pas plus loin, nous sommes enveloppés dans des flots de brume qui se transforment d'abord en pluie glaciale, puis en neige à demi fondue. Heureusement une station de traîneaux n'était pas éloignée, et bientôt nous nous trouvâmes glissant, avec la rapidité d'une flèche, vers la lisière de l'île. Jamais je n'ai ressenti une variation de température plus prompte, ni plus voluptueuse. Ce fut d'abord un bain de vapeur, qui, succédant brusquement aux rafales de givre, vint délicieusement fouetter nos visages et pénétrer nos membres transis; puis, soudain, émergeant de cette brume de plus en plus tiède, nous débouchâmes tout éblouis sur la région du littoral, cù, depuis le matin, aucun nuage n'avait assombri l'éclat du soleil.

IV

L'excursion la plus pittoresque et en même temps la plus instructive qu'offrent les environs de Funchal, c'est, sans contredit, la visite du grand Curral ou *Curral das Freiras.* Je résolus de m'y rendre par le pic de los Bodes, qui, jeté sur les parois occidentaux de la vallée, permet de l'embrasser

Digitized by Google

dans toute son étendue. Parti de grand matin avec un guide, je quittai le bassin de Funchal, dans la direction de l'ouest, pour traverser sur un beau viaduc le torrent que le Curral envoie se jeter dans la mer près de Camara de Lobos; puis, par une route glissante et raboteuse, je remontai — jusqu'à une petite villa isolée, entourée de riches parterres et surnommé à juste titre le *Jardin de la Serra,* — une sauvage et profonde vallée, la Serra d'Agoa, qui s'enfonce dans la montagne parallèlement au grand Curral. Les routes qui traversent cette partie du pays ont à franchir des pentes moins considérables qu'à l'est de Funchal; elles s'élèvent généralement en ligne droite, entre deux murs de pierres basaltiques qui supportent un treillis horizontal de vignes. En été, ces galeries au toit de pampres doivent être d'une exquise fraîcheur; mais dans la saison où les vignobles sont dégarnis de feuilles, elles laissent le passant exposé aux rayons du soleil, en même temps qu'elles lui coupent la brise de mer. Aussi arrivai-je tout haletant au bois de pins qui couvre les premières pentes de los Bodes, heureux d'échanger enfin le brûlant cailloutis d'une route fastidieuse contre la mousse veloutée d'une fraîche forêt. Le pic de los Bodes est tout simplement le sommet de l'arête qui sépare du grand Curral la Serra d'Agoa. Je trouvai sur sa cime un petit plateau qui, s'abaissant vers le nord, laissait entrevoir dans un lointain brumeux une rangée de cimes noires et décharnées. Comme je continuais à m'avancer, mon guide me retint tout à coup par le bras et, au même instant, je vis s'entrouvrir à mes pieds un précipice ou plutôt une fente colossale de deux mille pieds, qu'on eût dit taillée à la hache dans les flancs de l'île.

C'est un tableau d'une véritable grandeur. Vers le sud, les parois s'ébrèchent pour livrer passage aux eaux du Curral; mais, vers le nord, la vallée se bute contre une infranchissable barrière d'aiguilles abruptes et déchiquetées — les plus hautes cimes de l'île — qui voilent leurs têtes dans les brumes, comme autant de noirs géants à la cuirasse constellée de neige. Les flancs du Curral, sauf là où des

Digitized by Google

éboulis séparent les gradins superposés du basalte, s'élèvent à pic jusqu'aux rebords des plateaux supérieurs ; çà et là, pourtant, de lourds contreforts aux arêtes effilées descendent des falaises où ils s'adossent jusqu'au lit du torrent, qu'ils forcent à se rétrécir ou à se détourner. Partout où la végétation trouve un talus pour prendre pied, ses teintes d'émeraude ne font que mieux ressortir les surfaces sombres et luisantes des parois voisines. Au centre du cirque que la vallée forme en s'évasant vers son extrémité supérieure, on aperçoit une chapelle entourée de quelques cabanes et bordée de vertes prairies. Loin de nuire à la sauvagerie du site, la présence de cette petite agglomération permet seule à l'œil de concevoir les véritables proportions d'un cadre qui le déroute et l'écrase par la bizarrerie de ses lignes. — Le murmure de la brise qui se jouait dans le feuillage des pins et le fracas des eaux qui glissaient sur les fentes de la vallée, interrompaient seuls le silence de cette solitude.

Le grand Curral, qui évide si profondément le massif central de l'île, est naturellement un champ de bataille où s'empoignent les partisans respectifs des *cratères de soulèvement* et des *cratères d'éruption*. A en croire les premiers, l'île entière est sortie des eaux en un jour, sous la pression des gaz souterrains qui l'ont gonflée en ampoule avant de faire explosion par sa cime. Le Curral das Freiras ne serait alors que le résultat d'un étoilement provoqué, par une force venue d'en bas, dans les terrains ainsi distendus et crevassés.

A en croire les seconds, Madère s'est formée, au contraire, comme toutes les montagnes volcaniques dont on a pu suivre de près les développements naturels. Ce sont des éruptions successives qui, accumulant couche par couche les produits pulvérulents ou liquéfiés des forces souterraines, ont graduellement exhaussé l'île au dessus des flots. Le principal orifice de ces éruptions devait se trouver à la cime, par conséquent, vers l'espèce de cirque qui s'ouvre à l'extrémité supérieure du grand Curral. Quant à la vallée qui forme le débouché de ce cirque, il est possible que sa direction soit due à des tremblements de terre ou même à l'ouverture de

Digitized by Google

quelque fissure volcanique; mais ses formes et ses dimensions actuelles ne peuvent être attribuées qu'à l'action lente et continue de l'érosion atmosphérique.

A l'appui de cette dernière hypothèse, on fait valoir que le grand Curral n'est pas une vallée rectiligne comme le serait toute fissure produite par une pression de bas en haut. De plus, sauf à son point d'origine, où il se confond peut-être avec l'emplacement de l'ancien cratère, il s'élargit à mesure qu'il se rapproche de la mer, tandis qu'une crevasse, produite par étoilement, doit se rétrécir à mesure qu'elle s'écarte du centre. Ainsi que l'observe sir Charles Lyell, les formes du grand Curral et des autres vallées, qui déchiquettent le centre de l'île, ne diffèrent en rien des caractères observables dans certaines vallées des Alpes et des Pyrénées, évidemment creusées en dehors de toute intervention volcanique. Sans doute l'esprit ne conçoit pas sans peine l'énormité du travail que les agents atmosphériques ont dû exécuter pour modeler un abîme de pareille dimension. Mais il faut songer d'abord à la puissance destructive des pluies qui, tombant presque sans relâche sur la cime de l'île, doivent, pour gagner la mer, descendre une pente d'environ 2,000 mètres sur une simple distance de deux lieues, ensuite à l'innombrable quantité de siècles qui ont vu continuer cette œuvre de dégradation quotidienne. On ne possède, en effet, aucun témoignage historique d'une éruption qui aurait éclaté dans les parages de l'île, et les seuls végétaux qu'on ait trouvés ensevelis dans les produits volcaniques remontent aux derniers âges de l'époque tertiaire. Bien plus, on n'a même jamais constaté dans l'archipel ces émanations de gaz et ces sources d'eaux minérales qui survivent si longtemps dans les pays de volcans aux dernières manifestations des phénomènes éruptifs. Espérons que ce long sommeil des forces souterraines n'aboutira point à un brusque et terrible réveil, comme autrefois sur ce Vésuve tout enguirlandé par les vignobles des insouciants Pompéiens.

Digitized by Google

V

Mon excursion au grand Curral fut favorisée par le dernier beau jour que je vis à Madère. Le mois de mars est ici le mois pluvieux par excellence. Funchal et le littoral en furent quittes pour quelques averses journalières; mais les nuages descendirent jusqu'à mi-côte des montagnes, tandis que la cime, à peine visible dans de rares éclaircies, revêtait un éclatant manteau de neige. J'avais projeté un tour complet de l'île; mais, devant la persistance du mauvais temps, je dus me borner à quelques excursions dans les environs de la baie. La côte qui s'étend à l'ouest de Funchal est extrêmement curieuse à longer en canot. Le basalte, rongé par les flots, s'y découpe en falaises abruptes, en grottes sombres, en promontoires déchirés, en îlots et en récifs qui, par leurs formes prismatiques, reproduisent ces chaussées de géants si fréquentes dans les terrains de formation ignée, là où ils sont rongés par les torrents ou par les vagues. Quand on a doublé l'îlot fortifié du Loo Rock, qui forme un objet si proéminent au sud-ouest de la baie, on ne tarde pas à atterrir dans une crique surnommée la Forge, à raison du curieux phénomène qui s'y observe. Chaque fois qu'une vague s'y engouffre dans une caverne creusée au niveau de la mer, l'air refoulé par cette invasion s'échappe vers l'extérieur, à travers une étroite fissure de la voûte, avec un bruit intermittent, semblable au choc du marteau sur l'enclume; pour peu que la vague soit un peu forte, cette expulsion d'air ouvre même le chemin à toute une colonne d'eau qui retombe en gerbe sur les falaises voisines. Insidieusement dirigé par un mauvais plaisant sur une pointe de roc qui dominait la fissure, j'appris bien vite à mes dépens ce qu'on nomme ici le baptême de l'étranger. On dirait que la nature a voulu imiter les « surprises » de quelques parcs italiens, où l'on ne peut s'asseoir sur certains bancs sans recevoir une douche sur la tête ou un jet d'eau dans le dos. — Un peu plus loin s'élèvent les

Digitized by Google

splendides falaises du Capo Girao, qui surplombent de deux mille pieds le petit village de Camera de Lobos.

Enfin arriva le navire qui devait me permettre de continuer ma route sur d'autres parages, et je quittai Madère sans regrets, malgré les charmes de sa nature et les agréments de sa colonie étrangère. Il n'est jamais fort gai de vivre au milieu des malades, et les hôtels de Funchal ne sont guère que des maisons de santé. D'ailleurs, cette constante humidité de l'air, véritable atmosphère de serre chaude, qui agit comme un baume sur les poumons ulcérés, semble, au contraire, irriter le système nerveux des constitutions valides.

Madère semble appelée, par son climat exceptionnel, à prendre un développement de plus en plus considérable comme station sanitaire pour les affections de poitrine. Mais il ne faudrait pas s'imaginer qu'elle soit sur le point de devenir l'hôpital de l'Europe. La perspective d'une longue traversée en éloignera longtemps encore les peuples qui n'ont pas, comme les Anglais, l'habitude et le goût des déplacements maritimes. Toutefois, il ne faut désespérer de rien. L'établissement du premier câble télégraphique entre la France et l'Angleterre n'était pas, pour son époque, une entreprise moins audacieuse que l'exécution du tunnel aujourd'hui projeté entre les deux rives de la Manche. Or, actuellement, un réseau de fils électriques unit, à travers les océans, tous les continents du globe. Qui peut nous assurer qu'un jour, l'art des tunnels sous-marins ne viendra pas détrôner la construction des grands vapeurs transocéaniques? Qui peut même dire si, tôt ou tard, on ne raccourcira pas la route des antipodes par un chemin de fer qui, tout en donnant satisfaction aux lois de la gravité, passera par le centre de la terre, avec embranchements sur les principaux points de la surface, Madère compris. On a vu des exploits non moins extraordinaires... dans les voyages de Jules Verne.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

POÉSIES D'HORACE.

A MÉCÈNE

(Livre I, Ode I.)

Mécène, issu d'une race de rois,
Toi mon recours et ma gloire à la fois,
Plus d'un se plaît, du haut d'un char épique,
A soulever la poussière olympique,
Et s'il évite, avec la roue en feu,
La double borne où se romprait l'essieu,
La palme insigne, entre toutes féconde,
L'élève au rang des dieux, maîtres du monde.
Tel s'applaudit lorsqu'aux plus hauts honneurs
Il est porté par la foule mobile;
Tel est heureux si l'Afrique fertile
Livre aux greniers qu'il possède à la ville
Le blé fauché par ses noirs moissonneurs,
Et tel se fait une joie éternelle
De cultiver sa terre paternelle.
Jamais aux champs rien ne l'arracherait;
Tout l'or d'Attale en vain le tenterait,
Et nul sur lui n'aurait assez d'empire
Pour qu'à son gré, timide matelot,
Il affrontât sur le meilleur navire
L'onde eubéenne et la roche et le flot.
Le trafiquant dont la crainte s'empare
Quand l'âpre Auster trouble la mer d'Icare,
Vante la vie et le calme enchanté
Qu'il goûte au sein de son humble cité;
Mais sur sa nef que bientôt il répare,
Las de souffrir la triste pauvreté,
Vers d'autres bords il s'éloigne et s'égare.

Digitized by Google

N'en est-il point qui ne dédaignent pas
Le vieux massique et qui, pour leurs ébats,
Du jour ouvrable abrégent la durée,
Couchés ici sous l'ombrage ou là-bas
Dans l'antre frais d'une source sacrée?
Le plus grand nombre a surtout pour amour
Les camps où sonne à chaque heure du jour
L'aigre clairon, la trompette acérée
Retentissant ensemble ou tour à tour,
La guerre enfin, des mères exécrée.
L'ardent chasseur bravera les frimas,
Sans plus songer à sa tendre compagne,
Soit que sa meute à travers la campagne
Lance le cerf et s'acharne à ses pas,
Soit qu'elle traque, aux flancs de la montagne,
Le sanglier échappé de ses lacs.
Moi, qui me joins aux dieux des hautes sphères,
De par le lierre acquis aux doctes fronts,
Les bois ombreux, les nymphes bocagères,
Mêlant le pas de leurs danses légères
Aux bonds joyeux des satyres si prompts,
M'écartent, moi, des approches vulgaires,
Pourvu qu'Euterpe anime sans repos
La double flûte à ses lèvres facile,
Que Polymnie, à mon appel docile,
S'exerce encor sur le luth de Lesbos.
Que si ta voix, pour mes essais métriques,
Me place au rang des poètes lyriques,
Mécène, alors, de mon front orgueilleux,
Je frapperai les astres dans les cieux.

A THALIARQUE.

(Livre I, Ode IX.)

Vois le Soracte au loin par la neige blanchi,
Les bois où les rameaux sous le faix ont fléchi,
Le fleuve qui dans la vallée
Suspend son cours, saisi par la gelée.

Digitized by Google

Chasse le froid, remplis de bois l'âtre joyeux.
Que l'amphore sabine aux anses géminées
Te verse plus qu'avant d'un vin de quatre années,
Et laisse tout le reste aux dieux.

Dès qu'ils auront calmé, pour la saison fleurie,
L'ardent combat des vents et des flots en furie,
Ni l'ormeau des temps révolus,
Ni le cyprès ne s'agitera plus.

Toi, ne recherche point ce que demain t'apprête.
Savoure chaque jour qui s'ajoute à tes jours.
Jeune encore, ne fuis ni les douces amours,
Ni la danse et les chants de fête.

La vieillesse est si loin delà ton horizon.
A toi donc, Thaliarque, en ta verte saison,
Le champ de Mars, les avenues,
Les doux propos aux heures convenues,

Le rire affable et gai qui, sur la fin du jour,
Te décèle en son coin l'espiègle jeune fille,
Peu tenace à défendre ou la bague ou l'armille
Que tu veux pour gage d'amour.

LA PROPHÉTIE DE NÉRÉE.

(Livre I, Ode XV.)

Le perfide berger courait l'humide plaine
Où, traître envers son hôte, il entraînait Hélène
Sur ses vaisseaux issus des bois du mont Ida,
Lorsqu'arrêtant des vents l'infatigable haleine,
Nérée ainsi le gourmanda :

« Tu mènes vers ton seuil, sous de fâcheux auspices,
Celle qu'au loin la Grèce, assemblant ses milices,
Ira reconquérir jusqu'au milieu des tiens,
Résolue à briser tes noces, tes complices
Et l'antique État des Troyens.

Digitized by Google

« Hélas! que de sueurs pour le coursier rapide,
Pour le vaillant guerrier! Au peuple dardanide
Que de bûchers, hélas! prépare ton erreur!
Déjà Pallas apprête à la fois son égide,
Son char, son casque et sa fureur.

« Fier de plaire à Vénus, si chez toi tu n'entames,
Les cheveux ondulés, que des chants doux aux femmes,
Alternant les accords du luth et de la voix,
En vain y voudras-tu fuir les pesantes lames
Et les dards aigus des Crétois,

« Les sinistres clameurs des luttes sanguinaires,
La poursuite d'Ajax, ses assauts téméraires,
A ton tour, mais trop tard, subissant le trépas,
Tu souilleras un jour tes cheveux adultères
Dans la poussière où tu mourras.

« Vois-tu derrière toi Nestor qui te menace,
Ulysse désormais le fléau de ta race?
Ils te pressent déjà, ces superbes rivaux,
Teucer et Sthénélus, combattant plein d'audace,
Habile à dompter les chevaux.

« Tu sauras les hauts faits que Mérion opère;
Mais voilà qu'apparaît, plus vaillant que son père,
Le fougueux Diomède, intrépide entre tous,
Qui brûle de te joindre et chaque jour espère
Que tu tomberas sous ses coups.

« Et toi, comme le cerf qui fuit à perdre haleine
Au seul aspect d'un loup sur la côte prochaine,
Tu fuiras le héros et ses bouillants défis,
Éperdu, haletant, faussant à ton Hélène
Les promesses que tu lui fis.

« Achille sur sa flotte, à la colère en proie,
Prolongera les jours des matrones de Troie.
Mais après les hivers que le sort mesura,
Les Grecs incendiant ton refuge avec joie,
Pergame entière brûlera. »

Digitized by Google

RÉGULUS.

(Livre III, Ode V.)

Jupiter règne au ciel; sa foudre nous l'enseigne;
Mais Auguste est pour nous un dieu toujours présent.
Il a rangé sous notre enseigne
L'altier Breton et le Parthe écrasant.

Les soldats de Crassus, victimes avilies,
Qu'une épouse barbare a séduits à leur tour,
O sénat! ô mœurs affaiblies!
Ont pu là-bas se fixer sans retour!

Le Marse et le Samnite, esclaves d'un roi mède,
Dans les rangs d'ennemis, leurs beaux-pères alors,
Perdus pour nos camps sans remède,
Ont pu vieillir en gardant d'autres bords!

Vesta, les boucliers sous la sainte coupole,
Le nom, l'habit romain, leur âme oubliait tout,
Et Jupiter au Capitole
Et Rome au long du Tibre étaient debout!

Ferme et fier, Régulus pressentait cette honte
Le jour où, repoussant un indigne traité,
Il prédisait à quel mécompte
Un tel exemple eût conduit la cité.

« La milice, dit-il, qu'a trahi son courage,
Captive, doit périr sans pitié dans les fers.
J'ai vu nos drapeaux à Carthage
Aux murs d'un temple à la risée offerts,

« Les armes par milliers aux nôtres retirées
Avant qu'ils eussent dû subir de longs assauts,
Et des Romains dans ces contrées
Marchant, les bras attachés sur le dos.

« J'ai vu notre ennemi rouvrant partout ses portes
Semer en paix le sol foulé par nos soldats.
Que l'or rachète nos cohortes,
Les verrez-vous plus braves aux combats?

Digitized by Google

« Non, vous ajouterez à l'opprobre la perte.
La laine dont la pourpre a rougi la blancheur,
De la teinte une fois couverte,
Ne reprend point sa première fraîcheur.

« C'est le sort du guerrier dont l'âme est dégradée :
Le courage abattu ne s'y relève pas.
Si, des rêts à peine évadée,
La biche aspire à de sanglants combats,

« Certe, il sera vaillant, celui qui sans carnage
S'est rendu dès l'attaque aux rusés Africains,
Et, libre, il domptera Carthage,
Lui qui souffrit qu'on garrottât ses mains,

« Lui qui n'a su comment à la mort on commande
Et qui, durant la guerre, a traité de la paix.
O honte! ô Carthage la grande!
Par nos revers plus grande que jamais. »

On dit qu'à ses regards, de même qu'un infâme,
Exclu comme captif du nombre des Romains,
Il rebuta sa chaste femme
Et ses enfants qui lui tendaient leurs mains;

Que, son mâle visage incliné vers la terre,
Farouche, il attendit qu'à regret le sénat
Eût suivi son conseil austère,
Le moins prévu que jamais l'on donnât.

Alors, noble exilé, courant au sacrifice
Et laissant ses amis dont il brisait le cœur,
Il partit, sachant quel supplice
Lui préparait le féroce vainqueur.

Pourtant il écarta d'un geste aussi tranquille
La foule et ses parents, qui retardaient ses pas,
Qu'au temps où naguère, à la ville,
De ses clients arbitrant les débats,

Après les soins donnés à leurs longues querelles,
Il les congédiait, pressé de regagner
Vénafre aux campagnes si belles,
Tarente où Sparte a jadis su régner.

ÉDOUARD DE LINGE.

Digitized by Google

UN POÈTE BELGE INCONNU

Henri de BRONCKHORST

(1560-1629)

En Angleterre, où la science ne peut obtenir directement les *sujets* nécessaires aux études des anatomistes, il existe, dit-on, une tribu mystérieuse qui s'est donné la mission de fouiller clandestinement les cimetières et d'y recueillir les morts qui doivent servir à l'enseignement des secrets de la vie. C'est la tribu des résurrectionnistes. Opérant d'abord dans l'intérêt purement scientifique, ils se sont ensuite pris de passion pour leur industrie occulte, et il n'y a point de périls qu'ils ne bravent aujourd'hui à la recherche des épaves de la tombe. Ils n'attendent plus l'appel de l'amphithéâtre; il leur faut des cadavres et puis des cadavres encore.

En littérature, on retrouve une semblable tribu. Là aussi, il y a des intrépides, atteints de la même passion, qui s'en vont fouiller les archives, les bibliothèques, les cimetières de parchemin et de papier, et en exhument tout ce qu'ils y trouvent de *sujets* pour la résurrection. Comme les fournisseurs de l'anatomie, ils ne se contentent plus de ce que réclame la science; ils en sont venus à déterrer quand même. Ils découvrent ainsi des débris et des restes, souvent très informes, qu'ils cherchent à utiliser et à transformer en grands hommes.

C'est là, vraiment, être affligé de la manie de ressusciter. Poëmes ou poésies, histoires ou chroniques, documents divers, tout devient, sous leur inspiration, des richesses littéraires de premier ordre, et ils se donnent souvent un mal infini pour en faire partager la persuasion au public.

Est-ce à dire que rien n'est bon de ce que l'on dégage de la poussière des bibliothèques pour l'exhiber au jour? A Dieu

Digitized by Google

ne plaise! On a rendu à la vie plus d'un illustre oublié et découvert plus d'un chef-d'œuvre inconnu. Toutefois, ces choses arrivent aussi rarement que de gagner le gros lot à la loterie.

Prenons pour exemple ce qui s'est fait depuis un siècle. Combien compte-t-on de résurrections heureuses? Quels génies méconnus ou ignorés, poètes, écrivains, savants, a-t-on arrachés aux ténèbres d'oubli et dressés en pleine lumière devant l'admiration du monde?

Mettons à part un petit nombre de débris de l'antiquité classique, déchiffrés des palimpsestes ou disputés aux cendres d'Herculanum : la république de Cicéron, les Institutes de Gaïus, des fragments de Fronton, etc. Ce sont là des marbres, plus ou moins entiers, dont on connaissait à peu près l'existence et que l'on avait l'espoir de retrouver. Il y en a bien d'autres encore dont nous attendons la découverte.

Les catacombes de parchemins du moyen âge ne cessent de nous fournir des chansons de gestes, des romans de chevalerie, des mystères, des ballades, des fabliaux. C'est ici que les résurrectionnistes s'en donnent à cœur joie! C'est ici qu'ils triomphent! Qui d'entre eux, en publiant, en totalité ou par fragments, une de ces épopées dont la longueur donne le frisson, n'a pas été un peu d'avis que son *sujet* à lui vaut à peu près l'Iliade, l'Odyssée ou l'Énéide? Qui n'a pas insinué, plus ou moins, dans sa préface, qu'il a découvert un Homère ou un Virgile? Hélas! il pouvait le dire sans danger : il n'y a ni enquête, ni contrôle à craindre. Sauf l'éditeur et quelques rares adeptes de la philologie ogivale, personne ne lit ces filandreuses élucubrations des trouvères et des jongleurs. Ce sont des documents curieux pour la langue, pour les mœurs, quelquefois pour l'histoire; ce ne sont pas des œuvres de génie. On n'a découvert encore, dans ce genre, rien qui approchât des œuvres que l'on possédait déjà. On nous objectera peut-être Ossian et Clotilde de Surville. Mais l'Ossian de Macpherson et de Smith, peut-on l'appeler une résurrection? Et Clotilde, sait-on de quel cénotaphe en style gothico-pendule elle a été extraite?

Digitized by Google

Les temps modernes, du XVI^e^ au XIX^e^ siècle, ont fourni déjà un notable contingent d'exhumations. Mais là, encore une fois, où sont les grands hommes que la tombe nous a révélés ? Il y a André Chénier. C'est vrai, mais on peut dire aussi que les œuvres posthumes n'ont fait que rendre plus belle l'auréole dont le front du poète était couronné déjà, par les deux ou trois morceaux publiés de son vivant et puis par son martyre.

Pour le personnage que nous allons exhumer, à notre tour, nous ne réclamons pas la moindre auréole. Nous ne prétendons pas le ressusciter pour lui donner un puissant souffle de vie. Il n'a point, que nous sachions, joué un grand rôle dans l'histoire ; il n'a pas laissé un nom dans les lettres, et ce que nous allons faire connaître de ses œuvres n'est pas de nature à lui constituer une gloire posthume. Mais il n'est pas tout à fait non plus le premier venu, et, à son époque, dans le cercle de ses relations, il est probable qu'il a joui de quelque renom. Il a écrit... des vers, dans un temps où il fallait avoir un certain courage pour se livrer à cet exercice ; car on était souvent en guerre ou sur le qui-vive, et c'est de la tente d'un camp qu'il date plus d'un de ses essais poétiques. Il a écrit des vers où domine la galanterie, sinon le talent ; il les adresse à des dames, belles sans doute, de son pays ; il soulève un petit coin du rideau qui nous cache la société du XVII^e^ siècle. Ce sont là des circonstances atténuantes que nous invoquons en faveur du personnage et de nous-même.

Avant de parler des œuvres, nous dirons ce que nous avons pu apprendre de l'homme.

La plus ample des biographies que nous ayons rencontrées de notre poète, c'est son épitaphe qui subsiste encore dans une chapelle de droite, à l'église paroissiale de Vilvorde. Qu'on nous permette de la traduire de son prétentieux latin.

« Henri de Bronckhorst, gentilhomme d'une antique race de la Gueldre, capitaine du château (de Vilvorde). Après avoir porté les armes dans son pays et au dehors, il vieillit à la cour et resta célibataire, estimé des princes, aimé de tous. Vous demandez quels furent ses derniers actes si remplis de

Digitized by Google

vertu et de candeur? Les pauvres de cette ville vous diront ses vertus; il légua son héritage à ses amis; en voulant se donner des patrons par ses legs, il augmenta le culte divin dans cette église par une messe qui doit se dire les dimanches et jours de fête, à 11 heures et demie, à l'arrivée de la barque de Bruxelles. Il laissa une rente annuelle de plus de mille florins, pour la pension de sept jeunes gens des sept familles patriciennes de Bruxelles, pendant neuf ans, à l'université de Douai.

« Il mourut le 1er juin 1629, à l'âge de 69 ans.

« O vous qui lisez ceci, imitez son exemple et faites des vœux pour qu'un grand nombre fasse comme lui. Marcel Vilters, jurisconsulte, le plus intime de ses amis et son exécuteur testamentaire, a fait poser ce monument. »

Il résulte donc de ce document que Henri de Bronckhorst est né en 1560 et qu'il appartenait à une illustre famille de la Gueldre, qui battait monnaie au moyen âge et qui produisit une foule de capitaines et de hauts dignitaires civils et ecclésiastiques. A l'époque des troubles, plusieurs membres de cette famille signèrent le compromis et combattirent vaillamment contre l'Espagne; deux d'entre eux, Gisbert et Thierry de Bronckhorst subirent le dernier supplice en 1568. Un de leurs frères, cependant, Charles, et le fils de celui-ci, Maximilien, s'étaient rangés sous la bannière espagnole. Les exemples de semblables divisions sont fréquents dans les familles féodales.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir le lien par lequel notre Henri se rattache à la maison des Bronckhorst de Gueldre. Butkens, dans ses Trophées, le qualifie de seigneur de Reittert et ajoute qu'il descend « des sept nobles patriciennes et privilégiées familles de la ville de Bruxelles ».

Mais sa généalogie nous importe fort peu : sa gloire se résume en lui et il n'a pas laissé de descendants. Ses actions n'ont guère marqué dans l'histoire : c'est tout au plus si nous pouvons conjecturer qu'il a fait son devoir comme soldat. Il doit aussi avoir quelque peu voyagé, du moins jusqu'à

Digitized by Google

Paris; quelques vers semblent avoir été écrits dans cette ville, et plus d'une de ses pièces démontre qu'il prêtait la plus grande attention aux affaires intérieures de la France.

Il s'intéressait surtout à sa littérature, nous le verrons plus loin, et, quoiqu'il sût le latin, l'italien, l'espagnol et le flamand, c'est en français qu'il écrivait d'habitude. Le vague aspect, sous lequel nous l'entrevoyons, nous le représente comme un homme d'une valeur réelle, actif, loyal, aimant les lettres. La fondation qu'il laissa par son testament du 20 juin 1629 est une preuve qu'il ne dédaignait pas le savoir. Les sept bourses de 130 florins chacune, léguées à l'université de Douai, furent plus tard transférées à l'université de Louvain : elles étaient affectées à l'étude de la rhétorique, de la philosophie, de la théologie, du droit ou de la médecine, et elles subsistent encore. Les collateurs en étaient le doyen de Sainte-Gudule et le bourgmestre de Bruxelles.

Ce que nous connaissons du bagage littéraire de Henri de Bronckhorst se compose d'un assez gros cahier de 129 feuillets in-4° d'un papier rude et fort, tout bourré d'écriture de deux ou trois mains distinctes, mais contemporaines. Sur la première feuille, ces mains et d'autres aussi ont griffonné des vers latins, des sentences, un nom effacé, quoique lisible pour notre curiosité : Henri de Bronckhorst, une date : 1591.

Parmi les inscriptions qui font de cette page comme un fragment de mur antique couvert de *graffiti*, il en est qui reviennent deux fois, avec persistance, et qui, jointes à d'autres, semblent se rapporter à quelqu'un ou à quelque chose touchant de près au maître du cahier.

Turpia formosis corpora jungit hymen

L'hymen unit beaux corps et corps difformes, dit-il deux fois, et

Amor pecuniæ copulat imparem.

Ce qu'on pourrait traduire :
L'amour de l'or accouple les contraires.
Ce dicton est répété aussi ; peut-être n'y sont-ils que comme

Digitized by Google

aide-mémoire. Il y en a, d'ailleurs, bien d'autres qui se promènent dans les coins déserts du volume, et il serait oiseux et peu charitable d'en tirer des conjectures appliquées à l'auteur du cahier.

Nous aimons mieux dire que le cahier s'ouvre par une suite de sonnets et de chansons dans le genre de Pétrarque ou même traduites de ce poète.

Ici nous tombons dans une certaine perplexité. Ces pièces sont-elles de Bronckhorst? Ne sont-elles pas de quelque auteur connu et publié? Après des recherches poussées à un point raisonnable dans les recueils qui sont à notre portée, nous avouons ne rien en savoir. Et, franchement, nous voudrions qu'elles fussent définitivement adjugées à notre auteur, car elles semblent n'être pas indignes de n'importe quel bon poète de ce temps. Voici, par exemple, tout à fait pris au hasard, un de ces sonnets d'amour quintessencié qu'aucun de la pléiade ronsardienne ne renierait :

Ma plume ne sçauroit sinon de toy escrire;
Ma bouche ne sçauroit sinon de toy parler;
Mes pieds ne me sçauroient sinon vers toy conduire,
Mon œil jà ne sçauroit sinon toy regarder.

Mon souhait ne sçauroit sinon toy souhaiter,
Car tu es le seul but de ce que je désire;
Vous estes celle en qui je dois plus espérer,
Puisque vous me pouvez donner peine et martire.

Si que ni les regrets d'une ardeur éternelle,
Ni les regrets que j'ai de te voir si cruelle,
Ni les peines d'un jeu qui me va consumant,

Oncques de ton amour ne me pourroit distraire,
Eussé-je terre et cieux et la mort au contraire;
Car quel plus beau mourir que mourir en aimant?

Il en est un grand nombre de ce genre : aucun, malheureusement, ne porte en lui-même un indice du poète ni de la divinité qui l'inspire; car nous ne comptons point, pour un nom réel, celui de Silvie qui revient dans quelques pièces, soigneusement effacé, mais assez transparent encore pour

Digitized by Google

être lu sans microscope. Les Silvies de ce temps-là étaient les Elvires du nôtre.

Nous passons sur de nombreuses chansons, élégies, odes et stances, presque toutes consacrées à d'amoureux désespoirs ou à des expansions sentimentales. Tout cela est coulé dans le même moule et ressemble beaucoup plus à des exercices d'esprit qu'à des élans du cœur. Dans tous les temps, sans doute, les poètes ont été très prodigues de verve en ce qui concerne leurs amours, et surtout leurs amours imaginaires; mais au XVI^e^ siècle, ils semblent s'être donné pour tâche de renchérir à qui mieux mieux sur leur maître Pétrarque. Qui dénombrera jamais les sonnets, les canzone, les rondeaux éclos en l'honneur des Laures et des Silvies de l'Italie et de la France!

Mais le cahier de Bronckhorst renferme quelques pièces plus intéressantes que ces paraphrases amoureuses. Officier dans l'armée des archiducs, il a passé sa vie dans les camps; cadet de famille féodale, il a vécu dans les grands châteaux; partout où il a résidé, il a charmé ses loisirs en rimant. Ce ne sont très souvent que des improvisations, des vers *ex tempore;* on ne peut pas considérer ces pièces comme des chefs-d'œuvre; elles ont une valeur comme souvenirs de l'existence d'un homme du monde à cette époque troublée; elles nous révèlent les noms de belles dames; elles nous parlent de la guerre ou des événements, ou se rapportent à quelque circonstance intime. Quelquefois aussi, le cahier a servi à transcrire l'une ou l'autre poésie de Clément Marot, de Ronsard, de Rabelais, de Desportes, pièces affectionnées sans doute et qu'on aimait à relire sous la tente ou pendant les expéditions; çà et là encore, une pièce est signée de quelque nom de seigneur belge, un de Croy, un de Ligne, un de Berghes, etc.

Dans tout cela, nous avons fait un choix en tenant compte de la curiosité, de l'intérêt d'occasion ou de provenance plutôt que du mérite littéraire. Celui-ci, en effet, est plus difficile à constater; d'autres s'en chargeront après nous. Il nous suffit d'attirer d'abord l'attention sur ce nouveau

Digitized by Google

nom à inscrire sur les registres de notre petit parnasse national.

Nommé châtelain de Vilvorde, le 5 juillet 1600, il garda ce poste pendant 29 ans. « *In aula cœlebs consenuit* » dit son épitaphe, ce qui signifie que la garde du château lui laissait le loisir de se rendre fréquemment à la cour de Bruxelles, où son esprit devait briller et où il rencontrait sans doute les grandes dames auxquelles il adressait ses inspirations rimées. Était-il « chéri des princes » et allait-il à la cour pour des offices moins poétiques? Car le château de Vilvorde, on le sait, était un peu la Bastille de notre gouvernement d'alors. On y fourrait des prisonniers d'État, des personnages plus ou moins dangereux ou simplement gênants; et malheureusement pour plusieurs, ce sombre donjon, dont on distingue à peine l'emplacement, ne fut, comme on disait de celui de Paris, que l'antichambre de la mort. On peut en lire la funèbre légende dans l'*Histoire des environs de Bruxelles*, d'Alphonse Wauters. C'est là que, sous Charles-Quint et Philippe II, furent brûlés vifs ou décapités, sous prétexte d'hérésie, Guillaume Tindal, la dame de Bigard et son fils, etc., et comme révoltés, Antoine Van Stralen, Casembroot, Alphonse de la Loo, etc. « Au XVII^e^ siècle, les prisonniers politiques s'y succédèrent moins fréquemment, dit M. Wauters, à cause de l'atonie qui s'empara alors de nos provinces et parce que le gouvernement préférait garder ses ennemis réels ou supposés dans le château d'Anvers. En 1610, Albert et Isabelle y envoyèrent Henri De Coster, de Bruxelles, prêtre instruit et zélé, mais dont l'humeur, dit-on, était bizarre et le style mordant; il mourut en captivité, en 1618. » Selon Paquot, il s'y laissa mourir de faim. Rien n'est encore moins connu que l'histoire de ce malheureux qui occupa de hautes dignités ecclésiastiques, fonda un séminaire et composa plusieurs ouvrages. Les motifs de sa détention à Vilvorde sont tout à fait ignorés.

De Bronckhorst ne dit pas un mot de ce pensionnaire. Ses fonctions de geôlier ne doivent pas l'avoir beaucoup préoc-

Digitized by Google

cupé : une seule pièce y fait allusion et nous donne une idée de sa manière d'administrer... en vers.

Requête aux Finances, mise en main au greffier Boot, l'an 1603.

La garnison de Villevorde
A moi très humblement s'aborde,
A moi, cher monsieur le Greffier,
De Villevorde un bon pilier,
Afin que, sans hocher la teste,
Vous entendiez nostre requeste
Qui ne tend, en prou et en peu,
Qu'à du bois pour faire du feu
Et à chandelles pour la garde
Qui fait la garde au corps de garde,
Et puis la ronde tout en rond
Du château qui a si beau front
Contre les mutins et rebelles
De Dieu, du prince et de Bruxelles.

La « requeste » a-t-elle été entendue? On peut faire cette question, car l'année suivante, ces mêmes soldats, qui ne demandaient ici que du bois et des chandelles, s'en allaient, sous prétexte qu'on ne leur payait pas leur solde, brûler et rançonner les villages environnants. De Bronckhorst s'occupait beaucoup plus de « faire sa cour » aux dames de Vilvorde et des environs. Notre cahier renferme de nombreux documents pour l'histoire du cœur du galant châtelain. Nous pouvons bien en détacher quelques uns. Ayant passé déjà la cinquantaine, voici comment il chansonnait en bloc les beautés du pays.

L'AN 1614.

Le GUÉRIDON sur les dames du quartier de Vilvorde.

Batzon aime bien le jeu d'amourette
SUZETTE. Sans se marier, car d'estre seulette
Guéry doncq.

Zeelhem fait estat d'estre si accorte
De tout mériter : son estat le porte,
Guéry doncq.

Digitized by Google

Le chastelain dit qu'il ne s'en soucie,
Parler autrement lui serait folie,
Guéry doncq.

L'attente lui nuit et la longueur fache
M. d'Enghien. Marie d'Enghien; sus donc qu'on l'attache.
Guéry doncq.

Que dit Guéridon de la jeune vefve?
La vefve de Godin. Le terme expiré, qu'elle rompra trève.
Guéry doncq.

L'on remarque assez à la contenance,
Agnès d'Enghien. Que la belle Agnès sans dire le pense.
Guéridon.

Vouloir bien à tous soigner et soi-même
La mère. C'est la charité d'une habile femme.
Guéridon.

Quel mal feroit-on à la Mouillerie
La vefve. Si on luy chargeoit sur sa fripperie?
Guéridon.

Mlle de Parcq. A nostre faubourg languit une Parque
Faute d'exercer sa pucelle marque.
Guéridon.

M. Busleyden. De l'autre côté une Vicomtesse
Porte sagement le mal qui la presse.
Guéridon.

Mlle de la Tour. A toutes les tours qui auroit entrée
Se pourroit vanter de bonne journée.
Guéridon.

En pitié je voy celle qui, bonace,
En lieu de bonheur reçoit embarasse.
Guéridon.

Les généalogistes connaissent toutes ces dames. Il en est d'autres plus difficiles à déterminer : telle est une certaine

Digitized by Google

Catherine à laquelle notre poète disait déjà en 1596, le « dernier de l'an » :

Le beau soleil radieux
Preuvant sa vertu des cieux,
Chassa brouillars et bruyne,
Les embrouillemens facheux
Qui empeschent tout mon mieux
Par l'effet de Catherine.

Cet astre est probablement celui pour lequel il a tissé deux sonnets, précédés de cette indication naïve : *Commençant par les lettres capitales*, indication évidemment colloquée là pour que la postérité ne manque point de découvrir ainsi le nom de *Catherine de Baudequin*, qui était, sans doute, une châtelaine de Peuthy lez-Vilvorde. Voici l'un de ces sonnets :

Croyez que jusqu'à tant que vous aurez porté
A mon affliction quelque douceur de grâce,
Tant que les clairs jumeaux de vostre belle face,
De moy, chétif, n'auront tous brouillars escarté,

Entends ma doléance : oncques mon cœur troublé
Bienheureux ne sera, ains ne prendra l'audace
A vivre librement (comme, par long espace,
Vivant volaigement, a faict en liberté).

Doncques, contentez-vous, sans plus me tourmenter,
Et si souvent me dire, en mots *d'appréhender :*
Quel est ce changement? Quelle façon de faire?

Vous savez le pourquoi : sans plus donc me tenter,
Instamment ayde-moy d'un doux parlementer;
Nous deux lors deffierons ceux qui nous sont contraire.

Le « quartier de Vilvorde » était, en ce temps-là, plantureux en nobles dames. Dans la troupe charmante que le châtelain fait défiler devant le lecteur, il y avait même des

Digitized by Google

muses. C'est du moins ce que semble nous dire le joli sonnet suivant :

A Madame la baronne de Jauche.

Quand premier je vous vis, aux champs vilvordiens,
Pourmener plaisamment, soubs le couvert feuillage
De votre beau plantis, où l'on oyt le ramage
De mille musiciens de gazouil différens,

Il me sembloit de voir en vos habillemens,
Au port et au maintien de tant de vostre grâce
Et à l'extérieur de vostre belle face,
De toutes les beautés les plus beaux ornemens.

Je ne fus pas trompé : mais, depuis, par hazard,
Ayant recognu mieux le naturel et l'art
De vostre bel esprit plein de philosophie,

Je me suis escrié et dis souvent à part
Que cet esprit descend de l'esprit de Ronsard,
Pour honorer sans fin la sainte poésie.

Quelque courageux *resurrecteur* s'occupera, sans doute, un jour plus complétement de notre poète et aura la satisfaction de reproduire, avec commentaires généalogiques et autres, les sonnets, sixains, épigrammes, etc., adressés à M^lle^ de Melyn, à M^lle^ Magdaleyne Van den Hecke, à M^lle^ d'Amancourt, à M^lle^ Van de Werve, à M^me^ de Keghel et surtout à une certaine Lucrèce Hincart. Il hésitera peut-être à mettre au jour ceux qu'il envoie à M^me^ de Liesfelt, probablement une parente du chancelier de Brabant, Théodore de Liesvelt, qui était de Vilvorde. Les couplets dédiés à cette dame et ceux qu'elle envoie en réponse sont bien... bien tendres. Mais... en ce temps-là!

Car il est bien d'autres gaillardises dans le cahier! Et c'est comme une règle : nous avons feuilleté quelquefois de ces carnets, albums ou agendas de seigneurs ou de soudards du parti espagnol, et nous y avons toujours remarqué le plus affreux mélange de sacré et de profane. A côté d'un cantique

Digitized by Google

à la Vierge ou d'une invective pieuse contre les luthériens, se trouve une chanson ribaude ou quelque formule de pharmacopée secrète. Mais, à défaut de moralité, ces défenseurs du trône et de l'autel avaient-ils au moins la foi? C'est fort douteux : ils ne se faisaient pas faute d'inscrire dans leurs carnets des pasquilles antipapistes et des satires peu monacales. Notre Bronckhorst ne fait pas exception : son cahier renferme, sous ce rapport, les documents les plus irrévérencieux.

Il professait cependant les bons principes, témoin ces deux morceaux.

LE 9 DE DÉCEMBRE 1613.

Soit pour servir mon Dieu, soit pour servir mon Roy,
Toujours apparaîtra la blancheur de ma foy.
Soit en heur ou malheur, en pertes ou conquêtes,
Mes pensées sont nettes.

Pour le comte de Hennin, estudiant à Douay.

L'homme qui n'a le cœur relevé, généreux,
Et qui par la vertu au poinct d'honneur n'aspire,
Il demeure inconnu, et ne sçauroit-on dire
Sinon qu'il vit sans vivre un vivre malheureux.

A l'exemple des miens, braves et belliqueux,
Je suis résous d'entrer où mon destin m'attire,
Droit au chemin d'honneur, et là, de faire luire
Et leur nom et le mien parmi les bienheureux.

Si bien on n'y parvient sans travail et sans peine,
Je ne m'en soucy pas; travail douceur amène,
Soudain qu'il est passé; qui m'asseure d'avant

Que rien n'empeschera, Aidant Dieu, Bournonville
Emporter le guerdon que la fortune tend
Et par les valeureux tant seulement se pille.

On ne peut avoir de meilleurs sentiments, et il les exprime en mainte occasion : nous en avons une preuve dans l'épitaphe qu'il fit pour son frère, tué dans un petit fait de guerre

Digitized by Google

dont nous n'avons pas trouvé de trace chez les historiens de notre lutte avec l'Espagne :

« Épitaphe pour mon frère Englebert de Bronckhorst, qui mourut à Hal près de Lière, où aussi il est enterré, et fut tué de l'ennemy qui desfirent le convoy qui venoit du pays de Juliers et Coloigne, passans par la Campigne, pour secourir l'armée du Roy et la ville d'Anvers de grains et autres provisions; ce fut le 28 de may 1586, ætatis suæ 24.

Englebert de Bronckhorst combattant pour la foy,
Pour le bien du pays et service du Roy,
Mourut jeune guerrier proche de cette terre,
Battu de l'ennemy qui lors faisoit la guerre.
Fut par trois sortes d'arme blessé en trois endroits,
D'espée, balle et lance, au chef, au cœur, aux doigts,
Puis rendit l'âme à Dieu pour dernier sacrifice.
Peult-on (qu'en servant Dieu) faire meilleur service?

Notre châtelain fréquentait la Cour, plusieurs pièces y font allusion; il était chéri des princes, sa position en est une preuve. Cependant, quelques passages, quelques improvisations nous feraient croire que ses idées politiques n'étaient pas toujours correctement espagnoles. Il s'occupe assez souvent des affaires de la France, et il fait plus de vœux pour le Béarnais que pour la Ligue. Voici, entre autres, un sixain qui nous paraît assez impertinent de la part d'un serviteur des archiducs :

Chascun sa republique dresse;
Les H (ollandais?) et S. A. (Son Altesse),
Les uns haussent petites gens
Et l'autre en supprimant les grands.
Si que je conclus, sans replique,
Qu'en fin tout sera république.

Il y a là, nous semble-t-il, une allusion assez transparente au mécontentement des seigneurs belges, après la mort d'Albert, en 1621, à cause des préférences dont les Espagnols étaient l'objet, et de l'autorité attribuée à Spinola. Quoi qu'il

Digitized by Google

en soit, nous avons vu que notre poète mourut dans l'exercice de ses fonctions, « estimé des princes, aimé de tous », comme le dit l'épitaphe composée par son ami Vilters. Il est assez curieux de remarquer que la dernière pièce, écrite dans notre cahier, a pour suscription : le 17| de juing 1620, p. (qui peut s'interpréter *par* ou *pour*) monsieur Vilters.

Comme souvenir de l'homme, il reste aussi, nous l'avons dit, la fondation de bourses d'études. Nous ignorons si l'on célèbre encore sa messe « les dimanches et fêtes, à 11 heures et demie, à l'arrivée de la barque de Bruxelles ». Il y a longtemps que cette barque a cessé son service, et le paisible « quartier de Vilvorde » a subi de grands changements, à son avantage, espérons-le. Mais s'il était donné à l'aimable poète de sortir de sa tombe, n'aurait-il pas le droit de se plaindre de notre indiscrétion? S'il se mettait à lire les sonnets et rondeaux de telle « pléiade » contemporaine, ne nous en voudrait-il pas de publier ses petites pièces sans prétention, d'exposer ainsi sa mémoire à l'ironie du sourire, voire à une véritable dépréciation? Elle reposait si doucement, confite dans les bonnes œuvres relatées sur sa pierre tombale de Vilvorde, pourquoi l'en retirer ?

Cette considération n'est pas sans avoir une pointe de gravité. Mais, après avoir fait notre office de résurrectionniste, il ne nous reste qu'à demander pardon de la liberté grande, tant au poète qu'à nos lecteurs.

CH. RUELENS.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Mère de Rubens, drame en cinq actes et en vers, par M. Charles Potvin.

On rapporte qu'Alexandre Dumas, le père, lorsqu'il voulait composer un drame historique, s'inspirait d'abord d'une situation, combinait une intrigue, et cherchait ensuite quelque épisode historique qui pût s'y accommoder. Aussi l'histoire était-elle le moindre de ses soucis, et l'on sait avec quel sans-façon, quelle désinvolture toute cavalière le grand dramaturge arrangeait à sa guise les événements les plus connus. Etait-ce un tort? Sans doute, si l'on ne cherche dans le théâtre qu'un enseignement national, une sorte de transformation de l'épopée antique. Ce n'est pas un tort si l'on ne voit dans le drame qu'un roman d'imagination, et le public, il faut bien le dire, est plus avide de romans que d'études.

Les concours de littérature dramatique en langue française ont été institués, en Belgique, pour favoriser précisément ce qu'on a voulu appeler le théâtre national, et de là une exigence exclusive à l'égard de l'histoire ou des mœurs du pays. M. Potvin s'est conformé à ce programme, et ce n'a pas été un mince mérite que de choisir, contrairement à Alexandre Dumas, des épisodes authentiques propres à être mis en scène. Il y a réussi avec un certain bonheur dans son *Jacques d'Arteveld,* dans ses *Gueux,* dans sa *Mère de Rubens.* Il n'y avait vraiment à lui reprocher qu'une trop grande fidélité, une trop grande exactitude, en un mot, une trop grande vérité dans les faits et les caractères. On n'est pas habitué à s'embarrasser de cela au théâtre, et l'on n'était pas disposé à en tenir compte à l'auteur.

La *Mère de Rubens* surtout était un sujet parfaitement trouvé, romanesque et dramatique par lui-même, fertile en circonstances et en situations où pouvaient se développer à l'aise les sentiments de patriotisme et de liberté. Ces révélations récentes sur la naissance de Rubens étaient d'un intérêt émouvant, passionné; le drame

Digitized by Google

était bien là tout entier. Restait la mise en scène. M. Potvin s'en est tiré évidemment en homme habile et en homme de talent, mais il n'a satisfait que les érudits, il n'a touché que la foule, et, en voulant rester scrupuleusement vrai, il a dérouté, déconcerté les habitués de ces sortes de spectacles. Pour tout dire, il lui a fallu recourir à certains artifices que l'art réprouve, à des subterfuges mêmes que la critique littéraire condamne depuis longtemps.

Mais si la *Mère de Rubens* est mal « charpentée », elle n'en est pas moins admirablement écrite, et, pour nous servir d'une expression vulgaire, les morceaux en sont bons. Elle nous a paru même beaucoup plus « jouable » qu'on ne se plaisait à le dire; il y a là des scènes d'un effet saisissant, des tirades que ne désavoueraient pas les meilleurs auteurs modernes, des mots heureux qui frappent et révèlent un véritable instinct dramatique.

On peut soutenir, à certains égards, que le drame historique est un genre suranné; et pourtant, n'est-ce pas pour les foules, pour le peuple proprement dit, une occasion de s'instruire? L'idée de représenter de semblables pièces pendant les fêtes nationales de Septembre a pu séduire les auteurs du programme de concours. De toute manière, ce n'est pas à l'auteur qu'il faut s'en prendre. A peine peut-on lui reprocher l'inexpérience de la scène dans un sujet qui se prêtait si malaisément aux formules usitées.

La renaissance littéraire qui a suivi pour nous la révolution de 1830 avait tout d'abord produit un grand nombre de ces drames où le patriotisme pouvait se donner carrière. Quelques unes de ces pièces, comme la *Jacqueline de Bavière* de Prosper Noyer, avaient un mérite véritable. Cependant, l'engouement du public fit bientôt place à l'indifférence, puis à une sorte d'opposition, d'antipathie même. La littérature dramatique belge en langue française tomba dans un complet discrédit. Nous ne voulons pas rechercher ici les causes de ce préjugé bien ou mal fondé, mais il nous est permis de le déplorer et, par suite, de rendre hommage à un poète qui persiste, malgré tout, à suivre la carrière, et qui le fait avec honneur, avec talent, avec un vif et sincère patriotisme.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

LES CELTES ET LES AUTRES ARYENS.

Lectures on the early history of institutions, by sir Henry Sumner Maine. London, Murray, 1875.

Les progrès de la science tendent à affirmer de plus en plus la connexité étroite qui existe entre les divers rameaux de la race aryenne. Naguère, la philologie seule était assez hardie pour proclamer l'unité d'une famille humaine qui, sous des types si divers, s'étend depuis le Gange jusqu'à l'océan Atlantique; aujourd'hui, l'étude comparative des religions, des mœurs, des institutions est venue pleinement confirmer le fait d'une parenté que le langage avait révélée. On ne peut estimer trop haut l'importance de ces résultats; ils n'aboutissent à rien moins qu'à asseoir l'histoire sur la base solide qui lui a toujours fait défaut. Désormais, l'on n'opposera plus les Grecs et les Romains aux Germains, aux Slaves, aux Aryens asiatiques, comme des groupes partis de points tout à fait différents : les uns et les autres ont eu les mêmes origines, les mêmes commencements; ils ont traversé les mêmes phases; seulement, le développement a été plus lent ici, plus rapide là, et quand nous voyons apparaître les Germains chez César et chez Tacite, ils sont encore dans cette période de première jeunesse que les Grecs et les Romains, mûris par le soleil du Midi et le contact de civilisations plus vieilles, ont laissée depuis longtemps derrière eux. M. Freeman, dans son excellent livre *Comparative politics*, a donc parfaitement raison de dire qu'en prenant l'histoire chronologiquement, c'est à dire en étudiant successivement la Grèce, puis Rome, enfin les Germains primitifs, on suit à rebours l'histoire du développement logique des peuples aryens. C'est en effet la Germanie qui nous donne la clef des problèmes les plus importants du monde latin et du monde grec.

Digitized by Google

Jusqu'ici, le rameau celtique semblait se soustraire à ces rapprochements si féconds; le caractère aryen des langues celtiques avait été mis hors de doute par les travaux de Prichard, de Pictet, de Bopp et de Zeuss; mais on n'avait encore que des idées très vagues sur les affinités de leurs institutions primitives. Fort heureusement, la lumière s'est faite sur ce point aussi, et cela grâce à la publication des anciennes lois irlandaises, entreprise sous les auspices du gouvernement anglais. Ces lois sont connues sous le nom de *Lois des Brehons;* les *Brehons* semblent avoir constitué une sorte de caste lettrée, en possession de la science juridique; c'étaient à la fois des juges et des jurisconsultes, dépositaires de la coutume qu'ils avaient le droit d'interpréter et de développer; les recueils qui portent leur nom remontent à une époque très ancienne, sans qu'il soit encore possible d'en fixer la date d'une manière absolue. Un des hommes les plus compétents de l'Angleterre, M. Whitley Stokes, incline à placer au x^e^ et au xi^e^ siècle la rédaction définitive des deux écrits les plus importants de la collection; toutefois, bien des parties remontent évidemment plus haut et, en tout cas, on ne peut suspecter l'antiquité des institutions qui s'y trouvent décrites; ce n'est pas, en effet, le droit romain, dans la forme qu'il avait prise au moyen âge, qui pouvait suggérer l'introduction dans les lois irlandaises de pratiques indiquant un état social beaucoup plus ancien, et, quant à l'influence anglaise, nous savons qu'elle s'est toujours exercée dans un sens destructeur des institutions que retracent les livres des Brehons. La confiance en ceux-ci peut donc être entière.

Toutefois, l'interprétation de ces textes, généralement assez obscurs, présentait des difficultés sérieuses; il ne suffisait pas de les avoir publiés, ni même de les avoir traduits; il fallait encore y appliquer une saine critique, et la critique, on le sait, n'est pas toujours ce qui distingue la science anglaise. C'est ainsi que le D^r^ Sullivan, publiant un livre posthume d'O'Curry, l'un des éditeurs des *Lois des Brehons,* y a joint une introduction étendue où se retrouvent toutes les fantaisies de la celtomanie la plus exagérée. De semblables écrits ne sont propres qu'à discréditer une science. Mais les anciennes lois irlandaises ont eu la bonne fortune d'avoir un commentateur digne de leur haute valeur, un homme qui avait fait ses preuves de jurisconsulte et de critique, et au jugement duquel on peut s'en remettre sans crainte. Le nom de Sir Henry Sumner Maine est assez connu, même dans les pays de langue française; son livre sur l'*Ancien droit* a été traduit par

Digitized by Google

M. Courcelle-Seneuil et signalé par les écrivains les plus compétents comme une œuvre de premier mérite; d'autre part, M. de Laveleye a eu l'occasion, dans différentes publications pleines d'intérêt, de faire connaître les belles études du même auteur sur les *Communautés de village en Orient et en Occident*. Nul n'était mieux préparé et plus capable de tirer un bon parti des documents nouvellement fournis au monde savant.

Or, que résulte-t-il du livre que nous avons sous les yeux aujourd'hui? Que les institutions de l'Irlande présentent les analogies les plus nombreuses et les plus frappantes avec celles des autres peuples aryens. L'ancienne constitution génétique de la société, la tribu ou *sept* jouant le rôle qu'aura plus tard la famille, la possession commune de la terre conduisant au droit d'hérédité de tous les membres de la corporation, l'importance du bétail qui constitue la seule véritable richesse, les formes de la procédure, et notamment de la prise de gage, voilà tous points qui révèlent des affinités étroites entre les Celtes d'Irlande et les Indous, les Slaves, les Germains, les Latins. N'est-il pas surprenant, par exemple, de retrouver en Irlande un usage, encore en vigueur aujourd'hui dans l'Inde, et qui consiste à *jeûner contre son débiteur,* c'est à dire à s'asseoir à sa porte en s'abstenant de toute nourriture et en le menaçant ainsi de la responsabilité morale qu'entraînerait pour lui la mort de son créancier?

Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails d'un sujet naturellement fort étendu. Je dois me borner à en dégager une conclusion qui me paraît fort importante; c'est qu'il est impossible désormais d'établir une barrière infranchissable, entre les Celtes et les autres Aryens : tous sont frères, tous ont emporté avec eux un fonds de conceptions sociales et politiques communes à la race entière.

Toutefois, il faut se garder d'aller trop loin dans cette théorie du *panaryanisme*. Si tous les groupes de la race aryenne ont commencé par avoir la même pureté, on peut se demander si cette pureté ils l'ont conservée toujours. Quelle a été l'action du croisement avec des races inférieures? C'est une grande erreur de croire que le langage et le caractère des institutions primitives soient un critérium en cette matière; des populations conquérantes imposent aux vaincus et leur langue et leurs institutions; mais si elles se mêlent avec eux, tôt ou tard l'élément indigène reprend le dessus et fait sentir son influence. Quel exemple plus frappant avons-nous, à cet égard, que celui des Indous? Récemment encore,

Digitized by Google

au Congrès de l'Association britannique, à Bristol, j'entendais Sir George Elliot, l'homme qui connaît peut-être le mieux aujourd'hui les populations de l'Inde, déclarer que le type des Brahmanes eux-mêmes était profondément modifié par le croisement avec les diverses races aborigènes. Il n'y a donc plus d'Aryens purs dans l'Inde, et cela n'a rien d'étonnant : le système des castes ne s'est en effet introduit qu'assez tard; ensuite, il n'a jamais empêché un homme de la caste supérieure de prendre pour lui, n'importe dans quelle catégorie, la femme qui lui paraissait désirable; enfin, il faut tenir compte d'une remarque fort juste faite par Sir H. Maine lui-même, c'est qu'à l'origine on voit toutes les sociétés admettre dans leurs rangs des hommes issus d'une souche étrangère et leur accorder, par le procédé de l'adoption ou d'une façon plus large encore, tous les droits de la corporation dans laquelle ils entrent. Tel devait être le cas, ce me semble, pour les tribus qui, loin de résister aux envahisseurs, se déclaraient de prime abord leurs alliés.

De tout ceci il résulte que le dernier mot, en matière de *race*, n'appartient ni à la philologie, ni à l'histoire, mais qu'il doit rester à l'ethnologie. C'est à l'ethnologie d'achever l'œuvre commencée par les autres sciences et de déterminer jusqu'à quel point, dans le cours des temps, les races se sont modifiées ou sont demeurées pures. Alors, mais pas avant, il sera possible d'écrire l'histoire des Aryens et de préciser ce qu'ils ont apporté au reste de l'humanité et ce qu'ils en ont reçu en retour. Alors aussi on pourra dire pourquoi les Celtes, malgré leurs affinités aryennes incontestables, n'ont pas réussi à créer une civilisation originale et complète.

L. Vanderkindere.

L'INQUISITION LITTÉRAIRE.

On lit dans le catalogue Van Hulthem (t. Ier, p. 267), dans une note au n° 3,553, relative aux œuvres de Van Espen, ce qui suit :

« Au 5e volume, qui contient d'abord la vie de Van Espen « (1767), et le supplément (1768), se trouve joint le *Conspectus* « d'un *nouveau supplément* de Van Espen, qui devait faire le « 6e volume de ses œuvres. Il a été publié (le *Conspectus*) par le « docteur Josse Le Plat, ancien professeur de droit canon à

Digitized by Google

« l'Université de Louvain, qui se proposait d'en être l'éditeur.
« Mais le supplément n'a pas été imprimé à cause de l'invasion
« des armées françaises. Cependant, ce *Conspectus* intéressant
« mérite d'être conservé parce qu'il nous fait connaître les in-
« trigues du père Amyot, jésuite français, confesseur de Marie-
« Élisabeth, sœur de Charles VI, et gouvernante des Pays-Bas.
« Ce jésuite voulait introduire chez nous une espèce d'inquisition
« littéraire. V. H. »

Ce *Conspectus* est intéressant en effet. Mais on le cherche en vain où Van Hulthem l'a indiqué. Cette brochure, que le savant bibliophile a cru nécessaire de recommander à l'attention, a disparu de la bibliothèque royale.

Il entrait dans la charge de cette *inquisition littéraire* de détruire les livres. Est-ce que le père Amyot aurait réussi? Non. Ses successeurs ne triompheront pas sur ce point. Un exemplaire du *Conspectus* a été trouvé à la bibliothèque de Gand. Nous en traduisons les principaux passages :

« PROSPECTUS D'UN OUVRAGE INTITULÉ : *Deuxième supplément aux diverses collections des œuvres juridiques du célèbre* B. VAN ESPEN, *docteur en droit, professeur des saints canons à l'Université de Louvain.* — Louvain, 1792, in-fol., 4 p. sur 2 colonnes.

. . . . . .

> « La nature nous porte à servir au plus grand nombre, surtout par l'enseignement et en fournissant les moyens d'acquérir des connaissances. Aussi est-il difficile de trouver un homme qui ne veuille point partager sa science. Nous sommes donc enclins, non seulement à apprendre, mais encore à instruire.
>
> (CICÉRON, *De fine.*)

« Ne trouvez pas mauvais, lecteur érudit, que je vous arrête un instant au seuil de cette œuvre. L'attente ne sera, je l'espère, pas importante, car elle sera courte; elle ne sera pas inutile, car elle aidera à l'intelligence du sujet.

« Il ne fallait certainement pas vous laisser dans l'ignorance des motifs de mon dessein; j'ai dû vous montrer d'abord brièvement la marche que j'ai suivie.

« L'an 1768, parut, à Bruxelles, un excellent ouvrage, intitulé : *Supplément aux collections des œuvres de J.-B. Van Espen.* Outre les différents traités de ce célèbre écrivain, déjà publiés séparément, qu'il renferme, et l'histoire des vicissitudes et des travaux de cet homme immortel, ce livre fait connaître au monde savant plusieurs monuments de grande importance qui n'avaient pas encore paru. L'appendice II nous donne les décrets, juge-

Digitized by Google

ments, etc., que l'autorité souveraine ou les tribunaux ont portés, en faveur de la doctrine de Van Espen, sur la valeur du droit civil et du droit ecclésiastique. Au n° 111, on trouve la Consulte du Conseil souverain du Brabant, du 12 janvier 1736, présentée à la Gouvernante des Pays-Bas, contre un catalogue d'index et un projet d'Édit dont les ennemis du bien public et des lettres sollicitaient la publication auprès de l'Empereur. Coupable audace! Car, si l'autorité souveraine y avait prêté les mains, la pernicieuse inquisition aurait ravagé les moissons de la pensée dans toute la Belgique. Cette énergique consultation nous apprend que le Conseil de Brabant s'opposa de toutes ses forces à cette misérable machination. Mais les hommes, connus par des goûts littéraires plus sérieux, mais l'éditeur du supplément regrettèrent plus d'une fois d'avoir été dépourvus des moyens de mieux éclaircir cet objet, en ayant connaissance du Catalogue d'Index, de la Consulte du Conseil privé et de plusieurs autres choses qui y ont trait, telles que la longue épître que le directeur de conscience, le R. P. Amyot, avait rédigée d'une plume mordante contre la Consulte du Conseil de Brabant, et une autre épître, d'un ton plus calme, adressée au même Conseil par d'autres conseillers de l'Archiduchesse.

« Ces documents, sans lesquels cette remarquable collection serait mutilée et incomplète, j'ai résolu de les mettre au jour pour le bien des lettres; j'y ai ajouté d'autres pièces concernant la censure des livres dans les Pays-Bas autrichiens, de façon à ce que l'histoire des provinces belgiques soit continuée jusqu'aujourd'hui, surtout par l'addition d'une nouvelle Consulte de feu le comte de Nény, adressée à Marie-Thérèse, dans laquelle il énumère la longue série des graves embarras qu'il prévoyait, si, comme plusieurs le voulaient, on appliquait à la Belgique les règles auxquelles sont soumis les censeurs viennois.

« Là se serait borné mon dessein, si un homme, qui a bien mérité des lettres, ne m'avait conseillé de condenser dans un cadre plus étroit tout ce que Van Espen développe d'une manière plus étendue, et d'éclaircir, selon mon pouvoir, par des commentaires, le droit ecclésiastique universel.

« Je me suis mis volontiers à cette tâche.

« Ce livre aura donc un double avantage : il réunira les faits qui entourent d'une nouvelle lumière l'histoire littéraire de la Belgique et il donnera un abrégé de toute l'œuvre de Van Espen, la substance de la *Jurisprudence canonique universelle*, avec des commentaires, pour que ceux qui traitent les affaires publiques ou qui s'y intéressent puissent embrasser d'un coup d'œil les diverses questions qui se présentent habituellement, et les principes qui servent à les résoudre. » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

Josse Le Plat ajoute quelques notes à ce prospectus. Voici celle où il donne des détails sur la conspiration des jésuites :

.... « Pour établir en Belgique le règne des ténèbres, sous les auspices et la direction du père Wouters, de la Compagnie de Jésus, et de Hoyinx, Van Papendrecht, archiprêtre de Malines, il dressèrent, divisé en trois classes, un gros catalogue de livres à proscrire par l'autorité royale, donnant, pour justifier la proscription, des motifs souvent futiles : la Qualification, pour parler leur langage, qui les induisait à la proscription.

« Ils mirent au catalogue cette inscription : *Catalogue préliminaire en attendant un plus ample,* pour qu'il fût patent que ces braves censeurs avaient cru devoir se hâter, et qu'ils donneraient bientôt un deuxième catalogue qui, par sa masse et son volume, dépasserait le premier.

« En tête de ce *Catalogue préliminaire,* on voit une *Instruction sommaire,* consistant en quatorze paragraphes, dont le premier pose douze règles d'Index que les uns, pour jeter de la poudre aux yeux, les autres, pour fomenter l'ignorance, ne rougissent pas d'attribuer aux pères du concile de Trente.

« Non contents de la confection d'un catalogue aussi informe, ils ont cru qu'ils devaient aussi brocher un projet d'édit inquisitorial à publier par toute la Belgique, par l'autorité supérieure, qui attribuerait au *Catalogue préliminaire* d'abord, et ensuite au deuxième catalogue avec les quatorze paragraphes de l'*Instruction sommaire* et les dix règles de l'*Index* romain, la force d'une loi. Sous le n° 1 de ce supplément, je donne le *Catalogue préliminaire* avec la Qualification, comme ils disent, des livres qui, au jugement de ces ignorants, doivent être prohibés en Belgique. Sous le n° 2, la remarquable Consulte du Conseil privé qui réfute les impostures, les fourberies et les graves erreurs tant du projet d'Édit que de l'*Instruction sommaire.*

« La Consulte du Conseil de Brabant déplut à Marie-Élisabeth, d'autant plus que le directeur de sa conscience, le père Amyot, l'accusait de dissimuler le venin du jansénisme. En conséquence, le père Amyot minuta la rédaction d'une longue lettre adressée, au nom du gouvernement, au Conseil de Brabant. Mais comme, avant de l'expédier, le gouvernement consulta deux membres distingués du Conseil privé, MM. de Poederlé et d'Obin, et que ceux-ci furent d'avis que la lettre était tout à fait indigne d'être envoyée au nom du gouvernement, le projet du père Amyot s'évapora en fumée.

« Cette épître inique et maladroite occupe la troisième place dans la première partie de notre supplément, et nous consacrons la quatrième à la lettre de MM. de Poederlé et d'Obin à Marie-Elisabeth.

Cependant, la princesse voulut qu'une autre lettre, plus brève, de je ne sais quel auteur, fût adressée au Conseil de Brabant, par laquelle elle enjoignait aux conseillers de veiller avec le plus

Digitized by Google

grand soin à la censure des livres, et essayait de défendre les auteurs du *Catalogue préliminaire* et des annexes contre les plaintes et les accusations que le Conseil avait accumulées dans sa Consulte. Cette lettre, plus courte, de la gouvernante est comprise sous le n° 5.

« Les scrupules de la gouvernante avaient été éveillés par quelques paroles de MM. de Poederlé et d'Obin, au sujet de la nécessité du *placet* royal. Sans le *placet* en Belgique, aucune espèce de constitutions ni décrets, relatifs à la discipline ecclésiastique, ne peuvent être mis à exécution, fussent-ils émanés du Souverain Pontife ou d'un concile même œcuménique. La gouvernante invitait les conseillers à lui exposer leurs idées sur ce point. Obéissant à cet ordre, ils lui adressèrent la lettre que je publie sous le n° 6, et qui mit un terme aux actes qui s'étaient passés en Belgique dans les années 1735 et 1736. Car il ne me semble pas qu'on y ait depuis renouvelé la tentative d'établir l'inquisition littéraire . . . . . .

. . . . . .

« Pour garantir la vérité de mon récit, je n'ai pu me dispenser de donner place, le sous n° 9, à la consulte que M. Keyaerts, conseiller au grand Conseil de Malines et procureur-général de S. M., fut requis, le 12 novembre 1739, d'adresser à la gouvernante au sujet des accusations calomnieuses lancées contre lui par le censeur Jérôme Steyaert, doyen de l'église métropolitaine de Malines, à l'occasion de la censure du catalogue des livres du procureur l'Admirant. Ce document est une confirmation de tout ce que j'ai dit, d'autant plus qu'à cette Consulte le savant auteur a joint différents Index, avec ses observations qui font ressortir la profonde ignorance avec laquelle les censeurs ecclésiastiques tâchent d'introduire des procédés arbitraires.

« Quoique les manœuvres dont j'ai parlé eussent tourné à la confusion des fauteurs d'ultramontanisme, ils ne purent néanmoins renoncer à leurs desseins, et il fut nécessaire d'opposer à leurs attentats divers décrets que l'éditeur du premier supplément a publiés et auxquels il suffira de renvoyer les lecteurs.

« Mais comme il arrivait que les censeurs royaux avaient trop de complaisance pour les censeurs ecclésiastiques et souscrivaient aveuglément à leurs censures, il fut pourvu à ce danger par trois autres décrets, adressés, au nom de l'impératrice Marie-Thérèse, au conseiller procureur-général du Conseil de Malines, M. Jacobs, en date du 28 octobre, du 5 novembre 1761 et du 27 mai 1762. Comme ils ne se trouvent pas dans le premier supplément, je les ai insérés dans celui-ci sous les nos 8, 9 et 10 . . . . . .

. . . . . .

« Vers l'an 1754, l'Impératrice, d'heureuse mémoire, avait eu la pensée d'ériger, en Belgique, un collége de censeurs à peu près sur le même pied que celui de Vienne; mais, avant d'en venir à l'exécution, elle crut devoir communiquer son projet aux tribunaux supérieurs des provinces, au commissaire royal près l'Uni-

Digitized by Google

versité de Louvain, le comte de Nény, alors trésorier-général de S. M. et à M. De Cocq, conseiller-général au Conseil de Brabant.

« Tous, à commencer par le ministre plénipotentiaire, comte de Cobenzl, approuvèrent le zèle éminemment pieux de S. M., mais tous furent d'avis que la méthode à laquelle les Belges étaient accoutumés depuis deux siècles allait mieux aux mœurs du pays qu'aucune innovation pour l'érection d'un pareil collége. Je me félicite d'avoir entre les mains tant les observations des tribunaux supérieurs que les Consultes du comte de Nény et du fiscal De Cocq, ainsi que la lettre et le projet d'édit que ce dernier avait transmis au comte de Cobenzl, le 26 octobre 1754.

« Grâce à ces documents, le lecteur possédera tout ce qui, en Belgique, concerne la censure et la prohibition des livres; ces documents, qui n'ont jamais été imprimés, qui sont à peine connus, cloront la première partie de notre supplément, sous les nos 11, 12, 13 et 14. » . . . . . .

. . . . . .

Ces documents sont encore inédits; on peut les trouver aux archives du royaume. Ils constituent une page curieuse de notre histoire, car on y voit nos magistrats toujours prêts à résister aux empiétements des ennemis de la liberté de penser et d'écrire.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

DE LA LIBERTÉ POLITIQUE

« Le droit, c'est la liberté se limitant elle-même. » KANT.

L'Angleterre est la terre classique des excentricités. Dans le domaine philosophique ou social, elle pouvait difficilement résister à cette tendance, et d'étranges théories s'y sont produites de temps à autre, sous l'inspiration d'hommes de talent, dévoyés par un penchant irrésistible pour le paradoxe. Après Bentham, qui, dans le domaine de la morale, tenta de remplacer la conscience par l'intérêt, la justice par l'utilité, a surgi récemment un M. James Fitzjames Stephen, *esquire,* qui, avec un imperturbable sang-froid, aligne des phrases contre la Liberté et cherche à substituer la force au droit.

Dans les nombreux travaux que la *Revue de Belgique* a déjà consacrés à l'étude si intéressante de notre situation politique, il était inévitable de trouver un jour une profession de foi calquée sur les œuvres du publiciste de la Grande-Bretagne ; et, grâce à l'indépendance absolue laissée par notre Recueil à chacun de ses collaborateurs, la doctrine de la force qui prime le droit devait fatalement échouer dans nos colonnes. Il ne nous convient nullement de déplorer une tolérance que d'autres ont trouvée peut-être excessive, car les doctrines qui s'affirment sont aussi des doctrines qui se combattent, et il n'est pas inopportun d'en essayer rapidement la réfutation à la place même où elles se sont étalées.

Digitized by Google

I

La guerre franco-allemande a amené dans beaucoup d'esprits une véritable révolution. Les exploits merveilleux du vainqueur, la rapidité et la sûreté de ses coups, la facilité avec laquelle il a pu, en plein XIXe siècle, consacrer le droit brutal de la conquête, cet entraînement si naturel qui porte tant d'hommes à saluer le succès et à s'incliner devant l'éclat de la puissance, tout a favorisé l'éclosion d'une petite école qui, après avoir admiré les prodiges dus à la force, en est venue à préconiser la force comme la panacée universelle de nos infirmités politiques et sociales.

Les prétentions audacieuses des ultramontains et les avantages indéniables qu'ils ont remportés dans diverses contrées, ont aussi produit leurs fruits. Au lieu de raviver l'ardeur des hommes de cœur, ce retour offensif a semé dans nos rangs, chez quelques uns du moins, de l'épouvante et du découragement. Pour les âmes irrésolues et indécises, le remède le plus sûr est celui qui leur causera le moins de peines : combien n'est-il pas plus commode de supprimer son adversaire que de le réduire ! Quels soucis ne s'épargne-t-on pas en décrétant son anéantissement avant même que de le combattre ou pour éviter les labeurs mêmes de la lutte ! On ne s'aperçoit point du côté fantaisiste d'une harangue qui conseille aux vaincus d'employer la seule arme dont ils se trouvent dépourvus, à raison même de leur défaite ; on ne s'enquiert pas de la moralité du moyen et l'on n'entrevoit devant soi que les illusions radieuses du but à atteindre... Écrasons donc nos ennemis, s'exclame-t-on, dès que nous serons les plus forts, et l'on n'entend pas la réponse qui se murmure tout naturellement : comment arriverez-vous à être les plus forts ?

Ensuite, s'il faut tout dire, nous nous sommes laissé surprendre dans un état de somnolence et de douce quiétude qui avait médiocrement façonné notre génération aux rudes émotions d'une guerre sérieuse. Les libertés modernes, nous

Digitized by Google

les avions trouvées dans l'héritage de nos pères, nous les avions reçues, non comme une conquête, mais comme une situation naturelle, comme une sorte de droit acquis, désormais au dessus de toute contestation et de tout péril, et c'est avec le sourire sur les lèvres que nous avons ouï gronder les premières attaques dont elles furent l'objet. Mais, lorsque aucun doute ne fut plus possible sur les intentions et sur les forces des agresseurs, un sentiment d'effarement amena plusieurs d'entre nous à désespérer de toutes choses : l'assurance presque fanfaronne de la veille dégénéra en une sorte de panique, et il ne manque pas de gens qui se demandent aujourd'hui avec angoisse si nous pourrons jamais nous débarrasser des cléricaux... par des moyens légaux! Et, sans étudier les causes de leur faiblesse momentanée, sans trouver dans leurs âmes des résolutions viriles, ces preux d'arrière-garde n'ont plus que le courage de disperser l'ennemi sur le papier et de le condamner à la plus triste des fins, du seul poids de leur plume et au son belliqueux de leurs périodes !

Ils s'étonnent de l'attitude actuelle du parti ultramontain et ils ne réfléchissent point que la crise où nous sommes plongés est la résultante naturelle des événements antérieurs. Après l'explosion formidable qui signala la fin du XVIII[e] siècle, les partisans du passé, surpris aussi au milieu des jouissances du *statu quo*, parurent un instant domptés et, dans la stupeur à laquelle ils se trouvaient en proie, ils n'opposaient que le silence et l'inertie aux affirmations hardies qui préludaient à l'enfantement de la société moderne. Lorsque, après 1830, Grégoire XVI lança le premier l'anathème contre ce qu'on appelait les principes de 89, sa voix rencontra peu d'écho, car les temps n'étaient pas mûrs. Au sein de l'Église elle-même, il s'était formé un parti qui ne rougissait pas de rechercher un compromis entre les maximes du catholicisme et l'esprit de notre temps, et de même que l'on vit en 1848, en France, le clergé bénir solennellement des arbres de la liberté, de même en Belgique, au Congrès de Malines, la parole éloquente du comte de Monta-

Digitized by Google

lembert pouvait proclamer au milieu des applaudissements frénétiques de son auditoire :

« La liberté religieuse, telle que je l'invoque, ne saurait être illimitée, pas plus qu'aucune liberté. La liberté des cultes, comme toutes les autres, doit être contenue par la raison naturelle et la religion naturelle. L'État, incompétent, en thèse générale, à juger entre les cultes et les opinions religieuses, demeure juge compétent, quoique non infaillible, de ce qui importe à la paix publique, aux mœurs publiques. *Contre tout ce qui porte atteinte à la société civile, il a droit de légitime défense.* »

Mais, à cette période déjà, l'on s'aperçut promptement, par le langage du Vatican, qu'on n'était plus en 1830. Pendant près de trois quarts de siècle, Rome s'était recueillie et, avec la patience habituelle à ceux qui s'appliquent à une œuvre de longue durée, elle avait préparé silencieusement sa revanche. Cette réaction était trop facile à prévoir pour nous surprendre outre mesure, car une politique de dix-huit siècles ne désarme point, sans coup férir, devant les entreprises de quelques novateurs et, malgré les sympathies manifestes des peuples pour les idées nouvelles, il était intéressant pour l'Église de sonder la profondeur de ses blessures, de s'enquérir si les nations s'étaient laissé seulement entraîner par un enthousiasme passager, ou si elle avait désormais à compter avec des convictions réfléchies, de se déterminer enfin à combattre ou à composer. Rome a choisi la guerre : c'est à nous de choisir, à notre tour, entre la guerre ou la soumission.

Cependant, dès les premiers engagements, certains esprits timorés ont paru déconcertés devant les premiers avantages remportés par l'armée cléricale ! Comme ces troupes qui, le soir du combat, accusent leurs chefs de trahison pour tenter d'excuser leur défaite, ils se sont retournés contre les principes qui jusqu'alors avaient été leur foi et ils ont insulté le drapeau qui, pendant tant d'années, avait été leur honneur.

Nous luttons pour la Liberté et par la Liberté, se sont-ils dit; misérables idiots que nous sommes, ne nous aperce-

Digitized by Google

vons-nous point que la Liberté est la grande coupable, que c'est à elle que nous devons nos revers et qu'il n'y a de salut au monde que pour ceux qui imposent leurs convictions à la foule, non par la persuasion, mais par la brutalité du nombre ou l'appui de la violence; et alors on hasarda ces tristes formules : « Un droit sans force n'est qu'un mot... La force, c'est le droit. »

Les arguments n'abondaient point pour soutenir ces paradoxes. On s'est donc complu à réfuter des thèses que personne ne soutient plus ou que personne n'a jamais soutenues, à démontrer par exemple, avec une aisance tout à fait remarquable, que l'on ne pouvait placer son idéal politique dans la liberté absolue de chaque citoyen.

Liberté absolue! Mais qui donc a jamais voulu donner une telle base à notre organisme social? Il est vrai que Jean-Jacques Rousseau nous reporte à des temps préhistoriques qu'il qualifie d'âge d'or, où les hommes vivaient côte à côte, sans avoir besoin ni de frein, ni de lois, sans connaître les passions mauvaises, sans être dominés par des convoitises déraisonnables, jouissant, grâce à l'absence de toute civilisation, de l'innocence la plus entière et, partant, d'une liberté illimitée et des plus inoffensives.

Mais nous n'avons pas à présenter ici une réfutation des doctrines du *Contrat social,* que tant d'autres ont produite avant nous. Pour peu que nous détournions les yeux de cette société imaginaire, dont aucun souvenir, dont aucune légende ne nous révèle l'existence, nous voyons l'homme tel qu'il est et tel que, sans doute, il a toujours été. Isolé, sans communication possible avec ses semblables, il possédera la liberté absolue, il agira comme il le voudra, sans rencontrer d'autres limites à sa puissance que les lois de la nature. Mais, à l'instant même où cet être se trouve en rapport avec d'autres êtres, il subira leur influence; il ne sera maître d'agir à sa guise que pour autant qu'il ne se heurtera pas à la volonté du voisin, et, s'il y a conflit, ce sera le plus faible qui subira la tyrannie du plus fort, en attendant que celui-ci rencontre aussi son dominateur. Les facultés physiques établissant la

Digitized by Google

mesure de la liberté de chacun, combien se flatteront de faire tout ce qui leur plaît et de jouir, par conséquent, d'une liberté sans restriction !

C'est pour substituer une limite équitable et raisonnable à la mesure variable dérivant de l'inégalité naturelle de nos facultés, que l'état social a été institué. Aucune agglomération ne peut subsister sans association, et qui dit association dit concession.

Sous la Constitution qui nous régit, est-il une seule liberté qui soit absolue?

Nous possédons la liberté des cultes; mais la veuve de l'Hindou, qui, pour obéir aux prescriptions de ses prêtres, voudrait chez nous monter sur le bûcher de son époux, pourrait-elle invoquer le respect dû à ses croyances pour accomplir ce sacrifice?

L'Oriental, qui pratique la polygamie, sera-t-il admis à se plaindre qu'on viole les lois de Mahomet en lui interdisant de prendre une deuxième ou une troisième épouse? Le catholique lui-même, dont nos juges brisent l'union conjugale en prononçant le divorce, n'est-il pas tenu aussi de se soumettre, quoique cette rupture d'un lien indissoluble froisse ses convictions les plus sacrées?

La liberté de l'enseignement ne permet point de publier des doctrines factieuses ou immorales, et la provocation au crime est tout aussi punissable dans la chaire de l'école que sur la borne de la voie publique.

La liberté de la presse, qui est cependant privilégiée, puisque notre charte exclut formellement toute mesure préventive, n'a-t-elle pas ses entraves comme ses sœurs, et celui qui se sert de la presse pour diffamer ou calomnier un tiers, n'est-il pas exposé à voir un tribunal lui indiquer le point où la liberté cesse pour faire place au respect des droits d'autrui?

Essayerons-nous enfin de nous retrancher derrière la liberté d'association pour excuser, par exemple, la création de bandes organisées en vue de rapines et de pillages, et, sans parler des nombreux règlements de police qui entravent de mille manières le droit de réunion, combien de restric-

Digitized by Google

tions ne comptons-nous pas dans le Code pénal et jusque dans le Code de commerce!

Non, cette liberté absolue est une chimère que personne n'a jamais caressée. Il n'est pas un fanatique de la liberté qui n'admette ces limites dictées par la nécessité sociale, par le respect du droit d'autrui et par les exigences impérieuses de l'ordre public.

Mais il n'est personne non plus parmi nous qui ne revendique avec énergie la somme de liberté possible et qui n'accepte de sacrifices que là où ils sont nécessaires.

Comment définir le principe de ces restrictions salutaires, comment nous instruire sur la légitimité des lois qui, de tout temps, ont comprimé, dans une certaine mesure, les droits naturels de l'homme?

Ici, la théorie nouvelle s'étale dans toute sa crudité. Pour les disciples de cette école, ce sera la violence au service du parti au pouvoir qui déterminera les obligations de la foule, ce sera l'intérêt des dominateurs qui s'érigera en guide de leur conduite et qui servira d'excuse à leurs mesures : le succès, c'est la justice; la force, c'est le droit.

Il est vrai que, dans l'histoire, ces pratiques ont été fréquentes et que, trop souvent, les vainqueurs n'ont cherché dans l'autorité suprême que les moyens d'écraser les vaincus. Mais la doctrine du fait accompli constitue-t-elle la doctrine du fait légal?

Sans doute, la torture est une institution qui a traversé les siècles, escortée par les justifications et les panégyriques des procureurs généraux de tous les temps; mais a-t-on perdu le souvenir des protestations indignées que cette procédure arracha depuis le XVII^e^ siècle à ceux qui osaient trahir leur pensée, et ne compte-t-on pour rien les manifestations muettes des masses qui, sans organe et sans voix, mais non sans cœur ni sans entrailles, ont assisté pendant une si longue période à ces écœurants spectacles?

Oui, l'esclavage a trouvé des défenseurs chez un grand nombre de théologiens et de juristes; mais l'homme a-t-il changé de nature, et si aujourd'hui il ne devient plus la chose

Digitized by Google

d'autrui, a-t-il pu à aucune époque être légitimement la propriété de son semblable?

Sans doute, enfin, les massacres des Albigeois, les tueries de la Saint-Barthélemy, les dragonnades des Cévennes et les atrocités commandées dans les Pays-Bas par Charles-Quint et Philippe II n'ont pas révolté les peuples, au moment où elles se sont commises, comme elles le soulèveraient de nos jours. Mais, parce que le sentiment du droit violé n'était pas aussi vivace à cette époque, parce que les consciences étaient moins éclairées, oublierez-vous les mâles et fières protestations que les victimes ont de tout temps lancées à la face de leurs bourreaux, et l'héroïsme de leur martyre ne dépose-t-il pas comme un témoignage immortel de leur foi en la justice de leur cause?

Qu'on ne cherche point à excuser ces forfaits en invoquant les idées du temps ou la barbarie des mœurs : vous plaiderez les circonstances atténuantes, si vous le voulez, à la remorque des publicistes cléricaux contemporains; mais jamais vous n'assimilerez les triomphes de la force au triomphe de la justice : le droit, sous le talon qui l'écrase, redresse la tête; il s'affirme encore dans ses meurtrissures et, tôt ou tard, l'heure arrive où l'oppresseur se lasse et voit le droit surgir devant lui, vainqueur de la force qui s'use.

A la vérité, les nécessités sociales varient, et tout législateur doit tenir compte de l'état des mœurs et du caractère particulier de son peuple. C'est en ce sens que Pascal a pu s'écrier : Justice en deçà des monts, injustice au delà! Car les limites apportées à notre liberté dépendent des nécessités qui les ordonnent et qui sont essentiellement variables dans le temps et dans l'espace. Il serait insensé de vouloir étendre l'humanité sur un lit de Procuste et lui appliquer uniformément un droit idéal que des politiques en chambre auraient taillé de toutes pièces dans le silence du cabinet. Le régime républicain ou le suffrage universel introduits actuellement en Russie seraient tout aussi absurdes que l'installation du Czar à la Maison-Blanche de Washington; et si le régime parlementaire sied admirablement au génie de la Grande-

Digitized by Google

Bretagne, il ferait triste figure dans les États de tel sultan indien ou même chez des nations beaucoup moins éloignées.

Mais ce n'est pas l'intérêt du pouvoir qui dicte et justifie ces restrictions, et la puissance dont il dispose pour sanctionner ses décrets n'est pas un encouragement vers l'arbitraire. La cause qui chercherait son salut dans l'oppression de ses adversaires serait frappée au cœur par les armes mêmes qu'elle emploierait, et la violence qu'elle regarderait comme une source de succès ne serait pour elle qu'un germe de faiblesse et de décomposition.

N'en déplaise à la doctrine des jésuites, tous les moyens ne sont pas bons, même pour atteindre un but licite. L'immoralité des moyens pèsera éternellement sur le résultat acquis. Il y a des empires qui se fondent sur des coups d'État et des parjures, mais cette robe de Nessus s'attache à leurs flancs, et le jour où un souffle les renverse, on s'aperçoit que c'est leur origine qui les a ruinés bien plus encore que leurs actes; le colosse qui repose sur un socle mal affermi ne peut qu'attendre son heure pour mordre la poussière.

II

Le parti libéral, quel que soit le nom qu'il ait porté dans l'histoire, s'est toujours constitué le champion des revendications légitimes des citoyens. Adversaire des gouvernements absolus, qui mesurent les droits de la foule aux caprices du maître et aux intérêts du pouvoir, il devait aussi rencontrer sur sa route le parti théocratique qui, dans tous les cultes et sous toutes les latitudes, n'a cessé de viser à la domination universelle. La tolérance en matière religieuse est une conséquence directe de la liberté d'opinion; aussi avons-nous partout soutenu les minorités persécutées. Qui donc, en Angleterre, a réclamé et obtenu, après des luttes ardentes, l'émancipation des catholiques romains, malgré les résistances des cléricaux de l'anglicanisme, si ce n'est le parti libéral? Qui a pris en main, il y a quelques années, la cause des catholiques de la Norvége, qu'une loi ancienne châtiait

Digitized by Google

sévèrement pour le seul fait d'avoir apostasié le luthéranisme? Où verrait-on s'élever les protestations les plus sincères, si, sur un point quelconque de l'univers, des citoyens se trouvaient persécutés et proscrits, à raison de leurs croyances? Nous l'affirmons hautement, c'est dans les rangs du parti libéral.

Les événements actuels nous placent en lutte ouverte avec le clergé catholique, mais nous subissons cette situation, que nous n'avons point créée.

Les autres cultes n'ont jamais affiché les prétentions hautaines de la cour de Rome, et l'unité merveilleuse qui préside à cette formidable organisation rend les empiétements de la théocratie catholique bien autrement redoutables que ceux des autres communions chrétiennes.

On nous a lancé un défi, nous l'avons relevé, et, maintenant que la mêlée est engagée, que nous opposons principes à principes, drapeau contre drapeau, on nous crie : Prenez garde, l'arme dont vous vous servez est dangereuse; en tenant une conduite en harmonie avec vos doctrines, vous êtes les artisans de votre défaite, car ces droits que vous accordez généreusement à vos adversaires, ils s'en serviront contre vous et ils profiteront de la liberté elle-même pour écraser les amis de la liberté.

Comme preuves à l'appui de cette thèse, on nous signale les progrès réalisés en Belgique, depuis 1830, par le parti clérical, sous l'égide de cette charte que le Vatican condamne, et on oppose l'exemple de l'Allemagne, où les audaces de cette faction sont contenues momentanément par une main de fer, tandis que les contrées où règnent les institutions les plus libérales sont envahies de jour en jour par le flot montant de l'invasion ultramontaine.

Il ne nous déplaît pas de suivre nos contradicteurs sur le terrain des faits aussi bien que sur celui des principes, et, puisqu'on parle des dangers de notre situation actuelle, contemplons ce tableau sans faiblir.

Nous ne parlerons pas longuement de la liberté industrielle, question purement économique, qu'on a bien mal à

Digitized by Google

propos introduite dans le débat. Il est possible de découvrir çà et là quelque théoricien partisan du système protecteur, mais il est au moins étrange de voir certains esprits, amoureux du progrès, chercher leur idéal dans les anciens errements et caresser toutes les idées surannées, sous prétexte d'améliorer le libéralisme. A ceux qui reprochent au libre échange d'avoir donné naissance à la question ouvrière et d'avoir favorisé ce que les amateurs de lieux communs appellent l'exploitation du travail au profit du capital, nous répondrons qu'il n'est pas de régime plus propre à l'asservissement des classes laborieuses que la régime prohibitif; qu'en laissant l'industrie maîtresse du marché national, sans souci de la concurrence étrangère, on ouvre les barrières à l'égoïsme des privilégiés. La domination exercée sur le consommateur est voisine de celle qui s'exerce sur l'artisan : la hauteur du salaire n'est qu'une mesure relative, et il ne sert à rien de gagner de fortes journées là où, par suite du régime économique, tous les produits sont surtaxés à raison même du monopole des fabricants indigènes.

Sans doute, la question sociale pose des problèmes redoutables, dont la solution n'est pas prête et dont l'étude s'impose au penseur; mais il est souverainement injuste de ne voir qu'une face de la question, et la crise que traverse en ce moment, par exemple, l'industrie agricole, par suite du renchérissement de la main-d'œuvre, témoigne hautement que le travailleur n'est pas resté en arrière, quand il a fallu bénéficier de la prospérité commune.

Si, pour entrer dans le cœur du débat, nous abordons les libertés politiques, nous constatons d'abord le silence prudent gardé sur les prétendus dangers de la liberté de la presse. Pourquoi n'avoir pas reproduit à ce sujet les doléances d'une série de braves gens qui seraient tout disposés cependant à souscrire à la liberté de la presse, à condition que la presse n'entamât que leur éloge et ne déversât son blâme et ses critiques que sur leurs adversaires?

Il est, en effet, des épidermes sensibles qui s'irritent de la moindre piqûre; il est des natures ombrageuses qui se

Digitized by Google

croient supérieures aux dieux et aux hommes et se scandalisent de la plus petite offense.

Assurément, il faut une certaine force d'âme pour arriver à essuyer de sang-froid les aménités dont l'homme public est souvent abreuvé. Mais qu'il se souvienne que la vie politique est une scène où l'auteur doit savoir subir les sifflets comme les applaudissements des spectateurs, et, s'il trouve l'épreuve trop douloureuse, qu'il réfléchisse combien il lui était facile de ne pas s'y exposer! Bientôt, du reste, il comprendra la profonde impuissance de ces libelles passionnés, et les injures passeront par dessus la tête de l'honnête homme qui les méprise.

La liberté d'association est généralement plus malmenée encore. Hélas! oui, sous l'empire de notre Constitution, les couvents ont pris une extension inquiétante. Mais est-on sûr que la liberté d'association n'ait produit aucun bienfait qui compense les empiétements des ordres monastiques? Et si nous n'avons pas retiré de la liberté d'association tous les avantages que nous espérions, est-ce la liberté que nous devons accuser ou notre indifférence, notre mollesse, notre inertie?

Les couvents fleurissent dans les pays de despotisme aussi bien que sous les constitutions conspuées par le Syllabus : quoique la France n'ait jamais connu le droit de réunion, la statistique pourrait nous indiquer peut-être des progrès tout autrement effrayants que ceux révélés en Belgique. Distinguer entre les associations fécondes et les associations délétères, proscrire celles-ci pour ne tolérer que les autres, c'est abandonner à ceux qui détiennent le pouvoir le soin de reconnaître le bon grain de l'ivraie. Or, espère-t-on que beaucoup de gouvernements se résoudront à fermer les couvents pour ouvrir des loges maçonniques? Parce que l'Allemagne a entamé une croisade contre les corporations religieuses, faut-il se payer d'illusion et escompter le bon vouloir de tous les cabinets européens ou même de la politique allemande dans l'avenir?

Ce qui constitue le danger des couvents, ce n'est pas tant

Digitized by Google

la réunion de quelques individus qui, après tout, ont le droit de s'assembler comme les libres penseurs, c'est l'influence qu'exercent peu à peu ces institutions, grâce à l'accumulation indéfinie des richesses : la fortune crée la puissance et l'enivrement qui dérive de cette puissance engendre la corruption et fomente les plus insolentes entreprises. Si, dans la Grande-Bretagne, les couvents catholiques prennent une extension qui commence à inquiéter les esprits les moins ombrageux, ce n'est point la liberté d'association qui en est la cause première ; de même que chez nous, au temps jadis, la législation anglaise accorde la personnification civile aux associations de ce genre ; elle leur concède, comme aux sociétés littéraires et scientifiques, le droit absolu de posséder ; elle crée une fiction à la place de la réalité des choses ou établit un privilége là où le droit commun est impuissant à protéger leurs menées, et ce sont ces fictions et ces priviléges que l'on décore du nom de libertés, ce sont ces abus que l'on invoque contre la liberté elle-même.

La mainmorte, en Belgique, n'a plus pour elle la protection des lois, mais elle a la complicité des hommes. Ce qu'il est défendu de faire directement se pratique tous les jours par des voies déguisées. De temps à autre, un procès retentissant démasque quelques unes de ces œuvres ; mais combien d'entre elles n'échappent pas, non seulement à une poursuite que le défaut de preuves frappe de stérilité, mais même à toute revendication sérieuse ! Des héritiers se rencontrent qui osent disputer à l'avidité des moines l'héritage de leur auteur, mais, à côté de ces exemples, combien de domaines plantureux s'étalent au soleil, possédés par des corporations qui se rient des prohibitions de nos Codes, qui profitent des complaisances du donateur ou de ses héritiers, ou qui dominent ceux-ci par la crainte ou par l'ignorance !

Cherchons, si l'on veut, à mettre un terme à ce scandale, découvrons les moyens de déraciner ces pratiques en érigeant en délit le métier frauduleux de personne interposée, nous y souscrivons volontiers ; mais cessons d'imputer à la liberté les abus du privilége et d'accuser le droit d'association, parce qu'il y a des gens qui violent les lois qui le régissent.

Digitized by Google

Et quant à vous, libéraux, qui déplorez les envahissements des ordres monastiques, cessez aussi de les encourager en leur confiant presque exclusivement l'éducation de vos filles ou en y envoyant vos fils sucer la haine et le mépris des idées que le père défend, mais avec lesquelles il n'a pas le courage d'harmoniser sa conduite!

La liberté d'enseignement n'a produit et ne produira jamais d'excès que par la complicité de ceux qui laissent leurs adversaires se servir d'une arme que leur mollesse à eux a émoussée entre leurs mains. Qu'on ne vienne pas tonner contre les écoles du clergé, alors qu'on ne sait se résoudre à constituer des écoles laïques. Qu'importent les sacrifices, car là où il n'y a point de sacrifices, il n'y a ni ardeur ni foi, et le parti arrivé à l'heure où le dévouement se tait et l'abnégation s'ignore, est un parti qui est mûr pour le suicide.

A l'époque où le libéralisme comprenait qu'il fallait des actes et non des phrases, il fondait une institution qui sera sa gloire et qui, devant l'univers entier, sera la glorification de la liberté d'enseignement. Quand ceux qui sont venus avant nous dans la carrière ont su créer et maintenir ce qui s'appelle l'Université de Bruxelles, nous n'aurions même pas le souffle assez puissant pour établir une humble école primaire, et nous en sommes arrivés à laisser le prêtre exercer son autorité au milieu de notre jeunesse, par crainte d'un mal plus grand, par peur de la concurrence des petits-frères!

C'est un spectacle plaisant, en vérité, que de voir des libéraux belges tourner la France en dérision et la vouer à tout jamais à l'hydre de l'ultramontanisme, parce qu'elle vient de proclamer cette liberté d'enseignement dont notre Constitution nous a dotés, il y a près d'un demi-siècle! Avec quel effroi ne les voit-on pas signaler à l'horizon toute faculté nouvelle que le clergé patronne au delà de notre frontière! Comme si nous ne possédions pas dans notre pays une institution catholique tout autrement puissante et qui n'arrive même pas à saisir le gouvernement de la cité dont elle prétend faire la splendeur!

Digitized by Google

Nous n'entendons ici ni préjuger l'avenir, ni encore moins juger une nation voisine dont la politique ne nous offre actuellement qu'un intérêt d'étude. Mais nous comptons assez sur le peuple qui a fait 89 pour ne pas nous émouvoir outre mesure de l'activité bruyante de quelques évêques, hier encore gallicans convaincus et aujourd'hui instruments dociles de l'infaillibilité papale. L'action du parti clérical en France ne s'est jamais révélée d'une façon aussi tranchée ni aussi personnelle. Jusqu'à présent, il se traînait à la remorque des diverses factions qui se disputaient le pouvoir, quémandant les faveurs des uns ou des autres selon les nécessités du temps, arborant tour à tour les drapeaux les plus opposés et sachant faire sa cour à César comme il avait appris à flatter la multitude. Maintenant qu'il passe à l'état militant, qu'il affiche hautement ses prétentions et ne déguise plus rien des ambitions qui le travaillent, combien n'ouvriront pas les yeux et ne découvriront pas le véritable ennemi qu'ils ont à combattre!

A vrai dire, jusqu'ici, l'amour de la forme l'emportait sur l'amour du fond. Que l'étiquette y fût, et l'on passait aisément condamnation sur la marchandise : plus d'une institution, bafouée sous l'Empire, n'a-t-elle pas été supportée et même recommandée sous le couvert de la République? Le temps viendra où les cléricaux forceront les esprits libéraux de tous les partis à se liguer contre leurs entreprises; les faits récents constituent un premier avertissement, et, s'il est besoin d'en avoir un second, fions-nous à nos ultramontains pour ne pas nous laisser trop longtemps languir.

Mais, pour nous, le devoir est de ne pas faiblir devant les conséquences logiques de nos principes. Si l'enseignement clérical est une aberration, nous avons le droit de le combattre et d'en signaler les vices, mais nous avons l'obligation de consacrer la liberté d'enseigner l'erreur. Il n'est pas de vérité officielle qui se décrète ou s'impose à coups d'autorité; l'homme qui jouit de son libre arbitre est maître de son choix entre le bien et le mal, et il ne nous est pas permis d'oublier que le progrès sort de la discussion et non de la

Digitized by Google

compression, que l'erreur de la veille devient souvent la vérité du lendemain.

Dans le domaine de la pensée comme dans le domaine plus intime du sentiment religieux, il convient de laisser un libre cours à la conscience humaine. Que chacun pratique ce qu'il croit, mais que chacun ne soit tenu de pratiquer que ce qu'il croit, telle est notre ligne de conduite. Oui, la liberté des cultes mène à des absurdités qui révoltent plus d'une âme honnête, mais les superstitions vulgaires ne se déracinent point par la violence, et l'instituteur sera toujours plus puissant que l'agent de police. Quand les populations fanatisées éprouvent le besoin d'un miracle, toutes vos mesures ne l'empêcheront point de se produire. L'arrêt qui condamna Notre-Dame de la Salette en la personne de M^lle^ de La Merlière aida peut-être à la glorification de Notre-Dame de Lourdes. Les fontaines miraculeuses, en effet, ont leur clientèle, et nous ignorons après tout en vertu de quel principe on interdirait à une partie de notre pauvre humanité de traiter ses infirmités avec de l'eau claire.

III

Les événements contemporains dont l'Allemagne est le théâtre ont eu leur contre-coup naturel au delà de son territoire : les procédés de M. de Bismark ont fait école, et chacun peut compter autour de lui des émules du grand chancelier, qui, croyant marcher sur ses traces, s'exagèrent singulièrement ses principes et apportent l'ardeur, ordinaire aux néophytes, d'outrer les leçons du maître.

Quelque vive que soit la guerre que l'empire germanique soutient en ce moment contre l'Église, soyons persuadés qu'il ne la laissera point dégénérer en une lutte à outrance. Il comprend trop bien que le martyre est une force, d'autant plus redoutable qu'elle est insaisissable, et il se gardera de fournir à ses adversaires l'auréole qu'ils ambitionnent. Le rôle de victime est plus sympathique que celui de persécuteur : les jésuites l'ont bien compris lorsqu'ils ont persuadé

Digitized by Google

à un vieillard de subir de gaîté de cœur une oppression que personne ne lui infligeait, spéculant sur le sentiment de commisération qui s'élève au sein des foules en faveur de la faiblesse écrasée par la violence, et prévoyant qu'un pape dans les fers, même quand le cachot est volontaire et qu'il a pour prison un palais, parle d'une voix plus écoutée que le pontife-roi sur son trône.

D'ailleurs, les incidents de ce duel entre le grand chancelier et le parti ultramontain permettent d'en saisir la vraie portée. Autre chose est d'imposer brutalement à un peuple les mesures dictées par l'intérêt du pouvoir dominant, et de rappeler au respect des lois existantes ceux qui, sous prétexte de convictions plus ou moins sincères, s'insurgent contre les institutions du pays.

Par cela même que, dans l'état social, notre liberté subit des limites nécessaires qui sont tracées par le législateur, il faut admettre, d'une part, la soumission à l'ordre légal et, d'autre part, une sanction énergique et vigoureuse contre ceux qui s'avisent de le violer. Quoique les constitutions soient sujettes à erreur, comme toutes les œuvres humaines, ce serait relâcher tous les liens sociaux que d'autoriser les rébellions contre les constitutions établies. Discutez-les, combattez-les, démontrez leurs injustices ou leurs inconséquences, travaillez à leur transformation ou à leur suppression par toutes les voies légales, et personne ne critiquera votre conduite, qui ne sera que l'expression de votre droit.

Mais que des hommes qui se disent chez nous conservateurs aillent encourager des résistances extra-légales, qu'ils applaudissent aux actes de quelques évêques qui, sur un ordre reçu de l'étranger, entrent en révolte ouverte contre les lois nationales régulièrement votées et régulièrement promulguées, c'est là une aberration explicable par l'esprit de parti, mais que rien ne saurait justifier. Nous n'avons pas à juger ici la législation d'une contrée voisine, nous laisserons à d'autres le soin d'apprécier les fameuses lois de Mai ; mais il n'est personne, parmi les esprits éclairés, qui ose blâmer un gouvernement de faire exécuter les lois de son

Digitized by Google

pays et qui soit tenté de l'arrêter dans la voie de la répression, lorsque des actes d'insubordination légitiment l'emploi des mesures coercitives.

En Belgique aussi, nous avons été témoins de tentatives de ce genre et nous n'avons qu'un regret, c'est d'avoir constaté l'indulgence extrême avec laquelle elles avaient été traitées. Malgré la défense formelle de convertir encore nos églises en un lieu de sépulture, il est de tradition, pour l'épiscopat belge, d'enfreindre cette prohibition chaque fois qu'il s'agit d'ensevelir un de ses membres. Alors, nous assistons à ce spectacle édifiant d'une loi civile violée ouvertement et de propos délibéré par les hauts dignitaires ecclésiastiques, aux applaudissements de la presse catholique, au milieu de l'approbation bruyante des meneurs du parti. Le pouvoir judiciaire intervient, il est vrai, mais il est touchant de voir avec quel zèle il s'ingénie, dans chaque cas, à découvrir des circonstances atténuantes pour n'appliquer qu'une faible amende!

Ah! l'on parle quelquefois du mépris des classes inférieures pour le principe d'autorité; mais, reconnaissons-le de bonne foi, quel exemple peuvent-elles recueillir lorsque, d'en haut, on leur montre le cas qui se fait de la majesté des lois? Qu'un procureur général, accomplissant l'office ordinaire de sa charge, vienne alors dans une mercuriale réclamer le rétablissement de l'échafaud, sous prétexte que l'abolition de la peine de mort est escomptée par les grands criminels au moment de la perpétration de leurs forfaits, l'opinion publique répondra que la grande excitation du populaire contre l'ordre public ne provient point de la modération des châtiments, mais de la quasi-impunité des personnages qui transgressent sans pudeur et à la face du pays les prescriptions qui les gênent et les lois qu'ils ont intérêt à fouler aux pieds.

Qu'on n'invoque point, dans de telles circonstances, la liberté des cultes pour excuser la conduite du coupable.

Pour les croyants comme pour les libres penseurs, le premier devoir est d'accepter les limites que leur tracent les

Digitized by Google

nécessités sociales. Si l'organisation d'une force militaire est reconnue indispensable à la sécurité de la nation, celui qui, comme le quaker, professe une répugnance marquée pour la carrière des armes n'en sera pas moins tenu de payer sa dette à la patrie. Si, dans l'état actuel des mœurs, le serment est considéré comme une garantie indispensable pour la sincérité des débats judiciaires, le libre penseur sera contraint de se soumettre, comme le premier venu, à ce devoir imposé à chacun.

Agir autrement, ce serait tomber dans l'anarchie, car, à chaque instant, on se trouverait enrayé par les scrupules d'une catégorie de citoyens, et, dès l'instant que la loi n'est plus égale pour tous, elle est le privilége et non plus la loi.

Non, la société civile est la sauvegarde de tous nos droits et il n'est permis à personne de porter la main sur les assises où elle repose. Loin de faiblir devant les hauts dignitaires, qu'ils appartiennent ou non au clergé, la répression doit s'élever avec la position du délinquant, car la majesté des lois reçoit de plus rudes atteintes de la bienveillance excessive témoignée aux puissants du jour que de l'humanité avec laquelle on traite les misérables qui ont suivi leur exemple et qui, comme eux, ont transgressé les articles du Code pénal qu'ils avaient intérêt à transgresser.

Quand bien même quelques uns appelleraient cette conduite l'exercice de la force, nous la considérerions comme le triomphe du droit, car nous voulons, à tout prix, éviter au droit un échec honteux. Nous sommes avec ceux qui admettent, par toutes les voies légales, la réforme des lois injustes, mais qui pratiquent au besoin, avec la dernière rigueur, le respect des lois existantes. Telle est la vraie doctrine de la liberté.

Cette thèse est bien éloignée de celle que nous combattons et qui convie simplement ceux qui ont escaladé le pouvoir à profiter de la situation pour écraser leurs adversaires, à diriger toutes leurs préoccupations d'après les règles de l'égoïsme, à ne reconnaître de droits que pour leurs amis, de liberté que pour leurs doctrines.

Digitized by Google

Une pareille opinion, déguisée sous le masque libéral, n'est que la reproduction littérale de la théorie ultramontaine et les publications de cette espèce pourraient tout aussi bien être signées par Joseph de Maistre ou par M. Veuillot.

Nous aussi, nous voulons la liberté, exclament nos bons cléricaux, mais nous la voulons pour les honnêtes gens, pour ceux qui pensent comme nous et qui sont avec nous. Nous ne dissimulons point que nous désirons exterminer les fausses doctrines par toutes les armes possibles, nous admettons la liberté du bien, mais non la liberté du mal, nous voulons le droit pour la vérité, mais non pas pour l'erreur.

La liberté du bien, c'est à dire la liberté pour nous, pour nos acolytes ou nos féaux; le monopole hautain sous le manteau de la générosité; une tyrannie éhontée empruntant hypocritement les dehors de la tolérance, élevant les siens sur le pavois et réduisant les opposants au silence!

Vous êtes maîtres, messieurs de l'école nouvelle, de soutenir ces thèses aussi vieilles que le monde, mais déposez au préalable l'étiquette de libéraux que vous n'avez pas eu la pudeur d'arracher; n'essayez même point d'emprunter aux progressistes une dénomination que ceux-ci vous refuseront, allez donner l'accolade aux souteneurs du césarisme ou aux jacobins de 93; allez vous mêler à ces thuriféraires du fait accompli et à ces adulateurs du succès; reniez le droit écrasé et mutilé qui n'a plus pour lui la force sans laquelle, d'après vous, il n'y a plus de justice; brûlez l'encens en l'honneur de tout pouvoir qui s'élève, et étouffez par vos clameurs les cris des victimes ou des persécutés. Il en est qui vous applaudiront, sans doute, mais ne jetez pas les yeux dans nos rangs pour quêter des approbations : regardez nos adversaires dont vous épousez la cause en vous associant à leurs principes et en trahissant le drapeau de vos amis, et en attendant le moment de devenir leurs soutiens, tâchez de ne pas être leurs dupes.

Ne venez point plaider comme excuse qu'à votre point de vue, la liberté n'est qu'un moyen et non pas un but, et qu'en

Digitized by Google

la repoussant, sous l'empire des circonstances, vous vous bornez à modifier votre plan de campagne.

Nous vous répondrons que si la liberté est un moyen, elle est aussi un but, tant qu'elle ne reposera pas en nos mains dans la plénitude de notre droit. Il y a des siècles, hélas ! que notre pauvre humanité s'agite pour obtenir ce moyen, que l'on traite maintenant avec un dédain superbe, et les martyrs qui ont versé leur sang pour cette idée ne se doutaient point de la profondeur de leur naïveté. Pourquoi, en effet, choisir des chemins de traverse hérissés de difficultés? Quoi de plus pratique que d'écraser ses contradicteurs sous le poids de l'autorité suprême; il suffit d'être les plus forts : n'est-ce pas d'une simplicité élémentaire?

Et, avant que vous soyez les plus forts, pensez-vous qu'on hésitera à user envers vous des armes dont vous menacez les autres? Et, lorsque la toute-puissance, si elle vous arrive jamais, se sera usée dans vos mains, comme s'usent toutes choses dans ce monde, courberez-vous la tête devant les vaincus de la veille et leur donnerez-vous vos principes en holocauste avec votre souffle et votre vie?

Belle civilisation que celle-là où les idées seront à la merci de la fortune, où le sort des armes et les destins changeants de la mêlée règleront le droit et proclameront les vérités ! Société idéale à coup sûr que celle où l'on aura pour opinion celle du maître, pour religion celle que l'État décrètera, pour devoir celui d'étouffer toutes les révoltes de la conscience, d'abdiquer son individualité et de se livrer corps et âme au triomphateur du jour, en attendant le triomphateur du lendemain !

Et, d'ailleurs, vers quel but nous convie-t-on de marcher avec de pareils soutiens?

Ce but, personne n'oserait le définir, car alors surgiraient les difficultés. C'est, en effet, le principe de la liberté, notre devise et notre drapeau, qui nous sert de lien commun, qui nous groupe dans un même parti : enlevez ce trait d'union, que restera-t-il au fond? Des hommes sincères et convaincus, mais divisés, profondément divisés sur l'idéal qu'ils veulent

Digitized by Google

poursuivre. En philosophie, en morale, en religion, en politique enfin, les systèmes se heurteront aux systèmes, les solutions les plus contradictoires seront tour à tour préconisées et conspuées avec passion : comptez donc ceux qui tiennent avec vous sur les questions fondamentales, et résignez-vous à constater que votre programme sera bien menu si vous voulez grouper autour de lui une poignée d'adhérents. Despotisme pour despotisme, il n'en est aucun qui mérite nos préférences; mais le seul résultat de cette thèse, si jamais elle triomphait, serait d'amener le plus intolérable et le plus insolent des despotismes, celui des minorités.

Combien ne vaut-il pas mieux recourir simplement, mais franchement, à cette vieille et antique pratique qui s'appelle la liberté. Elle n'est si ancienne d'ailleurs que parce qu'elle est inhérente à la nature humaine, parce qu'avec les idées du beau, du vrai et du juste naît, chez l'homme et avec l'homme, l'instinct de l'indépendance avec laquelle il cherchera et réalisera le juste, le beau et le vrai.

Ce mot magique n'exerce-t-il pas toujours sur les masses un effet instantané, contagieux, irrésistible? C'est un mot peut-être, mais derrière ce mot se cache une idée que tout homme comprend et vers laquelle il se sent entraîné : si cette idée ne répondait pas à un besoin et à une aspiration dérivant directement de notre nature, ces manifestations ne seraient-elles pas bientôt étouffées sous l'indifférence des uns ou sous les sarcasmes des autres? Profitons dès lors de l'avertissement que chacun de nous reçoit dans son for intérieur. Aimons la liberté pour elle-même, parce qu'elle est à la fois notre guide et notre salut; sachons en respecter l'usage chez nos adversaires et soumettons-nous sans murmurer aux inconvénients qu'elle nous amène et qui sont inhérents à toute institution humaine. Mais si nous la supportons chez autrui, apprenons aussi à en profiter nous-mêmes. La lutte des idées est toujours une lutte, et il n'est pas de victoire durable qui ne s'achète au prix du travail et de la persévérance. Les conditions que nous fait la société moderne sont d'une nature exceptionnelle, et l'histoire de l'humanité n'en

Digitized by Google

connut jamais de pareilles. Ne souffrons point que nos chances s'affaiblissent, que nos premiers succès périclitent : cet héritage de droits et de libertés que nos pères nous ont légué après des siècles d'efforts et de souffrances, ne risquons point qu'il soit entamé grâce à notre indolence et à notre incurie; montrons des sentiments virils et des résolutions vigoureuses, et ne permettons pas à nos descendants de signaler avec mépris les fils du XIXe siècle comme une race dégénérée dont les bras débiles ont laissé tomber dans la poussière l'arme, trop lourde pour eux, que leurs devanciers leur avaient confiée. La tâche est rude, peut-être, mais prouvons que nous sommes à la hauteur de cette tâche, et, si notre génération ne conquiert pas l'honneur du succès, qu'elle garde au moins l'honneur du devoir.

Xavier Olin.

Digitized by Google

LETTRE SUR LA QUESTION DE LA LIBERTÉ.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous avez bien voulu me demander mon opinion sur la thèse soutenue par notre ami Hermann Pergameni, dans son article sur *le Principe de liberté en matière politique*. Je vous la donne en toute humilité pour ce qu'elle vaut, vous permettant d'en faire ce que vous voudrez, sans vous cacher qu'elle s'appuie sur certaines considérations philosophiques que j'ai développées dans mes ouvrages et qui ne seront peut-être pas du goût de tout le monde.

J'estime qu'en toutes choses il faut commencer par une définition, pour éviter tout malentendu. M. Pergameni a eu le tort de ne pas procéder de cette façon ; c'est sa première faute et c'est apparemment aussi la cause du défaut de précision et de caractère scientifique que j'ai remarqué dans son étude.

La liberté, dirai-je d'abord, est une forme de l'activité des êtres.

Il y a des êtres qui agissent d'une manière continue, enchaînée, liée, de façon que leurs actes sont toujours ce qu'ils doivent être, dans les circonstances où ils se produisent, et qu'on peut les prévoir avec certitude quand on connaît exactement leurs lois. Tels sont les corps. Je dirai donc que la *fatalité* est la forme de l'activité de la matière.

Digitized by Google

Il y a d'autres êtres qui sont doués de volonté, qui agissent d'une manière spontanée, arbitraire ou capricieuse, en méconnaissant leur propre nature et la nature des êtres avec lesquels ils entrent en rapport, de façon que leurs actes ne sont pas toujours ce qu'ils devraient être et ne peuvent être prévus qu'avec probabilité ou devinés. Tels sont les esprits ou les âmes. Je dirai que la *liberté* est la forme de l'activité des esprits.

D'où je conclus déjà que si la liberté n'est pas une propriété concernant le *fond* des choses, mais une propriété formelle, elle est du moins un attribut caractéristique, puisqu'elle établit une différence fondamentale entre les esprits et les corps. La question de la liberté est, sous ce rapport, une question de *principe*, et j'ajoute que le principe de la liberté ne peut être reconnu que par les doctrines spiritualistes. Les auteurs anciens et modernes qui font de l'esprit un produit de la matière ou une fonction du cerveau, doivent logiquement affirmer que toute activité dans le monde est soumise aux lois fatales de la nature.

Mais il y a deux sortes d'esprits. Les uns sont gouvernés par l'*instinct*, tendance aveugle qui les maintient dans l'ordre, sans qu'ils le sachent eux-mêmes. Les autres sont gouvernés par la *raison*, ils ont la pleine conscience et le sentiment complet d'eux-mêmes, ils connaissent leurs propres actes, leurs droits et leurs devoirs, ils sont revêtus du caractère de la personnalité, ils font à leur gré le bien ou le mal, ils respectent l'ordre universel s'ils le veulent bien, et peuvent aussi s'y soustraire. Telle est la différence entre l'âme des bêtes et l'âme humaine. Les animaux et les hommes ont la volonté ; mais, d'une part, la volonté est inconsciente, par conséquent, asservie aux impulsions de l'instinct, tandis que, de l'autre, elle est consciente, éclairée, réfléchie, par conséquent dégagée des influences extérieures.

La *liberté morale* ou le libre arbitre est la forme de l'activité volontaire et consciente ou plus simplement la forme de la volonté éclairée par la conscience. L'homme seul parmi les êtres finis est moralement libre, c'est à dire capable de

Digitized by Google

faire le bien ou le mal en connaissance de cause, avec discernement, avec l'intention formelle de bien ou mal faire. De la liberté morale découle comme conséquence la responsabilité des actes, qui crée le mérite et le démérite.

L'homme mérite quand il fait bien, parce qu'il peut mal faire; il démérite quand il fait mal, parce qu'il doit bien faire. Le libre arbitre n'est encore qu'une *liberté arbitraire*, dont on peut user et abuser. Mais l'abus n'entre pas dans la destinée des êtres. Il est du devoir de l'homme comme être raisonnable de respecter partout, toujours, en toutes circonstances, les prescriptions de la raison. C'est alors seulement qu'il *a raison*. La raison commande de faire le bien, à l'exclusion du mal. Quand l'homme obéit sans hésitation aux lois de la raison, quelles que puissent être les conséquences de ses actes, quand il sait accomplir ses devoirs *quand même*, d'une manière absolue, avec désintéressement, selon la formule consacrée : *Fais ce que dois, advienne que pourra*, il s'élève comme Dieu au dessus du mal, il acquiert la liberté rationnelle, parfaite image de la liberté divine. La liberté rationnelle est l'idéal de la liberté morale. C'est la liberté des forts, qui dédaignent les intérêts de la nature sensible; la liberté des héros, qui savent triompher du mal; la liberté des hommes à principes, qui sont insensibles à l'attrait des récompenses et à la crainte des châtiments, qui restent fidèles à la raison, quoi qu'il arrive.

Il y a des hommes qui déplorent la liberté, parce qu'ils n'en voient que les abus et qui accuseraient volontiers la Providence de nous avoir fait ce présent funeste. Ils ont tort. Dieu a bien fait les choses. La liberté est inhérente à notre nature et elle est une condition de notre dignité. Il faut voir le bien comme le mal. La liberté rationnelle est la plus haute puissance que renferme le monde. Elle seule peut délivrer l'homme du joug des passions, de la servitude des intérêts et de la tyrannie de l'État. Qui méprise la liberté est indigne du titre d'homme.

Passons maintenant du monde moral au monde social. Mais d'abord, est-ce bien un autre monde? Non, la société

Digitized by Google

est le milieu où se déploie l'activité morale des esprits, unie à l'activité physique des corps, qui se meuvent dans l'espace. Seulement, ici, l'homme entre en contact avec ses semblables et, dès lors, il faut faire intervenir un nouvel élément dans le jeu des forces libres. L'homme est incontestablement l'égal de l'homme. Ce que l'un peut faire ou exiger, l'autre le peut aussi. Or, chacun peut réclamer ce qui lui revient, ce qui est son *droit*, c'est à dire ce qui lui est indispensable, vu son insuffisance, pour accomplir sa destinée comme être raisonnable. Aucun être fini ne peut se suffire à lui-même, l'homme moins que tout autre; il lui faut une série de conditions pour vivre, pour se développer, pour remplir la mission à laquelle il s'est dévoué, et, parmi ces conditions, il en est un certain nombre qui sont placées sous la volonté d'autrui. Celles-ci constituent le droit, selon la nature de l'homme ou selon la raison. Le droit est donc un ensemble de conditions volontaires et cependant nécessaires à l'accomplissement de la destinée des êtres raisonnables. Des conditions de ce genre sont *obligatoires :* elles sont obligatoires, parce qu'elles relèvent de la volonté d'autrui et que la volonté ne peut s'y soustraire, sous peine d'entraver la destinée de l'homme. Le droit est donc obligatoire et, comme la *loi* n'est que l'expression du droit, tel que le droit apparaît à la conscience du législateur, la loi est également obligatoire ou doit être respectée par tous.

Qu'est-ce donc que la *liberté civile et politique?* C'est l'application de la liberté morale à la vie des hommes réunis en société. La liberté civile ne se comprend pas sans la liberté morale : le citoyen ne peut être libre si l'homme ne l'est pas. J'avoue que j'ai toujours été profondément surpris de l'étrange aberration de ces prétendus socialistes modernes qui, partant du matérialisme, commencent par supprimer le libre arbitre, comme étant contraire à la nature, et qui revendiquent ensuite avec énergie toutes les libertés imaginables pour l'homme vivant en société. Un pareil non-sens me confond. Renvoyons à l'école et à la logique ces nouveaux éducateurs du genre humain, et passons.

Digitized by Google

Comme la liberté morale, la liberté civile et politique permet de faire le bien ou le mal, d'user ou d'abuser, d'agir conformément ou contrairement à la raison. Mais il est entendu que le mal et l'abus sont une imperfection dans la vie sociale comme dans la vie purement morale. Il n'y a qu'une seule forme du mal qui soit incompatible avec la liberté civile, c'est l'injustice ou le tort fait à autrui, c'est à dire le mépris du droit ou la violation de la loi. La loi est la garantie de tous; manquer à la loi, c'est manquer à tous, c'est détruire la sécurité publique. Il y a donc une *limite* à la liberté civile, c'est le *droit* : *liberté en tout et pour tous dans les limites du droit,* voilà la formule, et cette formule, bien comprise et bien appliquée, satisfait à toutes les exigences de la vie sociale la plus perfectionnée, et renverse toutes les objections qu'on a faites contre la liberté.

Le citoyen peut donc tout faire et doit pouvoir tout faire dans une société civilisée, même le mal, sous sa responsabilité morale, pourvu que ce mal ne soit pas en même temps une injustice. S'il est grossier, égoïste, ingrat, impitoyable, il manque à ses devoirs moraux envers ses semblables, mais il ne fait tort à personne, il est irréprochable vis à vis de la loi : il rendra compte de ses actes à sa conscience. Personne n'a le droit d'exiger qu'il soit vertueux. S'il est impie, fanatique ou superstitieux, il manque à ses devoirs envers Dieu, mais personne ne peut lui faire un grief de ses sentiments religieux, s'il ne porte pas atteinte à la liberté de croyance de ses voisins. *Deorum injuriæ diis curæ*, disaient les Romains, ce qui veut dire que les lois de sacrilége sont un empiétement du pouvoir civil sur le domaine réservé de la conscience. Mais s'il se permet d'enfreindre une loi ou seulement un règlement de police, pris en exécution d'une loi, il devient responsable devant les tribunaux, il est condamnable et mérite un châtiment. La *peine* réparera le tort fait à la loi et le préjudice causé à un membre de la société; elle fera mieux encore, elle amendera le coupable, si le système pénitentiaire fonctionne régulièrement.

Il n'y a donc pas de liberté contre le droit, car la liberté

Digitized by Google

est elle-même un droit, puisqu'elle est une condition *sine qua non* de la vie morale, et, en conséquence, la liberté contre le droit serait le droit contre le droit, c'est à dire le droit de détruire l'ordre public. Si la nourriture et l'éducation, par exemple, sont un droit de l'enfant, le père de famille ne peut plus invoquer sa liberté à lui pour priver son enfant du pain du corps et du pain de l'âme. Il n'existe point de liberté de l'ignorance qu'on puisse opposer au droit à l'instruction. Nous avons un nom dans la langue française pour désigner la liberté contre le droit, c'est la *licence*. La licence n'est pas un droit, mais la négation de l'état de droit; elle n'est pas la liberté civile, mais la négation de tout lien civil entre les hommes ; c'est la liberté sauvage et anarchique de ceux qui ne vivent pas encore ou ne veulent plus vivre sous l'empire de la loi. Il n'est donc pas convenable de confondre la liberté avec la licence et de déclamer ensuite contre la liberté, sous prétexte que la liberté est une notion contradictoire, puisqu'elle suppose la faculté de tout faire et, par conséquent, de s'insurger contre la société et de se nier elle-même.

Il n'est pas juste non plus de décrier la liberté, en montrant qu'elle n'est pas absolue. Ne déplaçons pas la question. Personne ne soutient la thèse de la *liberté absolue,* si ce n'est les sophistes. La liberté ne saurait être absolue pour l'homme, puisque la liberté de chaque membre de la société trouve sa limite dans la liberté de tous les autres. La liberté a ses limites : cela empêche-t-il qu'elle soit un bien? Elle est un bien, puisqu'elle est un droit. Elle n'est pas tout le bien sans doute, puisqu'elle n'est qu'une forme de l'activité des êtres raisonnables ; mais elle est la seule manière possible de réaliser le bien moral. Cela suffit pour qu'on la respecte à l'égal des biens les plus précieux, au lieu de la considérer comme une simple résultante de la race, du climat et de la civilisation.

M. Pergameni mêle un peu tout cela. Il arrive ainsi à éblouir et à dérouter les esprits, sans jeter aucune lumière sur la question. Il cherche aussi les limites de la liberté et les découvre dans les nécessités sociales et dans l'ordre

Digitized by Google

public. Si cet ordre et ces nécessités sont synonymes du droit, nous sommes d'accord; s'ils signifient autre chose, ils sont une formule bien élastique, susceptible de mille interprétations diverses et capable de remplacer la liberté par la servitude et le droit par la force.

Revenons à notre méthode. Qu'est-ce que la *force?* C'est une activité quantitative qui peut croître et décroître. Cette définition s'applique également à l'activité de la matière et à l'activité de l'esprit. Il y a des forces physiques et des forces morales. Mais qu'est-ce que la force a de commun avec le droit? Rien, si ce n'est que le droit est obligatoire, et que l'obligation peut être une contrainte ou une compression. La force peut donc être au service du droit, pour le rendre exécutoire; mais elle ne peut jamais remplacer le droit, ni primer le droit. En effet, la *force publique* est entre les mains de l'État, qui est dans la société l'organe du droit, et elle sert ou doit servir pour faire exécuter le droit, pour assurer l'obéissance à la loi. Voilà le rapport entre la force et le droit : l'un est but, l'autre est moyen.

Mais alors comment ose-t-on dire que le droit, c'est la force? Comment peut-on demander si les réformes doivent être accomplies par la force ou par la liberté? Il faut supposer dans un esprit vigoureux et libéral un profond découragement, né du spectacle des triomphes passagers de l'ultramontanisme, pour s'expliquer qu'on pose de pareilles questions et qu'on les résolve au profit de la force.

La force a eu son temps pour instituer le droit et elle aura toujours son temps pour faire régner le droit. Mais ne confondons pas l'histoire avec la philosophie, les faits avec les principes. La force a été maîtresse, quand les peuples encore barbares, inconscients d'eux-mêmes, ignoraient le droit et ne possédaient pas les conditions de la liberté morale. Ces temps sont passés pour l'Europe. Aujourd'hui, la force fait respecter les libertés publiques, quand on y porte atteinte; mais comment pourrait-elle les faire naître ou renaître chez des esprits cultivés, qui savent ce qu'ils font, alors que la force est précisément le contraire de la liberté? C'est donc

Digitized by Google

contre la liberté que la force devrait agir, c'est en confisquant la liberté des cultes, la liberté de l'association, la liberté de l'enseignement, la liberté de la presse, qu'on voudrait réaliser le progrès ! Laissons cette œuvre aux ultramontains, armés du Syllabus et des Encyclyques, et revenons à des idées plus saines. Le libéralisme se suiciderait s'il en arrivait jamais par lassitude ou dégoût à renier la liberté.

La liberté existe en Belgique, il faut la maintenir et la défendre, au lieu de faire alliance avec ses adversaires naturels; il faut la féconder et en tirer tous les fruits qu'elle comporte, au lieu de la représenter comme un fléau. Comment la développer? En éclairant les esprits, puisque l'intelligence est une des conditions essentielles de la liberté morale. Comment la défendre? En empêchant ses ennemis de la supprimer à leur profit, en les renfermant dans la sphère d'activité qui leur appartient légitimement. Toutes les institutions sociales, y compris l'Église, sont libres dans les limites du droit, mais seulement dans ces limites. Interdisons-leur de transgresser ces limites, quand viendra le moment de réformer nos lois. Il reste peut-être bien des choses à faire dans les strictes limites du droit pour sauvegarder d'abord les conquêtes de la civilisation contre l'ultramontanisme, et pour en étendre ensuite les bienfaits.

C'est sur ce point que j'appelle l'attention des hommes d'État et des hommes de progrès. M. Pergameni me semble avoir fait fausse route, cette fois, dans un moment d'oubli.

J'estime, monsieur le Directeur, qu'il y a une autre marche à suivre.

G. Tiberghien.

Digitized by Google

L'ÉDUCATION DES OUVRIÈRES

ET

LA GRANDE INDUSTRIE

Dans une séance de la section de littérature française, au Cercle artistique d'Anvers, un membre a fait un chaleureux appel à tous ceux qui portent intérêt au prolétaire, pour rechercher avec soin les causes qui s'opposent à l'amélioration de sa condition actuelle.

C'est pour répondre à cet appel que j'ai rassemblé ici le fruit de mes études sur l'éducation et l'instruction. Ce ne sont point des avis ou des conseils sur ce qu'il convient de faire; c'est uniquement un aperçu des causes qui tiennent l'ouvrier dans un état, sinon d'abjection, au moins d'infériorité morale et intellectuelle.

I

La cause première de cette déplorable situation doit se chercher dans l'état d'abandon où on laisse l'éducation de la femme pauvre. Pour arriver à la source du mal, des moralistes ont, comme de coutume, recouru aux documents officiels. Mais en cette occasion, comme toujours, les chiffres recueillis officiellement ont été reconnus inexacts ou incom-

Digitized by Google

plets. En vain, en Angleterre comme en France, on a frappé à toutes les portes; on n'a obtenu que des documents où les distinctions les plus nécessaires faisaient défaut, où aucune différence n'était établie entre la grande et la petite industrie, entre le travail à l'usine et le travail à domicile. Les appels adressés aux sociétés sont aussi restés infructueux. Le croirait-on? Les inspecteurs auxquels l'État, en Belgique, délègue la surveillance des fabriques, n'ont pas même reçu la mission de constater le degré d'instruction des ouvriers, comme si l'inspection légale de la population n'était rien, comparée à celle des engins mécaniques et des chaudières.

Quelques données seulement ont pu être réunies, telles que le nombre des femmes se trouvant en état de signer leur acte de mariage et celui des prisonnières qui savaient lire et écrire au moment de leur incarcération [1]. Ainsi, en France, d'après un document publié en 1867, 25 p. c. d'hommes et 41 p. c. de femmes ne savaient pas signer au moment de se marier. Si l'on ajoute que, dans le même pays, les cours d'adultes, qui étaient suivis, en 1868, par 684,092 hommes, ne l'étaient que par 95,281 femmes seulement, l'infériorité de l'enseignement de celles-ci ressortira de la manière la plus éclatante.

Partout la situation est la même. Ce sont uniquement les proportions qui diffèrent.

Au surplus, n'existe-t-il pas une école de sophistes, qui borne les droits de la femme à la nourriture et à l'habillement? Pour eux, l'instruction de la femme est un danger; la mère de famille, l'épouse, n'est qu'un être inférieur, fatalement voué à une sorte de servage. Ils n'ont égard ni à l'attrait qu'une femme instruite peut répandre sur le foyer domestique, ni à l'immense influence qu'elle exerce sur la destinée de l'enfant. Au lieu d'éclairer et d'orner son esprit, ils l'entourent d'un cercle de préjugés, et son intelligence, comme renfermée dans un étau de fer, perd, par l'inactivité où on la condamne, toute aspiration vers la science, tout désir de connaître la vérité. S'il est vrai, remarque M. Leroy-Beau-

[1] Le Roy-Beaulieu, *Le travail des femmes au XIX^e siècle*, t. I, p. 151.

Digitized by Google

lieu, que l'homme ne vit pas seulement de pain, ce mot est encore plus juste appliqué à la femme. »

Dès le XVII^e^ siècle, un ecclésiastique, l'abbé Fleury, avait entrevu la vérité sur ce point. « Les filles, dit-il, doivent « apprendre autre chose que le catéchisme, la couture, « chanter, danser, s'habiller, parler civilement et bien faire « la révérence; mais savoir lire, écrire et compter, entendre « assez les affaires pour être en état de prendre conseil, et la « médecine pour soigner les malades [1]. »

Bien d'autres éducateurs du peuple, comme Jean Sturm, qui enseignait à Louvain en 1537; Coménius, dont la *Didactica magna* parut en 1650, s'étaient, avant l'abbé Fleury, préoccupés de l'instruction des femmes. Mais que pouvaient des efforts isolés, que pouvaient des conseils à peine écoutés? Il aurait fallu une action générale, un mouvement puissant de l'opinion publique pour renverser des préjugés séculaires, pour amener les esprits à mieux envisager une question essentielle, question que l'on n'avait jamais abordée qu'avec dédain.

Cette action, ce mouvement s'opère actuellement. Grâce à l'influence des idées américaines, on a attaqué, en Europe, les préjugés sous lesquels s'étiolait l'éducation de la femme. L'esprit des Franklin, des Channing, des Emerson, des Parker a enfin traversé les mers et préparé l'heure, si longtemps retardée, de l'émancipation de l'intelligence chez les femmes du peuple.

On ne saurait trop favoriser cette révolution pacifique et féconde. La femme, en effet, doit et peut exercer partout une influence puissante, et la position nouvelle qu'elle prendra, à mesure qu'on cultivera ses facultés, modifiera des habitudes funestes entretenues pendant des siècles, en même temps qu'elle provoquera des théories, des essais, des applications de tout genre.

En général, les filles du peuple quittent trop tôt l'école primaire, d'où elles ne sortent, le plus souvent, qu'avec une

[1] Voyez Aimé-Martin, *Éducation des mères de famille*, chap. VII, p. 80.

Digitized by Google

somme de connaissances très restreinte : une lecture pénible, une écriture impossible. Persuadées de leur infériorité intellectuelle, elles envisagent la science comme une nuit profonde où elles ont peur de s'aventurer. Et pourtant, que de fruits précieux ne recueillera-t-on pas, lorsqu'elles suivront une voie différente ?

La femme à laquelle on a enseigné les éléments de la science économique, sait, en épouse prévoyante, en mère sage, régler l'emploi du temps, utiliser les loisirs, profiter des objets vieillis, embellir par des riens le foyer domestique, et y faire régner cette saine propreté, si voisine de l'aisance ! L'être ignorant, au contraire, après avoir perdu des charmes dont l'influence n'est qu'éphémère, reste étranger à ces doux propos que la réflexion fait naître, que la lecture et la conversation alimentent, que l'affection conjugale ou maternelle rend plus tendres encore et plus attrayants. Tandis que la femme dont l'intelligence est restée inculte ne ressent et n'inspire que des sentiments passagers, celle qui a fréquenté l'école primaire, puis, à quatorze ans, après être entrée à l'atelier, a suivi les cours d'adultes, s'élève nécessairement à un niveau supérieur. En devenant mère, elle comprend l'étendue de ses nouveaux devoirs, et, en même temps, elle sait en faire jaillir des sentiments, des tendresses qui captivent le mari le plus brutal, qui relèvent aux yeux de l'homme le plus grossier le mérite de sa compagne.

Considérée au double point de vue d'épouse et de mère, l'ouvrière réclame une éducation plus soignée même que celle des hommes. N'est-ce pas elle qui fait éclore l'intelligence de l'enfant ? n'est-ce pas elle qui lui parle la première et à laquelle l'enfant adresse la première question ? N'est-ce pas elle seule qui doit alléger les fatigues du mari, rendre le calme à son esprit tourmenté par les contrariétés, les inquiétudes et les convoitises ? Que ne peuvent ses caresses, secondées par de sages conseils ! C'est elle qui doit faire triompher le foyer domestique sur le cabaret, les habitudes réglées sur les désordres qu'engendrent l'ivrognerie et la débauche. Les résultats, d'ailleurs, ne sont pas douteux, et déjà, dans

Digitized by Google

mainte contrée, on a pu constater une progression notable de bien-être à la suite d'un plus grand développement donné à l'instruction.

La différence du degré d'instruction des hommes et des femmes résulte, en partie, des services précoces qu'une fille rend dans le ménage. Son intelligence plus ouverte que celle des garçons, son caractère serviable et affectueux la rendent, quoique jeune encore, apte à remplacer ou à seconder la mère. Est-il rien de plus touchant que de voir une sœur aînée, à peine adolescente, garder le foyer paternel, surveiller de plus jeunes enfants, rendre mille petits services? Charmant tableau, qui n'a eu l'occasion de te contempler! Mais c'est précisément ce dévouement au bien-être commun qui éloigne les filles de l'instruction scolaire, tandis que la turbulence des garçons, l'indépendance de leur caractère, en les rendant inhabiles et revêches à ces petits services, engage les parents à les envoyer à l'école. C'est un moyen de s'en débarrasser et de les occuper à la fois.

De là ces expressions du prince Albert d'Angleterre, dans son adresse au Congrès de l'éducation, en date du 22 juin 1857 : « Les filles surtout sont les servantes de la « maison, les assistantes de la mère, les gardiennes des « jeunes enfants, des malades et des vieillards. Aussi, plus « la famille est nombreuse, plus il est à craindre que la sœur « aînée n'aille pas à l'école. » N'existe-t-il pas, d'ailleurs, dans nos campagnes, un préjugé invétéré, d'après lequel l'école est surtout faite pour les garçons, que les filles en apprennent assez dans la famille et à l'église? Inutile de demander, après cela, pourquoi l'instruction des filles, si elle n'est bigote, est une rareté pour le plus grand nombre.

La différence du degré d'instruction entre les deux sexes reste-t-elle stationnaire? Non, d'heureux résultats ont déjà été obtenus, grâce à l'augmentation du nombre des écoles et des instituteurs. On peut le constater par des relevés faits dans ces derniers temps. En 1853, sur 100 mariages il y avait en Belgique 5 p. c. d'époux et 9 p. c. d'épouses ne sachant ni lire ni écrire, tandis qu'en 1867 il y avait 3 1/6 d'hommes

Digitized by Google

et 7 de femmes ne sachant pas signer leur nom. Ainsi, en 15 années, la diminution est de plus de 1 p. c. pour les hommes et de 2 p. c. pour les femmes.

L'augmentation est faible, sans doute; mais, si l'on réfléchit que tout progrès moral est l'œuvre lente du temps, on ne perdra pas espoir.

II

Il est juste de faire remonter à qui de droit le mérite de cette amélioration. C'est le développement admirable de l'industrie qui en est la cause principale. De nos jours, les outils et les écoliers ne fonctionnent plus dans de simples ateliers et de modestes baraques. On a élevé au travail des palais grandioses où les ateliers, parquetés, sont aérés et éclairés d'après les meilleurs systèmes, où la chambre des machines rivalise de netteté et de brillant avec les salons, où enfin une salle d'école est d'ordinaire annexée aux autres locaux de l'usine. Quel spectacle que ces constructions colossales, où de gigantesques outillages travaillent avec la régularité d'une pendule, où l'ouvrier agit à l'aise, où son savoir s'accroît sans cesse, où l'étude est mariée à l'effort physique! Est-il étonnant que l'ouvrier afflue là où il peut mieux s'instruire et où il gagne plus aisément sa vie? Les chefs d'usine, à qui ces avantages sont dus, sont les premiers à en recueillir les fruits. Plus l'ouvrier est commodément installé, plus on lui procure les moyens de s'instruire et de se perfectionner, mieux le travail s'effectue, plus on gagne du temps, plus les rapports entre les capitalistes et les travailleurs s'améliorent.

Le travail à la main et à domicile, de son côté, continue, comme un monstre, à dévorer le temps, la santé et l'intelligence des malheureux qui s'y livrent. Est-il nécessaire de dépeindre ces ménages où la place la plus spacieuse, l'unique place souvent de la maison, est encombrée par un métier lourd et embarrassant? Sur ce métier est penché, du matin au soir, un ouvrier maladif, autour duquel de petits êtres,

Digitized by Google

dès l'âge de 5 à 10 ans, passent leur journée à bobiner, à éplucher, à dévider des matières textiles. Outre que l'appât d'un maigre salaire écarte ces enfants de l'école, comme l'a établi M. Victor Modeste dans son *Essai sur le paupérisme*, on a reconnu chez eux une incapacité, une inhabileté qui les empêche de se livrer à toute autre occupation manuelle.

Le *piecework system at home* ou travail à la pièce à domicile constituait pour l'Angleterre un véritable fléau. C'est ce qui résulte du rapport fait par l'économiste M. Nassau, lors de l'enquête ouverte par le Parlement, il y a un quart de siècle. Les parents, abusant sans pitié des forces de leurs enfants, les privaient à la fois des bienfaits de l'école et des heures de récréation. Dans les localités flamandes où ce genre de travail se pratique encore, de nombreuses familles végètent dans la misère et l'ignorance.

Les industries exclusivement féminines exercées à domicile, comme la broderie et la fabrication de la dentelle, produisent les mêmes résultats. Les ouvrières ne savent ni lire, ni écrire, ne possèdent pas même les premières notions des soins de ménage, de la propreté corporelle, de l'économie la plus élémentaire. Qui n'a vu, dans les Flandres, ces chambres basses et insalubres, où des jeunes filles de bas âge, accroupies sur un coussin, font toute la journée de la dentelle. Entassées au delà de toute mesure dans un local insuffisant, que deviennent-elles : des ignorantes, aveugles à trente ans, phthisiques à vingt-cinq? Tout cela se pratique au grand jour, et dans quel but : pour enrichir un marchand de dentelles qui paie à ces malheureuses un salaire dérisoire.

Celles qu'une constitution robuste sauve d'une mort prématurée, que deviennent-elles? Elles ne sont propres à rien. Elles ne savent, en général, dit Auguste Cochin [1], ni lire, ni coudre. Ne pouvant ni réparer leur linge, ni le laver, elles le portent jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux; incapables de bien élever leurs enfants, elles les conduisent à une mort prématurée en les bourrant de soupe ou de viande [2]. Dans

[1] Les *Ouvriers des deux mondes*, t. III, p. 49.
[2] Le Roy-Beaulieu, l. c., p. 173.

Digitized by Google

un village de l'est de la France où l'on fait de la broderie à domicile, les jeunes filles, ne sachant pas même arranger leurs cheveux, vont le matin se faire coiffer par un perruquier [1]. Les exemples d'imprévoyance et de négligence se rencontrent à chaque pas. Telle brodeuse achètera en une année vingt-cinq paires de bas, plutôt que d'en prendre soin ; ailleurs, une famille de six personnes, gagnant ensemble *vingt-deux francs par jour*, n'aura ni rideaux aux fenêtres, ni plats sur la table, ni d'autres meubles que trois chaises et des couches de paille. L'instruction, l'éducation sont choses inutiles; la coquetterie et la débauche constituent les seuls besoins de ces êtres dégradés. A Anvers, les femmes et les filles qui sont occupées au triage du café, révoltent le sentiment public autant par leur ignorance que par leur immoralité.

Chez les ouvrières agricoles l'ignorance prend un caractère alarmant. Les communes ne leur donnent qu'imparfaitement l'instruction; dans un grand nombre de villages, les cours d'adultes ne sont pas organisés et, là où il en existait, une influence malfaisante les supprime sans éclat. Par bonheur, en Belgique comme partout, l'ouvrière agricole tend à disparaître. De plus en plus délaissée, l'agriculture se verra forcée de recourir à l'aide des machines; elle donnera alors à l'ouvrier des loisirs qui tourneront au profit de son intelligence.

C'est la grande industrie qui attire à elle les populations et qui, en même temps, les appelle de plus en plus à profiter des leçons de l'école de la fabrique et de celles des cours d'adultes. Ce mouvement se manifeste surtout dans les grandes villes. Là, les administrations adressent de fréquents appels aux fabricants, pour qu'ils engagent leurs ouvriers à fréquenter les foyers d'instruction. C'est ce que la ville d'Anvers a fait cette année encore, dans une circulaire datée du 15 mai.

Jetons les yeux sur les provinces belges où la grande industrie règne.

[1] *Les ouvriers des deux mondes*, l. c.

Digitized by Google

La province de Namur marche chez nous en tête sous le rapport de l'instruction. L'ignorance y bat décidément en retraite et ne donne plus que le chiffre, discutable encore, de 6 à 7 p. c. de miliciens illettrés. Liége vient ensuite avec le Limbourg, le Luxembourg et le Brabant. Dans quatre de ces provinces, où les maris peuplent les verreries, les fabriques d'armes, les laminoirs, les clouteries, les fabriques de draps et d'articles de luxe, ils reçoivent de forts salaires. La femme peut rester chez elle, s'occuper du ménage, élever les enfants. Elle apprécie les bienfaits de l'école, y pense, tient la main à ce que les enfants fréquentent la classe. Dans le Hainaut, où femmes et filles délaissent leur foyer pour les houillères, dans les Flandres, où elles fréquentent des ateliers de tissage et de filature dépourvus d'écoles, l'instruction est négligée. L'ignorance est surtout invétérée dans la Flandre occidentale et la province d'Anvers, où les personnes du sexe féminin, continuellement livrées au travail des dentelles et des broderies, n'ont plus le temps d'être ménagères ni de s'occuper de leurs enfants. Signalons, en passant, une autre cause de l'infériorité intellectuelle d'un grand nombre de nos ouvrières. Tandis que l'Anglaise est obligée de savoir lire afin de pouvoir suivre les exercices religieux, la Flamande, habituée à prier en égrenant son chapelet, n'apprécie nullement l'efficacité de la lecture.

Ailleurs que chez nous, l'influence de la grande industrie est la même.

En France, avant la guerre de 1870, le département du Haut-Rhin figurait le *deuxième* sous le rapport du degré d'instruction des hommes, le *premier*, sous le rapport du degré d'instruction des femmes. N'est-ce pas là, en effet, que l'école a été d'abord annexée à l'usine? Venaient ensuite les Vosges, le Somme, la Seine-Inférieure, le Pas-de-Calais, le Nord, etc., c'est à dire tous les départements industriels, ceux où l'ouvrier gagne de forts salaires, où l'ouvrière travaille dans des fabriques pourvues d'écoles.

Dans les grands centres d'industrie, une amélioration notable sous le rapport de la condition des ouvriers s'est manifestée.

Digitized by Google

A Mulhouse, la population ouvrière, dit M. Charles Mieg dans un rapport présenté à la Société industrielle, « se recrute « en partie dans les départements environnants et dans les « campagnes jusqu'à 50 lieues à la ronde; si les ouvriers nés « à Mulhouse, où les enfants des manufactures ont reçu, en « général, l'instruction première, soutiennent et apprécient « l'école, il n'en est pas de même de ces nouveaux venus, qui « cependant, par le contact, s'instruisent à leur tour, s'amé- « liorent, se perfectionnent en même temps que les an- « ciens. »

A Reims[1], « sur l'ensemble de la génération qui arrive, « l'influence des salles d'asile, des ouvroirs, des écoles de « fabrique a été des plus puissantes, et on peut, sans illu- « sion, compter pour l'avenir sur des éléments meilleurs que « ceux qu'avait légués le passé. »

Dans le Nord, l'instruction est assurée, au moyen de classes spéciales, aux enfants qui peuplent les ateliers et les mines mêmes; mais les exploitations agricoles et les ateliers de dentellières de Bailleul échappent à cette influence bienfaisante[2].

A Sedan, les cours d'adultes ont été suivis, en 1868, par 300 femmes, dont 57 seulement ne savaient ni lire ni écrire; la plupart d'entre elles peuvent aujourd'hui tenir une correspondance et une comptabilité simple de commerce.

Dans la pratique Angleterre, la grande industrie a transformé le monde des travailleurs en une bourgeoisie fort distinguée. Le bien-être moral et matériel de cette dernière classe fait actuellement ressortir, d'une manière hideuse, la dégradation des populations agricoles. Mais, dans un pays aussi éclairé que la Grande-Bretagne, un pareil contraste ne pouvait être toléré longtemps. On a tout fait, tout tenté, pour combattre le mal.

On avait préconisé, sous le nom de *the agricultural gangs*, un système d'organisation du travail agricole, substituant en

[1] Louis Reybaud, *La laine*, p. 155.
[2] M. Le Roy-Beaulieu, l. c.

Digitized by Google

partie aux hommes des femmes et des enfants, surtout des filles. En 1867, on ouvrit sur ce système une enquête, sous les auspices du Parlement. La conclusion fut que le nouveau système envoyait les hommes dans les districts manufacturiers, tandis que les femmes, absorbées par les occupations champêtres, végétaient dans une ignorance complète et restaient fort inférieures, sous le rapport de l'instruction, aux ouvrières des fabriques.

On recourut alors à une autre combinaison, qui conserve aux ouvriers et aux apprentis leur salaire intégral, même pour les heures qu'ils restent à l'école. C'est ce qu'on nomme le système du *half-time* ou du demi-temps. La formation d'immenses agglomérations ouvrières appela l'attention de la législature, qui ne tarda pas à exiger de l'enfant admis dans une manufacture la production d'un certificat d'assiduité à l'école. C'est ainsi que la grande industrie vit mettre à sa disposition des bras et des intelligences enlevés à la fois à l'agriculture et à l'ignorance.

Le système du *demi-temps*, en faisant alterner le travail manuel avec le travail intellectuel, satisfait complétement aux exigences de la loi, sans causer le moindre préjudice au patron et à l'ouvrier. D'un mal, l'*agricultural gangs*, et d'un bien, le *half-time*, est résulté l'un des perfectionnements les plus remarquables de la vie sociale de l'ouvrier.

La grande industrie n'est donc pas nuisible à celui-ci, comme on l'a si souvent répété. Ses ennemis les plus redoutables sont le travail à domicile, le travail agricole, avec ses fatals encombrements, et le travail à l'atelier. Sans doute, certaines fabrications, telles que celles du papier, des cartonnages, des fleurs artificielles, subissent parfois une telle presse de commandes que le temps manque pour la fréquentation de l'école, mais ce sont là des crises passagères qui ne doivent pas entraver l'application d'un principe, dès l'instant qu'il est reconnu salutaire. Le système du demi-temps est certes un des moyens les plus énergiques, les plus certains que l'on puisse employer pour arracher l'ouvrier à l'ignorance. Ce système, disait M. Brougham dans une séance de

Digitized by Google

l'Association anglaise pour l'avancement de la science sociale, ce système constitue, dans la science pédagogique, l'équivalent d'une découverte en mécanique. En Angleterre, ajoute M. Le Roy-Beaulieu, auquel nous empruntons ces détails, les hommes les plus compétents : M. Chadwick, le professeur Fawcett, affirment *qu'un enfant élevé d'après le « système du demi-temps apprend et retient plus en trois « heures que les autres enfants en six.*

Cette supériorité des résultats de l'instruction combinée avec le travail a été constatée chez nous, dès 1863, dans un *Rapport de la Commission de l'enseignement technique.* Les progrès rapides des élèves des ateliers d'apprentissage pour le tissage, ateliers composés principalement de filles, ont fourni la preuve de la bonté de cette méthode.

La morale, il est vrai, a été alléguée contre la fréquentation des cours du soir par les filles. A Guebwiller, en Alsace, un grand industriel, M. Bourcart, avait loué un local où, trois fois par semaine, on faisait aux ouvrières des lectures intéressantes, où on leur donnait un enseignement élémentaire, pendant qu'elles s'exerçaient à la couture. Au bout de deux ans, on a cessé cette expérience, sous prétexte que les jeunes filles, ne pouvant toujours être conduites par leurs parents, couraient des risques à sortir de chez elles le soir.

Oh ! morale de bedeau, que tu trouves aisément des prétextes ! Et la jeune fille qui se rend, de grand matin ou le soir, aux messes, aux congrégations, aux exercices religieux de tout genre, il n'est pas nécessaire, elle, qu'on la surveille ; elle ne rencontre pas d'hommes, ni sur son chemin, ni à l'église.

Avouons-le, le refus de croire à la vertu des filles et à l'honnêteté des garçons n'est qu'un prétexte allégué contre l'école. Qu'on est loin encore de l'Amérique, où on laisse aux femmes une extrême latitude et où elles sont partout traitées avec le plus grand respect ! Sur notre continent, on repousse avec une affectation hypocrite le mélange des deux sexes dans les écoles de tout rang et de tout grade. C'est le cas de

Digitized by Google

dire, comme le juge Humbug de *Paris en Amérique*, ce livre si moralisateur de M. Laboulaye : « Cher docteur, les « Anglais ont commencé par nous railler ; aujourd'hui, ils « nous imitent. Avant dix ans, il n'y aura plus, en Angle- « terre, une seule école où les deux sexes ne soient réunis. « Quant aux autres peuples de l'Europe, leur éducation a « été si longtemps cléricale, qu'il leur faudra plus d'un jour « pour dépouiller leurs préjugés. Nous n'élevons ni des « moines, ni des soldats ; nous préparons des hommes à la « vie commune. Pourquoi donc ne pas faire de l'école « l'image de la famille et de la société ? »

III

La seule difficulté que présente, en réalité, la fréquentation de l'école pour les ouvrières, c'est la détermination et la rémunération du temps qu'elles doivent y passer. Mais tout ce qui précède conduit à une conclusion fatale : Non, la femme n'est pas libre de rester ignorante ; ses droits et ses devoirs ne le lui permettent pas. La commune doit considérer comme une obligation sacrée le soin de donner à tous, et surtout aux pauvres, une instruction suffisante, instruction qui aura nécessairement une influence considérable sur le moral, sur la tenue, sur les habitudes des ouvriers des deux sexes. Outre les écoles primaires, il faut des écoles d'adultes, où l'élève complète ses connaissances.

Que les gouvernements confèrent des distinctions honorifiques, des mentions spéciales au manufacturier qui aura annexé une école à son usine ; que le système du *half-time* soit préconisé, encouragé, propagé ; que les écoles d'adultes soient maintenues ou rétablies dans les communes ; qu'un livret de souscription à la caisse d'épargne récompense ceux qui les fréquentent avec assiduité. Enfin, supprimer tout travail le sixième jour de la semaine, le samedi, comme cela se pratique déjà en Angleterre et comme M. Bourcart l'a proposé en France, ce serait instituer le jour de l'école, le jour de l'instruction, le jour du développement intellectuel

Digitized by Google

de la classe ouvrière. Et que l'on ne craigne pas les conséquences économiques d'une pareille résolution. L'offre et la demande pour tout produit industriel se trouvant aujourd'hui équilibrées, il n'en résulterait aucune perturbation.

Courage donc ! La nécessité de répandre l'instruction est actuellement plus que jamais reconnue. Portons de ce côté tous nos efforts. Rappelons-nous cette parole du premier homme d'État de l'époque, le chancelier de l'empire d'Allemagne : « C'est par l'école seulement que l'on peut triompher « du parti rétrograde, de l'ultramontanisme. » Les vérités de ce genre ne tombent pas tous les jours de la bouche des diplomates ; c'est pourquoi il faut les recueillir et en hâter l'application. Lorsqu'on s'entendra pour arriver à ce résultat, la régénération de la vieille société européenne ne sera plus éloignée !

P. WYNEN.

Digitized by Google

UNE AVENTURE AUX EAUX-DOUCES

Espérons que jamais encore les dieux ne m'enverront expier mes péchés à Péra! J'ai la conscience chargée, il est vrai, d'un assez grand nombre de péchés... mignons, mais lorsqu'on reconnaît humblement qu'on mérite l'enfer à la fin de ses jours, il serait par trop dur d'avoir, en outre, le purgatoire en ce monde.

Je parle, bien entendu, de Péra à l'époque de la guerre de Crimée; de Péra avec sa saleté, ses insectes, ses meurtres, ses moustiques, ses rues boiteuses et ses Grecs menteurs.

Et si je m'en plains, c'est à bon escient, car je ne suis pas exigeant; il m'est indifférent de trouver des fourmis dans mon beurre, des scolopendres dans mes bottes ou de subir tout autre désagrément de ce genre quand je suis à l'armée; mais j'avouerai que les ennuis de Péra épuisèrent complétement ma patience, surtout lorsque je vis qu'un mien ami, dont l'unique défaut est un optimisme des plus agaçants, persistait à ne voir que le côté poétique de la vie en Orient.

Le soleil dardait sur moi des rayons dont l'ardeur me rappelait la menace faite aux méchants par l'Écriture : « Leurs cervelles bouilliront dans leurs crânes; » et Amadis (c'est par ce nom de chevalier amoureux que je désignerai mon ami) se contentait de murmurer, le cigare aux lèvres, l'invocation de Manfred au soleil, en lançant un regard d'aigle vers l'astre éclatant. Les attaques des moustiques me réduі-

Digitized by Google

saient aux confins de la folie : Amadis observait complaisamment que les magnifiques coléoptères qu'on voyait dans ce pays feraient le bonheur d'un naturaliste. Un Grec débitait les mensonges les plus exaspérants, jusqu'à ce que je fusse obligé de le cravacher comme un chien : Amadis me criait de laisser ce garçon en repos, car son costume grec avait quelque chose de si pittoresque, qu'il fallait absolument qu'il en fît un croquis.

Moi, j'étais complétement malheureux quand il fallait me confier à un caïque, grand comme une coquille de noix, où, pendant que je me rendais, en grande tenue, chez quelque noble Effendi, je ne pouvais m'insérer sans que mon sabre fît saillie d'un côté, et sans que j'éprouvasse une crampe pénible dans tous mes membres.

Amadis, lui, discourait éloquemment sur les « nuances irisées, » les « teintes d'opale », les « gammes » et les « tonalités », tout en contemplant la Corne d'or, car il était un peu artiste et peignait le paysage avec talent.

C'était un excellent garçon, adoré par les hommes de sa compagnie (il était capitaine de cavalerie) ; son visage ouvert, aux traits fins et peut-être un peu efféminés, était fort agréable à voir, et il avait obtenu la croix pour un acte de bravoure dont un chevalier de la Table-Ronde eût pu se faire gloire. Je rendais pleine et entière justice à toutes ses qualités, mais j'avoue qu'à Péra, son inaltérable bonne humeur me fit souvent jurer ; et si j'avais pu l'entendre maudire les Turcs une seule fois, je l'en eusse aimé davantage. C'était à la fois un philosophe et un poète, et la combinaison de ces deux tempéraments opposés l'élevait, d'une façon humiliante, au dessus de ses camarades.

Nous étions à la fois bouillis, rôtis, mordus et volés, et il nous fallait nous défendre contre les rats, les moustiques, les Grecs et les Turcs, voir un Aristide dérober notre dernière chemise et un Pisistrate s'enivrer avec le contenu de nos gourdes !

Cette sérénité par trop sublime d'Amadis à Péra m'exaspérait tellement que j'eusse donné gros pour l'entendre jurer

Digitized by Google

une seule fois. Patience! tout vient à point à qui sait attendre.

— La délicieuse journée! s'écria Amadis, envoyant en l'air une bouffée de tabac turc, un matin après la manœuvre.

Nous venions de faire tous deux une promenade à cheval, le long des Eaux-Douces; nous mîmes nos coursiers en liberté, nous achetâmes des figues et des raisins à un vieux Turc, nous lui enlevâmes son lambeau de natte, et nous nous assîmes dessus à l'ombre d'un platane.

Alors, Amadis, s'emparant de ses jumelles, se mit à contempler les bois de cyprès, les mosquées, les minarets, les bosquets d'amandiers, « ces lointains perlés », comme il disait dans son argot d'atelier, et les pêcheurs grecs, tout près de nous, retirant leur filet plein de poissons argentés et prismatiques, regardant le tout avec une satisfaction réellement intolérable.

— Gérôme devrait être ici pour reproduire ce coin, murmura le capitaine, les yeux fixés avec complaisance sur le tombeau d'un janissaire, tapissé de plantes grimpantes aux fleurs écarlates.

— Ah! répondis-je, je donnerais bien les Eaux-Douces pour les ombrages du bois de Boulogne. Qu'est-ce que la fête du Baïram en comparaison d'un bal aux Tuileries, ou ton assommant « coloris » auprès du fumet d'une poularde truffée? Tu ne me feras jamais croire qu'un paquet voilé vaut une jolie blonde, ou qu'une éternité passée à Stamboul égale un jour à Paris!

Amadis eut un sourire de pitié et me lança une datte au nez.

— Visigoth! ne saurais-tu te contenter de te nourrir comme un patriarche et de vivre comme une idylle incarnée?

— Non! j'aime mieux manger comme un Parisien et vivre comme un être civilisé. Nourris-toi de raisins, si tu veux; je suis de l'avis de Brillat-Savarin, et je n'aime pas mon vin en pilules!

Digitized by Google

— Mon cher, tu es bien prosaïque.

— Et toi, tu n'es qu'un poète. Tu ne vaux pas mieux que cette petite veuve rousse et potelée qui m'a assommé hier soir, à l'ambassade, de platitudes au sujet de la « poésie dans le mariage ».

— Tudieu! fit Amadis, j'espère que tu ne t'es pas laissé prendre par cette « invite à cœur ».

— Moi, j'ai eu l'air d'être tout à fait de son avis; c'est le meilleur moyen que j'aie encore découvert de couper court à un argument ennuyeux.

Amadis ne m'écoutait plus; il venait de se mettre en arrêt comme un chien de chasse qui flaire un canard ou un rat d'eau parmi les glaïeuls, car un caïque voguait vers nous avec la grâce d'un cygne flottant sur l'eau, et il contenait la femme d'un Pacha à cent queues au moins, à en juger par la richesse de ses vêtements.

Les femmes, à vrai dire, n'étaient pas rares dans la localité, seulement elles étaient toujours voilées, ce qui est absolument comme si l'on donnait à un homme un lingot avec défense de l'extraire du quartz qui l'entoure, ou une caisse de champagne en lui interdisant de l'ouvrir. Or, Amadis eut comme un éblouissement à l'instant même où le caïque passait près de nous, car l'odalisque qu'il contenait se redressa parmi ses coussins, ses yeux divins lancèrent un regard rapide vers le rideau de myrtes qui nous cachait à demi et, écartant adroitement les plis de son voile de gaze d'argent, elle nous fit voir le teint éclatant, les lèvres de carmin et les tresses blondes, mélangées de perles et de fils d'or, d'une vraie beauté circassienne. Ombre de don Juan! quel visage enchanteur!

La vue du pal, du funeste cordon qui sert à étrangler les visirs, ou d'un yataghan brandi par le plus féroce des eunuques, n'eussent pas empêché Amadis de repaître ses yeux de l'aspect de cette délicieuse créature; il fondit impétueusement vers le bas de la colline, se précipitant à travers les bosquets d'amandiers et dispersant à droite et à gauche les grenouilles vertes qui nichent sur ces arbres; quand il atteignit la rive, le caïque contournait l'angle, et la beauté,

Digitized by Google

craignant sans doute la colère de son gardien, s'était de nouveau voilée. Mais quand l'élégant petit canot fut amarré au bas d'un large escalier de marbre, la Circassienne tourna la tête vers l'endroit où le chien de chrétien se tenait debout en plein soleil ; le yachmak laissait voir les yeux de la jeune Orientale, et c'est avec eux que les femmes s'expriment dans une langue universelle. Alors, la barrière verte se referma, les murs blancs et impénétrables cachèrent leur captive à tous les regards et Amadis demeura perdu dans une espèce de vision enchantée ; il était amoureux pour la mille trois cent soixantième fois de sa vie ! Et certes, il n'avait jamais eu plus de raison de l'être ; car qu'y a-t-il au monde d'aussi divin qu'une Circassienne de dix-huit ans, aux yeux de gazelle, à la chevelure d'or?

— Ou je périrai, ou je pénétrerai à l'intérieur de ces murs, s'écria celui qu'avaient captivé les yeux de gazelle sur la rive des Eaux-Douces, où l'air paresseux était embaumé des parfums enivrants du seringa et de la rose, où il n'y avait d'autre bruit que celui des rames frappant l'onde.

— Tu périras, et d'un coup de yataghan, mon bon, lui dis-je avec calme.

— Eh bien ! à tout prendre, il serait infiniment plus pittoresque de périr dans un sérail, poignardé par un Turc jaloux, que de s'éteindre lentement à l'hôpital de Scutari des suites de la consommation du raki et des fruits !

Alors Amadis appela les pêcheurs grecs et, après avoir utilisé tout ce qu'il savait d'italien, de turc et d'albanais, il apprit que le palais aux murailles blanches, avec ses jalousies vertes et ses jardins suspendus, appartenait à un riche marchand de Constantinople, et que cette houri voilée était Leila Derra, la favorite choisie par lui dans son harem, une esclave qu'il avait fait acheter récemment en Circassie.

— Le vieux coquin ! s'écria Amadis, dans une colère qui n'était pas causée exclusivement, je pense, par l'horreur que doit inspirer la polygamie à tout chrétien. C'est sans doute un affreux personnage, gras comme un magot chinois et

Digitized by Google

jaune comme un coing, qui reste toute la journée accroupi sur un divan, à fumer la chibouque et à grignoter des sucreries ! Fi donc ! Et ce maudit Turc se repaîtrait de la vue de ces yeux adorables...

Et Amadis s'enfonça dans une rêverie d'un genre assez terrestre pendant que nous retournions à Péra.

La Circassienne s'était nichée dans sa cervelle, et elle n'en sortit plus. Séduit par ce visage charmant qu'il avait aperçu pendant un instant, il en voulut à l'innocent Turc, tout autant que si ce personnage lui avait dérobé un objet qui lui appartenait. D'ailleurs, les yeux de gazelle avaient eu une expression des plus mélancoliques ; je lui démontrai que cela provenait uniquement de la courbe des cils ; les amoureux n'aiment pas la logique, mon réalisme le révoltait et, par les yeux de l'imagination, il croyait voir la ravissante esclave périssant au harem d'ennui et de tristesse, comme un rossignol dans sa cage.

Amadis n'était rien moins qu'un fat, mais, gâté comme il l'était par les femmes, ce n'était pas en Orient qu'il pouvait s'attendre à trouver des cruelles. Il savait bien que s'il pouvait s'arranger de manière à rencontrer une ou deux fois les yeux de gazelle, ces yeux charmants le verraient bientôt avec plaisir, avec amour ; mais comment arriver en présence d'une créature dont un chrétien, un homme ne pouvait approcher que sous peine de la mort ?

Faute de mieux, Amadis avait flirté avec quelques jolies Européennes aux bals de cavalerie que nous organisâmes à Péra, au bal costumé de l'ambassade anglaise et aux piqueniques à Thérapie ou au Monastère. Mais les charmes vainqueurs de la Circassienne et surtout les obstacles qui s'interposaient entre lui et sa passion, effacèrent de l'esprit d'Amadis jusqu'au souvenir des autres femmes.

Chaque jour, il partait à cheval pour les Eaux-Douces, dans l'espoir d'y voir passer le caïque, et le caïque effectivement y passait neuf fois sur dix. Quand l'occasion était favorable, Leila Derra écartait son voile de gaze d'argent et montrait un visage, beau comme le jour, ou, lorsque cette

Digitized by Google

infraction aux coutumes orientales était impossible, elle tournait vers lui ses longs yeux, à la fois doux et brillants. Ces yeux-là disaient distinctement que la charmante favorite pleurait la liberté perdue et trouvait que le Franc, avec sa stature herculéenne et sa longue barbe blonde, ressemblait, quoiqu'il ne fût qu'un mécréant, à un ange de lumière!

Par ces journées tièdes et parfumées, quoi d'étonnant à ce que ces deux êtres jeunes et beaux devinssent amoureux l'un de l'autre! Les amours muettes ont leurs avantages : lorsqu'une femme parle, il arrive si souvent qu'elle rompt le charme!

Amadis se jura qu'il pénétrerait à l'intérieur de ces murs inexorables et il se tint parole : un matin, la porte verte se trouva entrebâillée; on apercevait par l'ouverture les grenadiers et les citronniers chargés de fruits; Amadis abdiqua toute prudence et entra résolûment dans ce jardin défendu, où la présence de tout homme, hormis de l'obèse Omar, devait être punie de mort. L'eau des fontaines retombait dans des bassins de marbre, les rayons du soleil étaient tamisés par le rideau mouvant du feuillage, les oiseaux voltigeaient parmi les fleurs, le lieu était des mieux choisis pour former le cadre d'un roman en action; et c'est ce que pensa Amadis, surtout lorsqu'un peu plus loin, il aperçut la belle Circassienne, qui avait écarté son yachmak, assise au bord d'une fontaine.

Avec un cri de terreur, elle se leva soudain, gracieuse comme une antilope effrayée, et, jetant autour de sa tête le voile argenté, elle voulut fuir; mais le cri n'avait pas été assez perçant pour donner l'alarme — peut-être avait-elle modéré à dessein les éclats de sa voix — et Amadis l'empêcha de fuir. Il lui fit une déclaration passionnée, se servant de son mieux du peu qu'il savait de la langue turque, surexcité et non retenu par la pensée qu'à chaque instant les gardes du musulman pourraient envahir le jardin et qu'alors, sa tête, détachée par le tranchant d'un cimeterre, roulerait à coup sûr dans le bassin de la fontaine.

Digitized by Google

Mais la belle Leila se souvint du danger qu'il méprisait ; elle ne lui fit aucun reproche et n'appela pas ses eunuques pour qu'on la débarrassât de ce terrible Giaour ; mais ses yeux de gazelle se remplirent de larmes et elle le supplia de la quitter — si on le voyait près d'elle dans le jardin des femmes, il périrait et elle aussi ! L'horreur du danger que courait le chrétien l'emportait chez la belle Circassienne sur la terreur qu'il lui inspirait. Combien il lui paraissait beau, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, comparé à l'affreux Omar, jaune, petit, gras et chauve !

— Laisse-moi revoir le visage qui est la lumière de mon âme, et je t'obéirai ; tu feras de ton esclave ce que tu voudras ! murmura Amadis, en employant les expressions turques les plus passionnées qu'il pût trouver, tandis que Leila tremblait sous son regard et à son contact comme un oiseau captif, sachant bien que si jamais on apprenait qu'un Giaour l'avait vue sans son voile, du poison versé dans son café ou un plongeon nocturne dans le Bosphore lui ferait expier l'insulte faite à l'honneur d'Omar, ce maître qu'elle haïssait.

Cependant, elle souleva son voile, en rougissant ; la joue d'Amadis vint effleurer les tresses blondes de la jeune femme, il pressa ses lèvres contre les siennes ; alors, avec un léger cri d'effroi, elle s'enfuit parmi les rosiers, tandis qu'Amadis sortait de la dangereuse enceinte, en se demandant s'il rêvait, ou si Péra n'était pas soudain transformé en un paradis terrestre.

Le lendemain, naturellement, il se retrouva au même endroit, espérant que le hasard le favoriserait de nouveau ; mais la porte était fermée et résista à toutes les tentatives qu'il fit pour l'ouvrir ; il se disposait à escalader les murs élevés et glissants à l'aide de l'appui que lui fourniraient les branches d'un figuier, quand une négresse, seul être animé qui fût visible, lui fit un signe mystérieux. C'était assurément la plus hideuse messagère d'amour qu'on pût trouver ; une Abyssinienne achetée au même bazar et du même propriétaire que la belle Circassienne, au service de laquelle elle était attachée.

Digitized by Google

Elle fit comprendre au jeune homme, moitié par signes, moitié par son baragouin, que Leila lui avait donné l'ordre de guetter l'étranger et de l'avertir qu'il y allait de la vie pour tous deux si on le voyait dans le jardin des femmes ou n'importe dans quel autre lieu près de Leila; qu'Omar était un démon de jalousie et que les autres femmes du harem, envieuses de la suprématie de la Circassienne et de la liberté inusitée que lui procurait son ascendant sur le maître, seraient enchantées de la perdre dans son esprit. Donc, à moins qu'il ne voulût la voir précipitée dans le Bosphore, elle l'avertissait qu'une nouvelle rencontre était impossible.

Ce message, douche glacée sur le feu ardent de la passion, eut pour effet de dissiper les derniers restes de prudence et de raison que conservât Amadis, après que ses lèvres eurent touché celles de la ravissante Orientale.

La négresse devint le seul espoir du jeune homme; il la gagna et en fit à la fois un Mercure et une médiatrice. Elle se chargea des messages d'Amadis, conçus dans l'unique langage que pût lire la belle Circassienne, celui des fleurs, conspira contre son maître avec une finesse tout orientale, s'aida de la tendresse qu'éprouvait Leila pour l'étranger et de la haine que lui inspirait l'affreux Omar, et se lança dans cette intrigue avec l'avidité bien connue de la femme, qu'elle soit blanche ou noire, pour tout ce qui est défendu. L'affaire était donc admirablement en train, et Amadis parfaitement heureux; 1° il se sentait très amoureux; 2° il venait d'entamer une aventure qui pourrait lui coûter la tête.

— Es-tu libre ce soir? me demanda-t-il un jour.

Je répondis affirmativement.

— Alors accompagne-moi dans l'expédition que je vais tenter cette nuit aux jardins du sérail. Il y aura probablement une alerte; c'est pourquoi j'ai pensé à toi. J'ai obtenu un congé d'une huitaine de jours, qui seront fort bien employés si je réussis à enlever Leila, comme je l'espère.

J'acceptai la proposition et je demandai le programme de la soirée, qu'Amadis me détailla avec autant de lucidité qu'on pouvait en attendre de la part d'un homme amoureux.

Digitized by Google

Le hasard le favorisait; c'était la nuit de la fête du Baïram, quand tous les Turcs allument leurs lampes et sortent de chez eux; il avait obtenu son congé, sous prétexte d'une expédition de chasse en Roumélie, mais le gibier qu'il poursuivait était la Circassienne, qui, à la faveur de la confusion et du tintamarre de la fête, devait fuir et le rejoindre à l'entrée des jardins. Tous deux, montant des étalons syriaques, gagneraient un yacht qui croisait dans le Bosphore et appartenait à un ami d'Amadis; le petit bâtiment leur ferait passer les Dardanelles avant que le Turc n'eût le temps de retrouver leurs traces.

C'est ainsi que fut projeté l'enlèvement, et je consentis à accompagner mon ami, en cas d'une poursuite qui serait probablement fort vive.

La nuit vint, une de ces magnifiques nuits d'Orient dont le charme tout particulier est inconnu en Occident. Le commandeur des croyants se rendit à ses prières, pendant que le canon tonnait et que le roulement des tambours retentissait le long de la Corne d'or et dans les vallées des cyprès. Les mosquées et les minarets, ornés d'étoiles, de cercles de feu, brillaient à travers le sombre feuillage et se réfléchissaient dans les eaux argentées. Les caïques, glissant sur l'onde phosphorescente, y laissaient un sillage lumineux, et, tandis que le chant du muezzin perçait les airs, les enfants d'Allah, d'une extrémité du Bosphore jusqu'à l'autre, fêtaient la veille du Baïram.

Grâce à l'animation générale, nous passâmes dans la foule sans être observés jusqu'au moment où nous aperçûmes la maison d'Omar tout illuminée. Les croissants, les guirlandes, les étoiles de lumière scintillaient à travers le feuillage.

Nous attachâmes les chevaux au pied de la muraille; ils étaient dissimulés sous un groupe de platanes, et Amadis, debout près de la porte, donna à voix basse le mot de passe :

— Kief !

La porte s'ouvrit, et la Circassienne, tremblante et voilée, s'y montra, fidèle au rendez-vous.

Digitized by Google

Mais la scène ne devait pas se passer ainsi; à peine la porte s'était-elle ouverte que le cri perçant d'Allah hu! Allah hu! retentit dans les airs et, du fond des allées obscures du jardin, nous vîmes fondre sur nous le Turc suivi d'une escouade d'esclaves, d'eunuques, jetant l'alarme par leurs cris hideux, tandis que leurs cimeterres nus resplendissaient au clair de la lune.

— Fuis, pendant que je garde la porte! criai-je à Amadis, qui, saisissant Leila Derra dans ses bras avant que les musulmans pussent s'approcher, la retint serrée contre lui de la main gauche, tandis que, de la droite, il dirigeait son revolver sur l'ennemi (j'en fis autant) et reculait, faisant toujours face aux Turcs.

A la vue des canons brillants des deux pistolets, les musulmans s'arrêtèrent pendant l'espace d'une seconde; ensuite, en criant : Allah! ils s'élancèrent sur nous, brandissant leurs yataghans au dessus de leurs têtes; leurs prunelles noires flambaient littéralement comme celles des tigres.

Je crus que c'en était fait de nous; je tirai, et nous gagnâmes l'extérieur des jardins; les Turcs se précipitèrent après nous, leurs coups de feu ne nous atteignirent pas, les balles sifflèrent inoffensives à nos oreilles; nous réservâmes notre feu, peu désireux de tuer s'il y avait moyen de nous dégager sans verser du sang et, toujours à reculons, nous gagnâmes le bosquet de platanes où attendaient les chevaux. Il y eut un moment terrible, une lutte acharnée et pourtant rapide comme l'éclair; les Turcs surgirent autour de nous comme autant de démons, Omar fondit comme une panthère sur le ravisseur, brandissant son yataghan avec lequel il voulait fendre la tête d'Amadis, qu'embarrassait l'étreinte de la Circassienne.

Je raidis mon bras gauche et assénai au musulman un fier coup de poing; il tomba comme une masse et, tenant en respect la meute aboyante avec mon pistolet, je sautai en selle au moment où Amadis s'élançait à cheval, et nos coursiers, des arabes pur sang, descendirent la plage avec la rapidité de l'éclair, tandis que les balles sifflaient encore à nos

Digitized by Google

oreilles, et que nos rires de triomphe répondaient aux hurlements de nos ennemis distancés.

Succès sur toute la ligne !

Nous continuâmes notre course fantastique à travers les ombrages des cyprès et des pins, les gorges, les ravins, les défilés, les champs de lavande, les sables, brillant aux rayons de la lune ; c'était superbe !

Ce ne fut qu'à deux lieues de là que nous retînmes nos coursiers ; nous apercevions la silhouette du yacht se profilant sur le ciel clair, son falot bleu, signal convenu, au mât ; alors, Amadis arrêta son cheval et inclina la tête pour mieux voir la charmante captive qui, pendant cette course effrénée, était demeurée devant lui sur la selle, l'enlaçant de ses bras et cachant sa belle tête voilée sur la poitrine du jeune homme. La lune répandait des rayons argentés, de manière qu'il faisait presque aussi clair qu'en plein jour, et Amadis souleva le voile pour revoir la beauté radieuse de celle qu'il avait enlevée, et presser ses lèvres contre cette bouche qu'il n'avait encore embrassée qu'une seule fois...

Tout à coup, il lança à pleine voix un effroyable juron ; la captive tomba de la selle avec un cri étouffé : mon ami venait de la jeter à terre et, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, il reprit seul sa course furibonde vers les bois sombres.

Stupéfait, je pouvais à peine en croire mes yeux, quand je vis surgir lentement de terre, à la clarté de la lune, et dépouillée de son voile — la NÉGRESSE!...

. . . . . .

Nous n'apprîmes jamais la vérité sur l'histoire de cette nuit. Leila Derra elle-même organisa-t-elle cette mystification envers le bel étranger? Amadis a toujours repoussé cette supposition. Ou était-ce l'Abyssinienne qui, ayant trahi sa maîtresse, se laissa revêtir des habillements de la Circassienne, afin d'attirer les chiens de chrétiens dans ces jardins, d'où les croyants se proposaient de les envoyer en enfer. C'est ce que nul n'a jamais su.

La négresse s'échappa avant que la surprise me permît

Digitized by Google

d'arrêter sa fuite, et il était trop dangereux de provoquer une enquête.

Je ne sais même pas où cette course effrénée emporta Amadis cette nuit-là, je n'appris jamais où il avait passé ses huit jours de congé; mais, quand il rejoignit le régiment, six semaines à l'hôpital n'eussent pu le changer davantage et il me dit seulement :

— Au nom du ciel, n'en dis rien aux camarades!

Et je respectai son secret, je l'aimais trop bien pour me moquer de lui. Certes, j'avais souhaité qu'il fût désenchanté et qu'il perdît sa bonne humeur perpétuelle; mon vœu fut exaucé, et je ne crois pas en avoir recueilli beaucoup de satisfaction. Je le vis animé d'une colère qui menaçait de tirer d'Omar une vengeance éclatante, et j'eus bien de la peine à le calmer. Le pauvre garçon prit l'Orient, les poètes persans, les jardins de roses en horreur et, pendant quelque temps au moins, il se mit à fuir la beauté comme une peste!

Mais je crois que l'image de Leila Derra n'a pas cessé de hanter sa mémoire, et que souvent le remords le saisit quand il songe à cette créature adorable qui probablement a expié, sous les eaux du Bosphore, le crime d'avoir été vue par un Giaour. Mon ami est bien loin de moi en ce moment, mais, n'importe où il se trouve, en lisant ceci, il se souviendra de la nuit la plus cruelle de sa vie et du *fiasco* qui termina son aventure aux Eaux-Douces.

(Réduction d'après Ouida.)

MAURICE REYNOLD.

Digitized by Google

ANDRÉ VAN HASSELT, POÈTE.

André Van Hasselt laissa tomber la plume quelques jours seulement avant de mourir. Depuis 1834, il n'avait cessé de publier des poésies, des livres ou des articles d'histoire et d'archéologie et des romans pour l'enfance. Toujours à sa table d'étude, il craignait de perdre une heure et disait avec une bonhomie charmante :

> Mon ami, tu le sais, de ma lampe qui veille
> L'éclat pâlit souvent à l'aube qui s'éveille.

On connaît de lui son Essai sur la poésie française en Belgique; ce mémoire fut écrit pour le concours académique de 1838. Le moyen âge n'était alors pas connu comme il l'est aujourd'hui, l'analyse n'avait pas été poussée aussi loin; à peine quelques réimpressions facilitaient ce grand travail. Le sujet était nouveau, aride, il fallait en rendre l'étude intéressante et vraie, et celle que nous a laissée Van Hasselt est encore la meilleure que nous ayons sous les yeux. En 1840, il quitta les gentils trouvères, les galants seigneurs et les hautes dames, pour suivre P.-P. Rubens à travers sa vie et ses œuvres. L'année 1837 avait vu l'auteur sur les bords de la Meuse, en compagnie de Lauters, le paysagiste, et, pendant que celui-ci crayonnait les belles vues de la province de Namur et de la province de Liége, Van Hasselt allait demander aux rochers et aux ruines les légendes du bon vieux temps; l'année 1844 le trouva en Hollande et Didot publia le récit de ce nouveau voyage. Mais il fallut boucler sa valise, rentrer chez soi et travailler pour la Bibliothèque nationale, qui demandait une histoire des Belges aux croisades; l'ouvrage fut promptement terminé. Notre poète

Digitized by Google

regrettait les montagnes de la Meuse et les grandes plaines des Pays-Bas; il les aimait, ces beaux pays, et voulut un jour les repeupler de Gaulois et de Germains : il se rappelait les légionnaires de César qui, les premiers, pénétrèrent dans ces forêts épaisses, et son Histoire des Belges (temps primitifs) fut comme un souvenir de ses voyages et une évocation que César et Tacite faisaient dans son esprit. La même année, en 1848, parurent les Splendeurs de l'art en Belgique, et, bientôt après, l'Académie publiait, dans ses bulletins et dans ses annales, une série d'études sur une foule de sujets d'histoire nationale : biographies d'anciens peintres du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, documents pour l'histoire de l'art de la ciselure, rectification d'un épisode de la vie de Van Dyck, notice sur les fonds baptismaux de l'église de Saint-Barthélemy de Liége. C'est lui qui fut chargé de faire les rapports sur un mémoire de M. Bock, intitulé : l'Église des apôtres et les tombeaux des empereurs à Constantinople; sur la proposition de M. le comte de Beaufort, concernant les inscriptions à mettre sur les anciens édifices civils et religieux; sur un mémoire relatif aux caractères de l'école flamande de peinture sous le règne des ducs de Bourgogne; sur la tour de Sichem; sur une notice de M. P. Gérard à propos d'un triptyque du XV^e^ siècle; sur un mémoire de M. Fétis, ayant pour titre : sur les manuscrits des traités de musique de Jean Tinctoris et sur la traduction française de ses ouvrages; sur Balthazar Gerbier, etc., etc. N'oublions pas une excellente étude sur la *Germania*, de Tacite. La Biographie nationale sollicita sa collaboration, mais, après avoir vaillamment travaillé, il quitta cette compagnie, parce qu'il crut s'apercevoir un jour qu'une certaine partialité présidait à la publication des articles et à leur composition. En 1836, il avait écrit une notice sur le ménestrel flamand, Louis Van Vaelbeke; en 1865 et 1866, on eut recours à lui pour l'impression du manuscrit inédit d'Adenès le Roy — li Roumans de Cléomadès.

L'activité de cet esprit était infatigable; Van Hasselt s'intéressait à toute chose, et, bien que la critique eût adressé

Digitized by Google

parfois de justes reproches à ses travaux d'érudition, il est incontestable qu'elle restait encore beaucoup au dessous de lui. Je ne m'appliquerai point à juger l'historien, je n'ai pas d'autorité pour cela; mais, en étudiant le poète, je pourrai le placer au milieu de cette phalange d'écrivains illustres que revendique le romantisme et dont la France s'honore aujourd'hui. C'est à la France que notre compatriote doit ses premières inspirations et sa langue, c'est là-bas qu'il rencontra les plus nombreuses amitiés et les sympathies les plus vives. Ne le séparons pas de Hugo, de Gautier, d'Alfred de Vigny, de Gérard de Nerval, d'Émile Deschamps, car, malgré les voyages de sa muse en Allemagne, c'est encore au milieu d'eux qu'il faut l'étudier. Une parenté semblable est un grand éloge par elle-même, mais elle nous contraint d'être sévère, car elle oblige aussi.

Quand Van Hasselt écrivit les *Primevères,* il revenait de Paris, il avait vu le dieu Hugo. L'influence de l'auteur des *Orientales* est étrange; il y a des époques où les grands novateurs ne rencontrent autour d'eux que des ennemis : Corneille est attaqué par Scudéry, par Chapelain, par Mairet et par tant d'autres; Molière est diffamé par Boursault, par Montfleury, par de Villiers, et Bossuet tonne contre lui; Fénelon même, le doux Fénelon ne l'épargne pas, et Saint-Simon dit quelque part avec mépris : « un garçon nommé Molière », comme M^me^ de Sévigné appellera des « bagatelles » les fables de la Fontaine. C'est que ces hommes illustres sont trop au dessus de leur temps pour que leur temps puisse les comprendre; mais leur gloire grandit avec les années. Tandis que les poètes qui ont rempli leur époque de leur nom tombent, au siècle suivant, dans le plus profond oubli. Telle fut la destinée de Ronsard, dont la naissance, disaient ses contemporains, les dédommageait de la défaite de Pavie, et que Baïf, Belleau, Jodelle appelaient « divin ». Qui eût osé attaquer le dieu? Mellin de Saint-Gelais jette sa tenaille par dessus les moulins et se range avec les autres poètes autour de l'amant de Cassandre. C'est ainsi que Hugo se vit adulé, caressé, choyé; lui seul était grand et tout son

Digitized by Google

cénacle se précipitait pour baiser le bas de sa robe; s'il parlait, on criait à l'oracle, s'il se taisait, on admirait son silence, et le prestige était si puissant que personne n'eût tenté de le contredire et de ne pas écrire d'après lui.

Cet enthousiasme était sincère, et Van Hasselt le connut comme les autres; on avait tant bâillé en écoutant des poëmes sur les échecs, le café et le tabac! Et voici que l'horizon s'élargit tout à coup! Des poètes sont nés et les muses ont eu pour eux des sourires. Ils ne croient plus avec la foi naïve du vieux temps, car ils ont étudié la philosophie dans Spinoza et le dieu qu'ils adorent s'incarne dans l'universalité des choses; leur imagination vivifie tout, *transhumanise* tout, comme dit Michelet : l'océan, les nuages, les chênes, les montagnes, tout cela se met à vivre de la vie de l'homme, penser de sa pensée, sentir de son cœur, et les poètes, emportés par leur imagination, vont du fini à l'infini, d'un pôle à l'autre et du zénith au nadir. Qui n'eût été entraîné dans le courant romantique?

Van Hasselt fut séduit et composa les *Primevères*. C'était en 1834; Hugo préparait les *Chants du crépuscule*. Avez-vous remarqué comme les imitateurs s'assimilent les défauts de l'original et les exagèrent? On dirait, en lisant les *Primevères*, qu'elles ont été composées vers 1840, tant elles ont de ressemblance avec les poésies du maître où se rencontrent les défauts que Désiré Nisard critiquait avec raison. A côté d'excellentes pièces dont je parlerai, ce sont des énumérations à n'en plus finir; sur un canevas d'une extrême transparence, des broderies de perles fausses; à peine un battement de cœur, rien qui émeuve sincèrement et qui éveille les pensées, mais des vers harmonieux, d'une cadence si douce que l'oreille fait illusion au cerveau. Des lieux communs prodigués à foison visent à l'originalité, au moyen d'effets de style extraordinaires qui tournent à l'image et au trait, et que l'auteur découvre à force de creuser la langue française. On peut dire à Van Hasselt ce que d'Aguesseau disait à Rollin : « Vous parlez le français comme si c'était votre langue naturelle. » Il s'assimile les procédés, il devine la

Digitized by Google

manière avec sa subtilité d'esprit habituelle. Il connaît l'Orient par Hugo et chante :

> Cythère, où les échos, aux sons de la guitare,
> Gémissent quand le jour s'est tu,

Hydra, aux pieds de laquelle bondit la mer, Sunium, « dont Platon hanta le promontoire, » Égine, l'Eurotas, toute cette terre enfin qu'avait découverte Byron. Que de conventions dans les images, quels empâtements de couleurs, quelle absence d'émotion ! Tantôt Van Hasselt parlera de « l'homme-prestige », tantôt du « Vésuve en rut ». Mais, à côté de ces défauts inhérents à l'école, j'aime à rencontrer ces autres vers qui me peignent Napoléon,

> ...Mesurant le monde au pas de ses guerriers,

et à lire cette jolie pièce de l'Alouette, dont le rhythme léger et l'idée gracieuse me rappellent cette poésie exquise du gentil Belleau, l'*Avril*. L'épopée et l'idylle se coudoient dans le même livre, tant l'esprit du poète a de souplesse, et la langue, qui suit les évolutions de la pensée, atteint la puissance et la grâce sans effort aucun.

> ... L'amour est une fleur
> Qui veut des larmes pour rosée.

Dans un grand nombre de poésies, je constate cette mélancolie qui faisait dire à Montaigne : « C'est une humeur mélancolique... qui m'a mis premièrement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. »

En voyageant à travers les littératures, les poésies populaires, avec leurs images naïves et leurs rhythmes harmonieux, le frapperont un jour; il rêvera une école nouvelle et persévérera dans ses études. Mais le livre refroidira l'imagination, le procédé que Van Hasselt s'est assimilé le quittera peu, l'habileté remplacera l'invention et, trop souvent, nous aurons affaire moins à un poète qu'à un homme d'esprit. Nous ne rencontrerons que rarement une émotion réelle : Van Hasselt ne pleurera plus ses larmes, ne souffrira plus

Digitized by Google

ses colères, n'aimera plus ses amours, mais il saura comme on pleure, comme on se fâche et comme on aime en poésie; il se souviendra de tout cela, et la manière sera si savante que les transcriptions auront parfois le charme d'un original.

En 1852 parurent les *Poésies;* à quelques pièces cueillies dans les *Primevères* Van Hasselt en ajouta d'autres qui témoignent d'un grand effort.

> Allez, bien que le vent soit rude et que la neige
> Sous chaque arbre effeuillé vous cache quelque piége;
> Car vous voulez partir.
> Vous quittez vos doux nids, si chauds sous mes feuillages.
> Du moins n'ayez jamais, ô mes petits volages!
> A vous en repentir.

Et les petits vers s'en allaient gaîment par le monde en cherchant leurs chansons. L'auteur s'est un peu calmé, il dirige mieux sa capricieuse imagination et ne se laisse plus emporter par elle; le parti pris est moins saillant et le poète s'achemine vers la simplicité. On voit que le talent s'est mûri et que Van Hasselt se dégage peu à peu de l'imitation de Hugo; mais la recherche de la forme s'accentue davantage, avec ses harmonies étranges et ses rhythmes originaux :

> Voici tout le chœur des étoiles qui luit,
> La lune si blanche illumine la nuit,
> Et les morts vont si vite, si vite.

Nous nous éloignons de l'auteur des *Primevères*, son talent se transforme et l'étude de la poésie allemande, d'une simplicité si touchante et d'une cadence si pittoresque, ont séduit l'esprit du poète. Les *Nouvelles Poésies*, parues en 1857, quoique plus froides, ont le même caractère que les *Poésies;* la manière est moins confuse et les exagérations du maître sont évitées avec soin. Mais, dans le recueil de 1852, j'avais lu trois épîtres à Wiertz. La seconde, celle sur les détracteurs du peintre, avec cette épitaphe : *Nascitur ex bello victoria* révélait le talent satirique de Van Hasselt; Némésis était bien un peu perdue au milieu de ses périodes lyriques, mais

Digitized by Google

parfois elle en dominait les harmonies, et l'on entendait siffler son fouet. A propos des grands artistes, elle s'écriait :

Humbles de cœur, mais grands d'esprit et de pensée,
Ils régnaient, mais d'en haut, sur la foule insensée.
Comme des charlatans, au bruit de leurs tambours,
Ils ne convoquaient point la ville et les faubourgs
Au bazar d'un salon, triennale boutique,
Où chacun de son mieux appelle la pratique,
L'un avec ses marchands de choux et de canards,
L'autre avec ses printemps faits d'un plat d'épinards.

Plus tard, parurent dans l'*Office de Publicité* une série de lettres sur la commune de Paris, et l'on pouvait, en les lisant, dire ce que Vauquelin de la Fresnaye disait des épîtres d'Horace, « qu'il n'y avait pas grande différence entre elles et « ses satires ». Les lettres à un communard avaient cette précision, cet enjouement derrière lequel se cache ce bon sens narquois, qui est bien une qualité du terroir, parfois cette âpreté mordante qui fait les coups si terribles; tout cela n'était-il point d'un vrai satirique? L'idée était enchâssée dans des vers qui se gravaient dans la mémoire, et Van Hasselt ne songeait point à ménager ses victimes, car il ne savait pas « sucrer sa moutarde », comme dit le spirituel Régnier.

Nous sommes en 1862 : les *Poëmes, paraboles, odes et études rhythmiques* viennent de paraître.

Au lieu de notre poésie factice, toute de forme, pourquoi ne point s'inspirer de la poésie populaire, comme le demandait Gerard de Nerval? Elle est la source à laquelle il suffit de mouiller ses lèvres pour rajeunir aussitôt. C'est ainsi que raisonnait Van Hasselt; il avait étudié longtemps cette branche de la littérature et s'était pénétré des poésies recueillies depuis Herder jusqu'à nos jours. On sait que Gœthe subit l'influence de Herder; Bürger suivit, avec ses légendes fantastiques et ses ballades merveilleuses que chantait le paysan du Rhin en descendant les capricieux sentiers de la montagne. Achim d'Arnim, Uhland, Hoffman de Fallersleben enthousiasmaient l'Allemagne avec leurs *Volkslieder*. Ce fut

Digitized by Google

une traînée de poudre sur laquelle une étincelle était tombée; d'un bout de l'Europe à l'autre, la poésie populaire se dégagea des broussailles que le temps avait fait croître autour d'elle, comme ces herbes qui cachent une statue antique. Les frères Grimm écoutèrent ce que disaient les traditions germaniques et scandinaves, Fauriel comprit ce que chantait le pâtre grec assis sur les ruines de l'Acropole, de Villemarqué quels accents faisaient bondir le cœur du rude Breton. Van Hasselt était suffisamment armé pour une pareille étude; sa vaste érudition le servait à merveille; il lisait à livre ouvert l'allemand, l'anglais, le flamand, le français, le grec, l'italien, l'espagnol et les idiomes scandinaves.

Rajeunir la poésie aux sources des chants populaires était une idée heureuse dont le triomphe, en France, ne nous eût point conduit aux joailleries de l'école de Banville; elle était d'un esprit qui jugeait sainement les choses de l'art, mais l'idéal du poète était au dessus de ses moyens d'exécution. Dans le cœur de Gœthe, de Uhland, de Bürger pétillait encore l'étincelle divine, et la grande âme de ces hommes savait oublier la réalité, pour vivre un instant encore de cette vie fantastique dont avaient vécu tant de générations. Il n'en était pas ainsi de Van Hasselt : il ressemblait à ce fameux Gottsched, dont Gœthe nous a laissé le portrait. Il comprenait les beautés si pures de la poésie populaire, mais il ne pouvait communiquer à ses transcriptions cette flamme qui fait la célébrité d'un livre; il n'avait plus la foi du merveilleux, et le poète descendait jusqu'à l'artiste, ciselant son vers avec soin, étudiant ses rhythmes, comme un habile érudit qu'il était. Les chansons du peuple, si naïves, d'un sentiment si pur, d'une grâce si touchante, d'une mélancolie si profonde, perdent, en passant de l'allemand en français, tous les charmes qui font que nous nous attachons à elles. On devine l'original sous la traduction. Van Hasselt avait trop de tact pour ne pas s'apercevoir de ces faiblesses, aussi demandait-il à l'histoire et à la religion ce que la simplicité de la nature lui refusait. Son recueil de *Ballades* est plein de pièces historiques et religieuses : ce sont les trois dames

Digitized by Google

de Crèvecœur, le spectre de Charlemagne; c'est le soulier de la Vierge et la légende de saint Wenceslas. Les vers toujours bien forgés, les couleurs que le poète dispose avec tant d'habilité, les rhythmes combinés avec un art infini rappellent souvent le Van Hasselt des *Poésies,* mais je reconnais aussi l'auteur des *Primevères* à cette absence de mesure qui gâte d'excellentes pièces admirablement commencées. Je citerai l'*Armurier de Delhi,* inspirée sans doute par les *Orientales* et que dépare l'amplification, cette manie de l'école moderne. Les défauts de Van Hasselt sont bien ceux de son époque, mais c'est à son époque qu'il doit aussi toutes ses qualités. Souvent il se rapproche de Hugo, et je connais des pièces où il l'égale; parfois il est au dessous de lui-même, mais l'ensemble de son œuvre le place directement au dessus d'Émile Deschamps.

Il est trop tard aujourd'hui, la ballade ne peut revivre! Banville l'a si bien compris, qu'il est revenu à la vieille forme du moyen âge; mais la ballade que Hugo emprunta aux Germains, celle qui rapporte un fait étrange et qui nous émeut fortement, naît d'une impression puissante; l'admiration ou l'horreur la soulèvent jusqu'aux lèvres du peuple, et le poète qui l'a recueillie lui donne des ailes. La religion naïve, la superstition enfantine, l'enthousiasme, la tristesse, la joie, la peur la font éclore : l'érudition la fait mourir. Elle était un besoin du cœur qui veut s'épancher en flots sonores: elle n'est plus qu'une curiosité pour le savant. Dans un temps d'érudition, Van Hasselt ne pouvait être qu'un érudit; s'il avait vécu au XVI^e^ siècle, il eût été Daurat.

Ce qui manque à ses *Paraboles,* c'est l'unité ; de l'ensemble de toutes les pièces qui forment ce recueil, aucune morale bien déterminée ne se dégage; c'est que Van Hasselt, en courant à travers les livres, s'inspirait d'un mot, d'une phrase, d'une idée saisie en chemin, mais l'œuvre achevée se ressentait de ce capricieux travail. La simplicité, la plus belle parure des œuvres d'art, se rencontre peu dans les *Paraboles :* l'arc-en-ciel et le soleil causent l'un avec l'autre, et comment s'intéresser à de tels personnages? Ah! si l'élan

Digitized by Google

de l'enthousiasme avait enlevé le poète, peut-être eussé-je reconnu le panthéiste inspiré, le *transhumaniseur* hardi du romantisme qui s'élance des profondeurs de la mer dans l'azur infini, interroge les flots et les étoiles, et leur prête sa parole ardente. Mais Van Hasselt reste froid, et comment en serait-il autrement? Ne moralise-t-il pas, ne cherche-t-il point à nous instruire? Encore faut-il me convaincre, et, pour me convaincre, il faut préalablement m'intéresser. Les fables de la Fontaine sont des modèles du genre; il prend l'allégorie dans la nature; les arbres et les animaux sont ses héros, il vit au milieu d'eux dans les bois, dans les vallons, dans les prairies, comme un satyre antique auquel rien n'échappe et qui passe ses journées à regarder à travers les feuilles et à écouter les conversations des renards et des poules, des loups et des agneaux, des lions et des rats. Le soir, il réfléchit à tout ce qu'il a vu et entendu, et il en tire ses moralités. Toujours clair, simple, naturel, il se met au niveau de ceux qu'il veut instruire; il ne prendra jamais ses allégories en trop haut lieu, car il sait que l'apologue doit intéresser et que la moralité, qui survient tout à coup, doit illuminer la fable comme un éclair, et convaincre comme par surprise. Puis-je m'intéresser à des comètes qui passent et qui disparaissent et que Van Hasselt met en scène pour me persuader qu'il en est ainsi de certaines réputations?

Ce n'est pas que Van Hasselt soit incapable de faire bien; lisez cette charmante fable du *Ver luisant*. Comme cela est plein de fraîcheur et de grâce, et comme la moralité jaillit soudainement de l'action et l'éclaire! Le poète a parfois des accents admirables. Ce *Credo* des arbres est d'un sentiment profond et d'un puissant caractère. A côté de cela, voici l'*Avertissement à un méchant*, une excellente pièce, pleine de vérité et de couleur; on croirait lire une page de Saint-Amand, le peintre étrange dont les mots faisaient image et qui savait renfermer un tableau entier dans quatre vers.

J'en citerais beaucoup ainsi, et, si j'avais le loisir de dépouiller les *Paraboles* et les *Ballades*, je signalerais bien des poésies dignes d'attention; mais le temps presse et je dois

Digitized by Google

m'occuper encore d'un grand travail auquel Van Hasselt a consacré les dernières années de sa vie : je veux parler du rhythme.

Beaucoup de personnes ont nié les essais de Van Hasselt, en disant que notre langue n'était pas susceptible de quantité. Mais qui donc a soutenu qu'il fallait faire des vers mesurés ou métriques? Telle n'a jamais été la prétention de notre poète, dont on a confondu les tentatives avec celles des poètes du XVI^e^ siècle. En 1530, Jean Mousset traduisit, en vers mesurés, l'Odyssée et l'Iliade, et, le chemin frayé, Jodelle, Nicolas Denisot, Baïf, Passerat, Rapin s'y précipitèrent. « Il n'y a rien en tout cela que doux, que poli et qui charme malgré nous nos âmes. Par advanture arrivera-t-il un temps que sur le moule de ce que dessus quelques uns s'estudieront de former leur poésie, » disait Pasquier, dans ses *Recherches de la France*. Le succès de la réforme s'explique aisément par le mot de réforme lui-même; on voulait à cette époque réformer le gouvernement, la religion, les sciences, la grammaire, la poésie : il était naturel qu'on songeât à la prosodie, et les changements qu'introduisait Joachim du Bellay dans l'art de faire des vers n'étaient point assez radicaux; il fallait tout changer, et, comme on s'attachait à l'imitation des antiquités, il importait de calquer la prosodie française sur la prosodie grecque et latine. Avec son bon sens pratique, son jugement sûr, sa parfaite conception de l'art d'écrire, du Bellay, l'auteur de l'*Illustration de la langue française,* fut le seul qui ne se jeta pas dans le mouvement. Il est probable que Ronsard et Remy Belleau ne composèrent de vers mesurés que pour montrer qu'ils en savaient faire, mais qu'ils n'approuvèrent une réforme aussi ridicule pas plus que ne l'approuva d'Aubigné dans la préface qu'il mit en tête de son recueil de vers métriques. Car autre chose est la quantité, autre chose l'accent; l'accent est absolu, la quantité est relative et ce qui suit la détermine souvent. Diviser un vers en dactyles et en spondées, en amphibraques et en anapestes, en ïambes et en trochées, est le fait des auteurs anciens; leur langue s'y prêtait et l'usage

Digitized by Google

avait combiné la forme des vers sur les quantités des syllabes. Mais il en est autrement en français, où l'accent domine.

La base du système que prêchaient l'abbé Scoppa, Paul Ackerman, Lurin, Ducontut, Boscaven, Fétis, Castil Blaze, etc., celui des vers rhythmés enfin, est la césure. Van Hasselt se disait que des vers de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept et de huit ne sont que des accumulations de syllabes qui se terminent par une rime ; les vers de dix et de douze sont les seuls qui obéissent aux lois de la césure, et quel parti le musicien peut-il tirer de vers qui ne sont pas également divisés en pieds?

Dans ce modes—te et simple asile
Nul ne peut com—mander que moi!
Je suis libre, heu—reux et tranquille.

Or, s'il est vrai que l'accent doit tomber sur la dernière syllabe du pied et que les mots à désinence masculine ont l'accent sur cette dernière syllabe et ceux à désinence féminine sur la pénultième, les vers ci-dessus sont mauvais et l'accent rhythmique de la musique ne peut s'accorder avec cette poésie qui n'a de lyrique que le nom. Scoppa remarquait que les opéras français étaient les seuls dont il comprenait mal les paroles; il n'eût pas constaté ce défaut si librettiste et musicien avaient été d'accord; mais celui-ci plaçait des notes fortes sur des syllabes qui ne portaient point l'accent, et le rhythme musical ne trouvait pas à s'accorder avec le rhythme poétique.

Ami, la ma—tinée est belle.

Voilà le librettiste qui ne songe point aux lois de la césure et nous expose à entendre chanter, à l'ami Lama, que Tinée est belle.

Au marché, — qui vient de s'ouvrir,

Voilà le musicien qui ne s'occupe point de l'accent :

Aŭ | mārchĕ | quī viĕnt | dē s'oŭ | vrīr.

Deux syllabes sont respectées et le compositeur fait chanter

Digitized by Google

une phrase dont voici le sens et qui, comprise de la sorte, est exacte au point de vue de l'accentuation :

Omăr | chĕz qūi | viĕnt dē | s'oŭvrīr. |

Quoi donc? un café turc, un bal, une souscription? demande Castil Blaze, dans son excellent ouvrage sur les vers lyriques, auquel j'emprunte ces exemples ridicules et ces spirituelles réflexions.

Marmontel, en vingt endroits de ses *Éléments de littérature,* avait réclamé les vers rhythmés pour la musique, et l'on sait comme il soigna les libretti qu'il composa pour Grétry et pour Piccini. On rencontre des vers rhythmés dans les opéras de Quinault, ce qui prouve que l'Ecclésiaste a raison : « Ce qui a été c'est ce qui sera, et ce qui a été fait est ce qui se fera et il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Émile Deschamps, qui correspondait avec Van Hasselt au sujet du rhythme, écrivit pour Pacini un opéra rhythmé, *Stradella;* il s'occupait de vers lyriques, et c'est à lui que l'on doit les meilleures pages des *Huguenots,* dont il corrigea le manuscrit primitif que Scribe avait soumis à Meyerbeer.

Van Hasselt se jouait avec une aisance admirable des difficultés toujours présentes; il semble même que ses poésies rhythmées soient plus sobres d'effets, mieux pensées, mieux senties, comme si la cadence était pour le poète un élément nouveau d'inspiration. Lisez *la Coupe du souvenir,* d'une si profonde mélancolie; *le Spectre de Charlemagne,* où l'on reconnaît le souffle épique; l'*Aubade,* si gracieuse et d'un sentiment si délicat. Il faudrait citer bien des pièces pour signaler toutes celles qui m'ont frappé; ce n'est plus l'imagination de la jeunesse, mais ce n'en est plus aussi l'emportement, avec ses folles extravagances, ses orgies de couleur, ses émotions de tête. Van Hasselt s'est éloigné des autres poètes et sa muse y a gagné.

Dans ces recueils de vers rhythmiques, j'ai rencontré des vers de neuf syllabes coupés en trois anapestes :

J'ai cherché | dans la nuit | étoilée.

Digitized by Google

Cette forme, qui a si bien inspiré Meyerbeer dans le duo du 4e acte des *Huguenots :*

Tu ne peux | éprouver | ni comprendre

Voici même des vers de onze syllabes, composés d'un ïambe et de trois anapestes :

Et vous | ô pinsons | qui chantiez | tout le jour.

La cadence de ces formules nouvelles est si harmonieuse qu'on ne s'aperçoit pas du nombre inusité. Instinctivement on scande le vers, ou plutôt on le chante, tant il est vrai que nous avons conscience de la valeur des syllabes, fortes ou faibles. Vous retrouverez dans chaque strophe de Van Hasselt ces coupes régulières avec retour d'accent sur la syllabe déterminée par les premiers vers; vous rencontrerez parfois plusieurs césures dans un seul vers, si je puis appeler césure, comme je l'ai fait plus haut, une coupe qui n'oblige pas d'élider les *e* muets, mais qui les rejette dans le membre suivant comme un élément utile. Utile, en effet, malgré l'opinion de quelques savants littérateurs, qui voudraient le proscrire; cet *e* muet est la Providence des musiciens, car il permet les demi-repos qui sont, avec les repos entiers, dans la proportion de 3 à 1. C'est ce dont Grétry ne pouvait convaincre Voltaire, qui appelait des *eu* les *e* muets, et voulait qu'on les supprimât en musique. *Philosophe,* disait-il, doit se chanter *Philosoph.* Les *eu* ne sont abominables que lorsque le musicien les écrase sous des temps forts et demi forts; aussi Grétry s'écriait, à propos des opéras que l'on chantait au théâtre Feydeau : « Tous les *e* muets sont donc devenus voyelles fermes et capitales; on ose même sur l'*e* muet faire des roulades pour ramener au da Capo. »

On ne perfectionnera plus la science des vers rhythmés, et l'érudition de Van Hasselt, sa facilité prodigieuse, sa connaissance des langues étrangères, ont rendu d'éminents services à l'opéra français. Que de traductions en témoignent,

Digitized by Google

dans lesquelles les rhythmes de l'original allemand ou italien sont respectés, le sens sauvé, les grâces triomphantes, sans qu'il soit nécessaire de tronquer les partitions de musique de la plus odieuse façon! Littolf publia successivement *Freischütz, Fidelio, Don Juan, Obéron, le Mariage de Figaro, la Flûte enchantée,* et dernièrement encore, les mélodies de Schubert.

Nous sommes loin des *Quatre incarnations du Christ.* Franchissons la distance qui nous en sépare.

Eh quoi! un poëme épique! vous écriez-vous. — Point, Monsieur, un poëme tout simplement, où vous ne rencontrerez pas les visions mystiques de Soumet, mais où vous verrez l'humanité, dont Ahasvérus est la formidable incarnation, suivre sa route terrible, depuis le Christ, à travers les saturnales du bas-empire et la foi enthousiaste des croisades, jusqu'à cette ère de paix perpétuelle qui n'est point celle rêvée par l'abbé de Saint-Pierre, mais dont parle Isaïe: « On ne nuira plus et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté : parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. » Voilà certes un vaste sujet : mais il eût été plus vaste encore et plus vrai surtout, si Van Hasselt n'avait pas chanté exclusivement le christianisme comme le seul agent du progrès. Depuis l'invasion des barbares jusqu'à la féodalité, depuis les communes jusqu'à la monarchie absolue, depuis la découverte du nouveau monde jusqu'à l'industrialisme moderne, que de causes indépendantes de la religion ont poussé les peuples vers l'avenir! Le point de vue étroit auquel s'est placé Van Hasselt ôte à son œuvre toute la grandeur qu'elle devrait avoir. Mais, sans m'arrêter plus longtemps à ce côté de la question, le poëme est-il vraiment remarquable? Certes! *les Quatre incarnations du Christ* sont l'œuvre la plus belle de la poésie française en Belgique, et Saint René Taillandier avait raison d'écrire à Van Hasselt : « Dans un temps où la poésie s'abaisse, où l'art se dégrade, on ne peut que féliciter l'écrivain dont les poétiques efforts, déjà couronnés par plus

Digitized by Google

d'un succès, se consacrent à des pensées si hautes et si nobles. »

Le chant deuxième est une page admirable; les tableaux y sont peints largement, le récit est plein de mouvement, les descriptions sont d'une couleur puissante. On devine que l'auteur est en commerce journalier avec Tacite, et l'on voit qu'il use avec tact de son érudition qui lui sert à merveille. Le premier morceau est de Pierre Chrysologue; peut-être Van Hasselt a-t-il eu tort d'amplifier l'original, mais l'idée reste grande malgré tout, et c'est fort beau déjà de ne l'avoir point affaiblie. Puis vient cette sombre prophétie d'Ahasvérus :

> Et les siècles qu'à Rome assignaient les augures
> Pour les douze vautours comptés par Romulus
> O poète! demain ils seront révolus.

Il y a de la grandeur dans cette scène, la langue est ferme et sonore, l'idée puissante et forte, l'invention vraiment épique, et lorsque le Juif errant raconte la chute des dynasties et l'écroulement des empires, il s'élève dans les hautes régions où montent les vrais poètes. C'est l'univers qui se réveille tout à coup; l'Afrique qui se souvient de Cambyse et songe à briser ses fers, l'Asie qui se redresse sous les verges des tyrans :

> Et par l'Europe entière une clameur funèbre,
> Du Rhin à la Vistule et de la Seine à l'Ebre,
> Se prolonge, apprenant au monde conjuré
> Que souvent la révolte est un devoir sacré.
> Quatre siècles entiers, moi qui marche et qui sue
> Dans mon rude chemin sans terme et sans issue,
> J'ai recueilli ces cris, j'ai commenté ces voix.
> Dans le passé profond l'avenir, je le vois;
> Et de quelque côté que je tourne l'oreille,
> J'entends gronder un flot humain qui se réveille,
> Et sur ses fondements tout l'empire trembler
> Comme un vieux pan de mur qui s'apprête à crouler.

Plus loin, nous avons le spectacle de la tourbe romaine, abrutie par les crimes de Tibère, de Caligula et de Néron, misérables qui la flattent et dont les baisers fétides la pour-

Digitized by Google

rissent. Effroyable décadence! voilà les fils des vainqueurs d'Annibal! Juvénal n'a point assez de plomb à ses verges pour les fouetter, les morsures de Tacite sont gravées dans sa chair pour l'éternité, et les pères de l'Église versent des larmes sur la destruction du monde par le vice le plus épouvantable qui ait jamais rongé les hommes. C'est à ces écrivains, à ces poètes, à ces orateurs illustres que Van Hasselt doit cette couleur si vraie et ces détails qui donnent tant de vie à son deuxième chant.

Mais je déplore l'abus de la *transhumanisation;* je n'aime pas à entendre parler les pyramides, une réalité; l'avenir, une abstraction; Damas est bavarde et les étoiles placent un mot dans la conversation générale; les Alpes ne sont pas muettes et l'épée d'Arminius elle-même sait que dire. Cela est froid et crûment conventionnel. J'aime que le poète vivifie les choses lorsqu'en écoutant ses chants sonores je m'enthousiasme avec lui et que je le suis dans ses voyages à travers le monde et l'espace; c'est alors que je contemple la nature vivant de sa vie, pensant de sa pensée, et mon imagination échauffée croit un instant à ses fictions sublimes. Rien de tout cela dans *les Quatre incarnations du Christ;* les pyramides et l'épée d'Arminius sont des personnages isolés qui récitent leur petit boniment, disent leur nom et prénoms, et ne peuvent s'empêcher parfois de communiquer leur opinion au poète. Quel dommage que ce défaut gâte tant de beautés!

Le quatrième chant est la paraphase du verset d'Isaïe, cité plus haut. Cet état paridisiaque n'est heureusement qu'une prophétie dans l'Ancien Testament et un rêve dans *les Quatre incarnations*. Mais quel rêve! Le mouvement est la condition de la vie des peuples comme des hommes. Van Hasselt, en chantant l'Éden de l'avenir, nie le progrès et affirme la mort. En le lisant, on se souvient de Fourier; les moyens et les formes diffèrent, mais le fond est le même et tous deux se présentent à nous, l'absolu à la main. Lessing disait que s'il avait à choisir entre l'absolu avec son repos éternel et le doute avec son travail incessant, ses continuelles recherches,

Digitized by Google

ses expériences douloureuses, ses souffrances éternelles, ce serait le doute qu'il choisirait, car lui du moins est la condition du mouvement et par conséquent de la vie.

> Usus et impigræ simul experientia mentis
> Paulatim docuit pedetentim progredientes.

Les Quatre incarnations resteront la grande œuvre de Van Hasselt; mais peut-elle intéresser dans un milieu sceptique, que la religion fait rire et qui dit avec de Musset :

> Je ne crois plus, ô Christ, à ta parole sainte,
> Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

Klopstock lança sa Messiade dans un milieu absorbant : un dogmatisme indécis, un scepticisme d'emprunt, telle était la philosophie en Allemagne au XVIII^e^ siècle; l'incrédulité mettait le genou sur la poitrine de la théologie, et Frédéric payait des sophistes étrangers pour qu'ils l'aidassent à étouffer le génie allemand. Klopstock se dressa entre sa patrie et Frédéric, que soutenaient Voltaire et d'Alembert; ses chants réveillèrent le sentiment national des Germains, le sentiment religieux ressuscita, mais plus pur, et l'Allemagne enfin retrouva ses rêveuses amours et sa tendre mélancolie.

Le poète s'isole aujourd'hui; il n'est plus, comme aux belles époques, l'interprète des pensées et des sentiments de tous; sa grande préoccupation est de nous intéresser et il se fait érudit pour que sa poésie excite notre curiosité et la satisfasse. L'imagination qui crée les œuvres immortelles a disparu, la mémoire l'a remplacée. — « Il n'y a pas dans tout mon poëme un vers qui n'ait sa raison d'être, » me disait un jour Van Hasselt. — Ce n'était point de la raison d'être esthétique qu'il s'agissait, mais de la raison d'être historique et philosophique, et, en parlant ainsi, l'auteur songeait aux volumes qu'il avait compulsés et dont il avait tiré tant de perles pour les enchâsser dans son poëme.

Van Hasselt n'a point créé une littérature belge, mais une littérature en Belgique; il suffit de jeter les yeux sur les productions antérieures aux *Primevères*. Ce fut Van Hasselt

Digitized by Google

qui nous initia à la révolution romantique, et nous applaudîmes à ces débordements de lyrisme ; plus tard, on regretta les paradoxes biscornus, les hyperboles boursoufflées, les métaphores incohérentes qui déparaient l'œuvre du poète, mais à travers lesquels on admirait encore l'harmonie du rhythme et la période poétique. Van Hasselt avait montré la voie où tant d'autres se précipitèrent. Tous ambitionnaient cette noble palme dont Horace parle à Mécène, et leur enthousiasme se communiquait à quelques jeunes gens, amoureux des lettres, seul public que nos poètes pussent espérer.

« Le pire de tous les métiers au monde est celui de poète belge, écrivait, en 1841, Eugène Robin. Il vient immédiatement après le librettiste italien, qui, lui-même, prend rang dans la troupe famélique de l'impresario ambulant, entre le décorateur et le donneur d'accessoires. S'il y a une justice divine, comme je le crois en bon chrétien, le royaume des cieux appartient aux poètes belges, non point pour faire ici une allusion brutale qui n'est pas dans notre pensée, mais parce qu'il n'est point de châtiment éternel qui puisse égaler la punition terrestre d'avoir écrit et de n'être point lu. »

Van Hasselt savait quelle était l'indifférence de la Belgique en matière littéraire, mais elle ne le décourageait pas ; il continuait son œuvre vaillamment, en dépit des critiques acerbes et du silence de la foule, et il nous disait avec Senèque : « *Epicurus, quum uni ex consortibus studiorum suorum scriberet : Hæc, inquit, ego non, multis, sed tibi; satis enim magnum alter alteri theatrum sumus.*

ERNEST VAN ELEWYCK.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Précis de l'Histoire contemporaine (1815-1871), par Théodore Juste ; in-12 ; Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1875. — *Système commercial de la Belgique et des principaux États de l'Europe et de l'Amérique*, par M. Ch. Pety de Thozée ; 2 vol. in-8° ; Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1875. — *Des sociétés commerciales en Belgique, ou commentaire de la loi du* 18 *mai* 1873, par J. Guillery ; 2 premiers volumes in-8° ; Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1875. — *La Division libérale et la Puissance cléricale*, par Joseph Boniface ; in-12 de 36 pages ; Bruxelles, Office de publicité, 1875. — Discours de MM. de Wael et Éd. Pécher. — *Lettres nerviennes*, par Boduognat ; Anvers, Buschmann, in-8° de 79 pages, septembre 1875. — Discours de MM. Tiberghien et Rivier, de M. Thiry, de M. Faider, de M. De Le Court, de M. Ernst, de MM. G. Jottrand et P. Tempels. — *De la folie paralytique et de ses rapports avec la civilisation*, et *Louise Lateau devant la physiologie et la pathologie*, par M. le docteur Crocq, 2 brochures ; Bruxelles, Henri Manceaux. — *Maladies et facultés diverses des mystiques*, par M. le docteur Charbonnier ; in-8° ; Bruxelles, Henri Manceaux, 1875. — *La famille Rosendael*, par Violette ; 2 vol. in-18 ; Liége, J. Desoer, 1875. — *La Revanche du mari*, par George Vautier ; in-12 ; Paris, Ghio, 1876.

M. Théodore Juste vient de rendre un grand service à l'enseignement de l'histoire dans notre pays en publiant un *Précis d'histoire contemporaine* comprenant toute la période de 1815 à 1871. Il n'est plus permis, comme on le faisait naguère, comme on le fait encore dans beaucoup d'établissements d'instruction même supérieure, de s'arrêter à la révolution française de 1789 : Le temps marche, et c'est le temps actuel, précisément, qu'il s'agit de connaître. Notre société tout entière, quelques efforts qu'on fasse pour le nier, date de 1789 : il est juste de donner une place dans l'enseignement à cette époque contemporaine qui comprendra bientôt un siècle. Même, ne vaudrait-il pas mieux désigner déjà cette dernière époque sous le nom d'*histoire moderne,*

Digitized by Google

et réserver la qualification de *moyen âge* à tout le temps qui s'est écoulé depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la révolution française?

Le gouvernement français du second empire avait lui-même reconnu la nécessité de cet enseignement des choses actuelles, et, malgré toutes les difficultés qui devaient surgir pour lui dans l'exécution d'un pareil programme, il n'hésita pas à l'imposer aux études officielles. Trois manuels furent alors composés en exécution de cette mesure, pour venir en aide aux élèves ; ce sont ceux de MM. Ducoudray, Dauban et Brissaud; mais on conçoit tout d'abord dans quel esprit sont composés ces ouvrages et combien il est dangereux d'y recourir pour chercher des appréciations larges et impartiales. On conçoit aussi, non moins aisément, que l'usage de semblables manuels n'est nullement à recommander aux Belges : lorsque notre pays n'y est pas absolument sacrifié, il y est traité de manière à provoquer notre patriotique indignation.

Nous applaudissons de tout cœur à l'apparition du livre de M. Juste, qui fait suite à son *Précis d'histoire moderne,* écrit également au point de vue belge. Et ce point de vue, qu'on ne s'y trompe pas, ne peut jamais être ni étroit, ni exclusif. La Belgique a été trop mêlée à la vie des autres nations européennes, elle est trop intimement unie aux deux grandes races du continent, entre lesquelles elle se partage, pour ne pas être tenue à une impartialité rigoureuse.

M. Juste date l'histoire contemporaine de 1815. Nous aimerions mieux lui donner pour point de départ la révolution française de 1789, avec la guerre de l'indépendance américaine pour prologue. Les réactions politiques de 1815 à 1830, luttant avec les révolutions renaissantes, ne s'expliquent que par les événements antérieurs de la république française et de l'empire. Nous aurions aussi voulu voir la période de 1815 à 1830 subdivisée, comme il importe de le faire pour l'intelligence des faits, en deux périodes distinctes : celle de 1815 à 1823, qui est le règne de la Sainte-Alliance avec répression de toutes les tentatives de révolution, et celle de 1823 à 1830, qui est l'ère des progrès nouveaux, des révolutions triomphantes et des transactions.

L'exposé de M. Juste est clair, c'est un véritable *précis* et l'on

Digitized by Google

ne doit point en exiger autre chose, bien qu'on soit tenté souvent de désirer des détails un peu plus circonstanciés. L'auteur lui-même, du reste, nous avertit que son cadre pourra un jour s'élargir.

C'est aussi d'histoire contemporaine au point de vue belge que s'occupe M. Ch. Pety de Thozée, secrétaire de légation de S. M. le roi des Belges. Il s'agit du *Système commercial de la Belgique et des principaux États de l'Europe et de l'Amérique*. Nous avons là deux volumes compactes, supérieurement imprimés, pleins de renseignements aussi utiles qu'intéressants, et qui ont exigé de l'auteur un travail considérable. Les idées sont larges et toutes modernes; les faits sont présentés d'une façon claire, méthodique, et sont toujours puisés aux sources les plus sûres.

Une introduction historique précise d'abord l'état politique fait à notre pays par les derniers traités depuis le traité de la Barrière. Puis vient la situation économique du royaume des Pays-Bas et une statistique raisonnée de nos grandes industries actuelles. L'histoire politique et commerciale de l'Escaut termine toute cette partie exclusivement belge.

La législation douanière, telle qu'elle est née et s'est développée dans les divers pays commerçants, avec les modifications dues à l'influence d'idées nouvelles, est traitée d'une façon complète. Un chapitre très étendu est consacré aux traités de commerce conclus par la Belgique de 1833 à 1875. Nous retournons à un point de vue plus général à propos de la législation maritime et surtout du régime colonial des États européens. Cette dernière partie de l'ouvrage est écrite de main de maître : l'enchaînement des faits historiques et leur appréciation ne laissent rien à désirer. C'est de la véritable philosophie de l'histoire.

« Dans l'ensemble de l'organisation des colonies modernes, dit M. Pety de Thozée en terminant, le lecteur aura remarqué l'application des théories économiques généralement reçues aujourd'hui : la proscription du régime protecteur, l'extension la plus grande donnée à la vie politique, la civilisation implantée chez des peuples naguère encore barbares, enfin, une égalité pour ainsi dire complète entre les colonies et la mère patrie...

« Aussi pouvons-nous dire que ce n'est plus la métropole qui seule retire des avantages de ces établissements : tous les peuples,

Digitized by Google

les pavillons de tous les États sont admis dans ces parages lointains; on est d'ailleurs convaincu aujourd'hui que point n'est besoin de colonies pour entretenir et développer les forces vives d'une nation. »

Combien les idées économiques ont marché, depuis quelques années surtout! Nous en avons d'ailleurs un témoignage irrécusable dans notre législation commerciale mise en regard des codes du premier empire qui nous ont régis si longtemps.

La loi du 18 mai 1873 mérite à cet égard une étude approfondie, et il appartenait à l'un de nos législateurs qui a pris la plus grande part à l'élaboration de cette loi de nous en fournir un commentaire intelligent. M. J. Guillery, membre de la Chambre des représentants et avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, s'est chargé de cette tâche; sous ce titre : *des Sociétés commerciales en Belgique*, il publie en ce moment une œuvre dont la valeur est incontestable. Le deuxième volume vient de paraître; le troisième et dernier volume est en préparation.

Nous ne pouvons nous occuper ici que de l'introduction historique, qui est en elle-même un travail complet, vigoureusement pensé, éloquemment écrit, même essentiellement littéraire. Voilà le véritable esprit moderne, l'esprit actuel et vivant. L'auteur se défend pourtant de toucher à la politique, tout en annonçant qu'il cédera peut-être un jour à la séduction. Il veut dire qu'il ne s'est point laissé égarer dans des digressions intempestives, par des préoccupations de parti. En effet, tout l'ouvrage est animé d'un souffle qui est celui de la science vraie, indépendante, ne relevant que d'elle-même.

L'introduction historique que nous signalons est la base du commentaire donné ensuite par M. Guillery. Il fallait faire connaître l'antiquité et le moyen âge pour faire apprécier en quoi et pourquoi notre législation diffère des législations antérieures. C'est là l'*esprit des lois*. En procédant de cette façon, M. Guillery montre que nos réformes récentes ne sont pas le produit d'un vain amour du changement, d'une tendance simplement révolutionnaire, mais qu'elles sont exigées par les conditions sociales toutes nouvelles dans lesquelles se trouvent le commerce et l'industrie.

« Société, association, assemblée, dit l'auteur en commençant,

Digitized by Google

termes de même nature et de même portée, et désignant les grands leviers de la puissance moderne, la force des peuples libres et l'écueil des gouvernements ombrageux ou peu éclairés. »

Cette formule, qui peut être considérée comme un axiome, domine et inspire toute l'introduction historique. Ce qui n'empêche pas le savant jurisconsulte d'entrer dans certains détails indispensables sur l'organisation des sociétés commerciales proprement dites, particulièrement des sociétés de crédit, dans les deux derniers siècles et chez les différents peuples.

Quant au commentaire même, nous n'avons guère ici qu'à louer d'une manière générale le sens juridique de l'auteur et la grande expérience que lui ont donnée trente années de pratique au barreau de Bruxelles.

Les questions de politique « militante » ont naturellement occupé l'opinion publique à propos des dernières élections communales et de la rentrée des Chambres. Tout le monde pressent qu'une grande lutte se prépare.

Joseph Boniface, retenu depuis assez longtemps loin de la scène, a fait sa réapparition comme publiciste avant de reprendre part aux travaux législatifs. Sa brochure, *la Division libérale et la Puissance cléricale,* fait appel à toutes les nuances du libéralisme en prêchant la réconciliation. « Libéraux, prenez garde à vous! dit-il. La fusion ou la mort ! » La situation est bizarre, en effet : ce ne sont d'ordinaire que les partis victorieux qui se divisent. D'où vient donc cette absence d'entente parmi les libéraux en face de ce que l'on appelle toujours « l'ennemi commun? » Joseph Boniface constate, sans le vouloir peut-être, une sorte d'affaissement. Il rappelle certaines époques d'enthousiasme fervent, comme 1846, 1857, 1860. Il se sent, lui, le même homme, et se demande avec inquiétude si les autres ont changé.

Les élections d'Anvers ont déjà répondu au vaillant pamphlétaire : là l'union a ramené l'ardeur et, par suite, le triomphe. Quelques discours prononcés en cette occasion sont des manifestes dont tout le parti libéral pourra tirer profit. Il y a dans les paroles de MM. De Wael et Éd. Pécher un accent convaincu, une franchise de sentiments, une netteté d'allures qui touchent à la haute éloquence. « Quand il s'agit, dit Cormenin, de démolir un ordre

Digitized by Google

de choses vieilli et déjà croulant, quand l'opinion gronde et menace autour de l'assemblée, quand la patrie, la liberté, la constitution sont en péril, alors le discours s'élève, l'expression grandit, s'anime, se courrouce... »

Les projets d'annexion, si maladroitement et si intempestivement renouvelés par MM. de Girardin et Victor Hugo, ont fait donner le jour à une brochure dont le titre est piquant : *Lettres nerviennes, par Boduognat.* Par malheur, c'est le titre seul qui est piquant, et l'auteur n'a pas réfléchi qu'en le prenant, il s'obligeait à beaucoup d'esprit. Les pièces justificatives qui terminent l'opuscule ont plus de prix que le reste : on y retrouve quelques documents précieux concernant les dangers tout récents qui ont menacé notre indépendance nationale.

« La politique est la philosophie de l'histoire contemporaine, » a dit M. Tiberghien, et le savant professeur de l'université de Bruxelles a profité de son second rectorat pour mettre cette formule en pratique : il a parlé de politique à propos de philosophie. Son discours a été un exposé très clair et très sensé des principes qui doivent guider quiconque s'intéresse aux affaires de l'État. Les droits et les devoirs du parti libéral en présence des prétentions surannées de l'ultramontanisme ont été définis avec une sûreté de jugement irréprochable et avec une force de conviction qui ont provoqué les plus vives sympathies. Il appartenait à un ardent spiritualiste comme M. Tiberghien de flétrir « ces apparitions païennes, ces guérisons fallacieuses, ces miracles ineptes, ces dévotions outrées, ces pèlerinages écœurants, toutes ces manifestations politiques qui jettent un audacieux défi au bon sens et un anathème à la civilisation, qui sèment la discorde et la haine entre les citoyens et qui provoquent le dégoût même des catholiques sincères. » — « En vérité, s'est écrié l'honorable professeur, s'il existait un moyen d'extirper le sentiment religieux du cœur humain, ceux-là l'auraient trouvé qui ont inventé ces pratiques grossières. »

M. Rivier, le prorecteur, s'est maintenu dans des régions plus sereines ; il s'est borné à réclamer dans l'enseignement du droit un cours de droit comparé, qui pourrait bien être, dit-il, la véritable philosophie du droit ; il a fait remarquer, avec infiniment de

Digitized by Google

perspicacité, que ce besoin est en rapport avec les tendances générales des sciences morales comme des sciences naturelles.

Le recteur de l'université de Liége, M. Thiry, a également profité de l'occasion de la réouverture solennelle des cours, pour s'occuper d'une question de droit actuellement fort débattue en France. Il s'agit de *la Réserve et de la liberté testamentaire*. Il a examiné avec soin et avec une grande largeur de vues les arguments des partisans de la liberté absolue de tester, de cette liberté prétendue qui serait l'anéantissement de tous les liens de famille et une véritable spoliation; il a fait l'éloge, sur ce point, des coutumes germaniques et gauloises, toutes différentes du droit romain. Cette manière de voir se rapproche de celle que M. le professeur Laurent a exposée, dans son article sur le *Droit civil,* dans la *Patria belgica*.

Le droit constitutionnel a fait le sujet de deux discours récents de M. Ch. Faider, l'un prononcé à la séance publique annuelle de la classe des lettres de l'Académie, le 12 mai dernier, et l'autre à la rentrée des cours et tribunaux de la Cour d'appel de Bruxelles, le 15 octobre. Le savant auteur de tant d'ouvrages importants sur nos institutions politiques avait pleine autorité pour définir le caractère de notre constitution de 1831. A l'Académie, il n'avait fait que mettre en relief l'influence exercée jusqu'aujourd'hui par l'*Esprit des lois* et montrer que notre constitution se rattache, par l'intermédiaire de la constitution française de 1791, à ce système aussi juste qu'ingénieux. Dans sa « mercuriale », M. le procureur général a parlé des grands pouvoirs de l'État tels que notre constitution les a établis et limités.

Une autre mercuriale, prononcée dans la même séance de rentrée, doit nous arrêter davantage, car nous tenons à protester sans retard contre les doctrines rétrogrades qui y sont émises. Nous voulons parler du discours de M. le procureur général Fr. De Le Court sur *la Nécessité actuelle de certaines exécutions capitales*.

On sait que la peine de mort est abolie *en fait* en Belgique depuis plus de dix ans et que c'est là une expérience faite de commun accord et pour ainsi dire tacitement par nos gouvernants, bien que notre Code pénal ait maintenu la peine. M. De Le Court

Digitized by Google

soutient que l'expérience est complète, attendu que les crimes entraînant la peine de mort sont devenus plus fréquents dans l'arrondissement de Charleroi depuis qu'il est bien connu qu'on n'exécute plus.

En admettant que ces crimes soient devenus plus fréquents — ce qui est douteux, car M. De Le Court nous présente une statistique fort sujette à caution à bien des égards, — l'exemple d'une localité serait loin d'être concluant pour le reste de la Belgique.

Nous ne voulons, pas plus que M. De Le Court, envisager la question au point de vue des principes ; nous nous bornerons à faire remarquer que les assassinats isolés, résultant d'animosités personnelles ou de haines de famille, ne justifient pas encore le rétablissement de la peine de mort. Ce sont des faits particuliers, renfermés dans un cercle limité, ou personnels à deux individus. Il faudrait tout au moins — en supposant toujours la légitimité de la peine de mort — des *assassinats de brigandage*, c'est à dire des vols à main armée, qui se consomment au besoin par le meurtre et l'assassinat, en un mot des faits qui troublent réellement la *sécurité générale*.

En Italie, où l'abolition de la peine de mort a été mise en question dans les Chambres, la petite majorité qui s'est prononcée contre l'abolition s'est déterminée *uniquement* par les nombreux actes de brigandage qui continuent à se reproduire dans ce pays et qui troublent la paix publique. Or, depuis les Chauffeurs du commencement de ce siècle, nous n'avons vu plus rien qui se rapproche de cet état de choses, et, dans le pays de Liége, où l'on vit depuis un demi-siècle sans échafaud, on n'en vit pas moins tranquille.

Le procureur général près la Cour d'appel de Liége, M. Ernst, n'a pas pris de sujet aussi scabreux pour son discours de rentrée : il s'est contenté d'une étude de pure érudition sur *les Officiers de justice au pays de Liége*. Le travail de M. Poullet, professeur à l'université de Louvain, travail qui a été couronné par l'Académie en 1871, renfermait à cet égard de nombreux éléments dont M. Ernst déclare avoir profité ; mais son discours n'en est pas moins une œuvre complète et personnelle.

Puisque nous nous occupons de discours, et ceux que nous

Digitized by Google

citons ont assez d'importance pour ne pouvoir être passés sous silence dans une chronique littéraire, nous signalerons encore les deux discours prononcés à l'inauguration de l'École modèle de la Ligue de l'enseignement, le 17 octobre, l'un par M. Jottrand, président de la Ligue, l'autre par M. P. Tempels, président du comité scolaire de l'École. M. Jottrand a fait remarquer combien les efforts de la Ligue sont sérieux et l'influence qu'ils ne peuvent manquer d'avoir sur l'enseignement en général; M. Tempels, après des considérations assez pessimistes, et malheureusement trop judicieuses, sur la situation de l'instruction primaire en Belgique, a passé en revue les questions les plus graves qui se sont posées à cet égard depuis quelques années, et en a fait entrevoir la solution par l'exemple que donnera prochainement l'École modèle. M. Buls a fait à son tour un exposé historique des travaux de cette Ligue féconde dont il est le secrétaire général et l'agent le plus actif, le plus dévoué, et son rapport, pour ne point être un discours, n'en a pas moins un intérêt moral considérable.

Il nous faut parler, une dernière fois sans doute, de la trop fameuse Louise Lateau. M. le docteur Crocq se rattache du reste à la grande question de l'enseignement par sa brochure sur la *Folie paralytique dans ses rapports avec la civilisation*. Répondant à M. le docteur Lefebvre, qui avait soutenu que les cas de folie deviennent plus nombreux sous l'influence de la civilisation, il commence par révoquer en doute une assertion qui ne peut s'appuyer sur aucune donnée exacte, les peuples non civilisés n'ayant point de statistique; puis il démontre victorieusement que le véritable préservatif de l'aliénation mentale est précisément le progrès incessant de la civilisation, c'est à dire la diffusion de l'enseignement. Dans une dernière brochure intitulée : *Louise Lateau devant la physiologie et la pathologie,* l'honorable praticien prouve que la prétendue hallucinée de Bois-d'Haine n'offre qu'un cas de pathologie, complexe mais naturel, dont tous les phénomènes s'expliquent scientifiquement.

M. le docteur Charbonnier a publié enfin le grand travail sur les *Maladies des mystiques,* qui avait été l'origine du débat sur Louise Lateau. L'importance de cette œuvre est bien supérieure à celle du fait particulier dont on s'est occupé beaucoup trop en

Digitized by Google

lui-même. Nous concevons aujourd'hui parfaitement la motion de M. le docteur Laussedat, qui avait simplement pour but de faire revenir l'Académie de médecine à une discussion plus sérieuse et plus élevée.

M. Charbonnier s'occupe des stigmatisés et des extatiques, en général, au point de vue historique comme au point de vue scientifique. L'étude est consciencieuse, approfondie, féconde en aperçus nouveaux, émaillée d'anecdotes, de faits singuliers, de réflexions sensées ou ingénieuses; elle explique parfaitement et clairement les facultés extraordinaires des mystiques. C'est l'œuvre d'un homme studieux, intelligent et vraiment savant.

La littérature proprement dite nous a fourni récemment un roman, *la Famille Rosendael,* signé du pseudonyme de « Violette » bien connu à Liége.

C'est une longue histoire, compliquée de bien des incidents qui se déroulent en une suite de tableaux auxquels manque un peu d'unité. Les événements ont aussi quelque chose d'extraordinaire et de providentiel qui ne se rencontre guère dans la vie commune; mais tout cela n'en est pas moins fort intéressant et présenté de façon à attacher le lecteur. Le sentiment dramatique surtout relève toujours le récit et les situations sont combinées avec beaucoup d'art. Madame de Sévigné aimait les grands coups d'épée des romans de Gomberville et de la Calprenède : nous pouvons bien aimer les coups de fusil qui, tirés au hasard, nous débarrassent des personnages gênants ou nuisibles. Et puis, l'on éprouve toujours, quoi qu'on en dise, une secrète satisfaction à voir le vice puni et la vertu récompensée.

Nous rencontrons, du reste, dans *la Famille Rosendael,* toutes les qualités indispensables au roman-feuilleton, et nous sommes sûr que, publiée de cette manière dans le *Journal de Liége,* l'œuvre a eu grand succès.

Il nous reste à signaler l'apparition d'un charmant recueil de M. George Vautier. Le livre est intitulé *la Revanche du mari,* bien que ce soit le titre de la première nouvelle seulement. Cette *Revanche du mari* est une piquante et ingénieuse satire des amours illicites qui font depuis si longtemps le sujet de presque tous les romans français. Peut-être y a-t-il là une réaction inté-

Digitized by Google

ressante à étudier. Le côté dramatique qui poétisait l'adultère tend à disparaître, ce semble, et le ridicule, qui, dans l'ancienne comédie, s'attachait au mari trompé, commence aujourd'hui à retomber sur l'amant. Dans d'autres épisodes encore, M. Vautier a dépeint avec infiniment d'esprit cette position équivoque, hypocrite, humiliante, intolérable, d'un amant ayant quelque peu de dignité, en présence du mari même le moins sympathique. Ce n'est pas cependant une thèse qu'il soutient, qu'il plaide : les romans à thèses ont fait leur temps ; mais l'enseignement n'en est que plus efficace.

Toutes les pièces du recueil, nouvelles, scènes, causeries, bluettes, ce que l'on voudra, sont marquées au coin du bon goût et de la finesse. M. Vautier est admirablement maître de son style, ce qui lui permet de tout dire sans choquer l'oreille ou la délicatesse, et d'avoir un charme de plus, celui d'une malicieuse réticence. C'est la verve gauloise au service d'un homme de bonne compagnie.

Que nous sommes déjà loin du temps où de Reiffenberg, dans une critique du *Messager des sciences* (en 1834), disait, fort judicieusement pour lors : « Le français nous arrive alourdi, incorrect, glacé, privé de ses idiotismes merveilleux, de ses tours ravissants, de sa pétulance séduisante, de sa liberté hardie. Nous le parlons de tête plutôt que d'inspiration. »

Plusieurs de nos littérateurs de la génération actuelle n'ont rien à envier aux écrivains les plus français, les plus parisiens même, et M. George Vautier en est un exemple qu'il est impossible de nier.

Eugène Van Bemmel.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

UNE ÉGLISE RATIONALISTE A PARIS

M. Goblet vient de publier, dans la *Revue des Deux-Mondes,* une très intéressante étude sur le mouvement religieux en Angleterre, dans les régions les moins orthodoxes : *Une visite aux Églises rationalistes de Londres.* L'auteur passe en revue la série des sectes émancipées, qui vont de l'*unitarisme* au *théisme* et de l'Église d'Auguste Comte à celle de Pierre Leroux.

La tendance de ces Églises est, selon l'expression du révérend Ch. Voysey, qui préside l'une d'elles, d'introduire les idées nouvelles sous les formes anciennes. Les unes, sauf une liturgie presque entièrement philosophique, ne franchissent pas, comme le dit M. Goblet, la dernière barrière qui sépare d'une société de conférences ou d'une école de morale, un culte rationnel réduit à sa plus simple expression. Il en est qui proscrivent la prière et qui nient la personnalité de Dieu. D'autres fraternisent avec le parti politique le plus suspect sur le continent, et M. Goblet a entendu recommander, au prône d'une chapelle *théiste,* une conférence de M. Bradlaughe, le républicain, socialiste et antithéiste. D'autres ont un caractère agressif : le manifeste de M. Voysey, prononcé à l'inauguration de son temple, disait : « Notre premier objet est de miner, d'assaillir et, s'il est possible, de détruire la portion des croyances religieuses que nous tenons pour fausses. » Le reste du sermon prouve qu'il entendait par là presque toutes les doctrines du christianisme.

Toutes ont un but commun, que le professeur J. Tyndall

Digitized by Google

appelle le problème des problèmes, c'est « la satisfaction rationnelle des sentiments religieux ».

Toutes ont un principe de cohésion semblable : la tolérance des divergences chez leurs membres. Dans l'Église qui s'intitule *Société des réformateurs religieux indépendants,* toute personne désireuse : 1° de cultiver le sentiment religieux en dehors de l'esprit dogmatique; 2° de découvrir et formuler les vérités en relation avec les lois de la nature, les progrès de l'intelligence et la vie des hommes de bien dans tous les camps et dans tous les pays; 3° de remplir ses devoirs en coopérant aux efforts de toute association qui tend à abolir l'ignorance, la superstition, l'intempérance et l'inégalité politique et sociale, — peut faire partie de la société *sans avoir à signer aucune profession de foi.*

Enfin, ces églises, outre les sermons du dimanche, organisent des soirées de conversation et de musique, des parties de campagne, des promenades sur l'eau entre coreligionnaires, pour étendre cette communauté aux relations sociales.

On aura remarqué deux noms de philosophes français, Comte et Pierre Leroux, dont la religion « a jeté racine sur l'autre rive de la Manche ». Et aussitôt la différence de procédé des deux nations aura apparu. Si on voulait la sentir davantage, il suffirait de relire, après l'article de M. Goblet, la *France mystique* de M. Erdan. En France, ces tendances prennent une forme plus personnelle que religieuse; elles soulèvent le rire plutôt que la prière. Les divers cultes qui y ont été essayés depuis les saints-simoniens, ou ont disparu sous le bon sens public, ou, sous la même impulsion, se sont transformés en philosophie ; le saint-simonisme et le comtisme ne sont plus que des écoles, on essayerait en vain d'en faire des Églises. En Angleterre, au contraire, où le protestantisme permet la plus grande diffusion des sectes et où l'esprit religieux est plus conservé, à cause de cette liberté même qui ne jette pas les esprits, comme en France, dans la négation de tout culte par opposition à un culte unique et intolérant, — en Angleterre, tout peut prendre une forme religieuse, et le matérialisme pourrait y avoir son culte, sans soulever le rire, sans craindre autre chose que les attaques des autres sectes dans la libre mêlée des opinions.

Digitized by Google

Cependant, la France est bien changée depuis que M. Erdan fut condamné pour avoir écrit son livre. Les idées pratiques s'y font jour et, là comme ailleurs, le sentiment religieux a besoin de « satisfactions rationnelles ».

Un philosophe, qui n'a aucune des passions ni aucun des ridicules de ces candidats à la divinité dont on fait si promptement justice dans le pays de Voltaire, — un philosophe savant et modeste s'essaye à cette œuvre depuis bien des années. M. Ch. Fauvety s'est d'abord adressé au rare public des revues philosophiques en publiant la *Revue philosophique et religieuse,* dont il fit une tribune de libre discussion pour toutes les idées, même le matérialisme, pour toutes les tentatives de culte, même celui de M. de Toureil et de René Wronski. Là on discutait fraternellement, contradictoirement : la personnalité de Dieu, l'idée de Providence, l'idée de Trinité, les lois de la science, l'unité de matière, toutes les questions métaphysiques et morales, et ce recueil présente encore aujourd'hui le spectacle d'un des plus intéressants côtés d'une époque qu'on croit absorbée dans les choses matérielles, et qui se préoccupe si vivement des idées.

La *Revue* fut supprimée après le congrès philosophique d'Amsterdam. Alors, son éditeur se tourna vers la Franc-maçonnerie pour la saisir de ce « problème des problèmes ». La franc-maçonnerie, en effet, a tous les caractères d'une institution religieuse; elle a ses traditions, ses principes philosophiques, ses cérémonies presque cultuelles, et si une réunion d'hommes, une communauté d'esprits, une *église* dans le sens primitif du mot, possède le germe de la religion universelle que cherchent les philosophes, c'est bien cette vaste association, qui a pour principe la tolérance et qui pratique la fraternité humaine, sans acception de tout ce qui divise les hommes et au dessus des sectes, des religions positives et même des patries et des races.

« Marcher vers l'unité religieuse, disait M. Fauvety dans son premier *Discours sur la religion universelle,* c'est réaliser progressivement dans l'homme et dans l'humanité l'ordre qui règne dans l'univers. » Et il conviait la Maçonnerie à cette mission d'ordre et de progrès, lui soumettant une profession de foi morale à l'usage de tous les hommes.

Digitized by Google

Mais la Maçonnerie est une institution humaine; elle joint à l'amour du progrès l'instinct de conservation personnelle, et elle ne peut prendre l'avant que lorsque son esprit est mûr et ses membres dispos pour la marche. Une religion naturelle, universelle, sortira peut-être de ses temples, mais elle ne s'improvisera point par un vote, elle ne s'affermira, ne se nommera, ne se formulera que lorsqu'elle aura traversé ses diverses phases d'incubation et de naissance et pourra dire : Je suis. Les cultes ne sont guère que des enregistrements, des actes de l'état civil des progrès de l'esprit. « Les révolutions ne se font pas, elles arrivent, » disait l'abbé De Pradt. L'idée de M. Fauvety n'était pas encore praticable pour la grande majorité de la Maçonnerie.

Tout ce que M. Fauvety a écrit pour constater ce besoin des intelligences, pour prouver qu'elles peuvent trouver en notre époque toute la philosophie et la science propres à la satisfaire, pour convier les hommes de bonne volonté à s'unir dans ce but et dans cette foi, ne peut se dire. Voici la *Presse scientifique des Deux-Mondes,* publiant une série d'articles sur la question religieuse [1]; voici la *Solidarité,* une nouvelle revue, publiée à l'étranger, pour appliquer ces idées à la politique sociale; voici un *Catéchisme philosophique de la religion universelle* (1er cahier. Paris, 1873); voici, enfin, une institution : l'*Église unitaire.*

Ici, comme dans les Églises rationnelles d'Angleterre et d'Amérique, l'idée passe dans la voie pratique. Une Église est fondée, si l'on peut donner le nom d'Église à une réunion *laïque* d'esprits *qui ne se rattachent à aucun culte.* Cette contradiction dans les termes n'a empêché aucune de ces associations de réussir en Angleterre. En France, celle-ci est la tentative la plus sérieuse qui ait été faite, car elle est dépouillée de toute ambition personnelle, ne pratique aucun homme-dieu, n'impose aucun culte. M. Fauvety n'est ni un Saint-Simon, ni un Wronski. Ses meilleurs amis ne penseront jamais à en faire un chef de culte, un fétiche de secte; ils savent que ce serait trahir sa pensée et blesser tous ses sentiments. Il constate le besoin qu'éprouvent beaucoup de libres penseurs de ne pas rester

[1] *La question religieuse,* 1er et 2e cahiers, extraits de la *Presse scientifique,* Paris 1864.

Digitized by Google

enfermés dans leurs croyances personnelles et de vivre de la vie générale, de se rapprocher de leurs semblables, en philosophie comme en politique, dans la sphère morale comme dans la sphère sociale. Ils ont rompu avec les anciens dogmes; est-ce une raison pour vivre dans un isolement dont ils souffrent? Qu'ils s'unissent, qu'ils discutent, qu'ils fraternisent, les moyens ne manquent pas. Dans les pays entièrement libres, il y a les sociétés de libres penseurs; à Rome, il y avait les grandes sectes philosophiques où se rattachait quiconque sortait du paganisme. En France, et même dans les pays protestants, où l'opinion sinon les lois s'opposent aux associations laïques, la forme religieuse est plus utile et plus facile. En théorie et au point de vue absolu, M. Fauvety la préfère même, car ces fraternisations sont pour lui un culte; ces sanctuaires de la vie générale sont, à ses yeux, des Églises. Il trouvera, sans doute, des adhérents qui accepteront cette forme des circonstances; d'autres repousseront, en principe, toute apparence de culte, c'est là le plus grand obstacle qu'il rencontrera parmi ses meilleurs amis. Quoi qu'il en soit, cette tentative, qui commence à réussir, mérite d'être notée à côté des Églises rationnelles d'Angleterre; l'appel a déjà été entendu. M. Fauvety a encore cet avantage, c'est qu'il ne veut pas être le révérend de cette *Église unitaire : Union laïque,* qu'il ne faudrait pas appeler *son* Église. Un pasteur unitarien, le plus tolérant, le plus émancipé des esprits, tiendra seul la chaire, si chaire il y a, et avant un an, à défaut d'un temple maçonique, une église laïque sera ouverte aux adhérents de cette religion universelle de la libre pensée, de la tolérance et de la fraternité.

On peut faire des objections à ces sortes de tentatives, et beaucoup de libres penseurs ne se croiront pas permis d'y faire acte de culte. Mais on ne peut nier qu'elles répondent à un besoin de notre état social, et qui sait si, la liberté grandissant en France, de pareilles Églises ne seront pas comme des portes ouvertes aux esprits pour sortir du catholicisme, comme des asiles sûrs pour se défendre d'y rentrer? Si tous les libéraux qui font encore consacrer par le prêtre catholique leur mariage, la naissance de leurs enfants et leur enterrement, tout en pestant contre une religion qui fait obstacle au progrès, prenaient le parti de demander ces

Digitized by Google

cérémonies à une Église rationnelle, à un culte laïque, quel effort d'émancipation n'aurait-on pas à constater dans l'esprit humain ! M. Goblet a dit d'une tentative pareille : « On ne peut nier que nous n'assistions là au véritable enfantement d'une religion nouvelle. »

Publions, sans prendre parti, le court manifeste rédigé par une première réunion d'adhérents :

CH. POTVIN.

« *Église unitaire* (*Union laïque*). *Appel aux esprits religieux ne se rattachant à aucun culte.*

« L'homme ne vit pas seulement de pain. Si, comme être physique, il est obligé de se nourrir, comme être moral, il lui faut, pour s'instruire, pour s'améliorer, le secours d'une nourriture spirituelle. Les besoins de la vie matérielle sont bornés comme le corps lui-même. Ceux de la vie morale ne le sont pas. Ils grandissent avec notre âme, toujours plus affamée de lumière. Nos aspirations vers le mieux sont illimitées, et les sources de la perfection sont inépuisables.

« Au milieu d'une civilisation avancée, propre à développer toutes les facultés, mais aussi à exciter tous les appétits, toutes les passions, toutes les convoitises, combien il est regrettable de voir les besoins de la vie morale si incomplétement satisfaits !

« Et cependant, la vie morale est le but de l'état social. En les rendant solidaires les uns des autres, de façon à multiplier les forces de chacun par la puissance de tous, l'état social tend à créer entre les hommes des rapports d'équité, de fraternité, d'affection mutuelle et de bienveillance. Mais il a fallu le concours de la religion pour que les liens de la solidarité sociale, dépassant la sphère étroite de la famille naturelle, s'étendissent de la tribu et de la race à la cité, à la patrie, à l'humanité. C'est l'idéal religieux d'un père céleste qui a fait concevoir le genre humain comme une famille de frères. C'est en apprenant à connaître Dieu comme unité suprême, loi vivante et raison consciente de l'univers et en nous associant de plus en plus à l'œuvre divine par la science et le travail, par la charité et la justice, que nous

Digitized by Google

parviendrons à réaliser progressivement l'idéal de perfection qui est en nous.

« Les âges de foi aveugle et naïve correspondent aux âges d'enfance de l'humanité : il ne dépend pas plus de nous d'y revenir qu'il ne dépend de l'homme fait de redevenir enfant. L'esprit humain a aussi sa maturité, bien qu'elle n'arrive pas à la même heure pour tous les membres du corps social.

« Or, il s'est trouvé que, dans le milieu où nous vivons, la société civile a marché, tandis que les Églises restaient immobiles. Le nombre des hommes qui ne vont plus demander au prêtre la lumière spirituelle devient tous les jours plus considérable. Dans le divorce qui s'est produit entre la science et la foi, tandis que le prêtre restait pétrifié dans son orthodoxie, ils ont choisi, eux, la science progressive.

« Mais si leur esprit a gagné à rompre les liens qui les attachaient au rocher d'une tradition épuisée, leur vie morale a été atteinte et leur âme a souffert de ce brisement. Non seulement ces hommes ont cessé de pouvoir communier avec leurs frères restés dans le giron de la vieille foi, mais ils se sont trouvés isolés de ceux qui avaient rompu comme eux avec la tradition, parce que, ne se connaissant pas les uns les autres et ignorant jusqu'à quel point ils se rapprochaient par leurs principes et leurs aspirations, ils ne pouvaient établir entre eux cette communion des esprits et des cœurs nécessaire à la vie morale.

« C'est parce qu'elles souffraient de cet isolement que les personnes qui ont signé cet appel se sont entendues. Animées d'une égale sincérité, inspirées par le même amour du prochain, de la patrie, de la famille, et se rencontrant sur le terrain commun de la raison, de la science et du progrès, en s'interrogeant mutuellement, elles n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'elles étaient de la même religion, et que cette religion, si elle n'est pas encore celle de tout le monde, pourrait bien être celle de tous les hommes arrivés au même degré de développement moral.

« Quoi qu'il en soit, comme elles se sont trouvées avoir la même conception scientifique du monde et de la vie, les mêmes principes de morale et le même idéal de perfection, elles se sont senties suffisamment unies d'esprit pour pouvoir établir entre elles le lien

Digitized by Google

effectif d'une Église se rattachant à l'*unitarisme,* tel qu'il est compris et pratiqué par quelques uns de leurs frères, les *unitariens* d'Angleterre et des États-Unis.

« Cette Église, toute laïque, à élever sur le sol français, à Paris même, est celle du libre esprit. Elle n'impose l'acceptation d'aucun dogme, d'aucun symbole, et n'exige le sacrifice d'aucune croyance. La foi de chacun, appartenant au for intérieur de sa conscience, doit être à l'abri de toute pression extérieure. Ce n'est qu'en éclairant les âmes qu'on arrive à purifier la foi... »

Les adhésions doivent être adressées à M. Ch. Fauvety, à Asnières.

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE. *Bruxelles, 15 décembre 1875.*

COMITÉ DE RÉDACTION.

M

En prenant, il y a deux ans, la direction de la *Revue*, nous avions surtout en vue deux objets : favoriser le développement de la littérature nationale dans toutes ses branches, et offrir aux diverses nuances du libéralisme un centre d'action commun contre les envahissements de l'esprit ultramontain.

Nos lecteurs sont témoins que nous n'avons négligé aucun effort pour atteindre ce double but. Ainsi, nous avons successivement fait appel à la plupart des écrivains dont le nom possède quelque notoriété dans les lettres belges; nous avons donné l'occasion de se produire à de jeunes talents dont les débuts ont été pleins de promesses; nous nous sommes efforcés de maintenir dans la composition de nos livraisons une variété de sujets qui nous permît de nous adresser à toutes les catégories de lecteurs; enfin, nous n'avons profité de la faveur du public que pour donner à la *Revue* des proportions de plus en plus considérables.

En même temps, l'assoupissement des querelles intestines qui affaiblissaient le libéralisme — l'attention accordée à la question religieuse par des hommes et par des journaux naguère systématiquement hostiles à cet ordre de préoccupations — la popularité rapide de certains organes récemment créés en vue de combattre les prétentions de l'Église romaine — voire le chiffre même de nos abonnés et le retentissement obtenu par quelques uns de nos articles — sans parler d'autres incidents non moins significatifs, tant à l'intérieur qu'à l'étranger, — tout nous prouve surabondamment que nous marchons dans le sens de l'opinion publique. Dès le début, nous avions proclamé, d'une part, la nécessité de pousuivre le papisme sur le terrain religieux comme sur le terrain politique, d'autre part, l'urgence de grouper toutes les nuances du libéralisme autour d'un programme ouvertement et résolûment anticlérical.

C'est, forts de nos premiers résultats, que nous venons aujourd'hui, pour la troisième fois, demander au public belge, et parti-

Digitized by Google

culièrement au public libéral, un concours indispensable à la continuation de notre tâche ainsi qu'au développement de notre propagande.

De notre côté, nous continuerons à chercher dans les articles d'histoire, de littérature, d'art et de science les moyens de combiner la variété avec l'actualité des sujets. Mais, tout en faisant une large part aux romans et aux voyages, qui forment un élément indispensable d'une publication comme la nôtre, nous nous réservons surtout d'accueillir et, au besoin, de provoquer des travaux approfondis sur les grandes questions politiques et sociales qui surgissent à chaque instant dans notre temps et dans notre pays.

Le Comité :

GOBLET D'ALVIELLA, ÉMILE DE LAVELEYE,
EUG. VAN BEMMEL, CH. POTVIN,
J. STÉCHER, CH. WAELBROECK.

N. B. La *Revue de Belgique* commence, dans sa livraison de décembre, la publication d'un roman qui, sous le titre de *Partie perdue,* pourrait s'appeler le *Roman de l'aristocratie belge.* Cette œuvre est, par ses tendances, une sorte de mise en action des principales idées de notre programme, et présente, pour les caractères comme pour les mœurs, un intérêt local tout actuel. Nous avons cru pouvoir, exceptionnellement, permettre à l'auteur de garder l'anonyme.

Nos nouveaux abonnés pour 1876 recevront, en guise de prime, avec la livraison du 15 janvier, la partie du roman publiée en décembre.

Cette livraison du 15 janvier renfermera, en outre, un travail de M. Émile de Laveleye sur *l'Avenir de la religion chez les peuples chrétiens,* et un article de M. Laurent à propos de *l'Élection de Gand : Vainqueurs, que ferons nous?*

La *Revue de Belgique* paraît le 15 de chaque mois, par livraison d'environ 100 pages de texte, grand in-8° sur papier fort.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Belgique. . . . . 12 francs par an.
Pour l'étranger, le port en sus.

Digitized by Google

WILLIAM PITT ET LA FRANCE

(Lord Stanhope's Life of Pitt. — Journal and correspondence of lord Auckland. — Journal and correspondence of lord Malmesbury, etc.)

Nous trouvons célébrés, dans les fastes de l'histoire, plusieurs hommes que des éloges intéressés ou aveugles ont élevés à une hauteur exagérée. Il en est d'autres qui sont fondés à réclamer une révision du jugement trop sévère qui a été prononcé sur eux. William Pitt, l'adversaire de la France républicaine et impériale, est de ces derniers; car, sans aller aussi loin que la Convention qui le déclara l'ennemi du genre humain, le gros du public s'imagine volontiers que c'était un réactionnaire farouche, imbu de préjugés étroits et égoïstes, un de ces hommes d'État que le seul mot de progrès fait frissonner. En France, on ne connaît généralement que Pitt, l'allié de Cobourg, et la masse s'en rapporte à l'opinion exprimée, il y a longtemps, par M. Thiers dans son *Histoire de la Révolution française :* « C'était, « dit-il, un orateur accompli; comme organe du gouverne- « ment, un chef de parti habile et puissant, mais un homme « d'État peu éclairé, ayant commis de grandes fautes et tout « plein des préjugés de sa nation. C'est l'Anglais qui a le « plus haï la France. »

L'histoire inflexible ne doit aux grands hommes que la vérité, mais elle la leur doit tout entière : elle a pour mission d'être le verdict raisonné de la conscience humaine, prononcé sans complaisances comme sans préventions. Nous pourrions, en suivant le cours de la carrière du premier ministre de

Digitized by Google

Georges III, montrer ce qu'il y a d'immérité dans l'appréciation rigoureuse de M. Thiers. Nous le verrions en avance sur la masse de ses contemporains pour la plupart des problèmes politiques, et pour quelques uns d'entre eux devançant Fox, son émule, auquel eût dû l'unir leur communauté d'idées et de tendances, et qu'une intrigue parlementaire jeta dans une coalition funeste avec lord North et les tories. Nous le verrions, lecteur assidu et adepte fervent d'Adam Smith, le créateur de la science économique, rétablir les finances épuisées de l'Angleterre. Nous le suivrions luttant, mais en vain, pour réformer le système parlementaire et pour détruire les abus qui le rongeaient jusqu'à la moelle. Nous applaudirions à ses efforts et à ceux de son ami Wilberforce pour extirper l'esclavage des noirs, naguère encore la honte de notre civilisation tant vantée, et réussir à faire voter l'abolition graduelle de la traite des nègres par la chambre des Communes. Nous le verrions enfin venir au secours de Fox et faire passer par son appui une loi réservant au jury seul l'appréciation des délits commis par la voie de la presse. Ce serait un sujet bien vaste, qui embrasserait à la fois l'histoire intérieure et l'histoire extérieure de l'Angleterre pendant vingt années, dont les dix dernières virent éclater un des événements les plus mémorables mentionnés dans les annales de l'humanité. Aussi nous restreindrons-nous à rechercher ce qu'il y a de vrai dans cette assertion de M. Thiers : « C'est l'Anglais qui a le plus haï la France. » Nous commencerons par faire connaître les clauses les plus importantes du traité de commerce qu'il conclut avec elle en 1785 et l'accueil que ce traité rencontra au sein des chambres anglaises.

I

Après des négociations qu'il avait suivies avec attention, le jeune ministre avait eu la satisfaction de voir ses efforts récompensés par la conclusion d'un traité stipulant la liberté absolue du commerce et de la navigation entre les deux pays, ainsi que la suppression, pour leurs sujets respectifs,

Digitized by Google

de tout passeport ou permis de séjour, et celle de l'impôt de capitation appelé « head money » ou « argent de chef ». Il était convenu que les vins de France ne payeraient pas davantage que les vins de Portugal, que les droits sur les vinaigres français seraient réduits de 67 livres par tonne à 32, et sur les eaux-de-vie de neuf et demi à sept shellings par gallon. Des droits à la valeur frappaient les marchandises suivantes : quincaillerie et tabletterie, 10 p. c.; cotons, lainages et tissus, 12 p. c.; sellerie, 15 p. c.; gazes, 10 p. c.; modes, 12 p. c.; porcelaines, poteries, faïences, verreries et glaces, 12 p. c. Les soieries françaises restaient seules prohibées dans la crainte d'exciter un soulèvement parmi les tisserands de Smithalfields, ce qui avait fait dire à M. de Vergennes, l'un des négociateurs français, qu'il y avait « trente mille polissons de la ville de Londres qui avaient voix sur ce chapitre ». Sauf la contrebande de guerre, le pavillon français ou anglais couvrait la marchandise ennemie, quoique la marchandises française ou anglaise demeurât saisissable sous pavillon ennemi. La contrebande de guerre était strictement définie et ne comprenait pas les substances alimentaires. Et cela se signait en 1787 ! Pitt fit surtout valoir deux arguments pour défendre ce traité : l'accroissement de recettes résultant de la diminution de la contrebande et, d'autre part, l'utilité d'entretenir des relations d'amitié avec la nation la plus voisine de l'Angleterre. Le premier de ces arguments serait admis sans difficultés aujourd'hui, mais en 1787, l'assertion semblait paradoxale et témoignait d'un esprit fort indépendant chez celui qui osait l'énoncer.

Le second argument excita au plus haut degré l'indignation de l'opposition, et il est intéressant de mettre en contraste le langage des futurs admirateurs de la France avec les vues de son futur adversaire. « La France, s'écria Fox, « est l'ennemie politique et naturelle de l'Angleterre. Je le « répète et je le soutiens, la France est notre ennemie natu- « relle et ce qu'elle désire, en concluant ce traité avec nous, « c'est de nous lier les mains et de nous empêcher de con- « tracter une alliance avec d'autres puissances. »

Digitized by Google

« Les Français et les Anglais, continua Francis, l'auteur « présumé des lettres de Junius et l'un des adhérents de Fox, « sont ennemis naturels. Ce n'est pas qu'il y ait entre eux « une antipathie naturelle; bien au contraire, peu de gens « s'entendent aussi bien dans la vie privée. Mais leur posi- « tion relative, leur proximité est une source de disputes « continuelles, qui les rend rivaux dans la paix et rivaux « dans la guerre. Des nations qui se touchent ne seront « jamais parfaitement unies, par la seule raison qu'elles « sont voisines... Il semble que nous ayons atteint une « nouvelle ère d'affection pour nos voisins et de libéralité « envers nos ennemis, dont nos ancêtres grossiers n'avaient « aucune idée. La pompe de l'éloquence moderne est « employée à détruire les triomphes de l'administration de « lord Chatham, les lauriers belliqueux du père doivent « céder au myrte pacifique qui ombrage le front du fils. « La gloire de lord Chatham est fondée sur la résistance « qu'il offrit à la puissance combinée des Bourbons. Le « ministre actuel a pris une route opposée pour aller à la « postérité, et la France, cet objectif de toute hostilité « contenue dans la politique de lord Chatham, la France « est la *gens amicissima* de son fils. »

Pitt répondit avec raison qu'à un point de vue purement politique, il protestait contre l'opinion trop fréquemment exprimée que la France était et resterait l'inaltérable ennemie de l'Angleterre. « Mon âme, ajoutait-il, se révolte en pré- « sence d'une affirmation aussi monstrueuse et aussi injus- « tifiable. C'est de la faiblesse et de la puérilité que d'ad- « mettre l'hypothèse qu'une nation puisse être l'ennemie « inaltérable d'une autre nation, c'est faire la satire des « sociétés politiques que de soutenir cette triste nécessité « de cultiver les préjugés et la haine d'une nation contre « une autre nation. »

On le voit, rien à cette date ne pouvait faire présager que, cinq ans plus tard, l'Angleterre et la France se déclareraient une guerre implacable. Nous allons rechercher quelle est la part de responsabilité qui incombe à Pitt dans l'explosion de

Digitized by Google

cette lutte terrible qui, pendant un quart de siècle, couvrit de ruines la terre et l'Océan : nous verrons qu'il y fut entraîné malgré lui et que, s'il tira l'épée, ce fut comme défenseur de l'équilibre européen menacé et non comme champion du trône et de l'autel.

II

La révolution française est un de ces grands faits historiques qui font époque et qui se dressent à l'intervalle de plusieurs siècles, comme ces sommets vertigineux qui dominent toute une chaîne de montagnes. On s'est expliqué le cours qu'elle a pris par les irrésolutions d'un roi qui eût été mieux à sa place devant l'établi d'un artisan, par les intrigues du parti de la cour, par la méfiance à l'égard de Mirabeau que tout son génie n'avait pu laver des souillures de sa vie passée, par la guerre que déclarèrent à la France les puissances coalisées, par le manque d'esprit politique chez les girondins, orateurs brillants, plus artistes qu'hommes d'État, enfin, par la suprématie que s'arrogea la populace parisienne. L'ensemble de ces circonstances a pu, en effet, déterminer la voie que s'est frayée la révolution ; mais, pour expliquer son origine, il n'est pas nécessaire d'interroger ces circonstances d'un caractère accidentel. Quelles que soient les ruines qu'elle a amoncelées, quel que soit le sang innocent qu'elle a versé à flots, je pense que, si elle a été un fléau implacable pour la génération contemporaine, elle a été un bienfait pour les générations qui lui ont succédé : nous avons moissonné sur le champ que nos pères ont arrosé de leur sang et de leurs larmes. La révolution a été la promulgation retentissante de quelques principes basés sur l'équité, principes qui n'avaient été appliqués jusque-là que d'une manière incohérente. En France, elle a malheureusement procédé par le nivellement et la destruction de tout ce qui existait auparavant. A l'étranger, au contraire, où l'on eut la sagesse de ne pas rompre brusquement avec un passé de plusieurs siècles, son action morale plus lente n'a pas eu les suites que la

Digitized by Google

précipitation et la passion des révolutionnaires engendrèrent en France : elle y agit comme un fluide vivifiant, qui vint ranimer des instincts de liberté sommeillant au sein des masses. Sans la révolution, l'Allemagne et l'Italie, par exemple, pourraient bien n'être encore que des agglomérations d'États minuscules gouvernés par des despotes au petit pied, les uns relativement éclairés, les autres capricieux et fantasques dans leur tyrannie.

L'Angleterre libre ne resta pas indifférente à ce réveil de l'esprit public en France, et les vers de Cowper, le poète du *home* et du foyer domestique, à l'occasion de la chute de la Bastille, retracent fidèlement l'impression qui dominait de l'autre côté du détroit.

> There 's not an English heart that would not leap
> To hear that ye were fallen at last; to know
> That ev'n our enemies, so oft employ'd
> In forging chains for us, themselves are free [1].

Burke fut l'un des premiers à réagir contre cette tendance sympathique, qui trouva dans Fox son plus constant et son plus éloquent interprète.

Nous voyons celui-ci, s'adressant à un de ses amis, s'écrier que, de tous les événements signalés par l'histoire, la prise de la Bastille est le plus mémorable et le plus bienfaisant, tandis que Burke, tout en protestant d'un amour pour la liberté, dont il n'avait d'ailleurs plus à fournir les preuves, ne cache pas sa méfiance : « Tous les hommes, écrit-il, qui désirent la liberté, la méritent. Elle n'est ni la récompense du talent, ni le prix de nos efforts; elle est notre héritage, l'héritage légitime du genre humain. Mais toutes les fois que la liberté est séparée de la justice, je pense que ni l'une ni l'autre ne sont en sûreté. » On est en droit de se demander de quelles injustices flagrantes l'assemblée de Versailles s'était rendue coupable pendant les premiers mois de sa session;

[1] « Quel cœur anglais n'a pas bondi en apprenant que vous étiez « tombée et que nos ennemis, après avoir si souvent forgé des chaînes « pour nous, sont libres eux-mêmes ! »

Digitized by Google

Pitt jugeait différemment la situation en disant, dans un discours prononcé le 9 février 1790, que les convulsions de la France se résoudraient tôt ou tard dans une harmonie générale et dans un ordre régulier. — « Quoiqu'une telle situation, ajoutait-il, soit de nature à augmenter sa puissance, elle en fera peut-être une voisine moins dangereuse... Je ne puis suivre d'un œil envieux les tentatives d'une nation voisine qui cherche à s'inspirer des sentiments distinctifs de tout sujet anglais. »

De leur côté, la Société constitutionnelle de Londres et la Société fondée en commémoration de la révolution anglaise de 1688 prirent bientôt la défense ouverte des Français et se mirent à dénoncer à grand renfort de tirades hyperboliques, « tous les soutiens des gouvernements et des hiérarchies serviles ». Burke, qui avait traité cet enthousiasme d' « infatuation grossière », de « tolérance pour le crime », d' « absurde partialité pour la folie abstraite et le crime pratique », publia en réponse ses célèbres *Réflexions sur la révolution française*, où sa sagacité se révèle à diverses reprises.

Le premier ministre, au contraire, persévérait dans sa ligne de conduite en recommandant au publiciste de se contenter de faire l'éloge de la constitution anglaise et de ne plus poursuivre les membres du gouvernement français de ses invectives passionnées. « Le point le plus important, écrivait-il vers la même époque au ministre d'Angleterre à Copenhague, qui, de passage à Paris, y avait noué des relations avec Barnave et Mirabeau, c'est qu'il ne soit donné « aucune assurance directe ou indirecte nous engageant à « autre chose qu'au maintien de la neutralité que l'Angle- « terre a observée scrupuleusement au milieu des dissen- « sions intestines de la France. Nous sommes sincèrement « désireux de maintenir la paix et de favoriser des relations « d'amitié et de bonne volonté réciproque entre les deux « nations. »

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les motifs de cette malheureuse intervention armée des souverains allemands, qui, aussi maladroite dans son exécution que funeste par ses

Digitized by Google

conséquences, acheva d'exaspérer les esprits en France, y fit tomber le pouvoir aux mains des violents et attisa cette guerre de propagande, qui ne tarda pas à dégénérer en guerre de conquête.

Burke triomphait : la guerre sainte, qu'il prêchait, était déclarée à ce « gouvernement des chicaneurs les plus bas et les plus vils », à « cette assemblée de mécréants, à cette armée de cannibales parisiens, tant mâles que femelles », comme il les appelait dans un langage plus remarquable par l'abondance des métaphores que par le goût qui avait présidé à leur choix.

Qu'allait faire l'Angleterre? Allait-elle prendre parti pour ou contre les coalisés, ou se désintéresser de l'issue de la lutte? Pitt, qui, s'il m'est permis d'emprunter un passage de l'*Histoire de la Révolution* de M. de Sybel, avait placé son orgueil dans le maintien de la paix, de la prospérité et de la liberté de l'Angleterre, qui avait couvert le déficit, organisé l'amortissement, diminué l'effectif des armées de terre et de mer, qui avait préparé l'extension des droits politiques et la réforme électorale, qui, de concert avec Fox, avait étendu le pouvoir des jurys en matière de presse et qui s'était activement occupé du sort du peuple irlandais et de l'abolition de la traite des noirs, Pitt, dis-je, devait sentir son cœur se serrer lorsqu'il voyait les fruits de sept années d'une gestion sage et prudente menacés par les redoutables événements qui venaient d'éclater sur le continent européen. Malheureusement, comme l'un des amis de la révolution française, lord Stanhope, le faisait remarquer à un membre de l'Assemblée nationale, Paine et quelques autres écrivains avaient eu la maladresse de chercher à faire croire que le succès de la révolution serait la chute de la constitution en Angleterre. Les excès commis par la populace parisienne avaient donné raison aux sinistres prédictions de Burke et les sentiments du peuple anglais s'étaient considérablement refroidis ; on avait vu les habitants de Birmingham saccager et démolir la demeure du docteur Priestley, le ministre le plus distingué de la secte des unitaires et l'un des hommes

Digitized by Google

les plus éminents de son époque. Son crime était d'être connu comme ardent partisan des principes politiques qui avaient prévalu de l'autre côté de la Manche. A mesure que croissait l'ascendant des jacobins, le vide se faisait dans la société anglaise autour de tout Français qui y apparaissait revêtu d'une fonction officielle. Toutefois, en janvier 1792, Pitt déclarait encore au Parlement qu'à aucune époque de l'histoire d'Angleterre, on n'avait eu autant de raisons de s'attendre à une longue période de paix, et il lui proposait des suppressions d'impôts, ainsi qu'une réduction de l'effectif de l'armée navale. Ses prévisions pacifiques ne font peut-être pas honneur à sa prévoyance, mais elles attestent son éloignement pour les idées belliqueuses qu'on lui a souvent attribuées.

Si la masse de la nation anglaise s'était sentie repoussée par les massacres auxquels certains défenseurs de la révolution commençaient à se laisser entraîner, leurs amis d'Angleterre n'en montraient que plus d'enthousiasme pour leur cause et, malheureusement pour la cause de la liberté elle-même, cet enthousiasme n'était pas des plus habiles dans sa manifestation : non contents d'applaudir à ce qui se faisait à Paris, ils inondaient l'Angleterre d'écrits excitant à la sédition, qu'ils cherchaient à distribuer dans les rangs de l'armée. Pitt crut devoir répondre à cette diffusion de publications séditieuses par une proclamation royale et obtint l'approbation de plusieurs membres des Communes, qui avaient toujours voté avec Fox. Le 10 août et les septembrisades ne contribuèrent pas à relever l'influence déjà sur son déclin de ce dernier. Le cabinet anglais crut nécessaire de rappeler son ambassadeur à Paris, après la chute du pouvoir auprès duquel il était accrédité, mais il eut soin d'insérer dans sa lettre de rappel une nouvelle assurance de neutralité et autorisa M. de Chauvelin, l'ambassadeur français à Londres, de continuer à y résider pour être l'intermédiaire officieux du gouvernement issu de la révolution.

On sait les événements qui rendirent l'automne de 1792 à jamais mémorable. Dumouriez vainqueur à Valmy et à

Digitized by Google

Jemmapes, Custine enlevant Spire, Worms et Mayence, Montesquiou conquérant la Savoie. L'invasion et l'occupation de la Belgique par les armées républicaines rendaient la position du gouvernement anglais de plus en plus délicate : elles étaient campées aux portes de la Hollande, et l'Angleterre était liée vis à vis de celle-ci par des stipulations précises. Aussi lord Grenville s'empressa-t-il de recommander une circonspection extrême aux États-Généraux néerlandais. Quelques extraits d'une lettre adressée par lui au ministre britannique à La Haye témoignent du vif désir de maintenir la paix, désir qui régnait dans le cabinet de St-James :

« Quoique nous nous trouvions dans une époque des plus « critiques,, je persiste dans mon opinion, et chaque jour m'y « confirme davantage. Pour préserver à la fois notre repos « domestique et assurer à quelques autres parties de l'Eu- « rope l'exemption des misères de l'anarchie, l'Angleterre et « la Hollande doivent se tenir tranquilles et montrer plus de « tolérance et de longanimité qu'en toute autre circon- « stance... Je ne sais si la nouvelle campagne des alliés sera « heureuse, mais je demeure convaincu que le rétablisse- « ment de l'ordre, en France, sous quelque forme que ce « soit, ne sera possible qu'à la suite d'une longue série de « luttes intestines, et qu'une intervention étrangère sert la « cause des anarchistes, en fournissant une excuse à leurs « désordres et en leur donnant les moyens de rassembler les « forces militaires nécessaires pour le soutien de leur domi- « nation. Dans cet état de choses, je ne vois pour nous « d'autre danger que l'introduction de leurs principes dans « notre pays. Mais je crois ce danger bien moins probable « si nous nous tenons en dehors de la lutte qui déchire le « continent, tandis que, par notre intervention, nous levons « le même drapeau en Angleterre et lui livrons des armes « contre nous-mêmes. »

Dans la même lettre, lord Grenville ajoute que, pour lui, toutes les considérations qu'il vient de faire valoir comme Anglais s'appliquent également aux Pays-Bas, et, aussitôt que la forme républicaine sera réellement et solidement assise

Digitized by Google

en France, il ne voit aucun motif de ne pas la reconnaître.

Le 13 novembre, Pitt lui-même écrit à un de ses collègues, le marquis de Stafford, que l'Angleterre ne peut et ne doit intervenir que si la Hollande est attaquée. Qu'on remarque bien que cette lettre et celle de lord Grenville sont des lettres confidentielles et qu'elles indiquent la disposition intime des deux ministres qui les avaient écrites. Il n'y a, nous apprend en outre Wilberforce, l'ami de Pitt, aucun fondement à l'accusation que, quelque temps avant l'explosion de la guerre, Pitt préparait et désirait le commencement des hostilités.

Dans l'entretemps, les girondins poussaient la Convention vers la guerre : enivrés par leur propre éloquence, ils ne prévoyaient pas que cette guerre serait leur ruine et qu'elle aboutirait à l'écrasement de leur patrie par la coalition, ou à l'élévation sur le pavois du général qui parviendrait à refouler les armées ennemies. Robespierre, plus clairvoyant, discernait les périls de cette politique aventureuse et, suivant l'expression de M. L. Blanc, il voyait venir Napoléon. Malheureusement pour le repos du monde, les excitations à la guerre l'emportèrent et, le 19 novembre, la Convention rendit son fameux décret qui accordait secours et fraternité à tous les peuples qui voudraient recouvrer leur liberté, et donnait aux généraux des armées françaises l'ordre de secourir les citoyens qui avaient été ou qui seraient vexés pour la cause de la liberté. C'était un appel à l'insurrection adressé à tous les peuples; en Angleterre, où des émeutes locales avaient déjà éclaté, la panique s'empara des classes supérieures. De ce jour, il devint évident que l'Angleterre se jetterait dans le tourbillon et que Pitt devrait obéir à l'impulsion du parti de la guerre ou remettre le pouvoir à d'autres mains. Toutefois, il ne renonça qu'à la dernière extrémité à l'espoir de maintenir la paix et, le 27 décembre, il adressait une note à la cour de Russie, lui demandant de s'entremettre entre les belligérants et de leur proposer des conditions de paix sur la base de la retraite sur le territoire français des armées républicaines, de la renonciation par la France à sa politique de propagande et, en second lieu, de la reconnaissance du

Digitized by Google

gouvernement français par les alliés et de l'engagement de ne plus s'immiscer dans les affaires intérieures de la France. Cette note demeura secrète et la guerre éclata, guerre longue et sanglante, qui arrêta l'essor que les libertés publiques prenaient en Angleterre et qui y fit remettre en vigueur des lois draconiennes depuis longtemps abandonnées.

Il est téméraire d'émettre un jugement précis et de déterminer la part de responsabilité qui incombe à chacun des personnages mêlés à cette sombre épopée.

Pitt, nous l'avons vu, ne demandait pas mieux que de rester en paix avec ses turbulents voisins, mais la politique étrangère ne l'avait jamais attiré; arrivé au ministère au sortir de l'école, son éloquence et tous ses talents ne suffisaient pas à suppléer dans une crise aussi redoutable à son défaut d'expérience et de connaissance de l'étranger. En outre, il se faisait illusion sur les ressources de la France. « Ce sera une campagne de quelques mois, » disait-il dans une conversation, peu après le commencement des hostilités. « Non, répondit Burke, lorsqu'on lui répéta ce propos, non, ce sera une guerre longue, sanglante et coûteuse, mais c'est une guerre qu'il faut entreprendre. »

Malgré tous les écarts de son imagination, ce dernier avait donc un sentiment beaucoup plus juste des difficultés de la situation. Il semble que, pour rester conséquent avec les opinions qu'il avait hautement et officiellement professées, le premier ministre se dût à lui-même de renoncer à la direction de l'État; la conduite des affaires revenait de droit à ceux qui, comme Burke, avaient réclamé à grands cris une guerre devant avoir tous les caractères d'une croisade. Pitt se flatta de concilier son aversion pour une intervention dans les troubles de la France avec la guerre qui lui avait été imposée par le déchaînement des passions, ainsi que par la terreur des classes aristocratiques et commerciales, en conservant à ce conflit le caractère d'une guerre d'équilibre européen; tandis que les légions organisées par le génie de Carnot portaient au loin les armes victorieuses de la jeune République, lui, impassible dans son île, se contentait de subventionner ses alliés et régnait en maître sur l'Océan.

Digitized by Google

Mais il en est des compromis avec une politique dangereuse comme des capitulations de conscience avec le vice : celui qui a cédé doit fatalement céder encore. On vit Pitt, le financier habile et économe, obligé d'établir impôt sur impôt, contractant emprunt sur emprunt à des taux ruineux. On vit la banque d'Angleterre suspendre ses paiements en espèces métalliques. On vit le ministre éclairé, qui s'était efforcé de préparer l'adoption des réformes libérales, contraint par son entourage de recourir aux mesures les plus répressives : sous son administration, l'acte d'*habeas corpus* fut suspendu et des hommes honorables occupant une position aisée, un avoué, un ministre protestant, furent condamnés à de fortes amendes et jusqu'à quatre années d'emprisonnement pour quelques paroles imprudentes échappées dans une taverne où ils prenaient leur repas. La seule excuse que l'histoire puisse admettre en faveur de Pitt, c'est que la panique générale avait atteint un tel degré que ces condamnations iniques furent prononcées par des jurys dont la sentence exprimait le sentiment de la population entière ou du moins des classes qui dominaient à cette époque.

III

Ce serait une erreur de s'imaginer qu'une fois l'épée tirée du fourreau, Pitt n'eut d'autre pensée que de se lancer tête baissée au plus épais du combat. Le pays souffrait cruellement, la misère agitait les masses et le ministre redoutait bien plus les mécontents de l'intérieur que les ennemis du dehors. « Ma tête tomberait de mes épaules avant six mois si je me retirais, disait-il tristement à deux de ses amis intimes, en soupant avec eux en novembre 1795. » Aussi, à peine le Directoire fut-il entré en fonctions à Paris, qu'il représenta au roi qu'on se trouvait enfin en face d'un gouvernement régulier et qu'il lui arracha un message à la chambre des Communes, dans lequel Georges se déclarait prêt à traiter sur des bases équitables. Aux seuls bruits de paix, Burke reparut dans l'arène avec ses *Lettres sur une paix*

Digitized by Google

régicide, conçues dans un style d'une véhémence vraiment insensée. Pitt tint bon et, l'année suivante, lord Malmesbury fut reçu à Paris ; tout alla bien tant qu'on resta dans les généralités d'équivalents et de compensations, mais lorsque l'envoyé anglais posa la restitution des Pays-Bas comme condition *sine qua non*, on lui intima l'ordre de quitter le territoire de la République endéans les quarante-huit heures.

On connaît l'issue infructueuse des négociations qui furent entamées à Lille vers la fin de l'été 1797. Les historiens français se sont plu à n'y voir qu'une feinte du gouvernement anglais, destinée à couvrir la formation de la triple alliance. « Les offres de Pitt n'étaient pas sincères, lisons-nous dans l'*Histoire de la Révolution* de M. Mignet, et le Directoire ne se laissa pas tromper par ses ruses diplomatiques. » La publication des *Malmesbury papers,* est là pour attester que ses offres étaient sincères et que son désir le plus ardent était de voir aboutir les négociations. Celles-ci avaient été entamées malgré lord Grenville, le secrétaire du *Foreign Office,* qui alla jusqu'à faire acter son opposition dans le procès-verbal des délibérations du cabinet, qui devait être soumis au Roi. Pitt, non moins résolu, lui répondit qu'il était de son devoir, comme ministre et comme chrétien, d'user de tous ses efforts pour mettre un terme à une guerre aussi sanglante et aussi dévastatrice. « Soyez assuré, dit-il à lord Malmesbury partant pour Lille, soyez assuré que, pour atteindre le résultat désiré, j'étoufferai en moi tout sentiment d'orgueil. »

Il était convenu que l'Angleterre stipulerait pour elle-même et pour le Portugal, la France pour elle-même, pour l'Espagne et pour la République batave. La première se déclarait prête à restituer toutes les conquêtes qu'elle avait faites sur la France et sur ses alliés, sauf Trinidad et le Cap de Bonne-Espérance. Toutefois les négociations traînèrent en longueur jusqu'au coup d'État du 18 fructidor qui, par l'arrestation des deux directeurs, Barthélemy et Carnot, et de leurs adhérents dans les chambres, consacra la suprématie de Barras et du parti demi jacobin. L'effet de cet événement

Digitized by Google

se fit immédiatement sentir à la Conférence de Lille, où les nouveaux envoyés du Directoire annoncèrent au diplomate anglais que, s'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour consentir à toutes les restitutions que les lois et les traités liant la République rendaient indispensables, on le priait sans retard de s'en aller demander à sa Cour des pouvoirs suffisants.

Il n'entre pas dans mon plan de raconter les négociations par le menu ; il me suffira de traduire quelques fragments de la correspondance de lord Malmesbury, qui proclameront hautement de quel côté le désir de traiter était le plus sincère.

Lettre du 14 *août à Canning*[1]. — « Rien ne serait moins sage ou moins digne que de nous compromettre pour l'Autriche qui a tout à fait oublié ce qu'elle nous doit. »

Dépêche du 29 *août à lord Grenville.* — « Quand le Directoire s'est décidé à renouer des négociations pacifiques avec Sa Majesté, il l'a fait bien plus en vue de ne pas se mettre en opposition avec le désir du pays que dans l'intention sincère de négocier. Lorsque la majorité du Directoire mit en avant son extravagante demande d'une restitution générale des conquêtes faites par Sa Majesté, elle s'attendait à une rupture immédiate des négociations et la désirait probablement. Dans l'intervalle, il transpira assez de nos propositions raisonnables et modérées pour créer dans les Conseils un parti de la paix fort puissant. »

Lettre du 29 *août à Canning.* — « Les instructions et les avis que me transmet le ministre (Grenville) sous lequel je suis forcé d'agir, s'accordent si peu avec les sentiments et avec les intentions que j'ai entendu exprimer par le ministre (Pitt) avec lequel je désire agir, que je suis placé dans un dilemne assez désagréable. »

A la première note reçue du gouvernement issu du 18 fructidor, lord Malmesbury signale le changement de ton et les résultats funestes qu'aura cet événement.

Lettre du 9 *septembre à lord Grenville.* — « Il y a dans le mes-

[1] Canning était alors sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères.

Digitized by Google

sage directorial quelques expressions qui ne sont rien moins que pacifiques : dicter la paix est l'expression employée par eux.

Lettre du 9 septembre à Pitt. — « La révolution violente, qui a eu lieu à Paris, a bouleversé toutes nos espérances et défait tous nos raisonnements. Je la considère comme l'événement le plus malheureux qui pouvait nous arriver. Toutefois, je tendrai chaque muscle afin de résister à la tempête. »

Après que l'invitation de quitter le territoire français lui eut été intimée, lord Malmesbury persista à ne négliger aucune occasion de renouer ses relations avec les délégués du Directoire.

« Mon vœu était d'ouvrir toutes les portes aux plénipotentiaires français, afin de leur permettre de retirer la mesure violente qu'ils avaient prise. Dans ce but et avec un désir anxieux de ne pas repousser tout espoir du rétablissement de la paix, je me déterminai à leur demander une nouvelle entrevue avant de quitter Lille. »

Quant à l'entrevue elle-même, voici ce qu'il nous en apprend :

« Je m'efforçai par tous les moyens indirects possibles de leur suggérer la nécessité d'introduire quelques modifications, s'ils voulaient que leurs désirs pacifiques pussent obtenir la moindre créance. Je leur rappelai de nouveau que j'étais autorisé à accepter toute proposition, tout contre-projet qu'ils pourraient avoir à me présenter. J'insistai particulièrement, à plusieurs reprises, sur ce que j'avais qualité pour accepter *ad referendum* toute communication verbale, quelle qu'elle fût. »

Les commissaires furent courtois mais inébranlables, et il ne resta plus à lord Malmesbury qu'à reprendre la route d'Angleterre. Pour en finir avec ces extraits de correspondance, je demanderai la permission d'en ajouter encore un, qui montre de quelle manière Canning qui, par sa position au *Foreign Office* était certes à même de juger avec précision, envisageait la situation.

« C'est une grande consolation pour moi, qu'aucune démarche n'a été négligée, aucune démarche hasardée, qui ne dût raison-

Digitized by Google

nablement conduire à un résultat satisfaisant. C'est une consolation pour moi que de savoir que, chez Pitt au moins, aucun obstacle n'eût surgi aux progrès qu'on était en droit d'espérer...

« Nous avons touché la paix à l'épaisseur d'un cheveu près. Rien, si ce n'est cette maudite révolution à Paris et l'arrogance sanguinaire, implacable et ignorante du Triumvirat, n'eût pu nous arrêter. Je vous en prie, ne laissez personne s'égarer et parler de nos conditions : il y avait une détermination arrêtée de se débarrasser de la paix, chez ces trois coquins de Directeurs. »

Le ton de cette lettre est vif, mais il dénote le désir ardent de traiter qui remplissait l'âme de Pitt. Si la dernière phrase se termine par une appréciation peu flatteuse pour les Directeurs, on ne s'en étonnera guère quand on connaîtra l'épilogue des négociations de Lille, épilogue singulier, peu connu, et qui serait incroyable si l'existence n'en était attestée par une lettre adressée par Pitt à Georges III[1]. Ce n'était ni plus ni moins qu'une offre transmise au gouvernement anglais par un agent confidentiel et secret et émanant d'un des Directeurs, de laisser l'Angleterre en possession de Ceylan et du Cap de Bonne-Espérance, moyennant un paiement aux Directeurs de la somme de cinquante millions de francs dont ils disposeraient personnellement et à leur guise. La proposition fut communiquée à tout le cabinet, quoique Pitt se fût réservé la connaissance des noms propres à lui-même et à son collègue Dundas. L'affaire n'eut pas de suite, et il est permis de supposer que l'auteur de cette proposition inouïe dans les annales de la diplomatie n'était autre que Barras : la paternité en revient de droit au chef du parti des *pourris*.

IV

Lorsque la paix d'Amiens fut signée, Pitt n'était plus ministre. Il avait quitté le pouvoir quand le roi lui avait exprimé son opposition inébranlable à l'émancipation des catholiques, mesure que Pitt considérait avec raison comme

[1] Cette lettre est reproduite *in extenso* dans l'appendice du 3e volume de la biographie de Pitt, par lord Stanhope.

Digitized by Google

le corollaire et le complément de l'union récemment consommée de l'Irlande et de la Grande-Bretagne. Mais sa voix se fit entendre aux Communes lorsque son successeur Addington leur soumit le projet de traité : « Après la dissolution de « la Ligue continentale, il ne nous restait qu'à demander « des conditions de paix honorables et justes pour nous et « pour le peu d'alliés qui ne nous ont point abandonnés. Alors « qu'il ne s'agit plus que de discuter les articles d'un traité, « je m'attache à la manière dont se fait la paix, au caractère « qui la distingue, plutôt qu'à tel ou tel point, qui pourrait « être contesté. Que la paix soit honorable, c'est là ce qui « m'importe, ce qui satisfait mon cœur, et j'aimerais mieux « sacrifier des avantages auxquels mon pays aurait des « droits que de m'obstiner sur tel ou tel objet, au risque de « faire échouer une négociation et de frustrer d'impatientes « espérances. »

Ce n'est pas qu'il se soit fait des illusions sur la sincérité et la modération qu'affichait avec ostentation le premier consul; dans une conversation qu'il eut avec lord Malmesbury, il le considérait, dès le printemps de 1802, comme un pillard rapace et insatiable, auquel on ne pourrait jamais se fier. Mais il comprenait que la paix, quelque courte que dût être sa durée, était devenue une mesure nécessaire. A son sens, elle ne pouvait être durable que s'il était de toute évidence pour Bonaparte que l'Angleterre ne se soumettrait ni à une insulte, ni à une injustice. Comme son interlocuteur lui demandait de définir une insulte et une injustice, il répondit qu'il considérait comme telle tout acte qui affecterait directement ou indirectement la dignité, l'honneur, la sécurité et la véritable grandeur de l'Angleterre.

Par malheur, les faibles successeurs de Pitt ne surent pas assez dissimuler leur ardent désir de maintenir la paix, et Napoléon — que pour sa duplicité et ses agressions M. Lanfrey a assimilé avec raison aux tyrans italiens contemporains des Borgia — prit envers le gouvernement et le peuple anglais un ton auquel une nation indépendante et fière ne pouvait répondre que par la rupture de toute relation avec lui.

Digitized by Google

L'opinion publique rappela Pitt au pouvoir; on sait qu'il ne l'occupa que trois ans et qu'il mourut peu de temps après la bataille d'Austerlitz. Il avait assez vécu pour inspirer à l'Angleterre la détermination froidement arrêtée de ne déposer les armes que le jour où l'Attila moderne serait réduit à l'impuissance; nul n'est en droit de lui en faire le reproche, car le sort de la liberté en Europe fut l'enjeu de cette formidable lutte.

Sa participation dans les guerres de l'empire a donc le même caractère de guerre d'équilibre européen qu'eut celle qu'il avait faite à la république. J'ai prouvé par des extraits de correspondance intime que, pendant le cours de celle-ci, la pensée de conclure la paix n'avait pas été repoussée obstinément de l'esprit de Pitt, ainsi qu'on s'est plu à l'en accuser. Lord Malmesbury nous apporte sur ce point, comme sur bien d'autres, un témoignage dont il est impossible de contester la valeur et le poids: « Même, lisons-nous dans son journal à la date du 29 mars 1801, même lorsqu'il appuyait avec le plus de véhémence sur la nécessité de continuer la guerre, son opinion véritable et intime était en faveur de la paix. (*His real and genuine opinion went for peace.*) » Faut-il donc imputer à Pitt une duplicité que ses adversaires ne lui ont pas reprochée?

Comment concilier son désir de garder la neutralité et de pratiquer une politique de non-intervention dans les affaires de la république française avec le rappel de lord Gower, ambassadeur à Paris, après la déposition de Louis XVI au 10 août? Comment faire marcher de pair les discours qu'il prononça au Parlement pendant les premières années de la guerre et les tendances pacifiques que des témoins, aussi perspicaces que lord Malmesbury, pensent discerner en lui? C'est, je pense, un problème des plus ardus à résoudre : pour y réussir, il faudrait procéder à une analyse psychologique bien délicate. Si je ne me trompe, les dispositions d'esprit sous l'empire desquelles Pitt agit subirent une série de transformations qu'il est possible de suivre. A l'aube de la révolution, il salue avec sympathie des tenta-

Digitized by Google

tives de réforme, dont la tendance coïncide avec les principes qu'il a souvent défendus à la tribune anglaise. Peu à peu, le ciel se couvre. Pitt se rassure en cherchant à se persuader que l'orage, qui gronde au loin, n'éclatera pas sur le peuple qu'il gouverne avec sagesse; il s'efforce de calmer les terreurs qui commencent à s'éveiller autour de lui. Bientôt l'intervention étrangère et l'envahissement du territoire français viennent compliquer une situation déjà trop tendue; l'émeute éclate à Paris, le trône est renversé, le monarque captif. Pitt donne une satisfaction aux ressentiments des classes aristocratiques et de la cour d'Angleterre en rappelant son ambassadeur, mais il mitige le caractère de ce rappel en autorisant M. de Chauvelin à rester à Londres à titre officieux. En même temps, il a soin de faire recommander beaucoup de circonspection au gouvernement néerlandais et il adresse à Saint-Pétersbourg une proposition de médiation trop timide, qui reste négligée. Cependant le délire révolutionnaire se propage en France, il règne en maître dans la Convention, qui s'excite à la lutte et lance un défi aux puissances européennes. La guerre est déclarée et Pitt s'y voit entraîner pour n'avoir pas su prendre une attitude résolue et pour ne pas s'être prononcé dans un langage net et décisif. Le sort en est jeté : après avoir été grand dans la paix, il sera grand par la guerre. D'ailleurs, il se fie à son jugement de financier et d'administrateur habile : une nation qui, comme la France, court à la banqueroute, ne sera pas un adversaire bien redoutable. Dans des réunions particulières, il s'offre à calculer le moment où ses ressources seront épuisées et ne répond pas à la critique d'un émigré français, M. de Lageard, qui lui demande si Attila avait un ministre des finances. Malgré la ruine de son trésor, la France lutte et résiste, elle répand ses armées au delà de ses frontières, elle installe un gouvernement régulier : le Directoire. Pitt revient à ses idées de paix et s'efforce de traiter. Ses avances sont repoussées brutalement par la faction qui s'empare du pouvoir le 18 fructidor. La guerre se rallume : par suite de l'ascendant que ses victoires donnent au général Bona-

Digitized by Google

parte, elle change de caractère : ce n'est plus le choc de systèmes politiques opposés, qui appelle les nations aux armes, c'est au profit d'une dictature militaire qu'elles courent s'égorger sur les champs de bataille. Pitt, devenu le champion de la liberté des peuples, expire au lendemain d'Austerlitz. Son ancien rival, Fox, prend sa place, et la force même des choses lui impose la même politique de résistance contre le conquérant insatiable qui trône aux Tuileries.

Je me suis efforcé de retracer à grands traits l'attitude que prit Pitt vis à vis de la révolution française. Cette attitude n'est pas l'hostilité systématique qu'on lui a imputée, et il n'est certes pas, nous l'avons vu, l'Anglais qui a le plus haï la France. Quelles que soient les opinions que l'on nourrisse à l'endroit de la révolution française, il est un devoir qui s'impose à tous, amis ou ennemis : c'est la justice envers les acteurs qui ont figuré dans ce drame, et c'est ce devoir que j'ai tenté d'accomplir envers l'un des plus éminents.

E. Castelot.

Digitized by Google

PARTIE PERDUE[1].

La *Revue de Belgique* n'a pas l'habitude d'accorder son patronage à des œuvres anonymes. Nous avons cru cependant pouvoir faire une exception en faveur du roman dont nous commençons aujourd'hui la publication. Cette œuvre, qu'on pourrait appeler le *Roman de l'aristocratie belge*, est, par ses tendances, une sorte de mise en action des principales idées de notre programme et présente, pour les caractères comme pour les mœurs, un intérêt local tout actuel. On verra que l'auteur a écrit en parfaite connaissance de cause. (*Le Comité de rédaction.*)

CHAPITRE PREMIER

UN CANTON RURAL.

L'étranger ne connaît guère dans la province de Namur que le cours pittoresque de la Meuse, la région industrielle de la Sambre ou encore les campagnes ondulées et monotones traversées par la ligne du Luxembourg. Mais, s'il s'écartait des grandes artères qui se croisent au pied même de la ville de Namur, il serait tout surpris de voir les plateaux, qui font de cette province le premier gradin du massif ardennais, se découper en un réseau de petites vallées, sinueuses et irrégulières, qui forment un trait caractéristique dans la configuration de la Belgique moyenne.

Ce n'est ni le cachet romantique de la Meuse avec ses longues courbes et ses rochers abrupts, ni l'aspect sauvage de l'Ardenne avec ses torrents encaissés et ses forêts solitaires. Ce sont des tableaux plus calmes et plus simples, qui

[1] Reproduction interdite.

Nos nouveaux abonnés pour 1876 recevront, en guise de prime, avec la livraison du 15 janvier, la partie du roman publiée aujourd'hui.

Digitized by Google

ne manquent pourtant ni de fraîcheur, ni d'originalité, mais qui, pour se révéler dans toute leur grâce, ont besoin de certains ciels et de certaines saisons. De limpides rivières y glissent sans fracas à travers des pâturages plantés d'ormes et de peupliers. De blancs villages, enfouis sous les vergers, se groupent, à chaque détour du vallon, autour d'un haut clocher en ardoises. Sur les accotements en pente douce ondulent des taillis de chênes et de bouleaux, avec quelques clairières où les céréales ressortent en jaune doré sur un fond de verdure sombre. De l'ensemble se dégage cette vague sensation de recueillement pastoral, de poésie idyllique, que font parfois naître, après une chaude journée d'août, les senteurs capiteuses des regains fraîchement fauchés.

Le caractère des habitants correspond à la sérénité un peu modeste de ce cadre, sans grande élévation, comme sans oppositions tranchées ni déchirures profondes. En dehors de la zone minière et métallurgique, la province est presque exclusivement agricole. Nulle part, en Belgique, la féodalité n'a laissé plus d'empreintes. Sans doute, partout fonctionne le mécanisme du gouvernement représentatif; mais, dans les communes rurales, c'est le *seigneur* qui tient les ficelles, aussi bien pour les élections parlementaires que pour les affaires locales. En pays flamand, l'électeur considère son droit de vote comme une dîme politique qu'il doit à son curé, tandis que, chez les paysans wallons, le suffrage est une sorte de privilége inhérent à l'exercice de la propriété. C'est là toute la différence.

Cependant, il ne faudrait pas croire que cette prédominance de la vieille aristocratie pèse trop lourdement sur le bien-être des campagnes namuroises. La noblesse garde souvent, dans ses relations avec ses anciens tenanciers, certaines mœurs de patronage qui adoucissent les aspérités d'une civilisation exclusivement fondée sur l'inexorable loi de l'offre et de la demande. D'autre part, le voisinage d'importants districts industriels maintient les salaires agricoles à un taux relativement élevé dans presque toute la province. De là résulte une population paisible et primitive, assez bien

Digitized by Google

à l'abri du besoin pour se contenter de son sort, plus frugale qu'heureuse, plus simple qu'ignorante, plus arriérée que réactionnaire, mais d'autant moins accessible aux idées d'émancipation intellectuelle et politique que ses deux classes dirigeantes, la noblesse et le clergé, s'y donnent généralement la main contre les tentatives de la propagande libérale, étroitement confinée dans les villes.

Parmi les districts de la province les plus célèbres pour la solidité de leurs principes conservateurs, se trouvait, il y a quelques années encore, le canton de Barlaux, situé dans l'arrondissement de Surmontville, entre la ligne du Grand-Luxembourg et le tronçon de Namur à Tirlemont. Les cultivateurs indépendants y étaient moins nombreux que partout ailleurs, et la grande industrie y restait totalement inconnue. La plupart des fermes y étaient aux mains de paysans qui, depuis longtemps, les occupaient de père en fils, sans avoir subi dans les conditions de leurs baux l'aggravation proportionnée à la hausse continue des prix. Quant à la propriété des terres, elle se partageait entre une demi-douzaine de familles nobles qui possédaient leurs domaines depuis nombre de générations. Il n'y avait d'exception qu'à Gendrinnes, dont le château, mis en vente par autorité de justice après la déconfiture du dernier propriétaire, avait passé, en 1866, à un riche banquier de Bruxelles, M. Hippolyte Hertog.

Au premier rang de cette aristocratie cantonale se plaçait le vicomte de Croisson, un ancien beau, qui avait couronné les folies de sa jeunesse en épousant, à quarante-deux ans, une sienne cousine, à peine âgée de dix-sept ans, la jeune Berthe de Lavarière. Jamais chrysalide ne mit à devenir papillon moins de temps que cette naïve pensionnaire du Sacré-Cœur à se transformer en une cocodète des mieux réussies, éblouissant tout Bruxelles par son luxe et par ses extravagances.

Le vicomte avait bien hasardé quelques remontrances timides, mais son tempérament mou et usé n'était pas de force à lutter contre le caractère dominateur de sa jeune femme, et, comme la goutte s'était mise à le tourmenter, il

Digitized by Google

avait fini, pour avoir la paix, par lâcher bride aux fantaisies de la vicomtesse. Tout au plus celle-ci consentait-elle, sous prétexte d'économie, à passer chaque année cinq ou six mois à la campagne, et encore n'était-ce que pour y attirer par une hospitalité fastueuse toute la jeunesse dorée du pays.

Le vicomte jouait un rôle assez effacé au milieu de ses brillants commensaux, qui, en lui rappelant ce qu'il avait été, lui montraient en même temps ce qu'il n'était plus. Son esprit, alourdi avant l'âge, lui faisait préférer la société moins raffinée d'un de ses voisins, le baron de Sirvet, vieux garçon replet et joufflu, assez borné dans son instruction, fort entiché de ses aïeux et qui vivait en vrai roi d'Yvetot dans son castel délabré de Froidrieux, buvant sec, courtisant encore les fillettes et chassant comme un Nemrod.

A l'autre extrémité du canton, vers les sources de la Thienne, se trouvaient les terres des Rougecarmes. De cette famille, autrefois si nombreuse et si influente, il ne restait plus qu'une vieille douairière de soixante-douze ans et son petit-fils, le chevalier Hugues. Quand la branche aînée des Rougecarmes, qui portait le titre de comte, s'était éteinte en 1840, le chevalier François, qui était l'unique mâle de la branche cadette, avait épousé une riche héritière du Luxembourg, qui lui avait donné deux fils, Hugues et Richard. Mais une sorte de fatalité semblait s'acharner sur cette famille. Une fièvre pernicieuse, qui enleva la jeune femme, mit les deux enfants aux portes du tombeau. Dès que la mourante, qui était fort dévote, sentit approcher sa fin, elle fit promettre à son mari que si le Ciel sauvait ses deux fils, il en consacrerait un à l'Église. Son vœu suprême fut exaucé, et le chevalier François, qui, sans partager la dévotion outrée de sa femme, était un observateur religieux de la parole donnée, destina Hugues, le cadet, à payer la dette contractée par la défunte.

Hugues semblait d'ailleurs parfaitement convenir à la vie monastique. Chétif et pâlot, les traits sans grâce et sans animation, du reste intelligent et studieux, en même temps que taciturne et dissimulé, il formait un contraste complet

Digitized by Google

avec son frère, le bruyant et impétueux Richard. Malheureusement, Richard, qui, aux séductions de la figure et de l'esprit, joignait une imagination ardente et un caractère faible, se lia, au sortir de l'adolescence, avec quelques jeunes gens du monde bruxellois qui l'entraînèrent dans leurs folies. Il fit de petites dettes, puis, au lieu de tout avouer à son père, il s'adressa à des usuriers qui l'exploitèrent sans merci; enfin, à bout d'expédients, il s'oublia jusqu'à commettre des actes d'indélicatesse qui frisaient l'escroquerie. Un beau jour, le père, qui ne se doutait de rien, reçut la visite d'un bijoutier qui accusa le jeune Richard de lui avoir payé une dette criarde au moyen d'un effet tiré sur un débiteur fictif. Le malheureux chevalier, écrasé par cette révélation, étouffa l'affaire et paya sans marchander les autres créanciers de son fils; mais, en même temps, il exigea de celui-ci qu'il allât s'engager dans les zouaves pontificaux. Deux mois plus tard, les Italiens envahissaient les États de l'Église et Richard recevait, à Castelfidardo, une balle qui le tuait sur place.

Le chevalier François ne survécut que dix-huit mois à ce nouveau coup. Quand il mourut, Hugues venait d'atteindre sa dix-huitième année. La douairière de Rougecarmes, qui était une femme de tête, malgré ses préjugés nobiliaires et ses accointances cléricales, résolut alors de *sécullariser* l'éducation de son petit-fils, afin de ne pas laisser le nom des Rougecarmes s'éteindre sous un froc.

Cette décision devait vivement désappointer les RR. PP. Pétristes, dont les vastes bâtiments enlaçaient l'hotel Rougecarmes comme le serpent s'enroule autour d'une proie avant de l'étouffer dans ses replis. Il faut savoir que l'ordre des Pétristes, créé vers le milieu du siècle pour exploiter, dans l'intérêt de l'Église, les différentes branches de l'éducation professionnelle, avait fondé rue des Minimes, derrière l'hôtel Rougecarmes, un établissement destiné à rivaliser avec l'athénée professionnel du Grand-Hospice. Cet établissement, qui avait débuté en 1858, par quelques classes ouvertes dans une vieille maison louée à l'année, était déjà devenu une vaste institution avec cours, jardins, gymnase et atelier,

Digitized by Google

englobant tout le pâté des habitations voisines, à l'exception de l'hotel Rougecarmes, qui, seul, manquait désormais au révérends pères pour planter leur façade sur la place du Grand-Sablon.

C'était en vain que l'abbé Legrand, un de leurs membres les plus renommés pour son influence et son activité, s'était insinué dans l'intimité des Rougecarmes. Rien n'avait pu décider le chevalier François à se défaire d'un immeuble qui s'identifiait avec les souvenirs et même avec les destinées de sa famille, où avait retenti le contre-coup de tant d'événements historiques et de drames intimes, où l'on conservait encore, dans une vénérable vétusté, le salon honoré d'une visite princière sous le règne des pieux archiducs et l'alcôve ensanglantée par le meurtre du troisième comte de Rougecarmes pendant les troubles du XVI^e^ siècle.

Quand la mort de Richard fit de son frère cadet l'unique héritier des Rougecarmes, les bons pères s'étaient flattés de tenir enfin l'objet de leurs convoitises. A vrai dire, l'abbé Legrand ne se faisait guère d'illusions sur les prédispositions religieuses de son pupille. Mais il avait espéré le retenir en faisant appel à ses instincts d'ambition qui devaient trouver ample et facile satisfaction dans les honneurs de l'Église. Aussi fut-il désagréablement surpris quand, un beau jour, le jeune Hugues, tout en protestant de son dévouement pour l'Église, lui signifia que décidément il ne se sentait aucun goût pour la vie monastique et que, d'ailleurs, la Providence, en reprenant son frère aîné, l'avait dégagé lui-même de la promesse faite au Ciel par leur mère mourante. Toutefois, l'abbé comprit qu'il ne gagnerait rien à combattre cette résolution et qu'il agirait sagement en cédant au courant, quitte à épier une occasion de reprendre ses avantages. Il resta donc l'hôte assidu des Rougecarmes, d'autant plus que la douairière, ayant achevé la tâche d'élever son petit-fils, s'abandonnait à une recrudescence de ferveur religieuse, motivée par le pressentiment d'une fin prochaine.

Deux lieues plus bas que le château des Rougecarmes, on trouvait, dans la vallée de la Thienne, le gros village de

Digitized by Google

Meurval, qui renfermait, au milieu d'un site ravissant, la résidence des comtes de Vireilles. Le château, isolé du village par un épais rideau de verdure, dominait le confluent de la Thienne et de la Rancogne. De la façade principale, le regard, planant au dessus du parc, qui remplissait tout le fond du bassin, pouvait suivre au loin les méandres des deux vallées, qui, par leur réunion, formaient un hémicycle de collines flanquées de taillis et couronnées de sapins : sauf une petite ferme, à demi cachée parmi les arbres sur le flanc de l'arête qui séparait les deux rivières, aucune habitation ne rompait l'harmonie sylvestre de ce paysage, qu'on aurait pu croire perdu en pleine forêt, si le chant aigu des coqs, le bruit argentin des marteaux retombant sur l'enclume dans la forge du maréchal, le tic-tac cadencé des fléaux sur l'aire des granges ou le mugissement des troupeaux conduits à l'abreuvoir n'avaient décelé, dans un voisinage immédiat, la présence d'une importante agglomération rurale.

Au moment où commence cette histoire, la famille de Vireilles était représentée par le comte Henri et sa jeune épouse. A vingt-neuf ans, le comte Henri de Vireilles possédait cent mille livres de rente en biens-fonds, une santé de fer, une femme charmante qu'il adorait et qui le payait de retour, un siége à la Chambre des représentants, enfin, une réputation de talent et d'éloquence aussi légitime que précoce, en un mot, toutes les satisfactions que peuvent offrir de nos jours le luxe, l'amour et l'ambition, ces trois grands mobiles de la vie humaine.

Et cependant Henri n'était pas heureux ! C'est que, chose assez rare parmi les hommes de sa génération, il avait des principes religieux, et que, chose plus rare encore, il y joignait un sincère amour de la liberté. Or, chaque jour, il s'apercevait davantage que ses opinions politiques étaient inconciliables avec ses sentiments religieux et il voyait approcher avec une secrète terreur le moment où il devrait faire son choix.

Henri de Vireilles avait perdu ses parents pendant qu'il achevait à l'université de Louvain les études préparatoires à

Digitized by Google

la carrière diplomatique. Quand le congrès de Malines se réunit en 1863, on le vit, malgré sa jeunesse, prendre une part notable aux travaux de l'assemblée; il y fut même remarqué par Montalembert, qu'il retrouva, l'année suivante, à Paris, quand il s'y rendit comme attaché de la légation belge. De ce commerce entre un illustre vieillard, qui touchait au terme de sa carrière, et un jeune orphelin, qui débutait dans la vie avec toutes les illusions d'une âme élevée et enthousiaste, naquit chez ce dernier une foi ardente dans l'avenir du catholicisme libéral, qui, à cette époque, tenait encore le haut du pavé en Belgique comme en France. Aussi, lorsque, à la fin de 1868, le comte Henri quitta la carrière diplomatique pour se marier et s'établir dans ses terres, les catholiques de Surmontville n'hésitèrent pas à lui offrir un mandat parlementaire, en remplacement de M. de Malpeillard qui venait de mourir de vieillesse, après avoir silencieusement représenté, pendant trente-deux années consécutives, les intérêts de son arrondissement et de son parti.

CHAPITRE II.

LA FAMILLE HERTOG.

On se rappelle encore à Bruxelles l'éclat de la cérémonie qui, quelques semaines après cette élection, unit le jeune député à la belle Adèle Hertog, la fille du richissime banquier. Toute la partie féminine de l'aristocratie bruxelloise, dans le luxe de ses toilettes commandées pour la circonstance, emplissait si bien la petite église de Saint-Josse-ten-Noode, que le suisse de cette fashionable paroisse eut toutes les peines du monde à frayer le passage de la noce à travers l'assistance. Le marié avait réellement grand air, avec sa taille élancée, sa démarche pleine de décision, son regard limpide et expressif, enfin, ses traits réguliers et mobiles, encadrés par une épaisse barbe blonde. Quant à la mariée, dont le voile atténuait la pâleur légitime sans mas-

Digitized by Google

quer des traits charmants encore embellis par l'émotion de la cérémonie, elle désarmait jusqu'aux critiques des mères sans gendre et des laiderons sans dot, qui ne pouvaient pardonner à un homme jeune, beau, intelligent, titré et surtout riche, cette étrange alliance avec la fille d'un financier parvenu.

M. Hippolyte Hertog — ou Pol, comme l'appelait sa femme, qui trouvait sans doute Hippolyte trop long et Polyte trop vulgaire — était l'enfant unique de petits épiciers verviétois, qui avaient vécu de privations pour fournir à leur fils le moyen d'endosser une toge d'avocat. Mais quand, après de très médiocres humanités au collége de sa ville natale, Hippolyte eut échoué trois fois dans ses premiers examens universitaires, ils durent se contenter de lui faire obtenir, par un de leurs cousins éloignés, agent d'affaires à Bruxelles, une simple place de commis à la banque Van der Haun et C^ie^.

Si le jeune Hertog n'avait aucune aptitude pour les langues mortes, ni aucun goût pour les études de philosophie et de droit, en revanche, il possédait le talent des affaires; — si bien qu'en quelques années, il sut s'élever au rang de premier commis, de caissier, enfin d'associé et même de gendre dans la maison Van der Haun, désormais Hertog et Van der Haun, pour devenir finalement Hertog et C^ie^ tout court. Ses parents n'assistèrent pas à cette réalisation de leurs rêves ambitieux; ils étaient morts à la peine, jeunes encore, en ne laissant que des dettes. M. Van der Haun lui-même ne tarda pas à s'éteindre en abandonnant à Hippolyte Hertog une énorme fortune, que des opérations heureuses devaient encore décupler dans la suite.

M^lle^ Van der Haun, qui, par sa mère, appartenait à une branche cadette de la noblesse anglaise, réunissait toutes les délicatesses physiques et morales de ces Anglo-Saxonnes, qui sont les plus charmantes des jeunes filles et les plus dévouées des épouses. Fort malheureuse avec un mari froid, brutal et mal élevé, elle trouva quelque consolation dans la survenance de deux enfants, Adèle et Florence,

Digitized by Google

qui, par un phénomène assez fréquent, ressemblaient toutes deux à leur mère sans se ressembler entre elles. Malheureusement, Mme Hertog mourut quand son aînée avait à peine dix ans.

Le banquier, alors dans sa quarante-deuxième année, ne supporta pas longtemps les ennuis du veuvage. Dix-huit mois après la mort de sa femme, il épousait, à la surprise générale et sans même l'excuse de la passion, une certaine demoiselle Éléonore Derigne, qui était parvenue à se rendre indispensable dans l'aménagement de son intérieur.

Mlle Derigne, qui se prétendait de Rigne, ne tarda pas à venger la première Mme Hertog, par la domination qu'elle sut exercer sur le caractère entêté, mais faible, du banquier. Chose étrange! cette maîtresse-femme, grosse, rouge, sans grâces et sans séductions, non seulement put réduire à l'état de mannequin domestique un homme dont les éclats terrifiaient tout son entourage, mais parvint encore à lui inculquer sa propre passion dominante, l'ambition! Jusque-là, M. Hertog n'avait été qu'un homme d'affaires, dans l'acception ordinaire du mot, désireux de gagner de l'argent par tous les moyens licites, pour les satisfactions qu'il procure et pour le prestige qu'il donne. Mais son ambition ne dépassait pas le désir d'élever sa maison au dessus de ses rivales. Désormais, sous l'inspiration de sa seconde femme, ses vues se tournèrent vers cette sorte de considération sociale qui s'attache aux titres, aux honneurs ou même simplement à la fréquentation d'un certain monde, et bientôt cette préoccupation nouvelle s'empara de son esprit avec toute l'ardeur des passions qui surviennent dans la quarantaine.

Il semblait que son mariage même dût être un obstacle de plus à ses projets d'escalade sociale. Les événements prouvèrent, au contraire, qu'il avait trouvé dans l'ancienne gouvernante de ses enfants une utile inspiratrice et un puissant levier. Dès les premiers temps de son mariage, la nouvelle Mme Hertog avait voulu pénétrer dans les salons de la haute finance. Mais la froideur de l'accueil qu'elle y

Digitized by Google

reçut, malgré l'influence et la position de son mari, l'amena brusquement à cesser toutes relations avec cette fraction du monde bruxellois qui la toisait de son haut et qu'elle jura d'humilier en s'élevant plus haut encore.

On vit alors ce que peut une femme quand elle a voué sa vie à la réalisation d'une idée. Pendant plusieurs années, Mme Hertog se renferma dans un isolement complet. Peu à peu, elle fut de toutes les souscriptions étalées à la première page des feuilles ultramontaines, comme de toutes les œuvres charitables recommandées par le clergé. Un jour, le curé de sa paroisse la fit entrer dans un comité mixte, où la haute finance côtoyait l'aristocratie nobiliaire sous prétexte d'œuvre pie, et, à partir de ce moment, il n'y eut plus d'entreprises cléricales, de quêtes solennelles, où même de *fancy-fairs* bien pensantes où la femme du banquier ne se glissât parmi les dames patronnesses. Personne, du reste, ne songeait à s'en formaliser, car elle savait mettre autant de réserve et de déférence dans ses relations avec ses nobles collègues que de générosité et de dévouement dans sa participation à la tâche commune.

Lorsqu'il fut question de fonder l'Œuvre des écoles catholiques, elle amena les principaux organisateurs de l'association à se réunir dans son hôtel, et c'est ainsi que, de fil en aiguille, elle finit par se trouver en relations suivies avec tous les personnages marquants du parti clérical. Bientôt même, cette ancienne gouvernante, qui n'avait ni distinction native ni intelligence hors ligne, mais qui, avec une instruction superficielle, possédait le génie de l'intrigue et l'instinct du tact, passa pour tenir un des rares salons politiques qu'on eût connus à Bruxelles. Le mardi soir — pendant la session des Chambres, — on était sûr de rencontrer autour d'une table à thé, dans son petit hôtel du quartier Louise, la fine fleur du cléricalisme parlementaire, avec quelques jeunes gens de la petite noblesse et un ou deux diplomates en quête de nouvelles. Mais les femmes manquaient encore. Aussi Mme Hertog ne cessait-elle de répéter que son médecin lui défendait d'aller dans le monde. Quant au banquier, il

Digitized by Google

se bornait généralement à paraître dans les fréquents dîners qui avaient valu à sa maison le renom de posséder le meilleur cuisinier de la capitale.

Sur ces entrefaites, le domaine de Gendrinnes avait été mis en vente dans l'arrondissement de Surmontville. Mme Hertog le fit acheter par son mari et, après s'y être somptueusement installée au printemps, elle hasarda une tournée de visites chez toutes les châtelaines du voisinage. On délibéra quelque temps si on lui rendrait sa politesse. Cependant, quelques unes de ces dames l'avaient déjà rencontrée sur le terrain neutre des comités et des ventes charitables. Leurs maris — surtout ceux qui s'occupaient de politique — insistaient sur l'influence locale que la possession de Gendrinnes assurait au banquier. Des personnages qui avaient traversé à Bruxelles le salon des Hertog affirmaient que, si la société y était peu nombreuse, elle était bien choisie et surtout bien pensante.

Enfin, la vicomtesse de Croisson — qui, à en croire les mauvaises langues, avait largement puisé dans la caisse de M. ou plutôt de Mme Hertog pour payer des arriérés de couturière — se décida à franchir le pas, un jour que, « par le plus grand des hasards », la pluie l'avait surprise dans sa calèche aux environs de Gendrinnes. A partir de cette date mémorable dans les fastes des Hertog, le ménage du banquier put se considérer comme partie intégrante de l'aristocratie cantonale.

Cependant, Mme Hertog comprit, avec la clairvoyance de l'ambition, qu'elle était encore plus tolérée que reçue. Elle prévoyait parfaitement que, si elle était certaine de poursuivre à Bruxelles les relations commencées avec ses voisins de campagne, il lui resterait à forcer l'entrée de maints salons plus difficiles, qui seuls pouvaient compléter son adoption dans la haute société de la capitale. Or, elle n'était pas femme à se contenter d'un demi-triomphe. Quand se rouvrit la saison d'hiver, elle eut le courage, après avoir échangé une visite de politesse avec ses nouvelles connaissances, de refuser toute invitation, sous prétexte qu'elle ne

Digitized by Google

désirait pas sortir avant l'époque où elle devrait conduire dans le monde les filles de son mari.

L'aînée, Adèle, avait alors dix-sept ans. De taille moyenne, mais élancée; les traits fins et réguliers, quoique un peu froids, avec une de ces admirables carnations où, à la moindre émotion, les roses remplacent les lis; les cheveux de ce blond cendré qui, par ses nuances fuyantes, échappe à toutes les combinaisons de la palette; les yeux de ce bleu velouté qui rappelle la surface de l'Adriatique en ses jours de calme et de soleil, — elle manquait peut-être d'expression et de vivacité dans l'ensemble de sa personne. Mais la délicatesse un peu frêle de sa physionomie recevait un nouveau charme d'une réserve qui semblait l'indice d'une âme rêveuse et concentrée.

Florence, de deux années plus jeune, formait avec sa sœur un vivant contraste. Plutôt petite que grande, mais admirablement proportionnée, elle joignait l'agilité de l'écureuil à la souplesse de la couleuvre. Brune, avec de grands yeux noirs, qui pénétraient naïvement ses interlocuteurs jusqu'au fond de leur pensée, elle avait plus de grâce que de régularité dans les traits; mais le jeu vif et sympathique de sa physionomie ne tardait pas à exercer une sorte de fascination sur les plus indifférents et les plus rebelles.

Ajoutons qu'Adèle était d'une humeur égale et docile, ayant horreur de la moindre discussion et toujours prête à accepter l'avis qui se faisait entendre le dernier; d'ailleurs, aimante et gaie, chérie de ses maîtresses et même de la terrible M^me^ Hertog. Aussi ne manquait-on jamais de la donner en exemple à la sauvage et volontaire Florence.

Celle-ci, bien qu'elle comptât à peine sept ans quand mourut la première M^me^ Hertog, avait longtemps refusé de donner à sa belle-mère le doux nom de maman. Un jour — elle était alors dans sa neuvième année, — un visiteur lui avait demandé, en désignant sa belle-mère, si elle aimait bien sa maman :

« Maman est morte, répliqua l'enfant sans broncher; celle-ci a pris sa place, mais ce n'est pas maman. »

Digitized by Google

Exaspérée par cette réponse naïve, où elle croyait trouver une perversité précoce, Mme Hertog s'était alors oubliée jusqu'à frapper rudement l'insolente. Florence n'avait pas soufflé mot et n'avait même pas pleuré ; mais, pendant vingt-quatre heures, elle refusa toute nourriture et il fallut, pour vaincre cette obstination d'enfant, que, suivant le conseil d'un vieux médecin, on l'envoyât avec sa sœur à la campagne, chez un ami de la maison.

Une autre fois, Adèle, en jouant avec sa sœur, avait brisé une potiche précieuse placée sur la cheminée du salon. Effrayée des conséquences, l'enfant se sauva aussitôt dans sa chambre, si bien que Mme Hertog, accourue au bruit, fit tomber sa colère sur Florence. Mais celle-ci préféra se taire que de dénoncer sa sœur. Quand Adèle apprit que Florence était accusée du méfait, disons à sa louange qu'elle prit la résolution de se déclarer sur le champ la vraie coupable, et trois fois elle descendit l'escalier qui conduisait à l'appartement de Mme Hertog; mais trois fois elle remonta sans oser affronter le courroux de sa belle-mère; enfin, rassemblant tout son courage, elle écrivit sa confession sur un morceau de papier qu'elle glissa sous la porte... Mme Hertog aurait voulu les punir toutes les deux; mais le banquier, avec une énergie qui surprit sa femme, exigea une amnistie générale.

On conçoit que Florence, bien que la plus jeune, fut mise en pension avant sa sœur. Elle venait d'achever sa douzième année quand elle entra chez les dames du Sacré-Cœur. La vie de pension, qui peut avoir l'avantage de façonner les jeunes gens aux frottements du monde, n'est guère le meilleur système d'éducation pour préparer les jeunes personnes à leur vraie destinée de femmes de ménage et de mères de famille. Toutefois, étant donné le caractère de Florence, on pouvait prévoir que la vie en commun, le contact d'autres jeunes filles et l'habitude d'une certaine discipline auraient pour résultat d'atténuer les exagérations d'un tempérament impressionnable et fantasque. Sa belle-mère, qui au fond n'avait pas plus d'antipathie que de sympathie pour les

Digitized by Google

enfants de la première Mme Hertog, dut bientôt convenir elle-même que Florence changeait considérablement à son avantage, sans pourtant être devenue aussi traitable que la paisible Adèle.

Les deux années que celle-ci passa au Sacré-Cœur amenèrent un tout autre résultat. L'intelligence ne lui manquait pas, et elle fut bientôt citée comme un modèle d'application en même temps que de docilité. Mais les pratiques de dévotion exagérée, qu'on impose ou du moins qu'on favorise dans presque tous les établissements d'éducation religieux, exaltèrent peu à peu chez l'adolescente les dispositions au mysticisme si communes parmi les jeunes filles de son âge. Quand elle revint chez ses parents, elle ne songeait qu'à s'imposer des devoirs pieux; elle ne prétendait plus porter que du noir; elle demandait à se confesser toutes les semaines et parlait de bientôt prendre le voile.

Heureusement elle avait affaire à forte partie. Ces exagérations mystiques ne faisaient pas le compte de Mme Hertog, qui voulait bien de la religion pour servir ses projets, mais non pour les contrecarrer. La banquière fit immédiatement appel à l'abbé Legrand dont elle avait pu apprécier le savoir-faire dans mainte opération de propagande cléricale. L'abbé, de son côté, ne pouvait négliger cette occasion de rendre service à une femme dont il connaissait le zèle, l'influence et les ressources. Il sut même agir avec tant d'adresse sur l'esprit malléable de la jeune fille, qu'en quelques semaines il parvint à la débarrasser de sa religiosité maladive, sans même qu'elle pût soupçonner le traitement moral dont elle était l'objet.

Sur ces entrefaites, l'été était revenu, et Mme Hertog, de retour à Gendrinnes, commença à produire Adèle dans les châteaux des environs. Ce fut pendant une de ces visites, chez la vicomtesse de Croisson, que le comte Henri de Vireilles se fit présenter aux Hertog.

Le jeune comte venait de demander un congé pour passer dans ses terres la saison de la chasse. Son esprit, blasé sur le raffinement et l'affectation du grand monde parisien, se

Digitized by Google

laissa vivement impressionner par la simplicité et la réserve un peu mélancoliques de la jeune Adèle. C'est du reste une tendance assez commune chez les hommes qui ont conscience de leur mérite, de rechercher instinctivement des femmes à la fois assez passives pour adopter leurs idées et assez intelligentes pour s'y associer. Enfin, ce qu'Henri vit des Hertog lui laissa penser qu'Adèle n'était pas heureuse entre une belle-mère acariâtre et un père indifférent. Dès ce moment il résolut de l'arracher à ce milieu vulgaire, pour en faire la compagne de sa vie.

Adèle, de son côté, l'écouta d'abord avec émotion, puis avec ce ravissement secret, mélange d'orgueil et de reconnaissance, qui livre tant de jeunes filles au premier homme qui s'occupe d'elles pour leur parler d'amour. Quant aux Hertog, jamais ils n'auraient pu rêver une plus belle carte dans leur jeu.

Aussitôt agréé, Henri donna sa démission de diplomate et, vers la fin de mars, il épousait Adèle au milieu des plus heureux présages. Les jeunes époux promenèrent leur lune de miel dans le nord de l'Italie, et, après avoir parcouru toute l'Allemagne, passèrent l'automne au château de Meurval. Le comte s'était déjà fait acheter à Bruxelles un petit hôtel où il s'installa l'hiver pour mener de front les plaisirs du monde et les occupations de la politique.

Aux élections générales de 1870, le jeune député, qui s'était signalé à la Chambre par de brillants débuts, fut réélu sans la moindre opposition, bien que le Concile vînt précisément de porter un coup mortel à l'école du catholicisme libéral. Après l'apparition du *Syllabus* qui condamnait formellement toute tentative d'alliance entre les idées modernes et l'Église romaine, le comte Henri, comme beaucoup de ses coreligionnaires, avait cru sauver ses convictions en se réfugiant dans la distinction du terrain dogmatique, où l'Église pouvait revendiquer une autorité absolue, et du terrain politique, où chacun avait droit à sa liberté de penser. Lorsque la définition de l'Infaillibilité vint lui enlever cette dernière échappatoire, il essaya, quelque temps

Digitized by Google

encore, de se dérober par un silence volontaire aux conséquences d'un dogme également réprouvé par sa conscience et par sa raison. Mais lorsqu'à partir de l'année 1871, Pie IX, sous l'inspiration des jésuites, se mit à poursuivre de ses anathèmes incessants les derniers débris de l'école catholique-libérale, il commença à ressentir des mouvements de révolte intérieure, qu'en public un reste de prudence arrêtait encore sur ses lèvres, mais qu'il laissait parfois éclater dans l'intimité du foyer domestique.

Adèle, qui, sans saisir toutes ces querelles de dogme, partageait instinctivement les aspirations comme les regrets de son mari, fut vivement effrayée de la pente où il s'engageait au grand risque de son orthodoxie. M^me^ Hertog, à qui elle confia bientôt ses perplexités, ne fit qu'exciter davantage encore ses défiances et ses craintes. La femme du banquier avait toujours reproché au comte Henri ce qu'elle nommait une légère teinte de communard. Elle avait même prédit qu'il finirait mal, depuis qu'il lui avait refusé de se marier à l'hôtel de ville en veston court et en petit chapeau, et de protester ainsi, à la mode ultramontaine, de son dédain pour nos institutions civiles.

Mais, vers l'automne, une hypertrophie du cœur, qui, depuis plusieurs années déjà, menaçait M^me^ Hertog, s'aggrava au point de la condamner à passer l'hiver dans le Midi. M. Hertog convint d'accompagner sa femme dans ce voyage, laissant la direction de la banque à son associé, Michel de Groote, un vieux brave homme qui avait déjà des intérêts dans la maison à l'époque des Van der Haun et qui, de temps immémorial, consacrait tous ses loisirs à l'innocente manie d'élever des serins. Il fut question, un instant, d'emmener Florence. Mais M^me^ Hertog ne désirait guère s'embarrasser de la jeune fille, qui obtint assez facilement de rester près des Vireilles. On était à la mi-octobre, quand les Hertog se mirent en route pour Pau.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LES HÔTES DU CHATEAU DE MEURVAL.

Par une belle matinée de novembre, la comtesse Adèle de Vireilles était nonchalamment étendue sur un divan, dans un élégant boudoir de son château. Un peignoir de cachemire blanc, garni de soie bleue, faisait ressortir la fraîcheur de son teint, et ses petits pieds jouaient dans de mignonnes babouches, tandis qu'un nœud de ruban assorti relevait ses blonds cheveux négligemment enroulés dans une résille. Devant elle, son mari se tenait debout en costume de chasse.

« Dix-sept, les dames comprises! s'écriait-il. Je me suis échappé un instant pour te prévenir.

— Dix-sept convives à dîner! répéta la jeune femme d'un ton moitié fâché, moitié badin. Que veux-tu que j'en fasse?

— Les placer et les nourrir, reprit son interlocuteur en souriant. Nous en avons bien eu dix-neuf à l'ouverture de la chasse.

— Oui, mais j'étais prévenue longtemps d'avance. Vous voilà bien, vous autres hommes! On lance invitations sur invitations; puis, au dernier moment, quand on a annoncé onze ou douze invités, voilà qu'on vient dire à la pauvre petite femme qui doit caser tout ce monde-là : « J'avais oublié messieurs tel et tel, » ou bien encore : « J'ai des acceptations inattendues; tu n'as qu'à doubler tes apprêts. » Et à la campagne encore!... J'ai bien envie de te mettre à ma place.

— Soit! répliqua le comte en faisant mine de défaire sa cartouchière. Seulement, puisque nous changeons de rôle, tu voudras bien ceindre cet engin, prendre mon Lefaucheux et conduire ces messieurs. »

L'indignation d'Adèle ne tint pas devant cette plaisanterie

Digitized by Google

et elle répondit par un éclat de rire qui lui valut un baiser de son mari.

« Voyons, reprit celui-ci, je connais assez tes talents pour savoir que tu t'en tireras parfaitement avec l'aide de la basse-cour et du potager, sans compter les victimes que nous t'enverrons bientôt... Et puis, de la sorte, nous ne risquons plus de nous trouver treize à table. Te souviens-tu de ce fameux dimanche où, pour ne pas effaroucher certains convives, nous avons dû successivement faire appel au curé, au médecin et au bourgmestre, avant de trouver le quatorzième demandé?

— Et dire, interrompit Adèle, qu'un de nos invités nous ayant fait faux bond, nous sommes retombés sur le nombre fatidique. Je me rappelle toujours l'air horrifié de la douairière de Rougecarmes, quand un de ses voisins peu charitable dénonça à haute voix le chiffre des convives. Il paraît que la pauvre femme en a gagné une indigestion qui a failli justifier l'adage.

— Elle ne nous en garde pourtant pas rancune, puisqu'elle nous revient aujourd'hui avec son fils. A propos de ce grand dadais, qui ne me plaît guère, n'as-tu pas remarqué qu'il regardait singulièrement Florence?

— Oh! s'écria vivement la comtesse, elle ne peut pas le sentir.

— Tant mieux, car je le veux bien comme invité, mais j'aurais de la peine à le subir comme beau-frère... Place-le à côté de mon collègue Caubergue : il faut toujours grouper ensemble les gens sérieux.

— Tu es méchant!... Mais, à propos, où mettrais-je ton ami La Ruelle?

— La Ruelle? Au fait, il va se trouver un peu dépaysé, lui qui a passé sa vie à l'étranger. Et puis, bien qu'il n'ait jamais fait étalage public de ses opinions, je le sais extrêmement libéral... Il est trop bien élevé pour blesser les idées d'autrui, mais il vaut mieux ne pas le mettre dans une situation difficile, tout diplomate qu'il a été! Place-le à côté de Florence.

Digitized by Google

— Qui cela, à côté de moi? » interrompit une tête rieuse qui venait d'apparaître dans l'entrebâillement de la porte.

Et, toute radieuse dans sa toilette matinale, Florence accourut s'asseoir à côté de sa sœur.

« Qui donc, poursuivit-elle, allez-vous me donner pour voisin... faute de pouvoir le placer ailleurs?

— Un de mes anciens collègues, répondit Henri; un homme fort intéressant, car, s'il n'est guère connu dans la société belge, il connaît tout et, ce qui est assez rare, il sait le montrer à propos.

— Sans doute quelque vieux diplomate à cheveux blancs et à lunettes d'or? reprit Florence avec une légère moue.

— Tu en jugeras par toi-même : mais je m'attarde à bavarder et j'entends au bruit des chaises que nos hôtes ont fini de déjeuner. Au revoir!

— A six heures précises! Tâche au moins de rentrer à temps, » lui cria Adèle, comme il refermait la porte du boudoir.

Dans la galerie qui longeait tout le rez-de-chaussée, une quinzaine de chasseurs s'équipaient pêle-mêle, les uns glissant des paquets de cartouches dans leur gibecière, les autres s'efforçant de démêler leurs armes parmi les fusils déposés sur les banquettes ou accrochés aux porte-manteaux. Par les fenêtres, on entrevoyait devant le château quarante à cinquante traqueurs, qui, appuyés sur leurs gourdins, attendaient patiemment le signal du départ, sous la direction de quelques gardes reconnaissables à leur casquette galonnée.

« Excusez-moi, messieurs, dit le comte de Vireilles en rejoignant ses invités, si je vous ai laissé achever le déjeuner sans moi; mais me voici à votre disposition. Si vous voulez suivre mon chef-garde, je vais partir en avant avec les traqueurs. »

Il était neuf heures et demie du matin, et le soleil, perçant le léger rideau de brume qui estompait encore les contours des crêtes lointaines, jetait de fauves reflets sur les massifs dorés du parc. Partagés en petits groupes, qui devisaient, le

Digitized by Google

fusil sur l'épaule et le cigare aux lèvres, nos chasseurs remontèrent lentement la vallée de la Thienne dans la direction des bois qui couronnaient les hauteurs. Les uns étaient descendus à la station de Gembloux par le premier train de Bruxelles; d'autres étaient logés au château depuis la veille; quelques uns venaient d'arriver en voiture des communes voisines.

Deux types bien distincts tranchaient dans cette réunion d'élite : le gentilhomme campagnard, aux vêtements larges et souples, aux gros souliers ferrés, à la gibecière souillée de sang, et le chasseur fashionable, ganté de frais comme pour le bal, aux bottines vernies, au veston court et à la cravate irréprochable, aux guêtres neuves et luisantes, boutonnées avec un soin à rendre jaloux un caporal prussien, pliant sous le poids des carnassières, des cartouchières, des tire-cartouches, des gourdes, des compteurs à aiguilles et d'autres engins analogues, qui, passés en sautoir et enchevêtrés les uns dans les autres, faisaient ressembler leur propriétaire à une image miraculeuse surchargée d'ex-voto.

Il y avait là surtout un jeune homme qui, par la correction de sa tenue, paraissait une véritable gravure détachée d'un journal de modes à l'article « costumes de chasse ». On l'appelait Ernest de Vergne. Avec sa tête frisée, sa moustache en croc, son teint vermeil et sa parole traînante comme celle des merveilleux du directoire, le beau de Vergne était un magnifique produit de son époque et un parfait spécimen de notre jeunesse dorée. Doué d'une intelligence ordinaire, il avait fait de médiocres études au collége Saint-Michel, et, après une vaine tentative pour passer l'examen de gradué en lettres, il s'était trouvé à dix-huit ans sur le pavé de Bruxelles, avec une bourse convenablement garnie par un père indulgent. Pendant une couple d'années, il avait mené, avec d'autres jeunes gens de son âge, une existence plus uniforme que régulière, le matin à cheval dans les allées du bois, l'après-midi à pied sur cette partie des boulevards qui va de la rue Joseph II à la rue du Trône; le soir, d'abord au théâtre, ensuite dans certaines tavernes

Digitized by Google

fréquentées par une assez bonne société masculine, en même temps que par une assez mauvaise clientèle de l'autre sexe. A vingt et un ans, son père, le fit recevoir du club, le présenta à la cour et le lança dans le monde, où il fut bientôt acclamé comme un charmant jeune homme, assez inoffensif et excellent valseur.

Deux fois par an, il se rendait à Londres, uniquement pour s'y faire habiller par le tailleur à la mode, et, quand arrivait le mois d'août, il allait s'enterrer jusqu'à la fin de novembre dans le manoir de ses aïeux, situé aux environs de Liége. Ajoutons qu'à part le *Figaro*, jamais il n'ouvrait un journal, ni un livre, et que, partout où il se trouvait, il affirmait « s'assommer dans les grands prix ». Telle était l'existence que son père avait menée avant lui; telle était, selon toute probabilité, l'existence que mèneraient ses enfants, s'il lui prenait un jour fantaisie de donner des héritiers à la noble maison des de Vergne. On conçoit qu'à pareil régime, les facultés intellectuelles finissent par s'atrophier dans les familles, comme les organes visuels de ces poissons qui se perpétuent dans les lacs souterrains de la Carniole.

L'hiver précédent, Ernest de Vergne avait dansé deux cotillons avec Florence Hertog, qui venait de faire ses débuts dans le monde, et le bruit avait couru que les millions du banquier pourraient bien servir à redorer l'écusson des de Vergne, un peu entamé par plusieurs générations de prodigues. Ce mariage n'eût pas déplu à M^me^ Hertog; mais Florence, adroitement interrogée, avait répondu que le bel Ernest s'était borné aux banalités ordinaires de ses danseurs.

« D'ailleurs, avait ajouté l'enfant terrible, jamais je ne me soucierai d'un bonhomme de cire. »

Le mot était sanglant et de plus injuste, car, sous cette enveloppe de cire battait un excellent cœur, ainsi que Florence elle-même devait un jour en avoir la preuve.

Comme contraste avec le beau de Vergne, se voyait dans le même groupe un petit bonhomme assez laid, aux cheveux crépus, au nez trop long, à la bouche trop large, mais aux yeux vifs et à la mine éveillée, qui semblait la personnification

Digitized by Google

de l'entrain et de la bonne humeur. C'était un certain Charles Joubert, qu'une grande fortune, des relations nouées sur le turf, enfin une réputation d'esprit et de gaîté avaient rendu assez populaire parmi les habitués, même les plus aristocratiques, des clubs bruxellois. Pour le moment, il semblait poursuivre de ses quolibets, à la grande joie de ses compagnons, le malheureux chevalier de Rougecarmes, qui, assez embarrassé de son attitude, froissait avec un sourire contraint la courroie de sa gibecière. Désespérant, à la fin, de trouver la repartie, le chevalier profita d'un moment où son persécuteur reprenait haleine pour se placer aux côtés d'un jeune homme qui marchait isolément à quelques pas en avant.

« J'ai cru entendre, monsieur La Ruelle, lui dit-il, que vous arrivez d'Angleterre?

— Pardon, monsieur le chevalier, pour le moment, j'arrive d'Allemagne; mais j'ai effectivement passé en Angleterre la plus grande partie du printemps.

— Tiens! j'y étais moi-même à cette époque; il est étonnant que nous ne nous y soyons pas rencontrés. C'était cependant la saison de Londres.

— C'est que je ne suis guère resté à Londres, dit La Ruelle. Je m'étais surtout rendu en Angleterre pour suivre de près un mouvement social qui m'intéressait, et, pendant qu'on dansait dans la capitale, j'assistais modestement à un congrès de province.

— Effectivement, je me rappelle d'en avoir entendu parler. Eh bien, monsieur La Ruelle, j'espère que vous avez pu constater les progrès de notre sainte cause.

— De quelle cause parlez-vous, monsieur de Rougecarmes?

— Mais de notre sainte religion! Ne s'agirait-il pas du congrès catholique de Nottingham?

— Nullement; je parle du congrès des *Trade Unions*, qui s'est tenu à Bradford.

— Ah! »

Cette intonation du chevalier en disait plus qu'un long discours, et sa bouche, perdant son éternel sourire, grimaça

Digitized by Google

un tel arc de cercle que le petit Joubert, survenu pendant la dernière partie de l'entretien, se jeta littéralement sur le talus de la route en se tenant les côtes de rire.

Furieux et humilié, Rougecarmes se retira alors en arrière, tandis que Joubert abordait résolûment La Ruelle :

« Avez-vous vu la tête que faisait Rougecarmes? lui dit-il à brûle-pourpoint avec son franc parler. Moi, je me moque de la politique, mais j'aime bien les libéraux; car ces produits de l'élevage catholique sont vraiment à vous faire tourner le cœur. — Du reste, ajouta-t-il en baissant la voix, je puis dire cela à vous : mettez à part Vireilles et ce brave de Vergne, vous n'avez ici que des ganaches. — Voyez plutôt... »

La Ruelle allait protester par bienséance contre une condamnation aussi générale, quand son regard tomba sur le groupe désigné par son interlocuteur, et il dut reconnaître qu'au premier abord l'épithète ne paraissait pas complétement imméritée. C'étaient le vicomte de Croisson et le baron de Sirvet — le premier, grand, maigre et sec, — le second, petit, rouge et replet — causant avec un troisième personnage au ton doctoral et au maintien prudhommesque, qui était l'avocat Caubergue, le collègue du comte Henri à la Chambre. Qu'eût pensé La Ruelle, si, au lieu de juger ces messieurs sur leur simple apparence, il eût pu assister à leur entretien, dont il était précisément le héros?

« Connaissez-vous ce La Ruelle qui paraît si intime avec Vireilles? avait demandé le gros baron au grand vicomte.

— Oui, de nom, venait de répondre celui-ci; il était secrétaire à notre légation de Paris en même temps que le comte Henri. Probablement un de ces fils de parvenus que leurs parents mettent dans la diplomatie, comme dans la plus rapide et la plus sûre des savonnettes à vilains.

— Je comprends, dit le baron, toute la difficulté de fermer notre porte à des gens qui, à l'étranger, sont partout en contact avec les cours et les aristocraties les plus difficiles. Il me semble pourtant qu'il y aurait un moyen de nous soustraire à ce désagrément; c'est que le gouvernement ne

Digitized by Google

donnât plus de postes diplomatiques qu'à des candidats titrés.

— Avec ça, répliqua le vicomte, que notre gouvernement lui-même n'est pas bourré de gens de rien ! N'est-ce pas vrai, Caubergue ? »

Cette interpellation fut lancée sans aucune arrière-pensée et acceptée sans le moindre froissement, bien qu'en réalité M. Caubergue fût compris dans ces « gens de rien ». Nous ne sommes pas même certain que l'honorable député saisît rien de blessant dans cette réflexion, tant il était façonné aux idées dominantes de son entourage. A la rigueur, il pouvait du reste y voir un compliment, car, fils de braves fermiers liégeois, il avait toujours affiché des prétentions à la petite noblesse, sous prétexte que la ferme apportée en dot par sa mère faisait partie, avant l'invasion française, d'une seigneurie transmissible par les femmes.

« Ceci n'est encore qu'un demi-mal, répondit-il. Mais je crois que ce jeune homme est le neveu du fameux professeur La Ruelle, bien connu pour les abominables doctrines qu'il enseigne dans sa chaire de philosophie à l'université de Gand.

— Mais alors, interrompit le baron, ce jeune homme est à ne pas voir !

— Absolument ! »

On sait à quel point notre noblesse repousse tout ce qui est entaché d'opinions libérales ou libres penseuses. Tout au plus se maintient-elle en relations de politesse avec les quelques membres de son ordre gagnés au libéralisme, et encore ne manque-t-elle jamais une occasion de leur témoigner le ressentiment de ce qu'elle nomme leur défection, en les écartant de ses coteries et en les *blackboulant* dans ses clubs. A plus forte raison devient-elle complétement inaccessible aux libéraux qui n'ont pas d'avance leur place marquée dans ses rangs, quels que puissent être leur fortune, leur talent, leur distinction ou leur position officielle. Et elle agit ainsi de très bonne foi, parce que, à ses yeux, le libéralisme manque de respectabilité, dans le sens anglais du mot.

Digitized by Google

« Comment Vireilles n'a-t-il pas rompu de pareilles relations? reprit le baron après une légère pause.

— C'est triste à dire, répondit Caubergue; mais vous savez que notre ami lui-même laisse beaucoup à désirer, depuis quelque temps surtout.

— Branlerait-il dans le manche? interrompit brusquement le vicomte.

— Je ne dis pas qu'il soit prêt à nous trahir. Mais il conserve dans ses opinions une teinte de libéralisme que nous pouvions tolérer autrefois, quand nous n'étions pas encore au pouvoir, mais qui n'est plus admissible aujourd'hui, surtout après les déclarations de Rome. S'il veut absolument faire du zèle en faveur de nos institutions constitutionnelles, qu'à l'instar de tant d'autres il s'abrite derrière les nécessités des temps et les exigences de l'imperfection humaine! Mais qu'il cesse de répéter les vieilles rengaines de Montalembert sur les droits de la conscience, les bienfaits de la liberté et autres grands mots désormais formellement condamnés. Ses anciennes déclamations contre la proclamation de l'Infaillibilité l'avaient déjà très mal noté. Je crains fort qu'il ne soit en train de se couler complétement, avec sa manie d'interpréter à sa façon les enseignements politiques et même religieux de l'Église.

— Tudieu! l'imbécile! exclama à son tour le gros baron. De quoi va-t-il se mêler? Il est si facile, en religion surtout, d'accepter de son curé des solutions toutes faites. Voyez-vous, messieurs, pour vivre tranquille, il n'y a rien de tel que de s'en remettre aux gens du métier. Qu'on vienne me chercher pour surprendre une bécasse ou déguster un bourgogne, je suis votre homme. Mais qu'on ne me parle ni religion, ni même politique... Enfin, après le Concile, Vireilles s'est soumis, je suppose... »

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

UNE PARTIE DE TRAQUE.

Au moment où Caubergue allait répondre, l'apparition du comte Henri lui coupa la parole sur les lèvres. Nos chasseurs venaient d'atteindre la limite des bois qui devaient être la scène de leurs exploits. Vireilles, qui avait déjà disposé les traqueurs, aligna ses invités sur la lisière du taillis; puis, tirant une note aiguë de la corne qui pendait à son côté, il donna le signal de la battue.

Un murmure lointain, qui pouvait d'abord se confondre avec le bruissement du vent, troubla alors le silence de la forêt; peu à peu, cette vague rumeur se transforma en un bourdonnement confus de voix humaines qu'accompagnait le bruit sec des gourdins s'abattant sur le tronc des arbres. Quelques geais se sauvèrent à tire-d'aile en poussant des cris stridents; enfin, toute une bande effarée de lièvres, puis de lapins, s'élança au travers de l'avenue où étaient postés les chasseurs; un petit nombre seulement échappa à la fusillade nourrie qui guettait leur passage. Les victimes dénombrées, on alla recommencer ce carnage un peu plus loin, et c'est ainsi que, de battue en battue, on atteignit l'heure du déjeuner où le baron de Sirvet fit merveille, suivant son habitude.

Quelques bouteilles, débouchées sur l'herbe, avaient un peu animé nos compagnons, jusque-là absorbés par leurs préoccupations cynégétiques. Aussi, l'après-midi fut-elle égayée par quelques aventures plus ou moins plaisantes. L'infortuné Rougecarmes, qui récoltait généralement plus de quolibets que de gibier, eut le malheur d'envoyer un plomb de ricochet dans les parties charnues de l'honorable M. Caubergue, qui, à la joie de l'assistance, se mit à déverser sur l'auteur de cet attentat involontaire toute une bordée de jurons aussi peu édifiants que peu parlementaires. Ensuite, le petit Joubert commença à jouer quelques uns de ses tours,

Digitized by Google

qui, sans être toujours de bon goût, étaient en grande estime chez la plupart de ceux qui n'en étaient pas les héros.

La royauté de la journée était chaudement disputée entre le baron de Sirvet et le vicomte de Croisson. Le gros baron l'emportait peut-être par la sûreté de son tir, mais le grand vicomte se rattrapait par la longueur de ses jambes, qui lui permettaient de devancer son concurrent aux postes les plus favorables. Joubert se mit en tête de parier avec de Vergne pour le triomphe du vicomte et, dès lors, il n'y eut plus de mauvais tour qu'il ne jouât au baron. Cependant la journée s'avançait et les deux rivaux étaient au pair, quand le comte Henri, arrivé devant un énorme massif qu'il s'agissait d'investir sur trois faces, pria ses hôtes de le suivre un par un, en s'échelonnant sur la lisière.

Le gros baron était par hasard le dernier de la ligne. Au premier carrefour, Joubert, qui avait eu la précaution de se placer au-devant de sa victime, prit lestement un sentier qui abandonnait la ligne des chasseurs. De Sirvet suivit sans défiance et, quand il vit son prédécesseur s'arrêter brusquement, comme arrivé à son poste, il imita cet exemple en faisant face au taillis, le fusil en arrêt.

Bientôt on commença à distinguer les bruits lointains de la battue; des coups de feu éveillèrent les échos de la forêt, puis tout retomba dans le silence.

« Dites donc, jeune homme, s'écria le baron en appuyant sur le sol la crosse de son fusil, est-ce que la *traque* ne viendrait pas jusqu'à nous?

— Il me semble avoir entendu dire, répondit Joubert avec un accent traînant, qu'elle prend le bois en deux fois. Notre tour va venir. »

Après un bon quart d'heure d'attente, les rumeurs recommencèrent, ainsi que les détonations, mais plus éloignées encore; et pour la seconde fois, tout rentra dans le calme.

« Ah çà! reprit encore une fois le baron, nous sommes décidément égarés! Je m'en vais à la découverte. Et vous? »

Mais Joubert s'était déjà éclipsé, et le gros baron eut aussitôt une intuition de la vérité. Sa figure passa au cramoisi,

Digitized by Google

et, laissant échapper un juron retentissant à l'adresse du traître, il s'élança, à travers le fourré, dans la direction des derniers coups de feu. Toutefois, ce fut seulement en se guidant sur le bruit d'une nouvelle battue qu'il parvint à rattraper ses compagnons. Le pis de l'aventure, c'est que Joubert, arrivé quelques minutes avant lui, avait ébruité l'incident et que toute la compagnie était déjà occupée à en faire des gorges chaudes. Le gros baron, tout bonasse qu'il était, aurait bien cherché querelle à son persécuteur, mais il avait la conscience qu'il lui serait difficile d'avoir le dernier mot. Il se borna donc à s'approcher du comte Henri pour lui demander de ne plus être invité en compagnie d'un pareil petit drôle, et l'amphitryon se vit obligé de prendre Joubert à part pour lui faire quelques représentations, que l'incorrigible farceur accueillit par des plaisanteries, certain qu'il était d'être soutenu par l'opinion générale. Le monde, comme le collége, a ses plastrons et ses tyrans; car les hommes ne sont que de grands enfants, comme les enfants ne sont que de petits hommes.

Assez ennuyé de cet incident, le comte résolut de terminer la chasse en embrassant plusieurs hectares de sapinières dans une grande battue qui devait ramener les chasseurs aux limites de la vallée. Comme les traqueurs avaient une assez longue distance à franchir pour atteindre leur point de départ, Henri, qui occupait le poste voisin de La Ruelle, profita de ce répit pour se rapprocher de son ami, avec qui il avait à peine eu le temps d'échanger quelques mots depuis le matin.

Robert La Ruelle, qui descendait du fameux bourgmestre de Liége, appartenait à une famille parlementaire, dans l'acception moderne du mot, c'est à dire que, depuis plusieurs générations, les La Ruelle avaient toujours figuré parmi les mandataires de l'arrondissement de Huy dans les diverses assemblées représentatives de la nation. Son père était mort en 1848, frappé d'un coup de sang en pleine tribune de la Chambre, pendant une orageuse séance du soir. Ayant perdu sa mère quelques années plus tard, il fut

Digitized by Google

recueilli par son oncle, le professeur Adolphe La Ruelle, qui ne se borna pas à lui inculquer tout le bagage de nos sciences morales et politiques, mais qui, voulant le préparer à la vie publique conformément à ses traditions de famille, s'appliqua encore à lui inspirer l'amour de l'idéal, la fidélité aux principes et une haine vigoureuse pour ces capitulations de conscience si fréquentes chez les hommes du pouvoir. Quand son élève eut atteint sa vingt-deuxième année, le trouvant trop jeune encore pour la politique active, il le lança provisoirement dans la diplomatie où, grâce à ses relations avec le ministère libéral, il lui fit obtenir d'emblée un poste de secrétaire à la légation de Paris.

Robert joignait, à un goût inné pour l'étude, des facultés d'assimilation vraiment surprenantes. A un âge où tant de jeunes gens quittent à peine les bancs de l'université et dans un siècle où les encyclopédistes se font de plus en plus rares, il était assez bien au courant des progrès réalisés dans chaque branche des sciences modernes, pour les embrasser toutes dans une synthèse qui était un vrai résumé de l'esprit humain. Mais ce n'est pas impunément qu'on mord de la sorte à la connaissance du vrai et du faux. L'enseignement rigide de son oncle ne l'avait d'ailleurs que trop disposé, sinon au mépris des hommes, du moins au dégoût d'un monde mélangé de bien et de mal. La fréquentation de la haute société impériale acheva de lui inspirer, à l'égard de toutes les combinaisons politiques et sociales, un scepticisme d'autant plus étrange que la source s'en trouvait dans l'excès même de son idéalisme.

Sans doute, au fond du cœur, il n'avait pas renié les principes absolus que lui avait inculqués le vieux spiritualiste; mais, précisément parce qu'il ne découvrait aucun instrument capable de les réaliser, il ne pouvait s'intéresser aux efforts d'aucune secte, d'aucune école, d'aucun parti. Il admettait que de grandes et belles idées avaient parfois remué le genre humain; mais, quand il voyait à quels compromis, à quelles déviations, à quelles contradictions elles avaient abouti, il se demandait si les résultats valaient les

Digitized by Google

sacrifices qu'ils avaient coûtés. On voit qu'il glissait tout doucement sur la pente de ce pessimisme moral qui, renouvelé de nos jours par certains philosophes germaniques, semble reprendre faveur dans notre société vieillie.

En pareil cas, un catholique s'ensevelit dans le cloître; un esprit ordinaire se fait homme de plaisir ou homme d'affaires. Robert fut sauvé par sa passion même de la science pour la science et, tout en goûtant aux distractions de la Babylone moderne avec une apparente avidité où la curiosité tenait autant de place que la jeunesse, il sut faire une large part à l'étude qui, comme le plaisir, reconnaît Paris pour la première ville du monde. Il se rejeta principalement sur les sciences positives qui seules semblaient offrir quelque réalité à son esprit fatigué d'idéal, et si parfois il reportait encore sa pensée sur les évolutions de l'histoire, c'était avec une philosophie dont la sérénité touchait à l'indifférence.

Après quatre années de séjour à Paris, il avait donné sa démission pour courir le monde. Son oncle, qui comprenait un peu tard comment le plus beau système d'éducation peut aisément dépasser le but, l'exhorta vainement à revenir en Belgique, où l'héritier des La Ruelle avait sa place marquée dans les rangs du parti libéral :

« Voudriez-vous donc, — lui écrivit Robert de la pre-
« mière cataracte où il venait d'arriver en dabiah, — que
« je fisse de la politique pour le seul plaisir d'en faire?
« Vous me dites que je me dois à mon temps et à mon pays.
« Soit; mais montrez-moi du moins quels services je puis
« leur rendre! Que de fois vous m'avez dit vous-même ce
« qui se cachait sous les grands mots de liberté, de démo-
« cratie, de progrès! Au fond de nos querelles, que ce soit
« M. Malou ou M. Frère qui nous gouverne, je ne vois que
« de petits intérêts et de petites ambitions. Même dans le
« programme du parti libéral, trouvez-moi une idée, une
« seule idée, qui vaille le sacrifice de mon indépendance. La
« liberté? Vous l'avez dans vos lois? Le suffrage universel?
« Je l'ai vu fonctionner de trop près pour travailler à intro-
« duire ce cheval de Troie parmi nos populations ignorantes

Digitized by Google

« et catholiques. Le renversement du parti clérical qui vient « de s'ancrer au pouvoir ? Ce n'est là qu'une politique pure- « ment négative... Encore une fois, mon oncle, où y a-t-il « une idée ? Et, s'il n'y en a pas, laissez-moi évoquer sur les « rives de ce beau fleuve les splendeurs disparues de la « vieille civilisation pharaonique, pendant qu'autour de « vous nos partis se disputent pour démontrer aux badauds « que deux et deux ne font pas quatre, mais trois ou « cinq. »

L'oncle aurait pu répliquer que la politique était surtout une affaire de détail et d'application, que les principes devaient non pas composer, mais compter avec les hommes et les circonstances, qu'à défaut de grandes et radicales réformes à réaliser, il restait à consolider et à perfectionner les conquêtes de nos pères, enfin que si les modérés des deux partis se ressemblaient fort, il y avait, derrière les catholiques constitutionnels qui venaient d'obtenir le pouvoir, un groupe dangereux de fanatiques qui grandissait chaque jour en influence et en nombre.

Mais le vieux professeur, tout en prophétisant depuis longtemps à quel prix terrible ses compatriotes finiraient par payer, un jour, leur fidélité religieuse aux doctrines de Rome, n'avait jamais découvert lui-même aucun remède pratique, aucun levier capable d'arracher nos populations à la domination de l'Église, et d'ailleurs il avait trop vécu dans l'atmosphère de la théorie pure pour trouver les moyens de combattre avec efficacité chez son élève une apathie qui était le fruit inévitable de ses propres leçons.

Il chercha alors à lancer Robert dans la littérature et il s'efforça d'intéresser l'amour-propre du jeune homme en l'engageant à livrer au public quelques résultats de ses études ou au moins quelques impressions de ses voyages. Il faut savoir que Robert, avant même d'avoir achevé ses études universitaires, avait publié dans la *Revue trimestrielle* une suite d'articles fort remarqués sur l'avenir du libre échange. Mais, comme satisfait d'avoir donné ainsi la mesure de sa valeur, il s'était borné depuis lors à acquérir

Digitized by Google

des connaissances sans en dépenser, et ici encore son oncle se heurta à une fin de non-recevoir d'autant plus invincible qu'elle était raisonnée :

« A quoi bon publier sa pensée? lui écrivit Robert. Est-ce « pour le bien qu'en retirera le public? Mais, comme vous « l'avez tant de fois dit vous-même, il n'y a rien à faire dans « notre pays qu'entraîne fatalement la décadence générale « des nations catholiques. Est-ce pour la gloire qui pourrait « m'en revenir? La gloire, encore une illusion! Toute la « réputation d'un Montesquieu, d'un Shakespeare, d'un « Kant ne vaut pas à mes yeux le temps qu'ils ont perdu « à écrire et qu'ils auraient pu utiliser à apprendre. L'essen- « tiel pour nous, ce n'est pas ce que nous faisons, mais ce « que nous sommes, c'est à dire ce que nous savons. »

C'est ainsi qu'avec tous les dons de l'intelligence et du cœur, ce jeune homme était arrivé à vivre en parfait égoïste, inutile aux autres, sinon à lui-même. Nous devons dire, toutefois, que, depuis quelque temps, peut-être sous l'influence de ses voyages, il paraissait voir la société humaine sous un aspect moins désenchanté. Désormais, lorsqu'il entendait affirmer autour de lui la foi dans la liberté et dans le progrès, lorsqu'il se trouvait en présence de quelque noble tentative pour restreindre la misère et l'ignorance, ou même de quelque théorie consolante sur les rapports des hommes et l'avenir de l'humanité, il ne s'acharnait plus à disséquer ces généreuses conceptions avec une malveillance ironique où l'on sentait percer, comme chez l'ange déchu de Milton, l'amer regret, l'âpre jalousie d'une âme condamnée au doute universel.

En même temps, ses études avaient pris une direction plus vivante, plus humaine. C'étaient surtout les agitations sociales et politiques de la société contemporaine qui semblaient désormais l'attirer aux quatre coins du monde civilisé. Non content d'avoir observé de près les institutions des paisibles vallées alpestres qui, seules jusqu'ici dans le vieux monde, ont pu combiner la démocratie avec l'ordre et la liberté, il avait cherché jusqu'aux États-Unis le type

Digitized by Google

moderne des gouvernements libres, pour démêler les éléments de grandeur et les germes de décadence qui se disputent encore l'avenir de la république américaine. Après avoir assisté sur place à la sinistre tragédie de la Commune dans la France vaincue et délirante, il avait voulu constater par lui-même les progrès de la décomposition ottomane dans cette vaste péninsule du Balkan, où tant de races diverses se réveillent graduellement à la vie nationale. Nous savons déjà qu'il avait passé le dernier printemps à suivre le mouvement des classes ouvrières dans la pratique Albion. A l'heure où nous le trouvons dans les bois de Meurval, il revenait d'Allemagne, où il avait voulu étudier l'organisation des principales universités, ces foyers de la science et de la littérature germaniques.

« Quelles impressions nous rapportes-tu de la docte Allemagne? lui demanda son ami en venant se placer à ses côtés.

— Dût cette nouvelle te surprendre, ce n'est pas la docte Allemagne qui, en dépit de mes projets, m'a le plus absorbé; mais bien la religieuse Allemagne. Toutefois, comme ce n'est pas précisément de ta religion qu'il s'agit, je crois qu'il vaut mieux parler d'autre chose.

— Tu fais allusion au vieux catholicisme? Parle-m'en au contraire; tu sais qu'en fait d'opinions, je suis habitué à tout entendre.

— Eh bien, puisque tu le veux, je t'avouerai que, même en me plaçant à un point de vue purement politique, je crois cette nouvelle Église destinée à un grand avenir, parce que, sans modifier sensiblement les formes du culte catholique, elle coupe court à tous les abus et à tous les périls de l'ultramontanisme. Supprimez l'infaillibilité du pape; restreignez la compétence de l'Église aux intérêts purement spirituels; ajoutez-y la disparition — et le vieux catholicisme en viendra là — du célibat forcé pour les prêtres, ainsi que de la confession obligatoire pour les fidèles : le catholicisme reste un culte parfaitement compatible avec les exigences de la société moderne, et ainsi se trouve tranquillement résolue la terrible

Digitized by Google

crise qui envahit de plus en plus les nations restées fidèles à l'Église romaine. En vérité, bien que je sois et que j'entende rester libre penseur, une réforme religieuse me représente le seul mouvement pour lequel je pourrais m'enthousiasmer dans notre malheureux pays, car, seule, elle nous arracherait à la domination envahissante du papisme. Ce serait une belle revanche du XVI^e^ siècle... Quel malheur que ce soit impossible !

— Pourquoi impossible ? demanda machinalement Vireilles.

— Parce que, pour prêcher une religion, il faut d'abord y croire. Or, les gens qui croient encore chez nous sont, ou bien des prêtres, désormais complétement asservis à l'épiscopat, ou des laïcs étrangers et indifférents aux questions de théologie. Jamais d'ailleurs un homme considérable ni même considéré ne se mettra à la tête d'une pareille réforme en Belgique, parce que ce ne serait pas respectable, et, tant que cette réforme n'aura pas à sa tête des hommes actifs, sincères, influents, capables de lui communiquer leur propre caractère de respectabilité, elle ne saurait trouver que le dédain et le ridicule. C'est un vrai cercle vicieux dont je ne vois aucun moyen de sortir !

— Mais enfin, Robert, reprit le comte avec un sourire étrange, en posant la main sur le bras de son ami, s'il se rencontrait un homme de cette catégorie, un catholique dévoué, sincère, influent, prêt à tout sacrifier, ses intérêts, sa position, ses affections même, pour arracher la véritable Église du Christ aux mains des fanatiques qui la dénaturent et la compromettent autour de nous, crois-tu que cet homme serait suivi ? »

Robert regardait avec surprise la flamme qui s'était allumée dans le regard de son ami, lorsque tout à coup une voix grasseyante les rappela tous deux aux réalités de leur situation. C'était le gros baron, qui venait de se montrer à l'extrémité d'une avenue.

« Ah çà ! Vireilles, s'écria-t-il en s'épongeant le front, à quoi pensez-vous donc ? Voici dix minutes que les traqueurs sont placés et que les gardes sifflent à s'égosiller ! »

Digitized by Google

Sans répondre au baron, qui du reste était déjà reparti pour regagner son poste, le comte donna le signal de la battue. Le hasard voulut que la plus grande partie du gibier sortit du bois précisément entre nos deux amis. Aussi le reste de la compagnie, qui, d'après la fréquence des détonations, s'attendait à un monceau de morts et de mourants, fut-elle assez surprise lorsqu'à la fin de la traque, il ne se trouva pas une seule victime aux pieds de nos deux héros.

« Vireilles est un malin, dit le petit Joubert en forme de conclusion; il s'entend à ménager sa chasse. Mais quant à La Ruelle, c'est une rude mazette... ou un ami bien complaisant. »

Nos chasseurs s'étaient remis en route vers le château dans un pittoresque désordre : tireurs, traqueurs et gardes, marchant pêle-mêle, groupés suivant leur fantaisie. Quand la petite troupe commença à descendre vers le pont de la Thienne, les derniers rayons du soleil cessaient de darder leurs paillettes d'or sur l'aigrette dentelée des hauts sapins, et l'ombre commençait à se faire sous les allées touffues où s'exhalait l'âcre parfum des chênes. Un léger voile de fumée, d'apparence immobile, formait écran au dessus de la vallée où la rivière tranchait comme un ruban de mercure sur le fond velouté des prairies. Mais nos chasseurs, mis en appétit par une journée au grand air, n'avaient guère d'yeux que pour la façade hospitalière du château qui, au sommet du versant opposé, dessinait ses lignes massives sur l'opale du couchant.

CHAPITRE V.

UN GRAND SCANDALE.

La chasse s'était prolongée un peu tard, malgré la recommandation de la jeune comtesse, et la cloche du dîner avait déjà carillonné à toute volée, que les chasseurs étaient encore à s'habiller dans leurs chambres respectives. Enfin, ils arrivèrent, un à un, dans le salon où la maîtresse de la maison

Digitized by Google

les attendait cérémonieusement, en compagnie de plusieurs dames — mères, sœurs et femmes des quelques invités qui habitaient le voisinage.

Rien n'est froid comme l'approche d'un dîner, surtout à la campagne, quand l'élément masculin, groupé autour du foyer ou debout derrière les siéges des dames, se sent l'estomac creux avec les jambes éreintées. Enfin, le comte de Vireilles fit irruption avec son ami La Ruelle, qu'il s'empressa de présenter à Adèle. Celle-ci ne put s'empêcher de jeter à Florence un sourire furtif, quand, au lieu du vieux diplomate à cheveux blancs et à lunettes d'or prédit par la rieuse enfant, elle vit entrer un élégant jeune homme, à la stature dégagée, au regard hardi, au front large, aussi à l'aise sous son uniforme mondain que naguère dans le rude accoutrement du chasseur.

La réunion se trouvant au grand complet, l'amphitryon offrit son bras à la douairière de Rougecarmes, Florence prit celui de Robert, et Adèle ferma la marche avec le vicomte de Croisson. La salle à manger, décorée avec un goût sévère, mais artistique, présentait un tableau des plus réjouissants avec sa longue table chargée de lumières, de cristaux et de fleurs. Il y eut un instant de confusion, pendant que les invités tournaient autour des chaises pour retrouver l'étiquette qui portait leur nom; puis, chacun s'étant installé, l'apparition du potage fut comme toujours le signal d'un grand silence, interrompu seulement par le cliquetis des cuillers dans les assiettes et par le glou-glou des bouteilles débouchées sur les tables de service.

Peu à peu, quelques *aparté* s'entamèrent, d'abord à voix basse, ensuite *crescendo*, tant qu'enfin la conversation, s'étendant et se généralisant, remplit la salle de ce murmure intermittent et joyeux, qui est la véritable symphonie d'un bon dîner.

Robert, placé à une extrémité de la table, avait pour voisine de droite M^lle^ Eulalie de Croisson, la sœur du vicomte, une vieille fille aux trois quarts sourde, qui n'exigeait guère de frais de conversation.

Digitized by Google

Il est vrai qu'il pouvait se rattraper à sa gauche. Si Florence avait été favorablement impressionnée par l'aspect de ce Robert La Ruelle, que le matin même elle s'était représenté sous des couleurs si différentes, Robert n'avait pas été moins charmé de rencontrer une ravissante jeune fille dans cette petite belle-sœur qu'Henri lui avait toujours dépeinte comme une pensionnaire sans conséquence, et, de cette surprise réciproque, naissait déjà chez les deux jeunes gens une sorte de rapprochement sympathique.

Après quelques échanges de lieux communs, ils parlèrent de Paris, où Robert avait vécu avec le comte; La Ruelle dit ensuite quelques mots de ses longs voyages; elle-même, l'été précédent, avait accompagné les jeunes époux à travers la Suisse, et, en rappelant sans affectation quelques uns des sites qui l'avaient particulièrement émerveillée, elle laissa percer une chaleur d'impressions qui révélait une âme capable de sentir vivement les beautés de la nature. Enfin, ils causèrent littérature, musique, beaux-arts — ces topiques habituels de la conversation mondaine qui sont si faciles à remplir de brillantes banalités, mais qui offrent aussi tant de ressources aux esprits capables de réflexion et d'originalité.

La Ruelle fut vivement frappé par la justesse d'appréciations, le sentiment du beau, le désir d'apprendre qui perçaient naïvement dans les remarques comme dans les questions de sa jolie voisine. Sous le charme de cette sympathie magnétique que dégageait la personne de Florence chaque fois qu'elle s'abandonnait un peu aux expansions de son cœur ou de son esprit, il en vint à réfléchir involontairement à la félicité de celui qui le premier ferait battre ce jeune cœur et qui achèverait le développement de cette intelligence naissante. Jusque-là, l'insouciance de la jeunesse, ses occupations constantes et ses courses vagabondes avaient retardé pour lui cette heure inévitable où les lois naturelles de la société humaine prennent leur revanche sur les célibataires les plus endurcis, en leur révélant la sainte poésie du mariage par la lassitude d'un foyer vide et par l'amertume d'un cœur inassouvi.

Digitized by Google

Sceptique en amour comme en politique, Robert avait toujours considéré les femmes comme de charmants petits êtres, mobiles et fantasques, créés pour la passion, le ménage et la maternité, mais incapables de s'élever à la vie intellectuelle et morale de leurs seigneurs et maîtres, — destinées, en un mot, à embellir certains moments de l'existence masculine, non moins qu'à assurer la reproduction de notre espèce, — mais, en somme, plus nuisibles qu'utiles aux hommes de science et de génie assez fous pour se livrer trop complétement aux griffes roses de ces absorbantes sirènes. Pour la première fois, il eut l'intuition de ce que pouvait être le bonheur d'un homme jeune et intelligent, favorisé d'une compagne digne de lui pour traverser, la main dans la main, les joies et les orages de l'existence.

Mais, en même temps, avec l'habitude qu'il avait de surveiller et de définir ses émotions, il se rendit compte des obstacles qui le séparaient de Florence, et il se promit bien de ne pas affronter trop souvent le rayonnement de ces beaux yeux, qu'il sentait si capables de lui brûler les ailes. Ce qui ne l'empêcha pas de jeter un regard d'envie sur son ami, qui, au début de sa carrière, avait goûté les satisfactions de la richesse, de la gloire et de la foi, cet idéal si rare du bonheur domestique. Le jeune insensé ne se doutait guère de l'explosion qui allait bientôt bouleverser cet intérieur, si paisible et si heureux à la surface !

Tout au centre de la table, la jeune comtesse faisait avec sa grâce habituelle les honneurs du dîner, causant chasse à sa droite avec le vicomte de Croisson et pêche à sa gauche avec le juge de paix du canton, tout en jetant parfois un regard inquiet sur son mari, qui, assis en face d'elle, entre la vicomtesse de Croisson et la douairière de Rougecarmes, s'abandonnait à un mutisme des plus étranges, sinon même des plus déplacés. En revanche, la gauche de la table déployait une brillante animation, où dominaient tour à tour le fausset du petit Joubert et la basse de l'honorable Caubergue. C'est à peine si ce dernier, en sa triple qualité d'avocat, de représentant et de beau parleur, laissait à ses voisins le temps de placer un malheureux mot.

Digitized by Google

« Oui, s'écriait-il en coupant la parole à Rougecarmes d'une voix qui retentit jusqu'à l'autre extrémité de la table, ces soi-disant vieux catholiques sont encore pires que les libres penseurs. Une poignée de beaux esprits, égarés par l'orgueil, avec quelques prêtres indignes qui ne rougissent pas de donner la main à des hérétiques et à des athées, voilà les éléments de cette secte qui prétend recommencer Luther et qui ne recommencera même pas Lamennais. C'est en vain que Bismarck soudoie le mouvement : il tombera de lui-même sous le mépris des honnêtes gens. En tout cas, nous pouvons dire, à l'honneur de notre catholique Belgique, qu'il ne s'est pas trouvé dans nos rangs un seul homme pour suivre ces misérables apostats dans leur révolte contre les décrets du Vatican. »

Au moment où l'honorable représentant s'arrêtait sur ces paroles, à court d'haleine et peut-être d'idées, le comte Henri, qui regardait depuis longtemps le fond de son assiette, releva la tête par un mouvement qui attira tous les regards sur sa personne. Il était d'une pâleur extrême. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange et ses traits, ordinairement si expressifs, étaient empreints d'une rigidité presque sculpturale. Instinctivement, tout le monde sentit que quelque chose de grave allait se passer.

Par une de ces intuitions inexplicables, qui, aux heures décisives de l'existence, traversent parfois les âmes fortement douées, Henri entrevit, dans l'espace d'une seconde qui lui parut un siècle, toutes les conséquences de l'acte qu'il allait commettre. Ses intentions dénaturées, sa carrière brisée, sa vie perdue, son honneur même entaché d'infamie — toutes les souffrances de l'isolement, de l'abandon, peut-être de l'exil — défilèrent sous ses yeux comme un diorama fatidique.

Mais déjà il ne s'appartenait plus. Une volonté presque impersonnelle, ce « Dieu intérieur » dont parle un ancien, avait pris possession de ses facultés, et sa voix même eut une intonation nouvelle, lorsque, calme et contenue, mais brève, saccadée et solennelle, elle rompit le silence qui pesait sur la réunion.

Digitized by Google

« Vous vous trompez, monsieur, s'écria-t-il sans même tourner vers son collègue son regard perdu dans le vide. Il y a en Belgique un homme au moins, qui jamais ne se ralliera à des dogmes forgés par les plus cruels adversaires de l'Église; cet homme, c'est moi! Injuriez à votre aise les derniers défenseurs de la vraie tradition catholique; moi, je m'honore d'être avec eux, de cœur et de conviction! »

Si la hure de sanglier qui ornait le centre de la table sous des festons de papier à jour s'était soudainement transformée en tête de Méduse, une stupeur plus profonde n'aurait pu clouer sur leurs chaises les convives abasourdis. L'immobilité était si complète qu'on entendait le champagne pétiller dans les coupes; même les domestiques, qui pourtant n'avaient rien compris à l'incident, semblaient changés en autant de statues.

Mais si les lèvres se taisaient, les visages ne pouvaient s'empêcher de parler. Adèle avait rougi jusqu'aux oreilles; Florence était toute pâle; un mauvais sourire se jouait sur les lèvres de Rougecarmes, alors qu'une sainte indignation contractait les sourcils de sa vénérable mère. M. Caubergue semblait, pour la première fois de sa vie, avoir perdu son aplomb. La vicomtesse de Croisson et la majorité des convives avaient l'air plus stupéfaits encore que scandalisés. Seuls les yeux gris du petit Joubert témoignaient du plaisir que lui causait ce *grabuge*, tandis que les regards de La Ruelle se fixaient sur le visage de son ami avec une expression où l'intérêt se mêlait à la surprise.

Adèle comprit instantanément qu'à tout prix il fallait briser le lourd silence qui faisait de cette réunion, naguère si animée, une nouvelle cour de la Belle-au-bois-dormant. Mais elle sentait en même temps que les formules ordinaires : « Messieurs, pas de politique à table » ou : « Messieurs, parlons d'autre chose » n'étaient pas de mise après un éclat aussi grave, et que, même pour les nécessités de la transition, il ne lui était pas permis de faire allusion à ce qui venait de se passer. Heureusement, Joubert la tira d'embarras en reprochant tout haut au roi de la chasse de ne

Digitized by Google

l'avoir pas encore remercié pour le mauvais tour dont le gros baron avait été victime. Ces paroles rompirent le charme, et bientôt tous les invités se mirent à parler à la fois, sans trop savoir ce qu'ils disaient.

On conçoit néanmoins que cet effort était trop artificiel pour être de longue durée, et, jusqu'à la fin du repas, il y eut, malgré les efforts d'Adèle, des intermittences de silence général et de conversation bruyante, pareilles à ces alternatives de calme et de rafales qui s'observent dans les grands bois pendant les tempêtes de l'équinoxe.

Profitant d'un instant favorable, le grand vicomte se pencha vers le gros baron pour lui murmurer à l'oreille :

« Vous vous rappelez que l'oncle du comte Henri est mort d'un transport au cerveau causé par une chute sur la tête? »

A quoi le gros baron, complétant la pensée de son voisin, ajouta d'un air entendu :

« On a vu des cas si singuliers de folie héréditaire! »

Et les deux interlocuteurs se sourirent d'un air fin, comme pour se complimenter de leur perspicacité respective.

La fin du dîner fut un véritable soulagement pour tout le monde, et particulièrement pour Adèle. Mais restait l'épreuve de la soirée, lorsque, après le café, les messieurs se seraient sauvés au fumoir et que les dames demeureraient entre elles au salon. — Dans une salle à demi éclairée, au sein d'une atmosphère épaissie par la fumée de tabac, sur de moelleux fauteuils disposés en demi-cercle, devant une large cheminée où flambe un feu de bois, on ne peut nier, surtout après une journée de chasse, qu'il n'y ait un certain charme à s'isoler dans ses pensées ou plutôt dans cet état de bien-être animal où l'on n'a plus de pensées. Mais, au milieu d'un salon éblouissant de lumières, entre femmes en grande toilette qui se regardent et s'observent, le silence serait la plus pénible, s'il n'était la plus impossible des attitudes. Ce soir-là, comme d'habitude, on causa donc toilette, bals, ménages et mariages; on médit même du prochain, mais sans entrain et avec une certaine gêne. Aussi Adèle et sa sœur virent-elles avec satisfaction la douairière de Rougecarmes demander

Digitized by Google

prématurément sa voiture, sous prétexte que le lendemain elle devait assister à une messe basse pour la délivrance du souverain pontife.

Le départ de la douairière donna le signal de la débandade générale. Tandis que les uns faisaient atteler leurs équipages et que les autres bouclaient leur valise, La Ruelle s'approcha vivement du comte Henri.

« Ce que tu as fait là, dit-il, en serrant la main de son ami, est beau et grand. Je ne te dirai pas seulement que je t'approuve et que je t'admire, il faut encore que je te remercie. Tu m'as ouvert les yeux. Tu m'as fait rougir de l'égoïsme où j'ai vécu trop longtemps. Tu as fait de moi un autre homme, en donnant enfin à ma vie le but que j'avais vainement demandé à tous les échos de la politique courante — un but auquel je ne puis penser, moi, libre penseur, blasé, sceptique, sans me sentir dans les veines comme un frisson d'ardeur et d'enthousiasme. Oui ! il y a quelque chose à faire, et, à nous deux, nous le ferons, ou du moins nous le tenterons ! Tu peux compter sur moi jusqu'à mon dernier souffle, car l'entreprise à laquelle tu veux te vouer par conviction religieuse est la seule à laquelle je sois prêt, par pure conviction politique, à sacrifier, moi aussi, mon temps, mes ressources, mon avenir et, s'il le fallait, jusqu'à mon sang. Peut-on faire moins pour maintenir à flot la seule planche qui puisse sauver du naufrage notre malheureux pays? »

Le comte Henri eut un sourire doux et triste en serrant la main de son ami :

« Je te remercie à mon tour, lui dit-il, et je te crois. Mais tu me prêtes peut-être plus de mérite que je n'en ai. Quand j'ai parlé tantôt, c'était sous une irrésistible impulsion de ma conscience bien plus qu'avec un but arrêté. Je ne sais encore ce que je ferai, ni même ce qu'il y a à faire.

— Il y a à faire disparaître l'antagonisme de la liberté et de la religion, qui perd notre pays; il y a à réunir, sur le terrain d'une rénovation religieuse, tous ceux qui chez nous combattent le despotisme de Rome, quelles que soient leurs propres croyances. Que les classes éclairées donnent l'exemple

Digitized by Google

et, comme en Suisse, comme en Allemagne, comme chez nos ancêtres du XVI^e siècle, nous pouvons être certains que la foule suivra.

— Qui eût dit naguère, reprit le comte après une courte pause, que ce serait bientôt à moi de souffler sur ton ardeur? Mais, hélas! comme tu me le disais tantôt, pour faire une réforme religieuse, il faut d'abord y croire et, jusqu'à présent, je suis ici le seul dans ce cas... Tu vas me dire que le libéralisme peut encourager, appuyer, seconder même une tentative de ce genre. Je connais trop nos libéraux, pris en masse, pour croire que, même dans ces limites, on puisse compter sur leur concours.

— Allons donc! Henri. Comment supposer que le libéralisme irait dédaigner et peut-être combattre en connaissance de cause le seul mouvement qui puisse lui assurer un triomphe durable, sinon définitif, sur le terrain politique aussi bien que sur le terrain social? Est-ce que moi-même, je n'ai pas ouvert les yeux à la lumière, dès qu'elle m'est apparue? Pourquoi les autres ne feraient-ils pas comme moi?

— Enfin, nous verrons! dit le comte assez embarrassé par ce dernier argument. Reviens me voir le mois prochain; j'aurai eu le temps de réfléchir sur la situation.

— Et je t'apporterai de bonnes nouvelles, car je compte me remuer d'ici là. »

***

(*A continuer.*)

Digitized by Google

LA PSYCHOLOGIE COMME SCIENCE NATURELLE[1].

LA SENSATION

I

Il est jusqu'à présent établi que tout jugement conscient est la conclusion d'une série de jugements enfouis dans l'inconscience, et qu'ainsi, pour leur étude, le sens intime ne peut nous être d'aucun secours. Les jugements inconscients appartiennent au passé de notre individu, et comme ce passé se perd à son tour dans celui de l'espèce, nous voilà conduit à rechercher les prémisses d'un jugement actuel dans les actes intellectuels des premiers êtres sensibles. Or, l'on est porté à croire, par une série d'inductions fondées sur la géologie, que les premiers êtres apparus sur le globe étaient d'une simplicité tout à fait élémentaire ; et la paléontologie, dont les découvertes sont confirmées par l'embryogénie, nous montre que les organes des sens n'ont pas toujours été aussi perfectionnés qu'ils le sont maintenant. Aujourd'hui encore, il y a des êtres sensibles, comme les monères, sans aucune espèce d'organisation, et tout animal naît d'un œuf qui en soi n'est guère plus compliqué qu'une monère. Le problème consisterait à tirer d'une sensibilité rudimentaire et primitive les sensibilités spécifiques, sensi-

[1] Voir dans la *Revue* des 15 juillet, 15 août 1874 et 15 septembre 1875, les articles de M. Delbœuf sur la *Psychologie comme science naturelle.*

Dans la livraison de septembre, p. 93, il y a une erreur dans la première figure. Le graveur, victime lui-même de l'illusion d'optique qu'elle a pour but de faire voir, a placé dans le prolongement de la droite AB, le point E au lieu du point D. Signalons aussi, dans la note de la page suivante, la substitution du mot *anglaises* au mot *angulaires*.

Digitized by Google

bilités pour la lumière, la pression, le son, la chaleur, etc., qui n'en seraient ainsi que des modes.

Cette manière de concevoir les phénomènes psychiques est justifiée par les idées que l'on a aujourd'hui sur les phénomènes physiques.

Actuellement, en effet, la science tend à ramener tous les phénomènes de la nature matérielle à des mouvements soit de transport dans l'espace, soit moléculaires. Le mouvement est l'expression de la force; quand la force n'engendre pas de transport visible, elle produit un mouvement moléculaire. Ainsi, lorsqu'une force écartant une corde de violon de sa position de repos, lui en a donné une autre où un obstacle la maintient, cette force se traduit en mouvements moléculaires vibratoires tant de la corde que de l'obstacle. Si l'on fait cesser cet arrêt, ces mouvements moléculaires se transforment en mouvement de transport, puis, la position de repos dépassée, ce mouvement de transport se convertit à son tour graduellement en mouvements moléculaires. Le mouvement de va-et-vient se continue jusqu'à ce qu'il soit amorti par la résistance de l'air et des points d'attache et par la roideur de la corde. Quant aux qualités des corps, on les attribue au mouvement soit des molécules, soit des atomes qui les constituent. C'est la nature particulière du mouvement moléculaire qui fait qu'un corps est solide, liquide ou gazeux, sonore ou lumineux, et c'est du mouvement des atomes que dérivent ses propriétés chimiques.

Sans doute, on ne peut guère actuellement soupçonner à quelle différence dans les mouvements constitutifs est due, par exemple, la différence de l'or et de l'argent; mais l'idée que c'est dans ces mouvements qu'il faut la chercher n'en est pas moins universellement admise.

Le mouvement moléculaire ou atomique est interne. Il diffère du mouvement visible ou du transport dans l'espace, en ce qu'il ne fait pas sortir le corps du lieu qu'il occupe. L'exemple de la corde de violon peut nous donner une idée de cette différence. Chaque partie de la corde change de place et manifeste un mouvement sensible. La corde, elle,

Digitized by Google

ne se transporte pas dans l'espace; elle reste attachée au violon; elle oscille seulement autour d'une position moyenne. C'est sous cette dernière forme qu'on doit se représenter le mouvement moléculaire ou atomique.

Si cette conception moderne est vraie, il en résulte que l'univers matériel apparaîtrait à notre intelligence, supposé qu'elle fût parfaite, comme composé de groupes différents d'atomes, groupes mobiles dans l'espace, pendant que tous les atomes oscillent autour d'un centre d'équilibre. Elle n'y verrait pas d'autre variété que celle dépendant de la vitesse et de la direction des groupes, de la rapidité et du sens de la vibration des atomes.

Mais il y a plus. La science actuelle, depuis la découverte de l'équivalent mécanique de la chaleur et du principe de la conservation de la force, regarde avec raison le mouvement de transport et le mouvement moléculaire comme pouvant se transformer l'un dans l'autre, et nos muscles, ainsi que nos machines à vapeur, ne sont pas autre chose que des appareils appropriés à opérer cette transformation.

De là, une conséquence importante : c'est que, idéalement, les phénomènes les plus divers en apparence, comme la chaleur, la lumière, le bruit, que l'admiration qu'on éprouve devant un beau tableau de Rubens ou le plaisir que nous procure un opéra de Rossini, sont dus à des causes extérieures réductibles l'une à l'autre et, par conséquent, au fond, identiques. Elles se ramènent, en effet, toutes au mouvement et leurs différences tiennent à la diversité des appareils sensoriels qui les perçoivent.

Une semblable réduction est-elle possible pour les phénomènes de la sensibilité? Essayons d'y arriver. Il nous faut pour cela étudier la sensation, abstraction faite de sa qualité, et rechercher d'après quelles lois elle croît ou elle diminue, sous l'influence de l'excitation.

Nous savons que, dans ce but, nous devons dresser une double échelle : d'un côté, on doit inscrire les intensités successives de la cause physique que l'on fait croître ou décroître uniformément; de l'autre, les grandeurs respectives du phé-

Digitized by Google

nomène psychique de la sensation qui y correspond. Mais pour cela, il faut mesurer la sensation, arriver à la représenter en nombres, à pouvoir dire que telle sensation est le double ou la moitié de telle autre. Le sens intime nous apprend seulement si elle est égale, plus forte ou plus faible, mais ne nous fait pas connaître exactement le degré. C'est là une grande difficulté, qu'on est parvenu heureusement à tourner et à vaincre.

La question de la mesure des sensations avait déjà été en quelque sorte entrevue par des savants du siècle dernier ou du commencement de ce siècle ; mais ce fut un Allemand, Weber, qui, par des recherches étendues, prépara un travail d'ensemble et qui formula le premier une loi à laquelle Fechner a donné le nom de son inventeur. Enfin, c'est à Fechner que revient la gloire d'avoir coordonné les travaux de ses devanciers et de ses contemporains, et de les avoir complétés par ses propres découvertes.

Trois méthodes ont été employées par ces savants pour arriver à la mesure des sensations. Comme le but de ce travail n'est pas d'entrer dans le détail de ces investigations, nous nous contenterons de donner un exemple de l'emploi de la première méthode.

Soient A et B deux poids à comparer. La différence entre eux peut être assez faible pour qu'on ne la perçoive pas et qu'on les juge égaux. Par contre, si cette différence est considérable, elle n'échappera pas au sentiment. Si donc on fait croître la différence d'abord presque nulle des poids A et B, en augmentant, par exemple, le poids B, il arrivera un moment où, d'imperceptible qu'elle était, la différence deviendra perceptible. A ce moment, on peut dire que la sensation de poids a crû d'une certaine quantité, qui, dans le cas présent, est la quantité la plus petite possible qui soit appréciable. Si maintenant je compare le poids B ainsi obtenu avec un poids C, que l'on va faire croître de la même façon jusqu'au moment où je juge que C est plus lourd que B, on pourra dire que la sensation de poids a crû chez moi d'une nouvelle quantité égale à la première, puisque c'est encore la plus petite quantité pos-

Digitized by Google

sible qui s'ajoute à la sensation. On conçoit sans peine qu'on puisse ainsi, d'un côté, obtenir une série de poids A, B, C, D, qui nous procurent, de l'autre côté, des sensations différant d'une même quantité appréciable.

On peut appliquer cette même méthode à la sensation de lumière. Qu'on imagine une série de bandes parallèles de même épaisseur et teintées par différents tons de gris, allant du plus foncé au plus clair et choisis de telle façon que les contrastes sensibles entre deux teintes voisines soient partout jugés égaux; on pourra dire que la sensation de lumière croît de l'une à l'autre de quantités équivalentes.

Ce procédé, comme on le voit, est applicable aux sensations de son, de chaleur, de pression. Il n'est pas irréprochable au point de vue de l'exactitude; mais les deux autres méthodes viennent le corriger dans ce qu'il peut présenter de défectueux. Nous ne les exposons pas, parce que, pour les bien saisir, il faut être initié aux mathématiques.

Ces trois méthodes conduisent à des résultats sensiblement concordants, d'où ressort une loi d'une exactitude suffisante entre certaines limites et qui porte le nom de *loi de Weber*. En voici la formule :

Tout accroissement constant de la sensation correspond à un accroissement d'excitation constamment proportionnel à celle-ci.

Ainsi l'expérience nous apprend que la différence de deux poids n'est perceptible que si l'un dépasse l'autre de 1/17. Ce qui veut dire que je m'apercevrai de la différence d'un gramme, si je compare des poids de 17 et de 18 grammes; d'un hectogramme, si je compare des poids de 17 et de 18 hectogrammes; d'un kilogramme, si je compare des poids de 17 et de 18 kilogrammes. Mais je ne m'apercevrai pas d'une différence d'un gramme ajouté à un poids d'un hectogramme, et la différence d'un hectogramme, parfaitement saisissable sur des poids d'environ 17 hectogrammes, cesse de l'être pour des poids de plusieurs kilogrammes.

Pour qu'une lumière donnée subisse un accroissement perceptible, il faut que cet accroissement soit du 1/100.

Digitized by Google

Le son doit croître par tiers, ainsi que la pression, la température.

La loi de Weber peut encore s'exprimer comme suit :

Pour que la sensation croisse en progression arithmétique, il faut que l'excitation croisse suivant une progression géométrique.

On sait qu'une progression arithmétique est une série de termes différant tous de la même quantité; et que, dans une progression géométrique, un terme quelconque est égal au terme précédent multiplié par le même nombre.

Ainsi, pour que la sensation croisse comme les termes de la progression arithmétique 1, 2, 3, 4..., il faut que l'excitation croisse soit comme 1, 2, 4, 8..., soit comme 1, 3, 9, 27..., soit selon toute autre progression géométrique[1].

Cette loi de Weber est conforme à des faits pour ainsi dire habituels. La lumière d'une bougie, brillante dans l'obscurité, est faible au jour, nulle en plein soleil. Le rayonnement de cet astre éteint les étoiles; celui de la lune n'éteint que les moins éclatantes. On distingue difficilement du dehors ce qui se passe dans un appartement, parce que la lumière de l'intérieur est très faible par rapport à celle de l'extérieur. Le tic-tac de la pendule s'entendra parfaitement dans le silence de la nuit et sera étouffé par les bruits de la journée. On se trompera de quelques millimètres, si l'on essaie de tracer à l'œil une ligne d'un décimètre, et de quelques centimètres, si la ligne doit être d'un mètre.

Enfin, cette loi se trouve confirmée par une loi musicale très anciennement connue; elle est précisément de même nature : Le ton croît d'une octave si le nombre des vibrations est doublé; de deux octaves, si ce nombre est quadruplé; de trois octaves, s'il est octuplé, et ainsi de suite.

Cependant, cette loi de Weber, dans les limites les plus favorables, n'est qu'approximative, ainsi que l'ont démontré

[1] Pour les mathématiciens, la loi de Weber se formule comme suit : La sensation est proportionnelle au logarithme de l'excitation.

Digitized by Google

des expériences délicates que nous avons faites[1]; elle est tout à fait insuffisante en dehors de ces limites, c'est à dire quand l'excitation est très faible ou très forte. Prise à la lettre, elle est sujette à des critiques de toute espèce qui ne permettent en aucune façon d'y voir l'expression de la vérité absolue.

Si la loi de Weber était absolument vraie, on pourrait dire que la lecture d'un écrit, par exemple, devrait être également facile à quelque lumière qu'elle se fasse. Sans doute, entre certaines limites, très éloignées d'ailleurs, on peut lire distinctement; mais tout le monde sait que la lumière peut être assez faible pour que la lecture devienne pénible et même impossible; et, d'un autre côté, on peut supposer une clarté assez forte pour que le lecteur soit ébloui et devienne incapable de rien déchiffrer.

Weber, dans sa formule, ne tient non plus aucun compte de l'état de l'organe. Or, c'est un fait bien connu encore, que si, en plein jour, on entre dans une cave, on commence par ne rien voir; puis, peu à peu on s'accoutume si bien à l'obscurité que tous les objets y deviennent distincts. L'expérience inverse est tout aussi concluante. Sortez de la cave, et la lumière d'une simple bougie vous éblouira au premier instant, de manière à paralyser complétement votre œil, et peu à peu l'éblouissement disparaîtra.

Une autre remarque fondamentale, c'est que toute excitation trop forte a pour effet de diminuer le caractère propre de la sensation en lui donnant le caractère plus général du malaise ou de la douleur. Le trop grand chaud n'est plus perçu comme chaleur, mais comme douleur. Il en est de même du trop grand froid, d'une pression trop considérable, d'un bruit trop intense, d'une lumière trop éclatante. La langue goûtera l'acidité du vitriol fortement étendu d'eau; elle ne goûtera pas celle du vitriol pur, parce que l'impression qu'elle en recevrait ressemblerait à celle qu'éprouve la

[1] Voir notre ouvrage intitulé : *Étude psychophysique. Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations.* Bruxelles, Hayez, 1873. (Extrait du t. XXIII des Mémoires de l'Académie de Belgique.)

Digitized by Google

main soumise à la même action. C'est que l'organe s'épuise vite sous des actions si puissantes et devient bientôt incapable de remplir ses fonctions.

La sensation présente donc trois caractères. En premier lieu, elle va en s'affaiblissant dès l'instant où elle apparaît ; en second lieu, pour croître, elle doit être provoquée par des excitations de plus en plus fortes ; en troisième lieu, à mesure qu'elle croît, elle s'altère sensiblement et se transforme en malaise, puis en douleur, et l'excitation peut même amener la désorganisation, la destruction de la sensibilité.

De ces trois lois, la première, comme il a été dit, est confirmée par des faits d'observation journalière. Entrez dans un bain ou trop chaud ou trop froid, la première sensation que vous éprouverez sera très vive, et elle diminuera bientôt. L'expérience n'en a pas encore déterminé la formule, mais il est à présumer que cet affaiblissement suit une marche progressive, analogue à la manière dont un corps chaud placé dans un milieu plus froid perd son calorique : cette perte est d'autant plus sensible que la différence de sa température avec celle des milieux est plus grande.

La seconde loi est amplement déterminée par l'expérience entre des limites suffisamment étendues ; elle est conforme à celle qui exprime le travail nécessaire pour diminuer par la pression le volume d'un gaz. On conçoit même sans l'aide du calcul que la réduction progressive de ce volume exige des quantités de travail de plus en plus considérables ; en d'autres termes, qu'il soit plus difficile, par exemple, de lui faire, par la compression, perdre un litre quand il n'en a plus que deux, que quand il en a encore dix.

Enfin, de la troisième loi, confirmée par l'observation, vérifiée, mais imparfaitement, par l'expérience, il ressort que l'organisme peut être assimilé à une corde élastique qui vibre naturellement autour d'une position d'équilibre, qui peut être écartée plus ou moins de cette position, et qui se rompt si l'écart est trop considérable.

Si ces analogies sont exactes — et rien n'empêche actuellement de le croire — on peut en conclure que la sensation est

Digitized by Google

produite par une différence d'équilibre entre la force propre à l'organisme et la force du milieu ambiant; qu'elle est proportionnelle au travail que produit la chute d'une force sur l'autre, et que, par cette chute, l'organisme est éloigné ou rapproché de sa position d'équilibre, ce qui, dans le premier cas, cause peine, et dans le second cas, plaisir.

Un exemple mettra le lecteur en état de comprendre cette explication. On a chaud ou l'on a froid quand la température de la peau est inférieure ou supérieure à celle du milieu ambiant; voilà la rupture d'équilibre. Si elle est inférieure, il y a chute de chaleur sur le corps; si elle est supérieure, la chute se fait du corps sur le milieu ambiant. L'impression est le travail de cette chute, tout à fait semblable au travail d'une machine à vapeur. Enfin, le chaud ou le froid nous seront agréables, si le résultat de cet échange réciproque de température nous rapproche de la température normale habituelle; ils seront désagréables dans la supposition contraire[1].

La sensation n'est donc que le fait psychique interne correspondant au fait physique externe de l'impression. Mais le parallélisme exclut l'identité. C'est à dire que nous ne concevons pas le passage de l'insensible au sensible; nous ne concevons pas de premier terme à l'insensibilité. C'est ainsi que nous ne pouvons concevoir la création de la matière, ni la création du mouvement. Notre esprit ne peut se représenter un état initial de l'univers que comme contenant déjà en lui-même la matière, le mouvement et la sensibilité. Un philosophe a dit : Donnez-moi de la matière et du mouvement et je créerai le monde! Le monde physique, oui; mais le monde psychique, non! Pour cela, il lui faudrait la matière sensible.

[1] Dans un mémoire présenté à l'Académie Royale de Belgique en juin 1875, imprimé dans le tome XXVI du Recueil in-8°, et portant pour titre *Théorie générale de la sensibilité*, nous avons démontré toutes les propositions qu'ici et dans ce qui va suivre, nous nous contentons d'énoncer.

Digitized by Google

II

L'être sensible le plus élémentaire qui se puisse concevoir peut être comparé à une sphère dont les parois, de texture homogène, renferment une substance élastique qui les tend. Le degré de tension intérieure y est en proportion de la pression extérieure. Supposez cette sphère sensible, elle ressentira les changements du dehors sous la forme d'une augmentation ou d'une diminution de tension, comme malaise ou comme bien-être, suivant que la variation l'éloignera ou la rapprochera de son état normal. D'ailleurs, tant que les modifications du milieu où elle se trouve placée ont lieu uniformément autour d'elle, sa forme sphérique ne sera pas altérée ; elle n'éprouvera pas de sensation proprement dite, car elle ne ressent que son état *présent*, et non pas le *changement*. A proprement parler, cette sphère n'est pas encore un animal, elle n'est pas organisée ; mais il faut peu de chose pour qu'elle le devienne.

Admettons, en effet, que le milieu ne change pas également partout autour de la sphère, mais commence par changer en un endroit circonscrit en dehors de celle-ci. Pour se représenter la chose, on peut imaginer que le changement provienne d'un foyer de chaleur, par exemple. La sphère va s'échauffer du côté tourné vers le foyer. Pendant quelques instants, c'est de ce côté seulement que se fera la rupture d'équilibre, que la tension se fera sentir. Ce côté sera, pendant ces instants, un *organe,* mais un organe *adventice* et *instantané* de sensation. Les parois de la sphère n'auront plus partout la même composition, et comme la modification affectera, suivant les cas, tantôt un point, tantôt un autre, on peut dire que cette sphère sera un champ perpétuel d'organes instantanés de sensations.

A partir de ce moment, la sphère est organisée, elle est un animal dans le sens propre de ce mot.

En effet, à partir de ce moment, il y a en elle différenciation ; car dans l'organe elle sent le présent, tandis que dans le

Digitized by Google

reste de son corps elle continue à sentir le passé. Elle peut donc apprécier le *changement*, puisque le changement fait pour ainsi dire deux parts de son individu; et comme tous les instants de la durée vont, par la formation successive d'organes adventices, se relier l'un à l'autre, l'animal sera doué d'une *individualité psychique permanente*.

L'organe ainsi formé aidera, en outre, l'animal à *se conserver;* car la tension ou le relâchement *local et circonscrit* de l'organe l'avertira, avant qu'il éprouve l'effet *général*, si le changement qui se produit lui procurera peine ou plaisir. Enfin, il lui servira d'*instrument temporaire d'expérience*, puisqu'il pourra, par son moyen, explorer le milieu où il se trouve et s'arrêter à temps devant le danger.

L'enveloppe de l'animal a donc en un de ses points subi un changement momentané et plus ou moins profond. Si le milieu reprend son état primitif, ce point tendra à revenir, lui aussi, à sa forme première. Mais, en général, on peut affirmer qu'il lui restera une trace ineffaçable, si faible qu'elle soit, de l'action qu'il a subie. Si, par exemple, il est pour une seconde fois soumis à la même action, il reprendra plus facilement son rôle d'organe adventice. En effet, le changement extérieur, quand il a affecté cette partie de l'enveloppe, y a rencontré certaines résistances et il les a vaincues; par là, les forces qui unissaient entre elles les molécules de cette partie ont été, sinon détruites, tout au moins affaiblies; et si ce même changement se reproduit souvent sur ce même endroit, celui-ci finira par acquérir une aptitude spéciale à se mettre rapidement à l'unisson avec l'extérieur. C'est ainsi que le contact souvent répété d'un aimant finit par aimanter un barreau d'acier, parce que les molécules de celui-ci, souvent dérangées, finissent par rester dans la position qu'on leur fait prendre.

Si donc, pour une raison ou pour une autre, un endroit de l'être sensible est exposé à subir, de préférence à tout autre, une action spéciale de la part de l'extérieur, il devient de plus en plus apte à répondre à cette action, et l'organe *adventice* se transforme en organe *permanent*.

Digitized by Google

L'organe permanent jouit de toutes les propriétés de l'organe adventice, mais il en possède qui lui appartiennent à lui seul. Son rôle terminé, l'organe adventice disparaît et cède sa place à un autre; mais l'organe permanent joue constamment le rôle d'avertisseur, les expériences passées font son éducation, de manière qu'il devient le lien de l'association des expériences, l'origine du perfectionnement intellectuel de l'animal, la source première de l'évolution de l'espèce. L'organe adventice est une sentinelle qui sait crier : *Qui vive!* quand quelqu'un passe à la portée de ses regards; l'organe permanent est un éclaireur qui bat le terrain pour s'assurer de la présence d'un butin ou d'une proie et vient rendre compte à son chef du résultat de ses investigations.

Jusqu'à présent, nous n'avons considéré dans la nature que la force abstraite, et nous n'avons fait entrer en nulle ligne de compte les mouvements variés sous la forme desquels elle peut se manifester. Or, on conçoit qu'il peut naître chez l'animal autant d'organes qu'il y a d'espèces de mouvements naturels. Ainsi, par exemple, du côté du corps tourné vers la lumière, on admettra sans peine qu'il se forme un organe spécialement sensible aux ondes lumineuses; et il se formera de même des organes sensibles aux ondes sonores, aux vibrations chimiques des atomes (odeurs et saveurs), aux rayons de chaleur, etc.; et de ces organes, les uns deviendront permanents (œil, oreille, narines, etc.), les autres resteront adventices (chaleur, pression, etc.). Cette spécialisation des organes s'explique par les mêmes principes. Pour fixer les idées, imaginons que nous assistions à la formation d'un organe auditif et qu'une onde sonore dont les molécules exécutent mille vibrations par seconde vienne frapper les molécules du corps. De celles-ci, les unes ont, par supposition, un mouvement naturel de 1,000 à la seconde, les autres de 700, les autres de 950. Voici ce qui se produira. L'onde ébranlera celles de la première espèce, ne parviendra pas à ébranler les secondes et modifiera la constitution des troisièmes. Elle n'ébranlera pas les secondes, non qu'elle soit sans action sur elles, mais parce que le mouvement commencé sera à chaque

Digitized by Google

instant arrêté, comme quand un sonneur maladroit essaie de mettre une cloche en branle. Et, quant aux molécules de la troisième espèce, elle finira par leur imprimer un mouvement vibratoire égal au sien, parce que leur mouvement qui, par nature, serait un peu en avance ou un peu en retard, sera un peu arrêté ou accéléré par celui des particules sonores. Les résistances vaincues sont en partie brisées, de sorte que cette même onde se propagera de plus en plus facilement le long de la ligne qu'elle aura choisie, et qu'à la fin, cette ligne elle-même finira par prendre naturellement ce mouvement vibratoire dès que la première molécule sera mise en branle.

C'est de cette façon que s'explique cette particularité dont sont doués nos organes de sens, de nous fournir toujours la même sensation, quelle que soit la cause qui les irrite.

Par ce qui précède on comprend aussi comment il se fait qu'il y ait des lacunes dans notre sensibilité, c'est à dire que nous n'ayons pas autant de sens qu'il y a de forces naturelles. Si, par exemple, nous n'avons pas de sens magnétique, c'est que le mode vibratoire des molécules d'un aimant ne rencontre pas dans notre organisme des molécules dont le mouvement naturel soit susceptible de se modifier de manière à se mettre à l'unisson avec l'aimant. Mais si nous n'avons pas ce sens, il n'en faut pas conclure que nous sommes à l'abri des influences magnétiques; seulement, nous les subissons sans pouvoir ni les prévoir, ni les reconnaître, ni les éviter.

Ces considérations, en même temps que les lois de la sélection naturelle en vertu desquelles le plus apte est appelé à survivre, expliquent la position des organes de sens dans le corps, leur accumulation vers la tête, l'aspect bilatéralement symétrique de la plupart des animaux, et ce fait que les organes destinés surtout à pressentir les chocs sont généralement placés à l'extrémité de bras, d'antennes ou de pédoncules quelconques.

Digitized by Google

L'EFFORT.

I

L'animal a maintenant des sensations différant qualitativement et quantitativement, mais nous n'avons pas encore traité en détail de ses perceptions. Nous savons seulement que ses perceptions lui viennent par l'intermédiaire du sens de la motilité.

Pour aborder ce sujet, reprenons l'hypothèse d'un animal tout élémentaire, et dans l'univers ne considérons qu'un corpuscule matériel. Imaginons, pour fixer les idées, que ce corpuscule agisse par contact sur l'animal en un point déterminé de son corps. Ce point touché est un organe adventice de pression, et l'animal y ressent une pression différenciée des autres pressions qu'il subit. L'animal n'a pourtant pas pour cela de sensation, car si la pression dure depuis un certain temps, l'animal s'y est accommodé et il s'identifie avec le corpuscule. Mais comme il est doué de mouvement, il vient à le presser davantage (la supposition inverse, qu'il le presserait moins, comporte la même analyse) ; il sent cette fois-ci une pression, et il sait en même temps que sa sensation est venue à la suite de son effort. Mais le corpuscule, de son côté, s'est mis en mouvement ; mouvement qui est la résultante, tant de sa propre figuration que de l'énergie de l'animal et de la nature des obstacles qu'il rencontrera sur sa route. Admettons qu'il vienne à se détacher. L'animal va éprouver une diminution de pression à laquelle il ne pouvait pas s'attendre. Au premier instant donc, il a ressenti une pression, voulue à certains égards ; mais au second instant, il ressent une diminution de pression qui n'est pas un effet de sa volonté. Admettons que, par un nouvel effort voulu, il rejoigne le corpuscule et rétablisse l'égalité de pression, il s'apercevra que cette égalité a été obtenue par lui, mais qu'elle est venue à la suite d'une diminution qu'il n'avait pas voulue. C'est la comparaison entre les effets voulus et les

Digitized by Google

mêmes effets non voulus qui lui donne l'idée de l'extérieur. Il arrive de cette façon à reconnaître qu'il y a en dehors de lui des causes semblables à lui, mais qui, à certains égards, sont indépendantes de lui. C'est le premier jugement : *il y a quelque chose en dehors de moi.*

Mais ce jugement lui-même, on le sent, est une conclusion raisonnée. Pour le porter, il faut, en effet, que l'être sensible ait compris que cette résistance, cet arrêt dans son mouvement n'était pas voulu, ce qui suppose qu'il sait ce que c'est qu'un mouvement voulu ; et, d'un autre côté, il ne peut comprendre ce que c'est que la volonté s'il n'a éprouvé des sensations involontaires. Pour être averti de son existence, il faut qu'il éprouve un changement d'état et, pour juger qu'il y a changement d'état, il faut que son état antérieur lui soit connu. Nous tournons donc dans un cercle vicieux ; c'est à dire que nous ne pouvons comprendre comment se forme le premier jugement. Dès que nous avons ce premier jugement, nous nous rendons fort bien compte de la formation du second; mais l'origine du premier nous échappe tout à fait.

Comme le jugement primitif implique volonté, conscience, raisonnement, intelligence, nous voilà amené à dire de ces facultés ce que nous avons dit de la sensibilité : que nous ne pouvons les faire naître d'autre chose, qu'elles sont irréductibles, créées ou éternelles au même titre que la matière et le mouvement [1].

L'animal s'est donc reconnu comme force, en même temps qu'il admet qu'il y a en dehors de lui quelque chose capable de résister à sa force, de contrecarrer sa volonté. Cette chose, c'est pour lui, comme pour nous, *la matière*. La matière, c'est le nom commun que nous donnons à toutes les forces qui arrêtent la volonté; c'est ce qui est opposé au moi conscient, au moi *esprit*.

[1] La même conclusion est formulée par J. Tyndall, dans un article serré et profond sur *le Matérialisme et ses adversaires en Angleterre*, publié dans la *Rortnightly Review*, et reproduit par la *Revue scientifique* du 6 novembre 1875.

Digitized by Google

Poussons plus loin notre hypothèse. Imaginons que le corpuscule se meuve de lui-même, que ce soit comme une proie vivante, et que l'animal le poursuive. Il est inutile, pensons-nous, de faire remarquer qu'on peut renverser les termes de la supposition, et que le raisonnement reste le même. Pour le suivre, l'animal doit maintenir l'égalité de la pression, et pour cela il doit à chaque instant faire de nouveaux efforts; ces efforts sont *voulus*, mais ils sont *commandés* par autre chose; il sent qu'il *se meut*, mais il se dit que le corps *se meut* de même. Il acquiert de cette façon la notion du *mouvement continu*, et le mouvement n'est pour lui que la manifestation sensible du déploiement de sa force.

La notion du mouvement résulte donc d'une suite de comparaisons entre des sentiments d'efforts et des sensations de pressions voulus sous un certain rapport, non voulus sous un autre rapport. Et l'on remarquera à ce sujet que cette comparaison n'est possible que grâce à l'opposition toujours actuelle entre l'état sensible de l'organe adventice et l'état sensible du reste de la périphérie, le premier état se rapportant au présent, le second au passé. Tels sont les jugements subséquents.

Nous avons supposé que le corpuscule agissait par contact; le raisonnement eût été identique si nous avions supposé qu'il agissait à distance. Qu'il soit un point lumineux ou sonore, une substance odorante, un foyer de chaleur, du moment qu'il détermine la formation d'un organe, l'animal pourra à son gré augmenter ou diminuer la sensation qu'il éprouve, ou se donner pour tâche de la maintenir égale. Dans ce dernier cas, si le corpuscule est mobile, l'animal devra le suivre, et son mouvement sera voulu dans son principe, mais non voulu quant à la direction.

Une fois que l'animal a la notion du mouvement, il a par là même, d'une façon plus ou moins obscure, les autres notions cinématiques. La *durée*, c'est le mouvement abstrait; le *temps*, un mouvement uniforme pris pour unité; la *vitesse*, le rapport du mouvement au temps. La *distance* est appréciée par la quantité d'effort nécessaire pour la parcourir; la

Digitized by Google

direction, par la position du point affecté par l'objet relativement au corps de l'animal (voir plus loin). La *situation* ou le *lieu* est le produit de la combinaison des notions de distance et de direction; l'*espace,* c'est la synthèse des lieux possibles. Enfin, la *forme* est une synthèse de distances et de directions[1].

Savoir où est un objet, c'est savoir quel mouvement il faut faire pour en recevoir telle ou telle sensation. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de la position dans le sens mathématique du mot. On est censé connaître le lieu d'une chose quand on sait comment il faudrait se mouvoir pour s'en rapprocher, s'en éloigner ou s'en garer. Peu importe d'ailleurs que cette chose existe ou n'existe pas (lumière réfléchie), ou qu'elle apparaisse là où elle n'est pas (lumière réfractée).

Cette connaissance ne pourrait se produire sans la formation de l'organe adventice. Si, quand le vent souffle, nous éprouvions un effet général, c'est le hasard seul qui pourrait nous en préserver. Mais comme le vent donne lieu à la formation d'un organe adventice du côté où il souffle, nous devinons d'où il vient et nous pouvons ou lui tourner le dos, ou interposer entre lui et nous des obstacles qui l'arrêtent.

L'organe adventice produit donc chez l'animal une *orientation adventice.* A son défaut, il serait déconcerté et ne pourrait suivre l'objet; avec son aide, il peut *s'orienter.* L'organe le *dirige,* c'est un pilote qui le guide, qui lui fait éviter les écueils et le conduit au port. Son rôle terminé, l'organe, s'il est adventice, disparaît, et l'expérience momentanément acquise est perdue pour l'avenir. S'il est permanent, l'orientation de l'animal est permanente, il possède un *axe naturel,* passant, par exemple, par l'organe et le centre de gravité. Dès lors, il possède, à titre perpétuel, une règle et un compas pour apprécier la position et la forme des objets, il peut acquérir une expérience qui lui reste, et il est *perfectible* en ce sens qu'il peut de plus en plus vite former son jugement sur la position des corps ou sur la route qu'ils suivent.

1 Dans notre *Essai de logique scientifique,* nous avons justifié la plupart de ces définitions, p. 271 sqq.

Digitized by Google

Appelons *directeur* l'organe de sens qui guide la motilité. Le jugement sur la forme et la position des objets est d'autant plus exact que, d'un côté, cet organe est plus précis et que, de l'autre côté, nous savons mieux apprécier les différences d'effort.

Si nous voulons déterminer la direction du vent, nous pouvons tourner la tête vers le point de l'horizon d'où il semble venir, et par la position que nous devons prendre nous trouvons le lieu d'origine. Mais cette détermination est assez vague, parce que l'organe par lequel nous nous mettons en rapport avec le vent, à savoir la peau du visage, occupe une grande étendue sans présenter des parties plus restreintes et notablement plus sensibles. Nous serons mieux servi par la main, qui, se trouvant au bout du bras, peut se placer plus nettement encore dans la direction vraie. Tout le monde sait enfin que si l'on expose à l'air un doigt humecté, l'évaporation précisera davantage encore le point d'origine. Mais à coup sûr si nous étions insensibles au mouvement de l'air sur toute la surface du corps et que nous eussions un organe mobile en forme de tube, dont le fond serait seul sensible au vent, nous déterminerions la direction d'autant plus exactement que le tube serait plus long et plus étroit.

Ce que nous disons de la direction peut se dire des distances ou grandeurs. Il est clair que les notions de l'animal à cet égard seront plus ou moins nettes suivant ses aptitudes à apprécier et à comparer les efforts qu'il fait en les parcourant.

Nous nous rendons en effet d'autant mieux compte de la forme d'un objet que nous en suivons les contours avec un instrument plus exact ; par exemple avec le corps en marchant, ou avec la main, ou avec l'œil qui, à tous égards, peut être assimilé à ce tube dont nous parlions tantôt. Car on conçoit sans peine qu'il n'est pas nécessaire que l'animal entier se meuve, du moment qu'il a la faculté de mouvoir volontairement son organe autour de lui-même. L'organe fait l'office de la main que l'aveugle immobile pro-

Digitized by Google

mène sur le contour des objets qu'il tâte. Les différents replis de la peau, les bras, les tentacules, les antennes, les oreilles, le nez, l'œil, peuvent servir tour à tour de sens directeur. La peau de la chauve-souris, le nez du chien, l'oreille du chat sont pour ces animaux ce qu'est la main pour l'aveugle, l'œil pour l'oiseau. Et le bras que projette la monère n'est qu'un tentacule adventice qui sert à diriger ses mouvements et à la renseigner sur les objets de l'espace qu'elle occupe.

L'animal a maintenant, d'une manière plus ou moins confuse, la notion de l'existence du corpuscule et de ses évolutions dans l'espace.

Telle est en germe la notion de l'univers : multipliez les corpuscules, multipliez les sens, l'objet d'un côté sera d'autant plus vaste, l'expérience de l'autre d'autant plus complète et plus rapide.

II

Dans ce qui précède nous avons fait jouer le principal rôle au sentiment de l'effort. Ce sentiment naît à la suite des résistances qui s'opposent au mouvement voulu. L'animal, par exemple, veut fuir ou poursuivre un objet, mais le mouvement ne suit pas immédiatement sa volonté; il doit pour cela déployer un effort et vaincre certaines résistances qui proviennent d'un arrangement des molécules peu favorable au mouvement. Le mouvement cependant finit par se propager suivant la ligne des molécules dont la vibration naturelle présente avec lui le moins de divergence, et, en se propageant, il diminue encore cette divergence. De là résulte que le même mouvement, quand il est voulu une seconde fois, éprouve moins de résistance; et, à la longue, à force de répétitions, il finit par se faire avec le plus petit effort possible, avec un effort tellement faible qu'il n'est plus senti.

Comment l'enfant apprend-il à lire? Il doit d'abord se pénétrer de la forme des lettres. Dans les premiers temps, il

Digitized by Google

confond les *a* et les *o*, les *n* et les *u*, les *b*, les *d*, les *p* et les *q*; il doit se livrer à beaucoup de comparaisons pour reconnaître leurs caractères distinctifs; chaque fois qu'il porte un jugement, qu'il dit d'un *a* que c'est un *a* et d'un *o* que c'est un *o*, il a dû se raisonner à lui-même le pourquoi de ce jugement. Mais par l'exercice, ce jugement devient de plus en plus rapide, de manière que, ce premier pas fait, on peut procéder avec lui à l'étude des syllabes. Il faut maintenant qu'il apprenne à distinguer *na* de *an*, *ou* de *uo*, *ie* de *ei*; nouvelles comparaisons, nouveaux raisonnements, nouveaux exercices; puis, ces difficultés sont à leur tour surmontées. On aborde alors la connaissance des mots, puis des phrases. Que de temps, que d'efforts, que d'études sont nécessaires avant qu'il en arrive à lire couramment! Il y parvient cependant, et, à la fin, il saisit immédiatement le sens d'une phrase par la simple inspection du texte, comme certains joueurs font d'un coup d'œil l'addition de cinq ou six dés de dominos étalés devant eux. Arrivé à ce point, il n'a plus même conscience des actes préliminaires par lesquels il doit passer pour avoir l'intelligence de la phrase. Il ne s'aperçoit plus qu'il épèle, qu'il juge de la forme des lettres et de leur position respective dans les syllabes, etc.; il lui semble qu'il comprend d'emblée ce qu'il lit. Et comment apprend-il à tracer les lettres avec sa plume, à les assembler pour en former des mots, à soigner l'orthographe? Tous les premiers mouvements sont voulus, sont faits avec pleine conscience, — il est inutile que nous refassions notre analyse — et à la fin, il en arrivera à écrire sous la dictée, sans même faire attention aux paroles qu'on prononce. La main obéira d'elle-même au son qui frappera l'oreille.

L'exercice porte ici sur le sens musculaire. L'enfant n'a pas procédé autrement pour apprendre à marcher : tous ses pas ont d'abord été voulus, avant d'être naturels; c'est ainsi qu'il apprend à voir ou plutôt à regarder, qu'il apprend à entendre, à odorer, à goûter.

Dans ces perfectionnements successifs du mouvement, on

Digitized by Google

peut distinguer quatre moments principaux reliés entre eux par un très grand nombre de moments intermédiaires : le mouvement *volontaire, habituel, instinctif, réflexe* ou *automatique.*

On peut dire, d'une manière générale, que le mouvement est volontaire *quand on sait comment et pourquoi on le fait;* qu'il est habituel quand on le fait *sans savoir comment;* instinctif quand on le fait *sans savoir pourquoi;* réflexe quand on le fait *sans le savoir.*

L'habitude s'acquiert par l'*exercice,* et elle modifie l'organisme jusque dans les ovules et les spermatozoïdes. La modification des parents se retrouve donc à un degré plus ou moins marqué chez les descendants, sous forme d'*aptitude* ou de *besoin* d'abord, d'*instinct* ensuite.

Enfin, l'instinct lui-même finit par se transformer en *automatisme,* lorsque les mouvements se produisent à la suite d'une impression non sentie. Ils s'exécutent alors sans connaissance, mais la connaissance a présidé à leur naissance. Telle est l'explication de l'admirable finalité des mouvements réflexes, de leur appropriation au but.

Si l'on extirpe d'une manière convenable les hémisphères cérébraux de la grenouille, elle ne voit plus rien, n'entend plus rien, ne cherche plus sa nourriture. Mais si on la jette à l'eau, elle nage; si on lui met de la nourriture dans la bouche, elle l'avale; si on l'excite, elle sautera en évitant les obstacles auxquels elle pourrait se heurter. Coupez la grenouille en deux et laissez tomber une goutte d'acide sur l'une de ses pattes postérieures, l'autre patte cherchera à l'enlever. L'homme, dans certains états pathologiques, peut présenter des phénomènes identiques [1].

Ce sont les mouvements réflexes qui faisaient dire à Descartes que les animaux sont des automates, et qui ont fait

[1] On peut lire, dans la *Revue scientifique* du 24 octobre 1874, p. 389, le cas d'un soldat français atteint, à Bazeilles, d'une balle à la tête, et qui présente périodiquement des phénomènes de réflexivité vraiment merveilleux. Si Huxley ne les admettait pas comme vrais, nous aurions nous-même de la peine à y croire.

Digitized by Google

dire à Huxley que « ce sont des *machines, mais des machines conscientes* [1] ».

C'est l'habitude ou l'instinct, suivant les cas, qui fait que nous nous représentons comme douées d'existence matérielle les figures réflétées dans un miroir; c'est une habitude plus profonde et plus invétérée qui nous fait attribuer un corps aux images de nos rêves ou de notre délire. L'habitude nous explique un grand nombre d'illusions comme celles dont nous nous sommes occupé [2]. C'est par l'habitude enfin, par un exercice répété, que nous dressons les animaux à notre usage. Le premier chien à qui on a appris à arrêter le gibier a dû comprendre que c'était un moyen de s'attirer les caresses et les bons soins de son maître; sa volonté consciente a été primitivement nécessaire pour cet acte. Peu à peu, l'acte est devenu habituel. Puis l'habitude, transmise aux descendants, a donné la race des chiens d'arrêt qui aujourd'hui restent immobiles devant le gibier, sans savoir pourquoi.

Si le poulet, à peine sorti de l'œuf, se précipite sur le grain qu'on lui jette, si le veau ou le chevreau, immédiatement après leur naissance, savent se conduire dans leur étable, si l'oiseau construit son nid avec un art admirable, n'en doutez pas, chacun des détails de ces actes ont été autrefois voulus, exécutés avec conscience successivement et progressivement par leurs ancêtres.

Comme on le voit, l'explication que nous donnons de la transformation du mouvement voulu en mouvement réflexe est fondé sur les mêmes principes que celle de la formation des organes adventices, permanents, puis spécifiques.

A mesure que l'effort est moindre, le sentiment de l'effort, qui n'est autre que la *conscience,* est moins prononcé. L'état de conscience passe insensiblement à l'état d'inconscience. La conscience accompagne toujours la volonté, elle n'accompagne jamais la réflexivité.

L'explication donnée ici des phénomènes psychiques est

[1] *Revue scientifique*, loc. cit. p. 391.
[2] *Voir* livraison de septembre 1875.

Digitized by Google

l'inverse de celle que l'on soutient ordinairement. On dit généralement que l'intelligence passe de l'état d'inconscience à celui de conscience. Nous pensons le contraire. Tous nos actes intellectuels ont commencé par être conscients, sinon en nous, du moins en nos ancêtres. Le domaine de l'inconscience a été formé par les dépôts des âges passés, par l'accumulation des traces *fixées* des impressions reçues, et il a son expression physique variable dans le *caractère spécifique* de l'individu, caractère obtenu par une action lente et qui peut être également détruit à la longue. La vie consciente de l'individu favorise ses progrès personnels dont quelques uns passeront à sa descendance sous forme d'aptitudes d'abord, d'instinct ensuite et, en dernier lieu, de connexions réflexes. L'intelligence progresse donc vers l'instinct et l'automatisme. L'intelligence consciente est l'ébauche embryonnaire d'une faculté dont l'instinct constitue une forme plus élevée et l'automatisme l'expression parfaite. Cette proposition peut paraître paradoxale. Mais, en fait, l'ouvrier obligé de réfléchir continuellement à la manière dont il doit manier son outil et au but de chacun de ses mouvements, n'est-il pas au dessous de celui qui, maître de sa main et de son art, exécute son travail machinalement et peut, tout en travaillant, chanter, causer ou penser à son aise? L'intelligence aboutit donc à sa négation, à l'automatisme qui n'en est, pour ainsi dire, que la cristallisation. N'oublions pas toutefois que l'instinct et l'automatisme sont imperfectibles par cela même qu'ils sont parfaits ou à peu près, tandis que l'intelligence est l'instrument indispensable des progrès tant de l'individu que de l'espèce.

CONCLUSION.

I

Il n'y a donc pas de différence essentielle entre les actes conscients et les actes inconscients. La conscience ne peut par suite servir de base à la distinction entre l'homme et les ani-

Digitized by Google

maux. D'ailleurs, qui a jamais compris d'une manière bien nette les qualités magiques accordées par les psychologistes de profession à ces mots : conscience de soi? Quand naît cette prétendue faculté? Comment disparaît-elle parfois en nous? Dans le passage de la veille au sommeil, ou du sommeil à la veille, à quel moment sort-on de la conscience pour tomber dans l'inconscience, et réciproquement? Et le chien, à qui on a lancé une pierre, qui jette des regards autour de lui pour reconnaître le provocateur, qui, se demande quel peut être le but de l'aggression, dans l'incertitude si on veut le chasser ou le rappeler, ce chien ne pose-t-il pas des actes aussi conscients que les nôtres en pareil cas? Tout bien considéré, ce mot, pour les psychologistes, n'a pas et ne peut avoir de définition précise; il désigne plus ou moins vaguement une certaine qualité de la pensée ou de la volonté à un certain degré de développement. Ce vague est tellement inhérent à cette idée que des philosophes ont été jusqu'à distinguer des degrés de conscience à l'infini, une conscience de la conscience de soi, puis une conscience de la conscience de la conscience de soi. Et en fait, il n'y a pas moyen de s'arrêter dans la voie de ces subtilités oiseuses.

Ainsi doit tomber cette barrière que l'on veut établir entre l'homme et l'animal.

Au début de notre travail [1], nous avons dit que nous aurions à répondre à cette question : *Qu'est-ce qu'un animal?* acheminement vers cette autre question : *Qu'est-ce que l'homme?* Nous avons accompli notre promesse.

L'âme animale est une somme d'instinct et de conscience. Suivant les espèces, cette somme varie et par la quantité absolue et par le rapport des deux parties qui la composent.

L'homme — celui de certaines races du moins — est un animal chez qui la somme des actes conscients est notable et l'emporte peut-être sur celle des actes inconscients instinctifs, qui sont au surplus beaucoup plus nombreux qu'on ne

[1] *Voir* livraison de juillet 1874, p. 251.

Digitized by Google

s'imagine généralement. Citons l'instinct de conservation, de propagation, de pudeur, d'amour maternel.

On peut en dire autant du chien, de cet intelligent animal qui comprend notre langage et nos gestes, devine nos intentions et nos pensées, partage nos joies et nos douleurs, s'attache et se dévoue avec le plus complet désintéressement, dont le regard enfin, suivant l'expression de M^me^ de Stael, semble déceler une âme humaine. Seulement, comparé à l'homme des races perfectionnées, il lui est inférieur de beaucoup sous le rapport de la quantité absolue d'intelligence. Cette infériorité cependant ne paraît pas établir une différence plus grande entre l'Australien et lui que celle qui sépare l'Australien et l'Européen, ou même peut-être la plupart de nous et le grand Newton.

Chez certaines espèces d'animaux, au contraire, la somme des actes instinctifs l'emporte sur celle des actes conscients. Les insectes notamment semblent, aux yeux de bien des gens, avoir perdu la faculté de faire des actions réfléchies. C'est là une erreur d'appréciation. Elle provient de ce que les actes même qui dénotent chez les abeilles et les fourmis, par exemple, une intelligence consciente très développée, disparaissent, pour ainsi dire, devant la complication merveilleuse des actes instinctifs auxquels elles se livrent. Mais quand on compare la quantité microscopique de la substance nerveuse de ces petits animaux à celle dont nous sommes gratifiés, nous n'avons, ce semble, guère le droit de nous targuer de notre supériorité.

Sans doute, le sujet ne laisse pas que de renfermer de grandes difficultés ; nous ne voulons signaler que l'origine du langage, entre autres, et celle du sentiment religieux. C'est à la philologie comparée et à l'ethnographie qu'incombe surtout la tâche de les résoudre. Quels sont les premiers rudiments du langage? Sous quelle forme s'est produite pour la première fois l'idée de Dieu dans l'esprit de l'être intelligent? Voilà comment, si l'on nous a bien compris, la science doit se poser la question pour être le plus sûrement à même d'y faire une réponse. S'il est démontré que ni le langage

Digitized by Google

ni le sentiment religieux ne peuvent se ramener à des actes psychiques communs à l'homme et aux animaux, alors seulement on pourra revendiquer pour l'homme une origine distincte. Il a été dit plus haut que nous ne savons en quoi l'or et l'argent diffèrent; attribuant cependant cette différence au mouvement et au groupement des atomes, parce que, dans le monde matériel, nous sommes poussés et, pouvons-nous dire, autorisés à ramener tous les phénomènes à l'unité. De même, dans le monde des esprits, la science, malgré l'obscurité profonde qui entoure encore de nombreux points, tend à ramener tous les actes intellectuels à un type primordial.

Le transformisme reçoit par là une confirmation nouvelle. La grande conception de Lamark, qui fait de tous les êtres sensibles une chaîne continue dont les anneaux se sont engendrés l'un l'autre, et ramène à l'unité de vie les types spécifiques les plus différents, cette conception s'applique aux actes intellectuels les plus variés, qui dérivent ainsi l'un de l'autre, et, en dernière analyse, d'un premier acte de conscience ou d'effort senti et voulu, suscité par une première sensation.

II

Jusqu'ici, notre étude a mis en évidence l'incommensurabilité des phénomènes psychiques avec les phénomènes physiques. Nous concevons à la rigueur comment, par une suite de perfectionnements successifs, l'intelligence de la monère peut en arriver à égaler celle de Newton ou même une intelligence infinie pour qui l'univers n'a plus de secret, et qui voit du même coup d'œil le passé et l'avenir. Cette conception nous est d'autant plus facile que nous savons que Newton est sorti d'un œuf qui, certes, au moment de sa fécondation, n'avait pas une intelligence égale à celle d'un infusoire. Et cependant nous ne pouvons comprendre en aucune façon par quelle série de transformations il faudrait faire passer une portion de substance semblable à celle du corps

Digitized by Google

de la monère, à l'état insensible, pour la convertir en une substance douée de sensibilité[1].

Un savant éminent, Dubois-Reymond, dans une conférence tenue à Leipzig, s'occupant de cette question de l'origine de la pensée ou de la sensibilité, dit que l'esprit humain doit renoncer à la sonder. Voici ce passage :

« Vis à vis des énigmes du monde matériel, le philosophe dès longtemps est habitué à rendre avec une mâle résignation l'ancien verdict écossais : *Ignoramus*. Il puise dans la carrière victorieuse qu'il a déjà fournie la conviction tacite que ce qu'il ignore encore aujourd'hui, il pourrait au moins, dans certaines conditions, le savoir, et qu'il le saura peut-être un jour. Mais vis à vis de la question, ce que c'est que force et matière et comment elles donnent naissance à la pensée, il faut qu'une fois pour toutes, il se résigne à ce verdict beaucoup plus difficile à prononcer : *Ignorabimus*[2]. »

Nous sommes, nous, de notre côté, arrivé à la conclusion de l'irréductibilité du psychique au physique. Cependant, notre esprit demande, pour ainsi dire avec instance, qu'on ne le sépare pas par un abîme du monde matériel où il habite, qu'on rétablisse l'unité entre le physique et le psychique. La chose est désirée et désirable. Pour nous, nous l'avons dit plusieurs fois, nous croyons qu'à sa naissance, le monde renfermait déjà l'intelligence aussi bien que la matière et le mouvement. Examinons toutefois comment devraient procéder ceux qui voudraient établir l'identité de la pensée et du mouvement.

Allons hypothétiquement le plus loin qu'il nous est possible.

Une force extérieure a, sous forme de mouvement, agi sur un appareil sensoriel. Elle va se transformer en chaleur, courants électriques, décompositions chimiques, changement de constitutions dans les liquides ou les solides de l'orga-

[1] Il est vrai de dire, toutefois, que si elle était *tout à fait* semblable, elle serait sensible.

[2] Voir *Revue scientifique*, 10 octobre 1874.

Digitized by Google

nisme. Nous savons, en tout cas, une chose avec certitude, c'est que cette force ne se perd pas. Poursuivons idéalement cette force jusqu'au bout. Imaginons que le physiologiste, chimiste et physicien, suive cette force extérieure à partir du moment de son entrée dans l'organisme; qu'il note avec une exactitude absolue toutes les transformations qu'elle éprouve jusqu'à ce qu'il se manifeste un état d'équilibre momentané. S'il constate une somme égale d'effets produits par cette force, la sensation n'est pas le résultat d'une transformation de la force physique. Mais si la somme des effets est inférieure, s'il peut affirmer avec certitude, sans aucune chance de se tromper, qu'il y a là une portion de force qui ne se retrouve pas, alors il pourra soupçonner que cette portion de force a pu se convertir en sensation. Et si la force perdue est proportionnelle à la sensation, il pourra conclure rigoureusement qu'elle en est la cause tout au moins indirecte.

Or, un pas a été fait dans cette voie. Des savants d'Edimbourg, Dewar et Mac Kendrick ont par des expériences délicates faites sur l'œil en vue de vérifier physiologiquement la loi de Weber, établi que la sensation est proportionnelle à l'intensité du courant nerveux transmis au cerveau[1], car celui-ci est proportionnel au logarithme de l'excitation.

S'il était donc possible d'établir que ce courant nerveux parvenu dans le cerveau ne se retrouve pas, l'abîme serait comblé dans une certaine mesure, la conciliation entre les thèses opposées du matérialisme et du spiritualisme s'effectuerait dans le sens indiqué par Herbert Spencer[2], la pensée serait une transformation du mouvement.

Cette thèse est d'ailleurs en conformité avec certains faits de l'expérience journalière. La force dont nous disposons, avons-nous dit ailleurs[3], a la faculté de se transporter d'un point à un autre de l'organisme et de se mettre au service d'organes différents. C'est ainsi que je puis la dépenser en effets

[1] *Voir* le *Journal Nature*, du 10 juillet 1873, et *Revue scientifique* du 27 mars 1875.

[2] *Principes de psychologie*, nouv. éd., p. 271.

[3] *Étude psychophysique*, p. 47.

Digitized by Google

musculaires, soit en me transportant d'un point à un autre, soit en soulevant des poids, ou en sensations visuelles, auditives, etc., ou en pensée. Tout le monde peut remarquer que, pendant un effort musculaire violent, marche rapide, saut, danse, exercices gymnastiques, la sensibilité auditive, visuelle, olfactive, tactile, de même que la pensée, l'attention est émoussée et inerte. » Or, si la même force peut, d'une façon absolue, se manifester sous forme de mouvement et sous forme de pensée, cela revient à dire que la pensée peut se transformer en mouvement et réciproquement.

Ce point mis hors de doute, la question des rapports du physique et du psychique aurait fait un grand pas, mais elle ne serait pourtant pas encore résolue. Il nous faudrait, en effet, savoir, en outre, *comment* s'opère cette transformation. Nous voyons tous les jours des transformations de mouvements; mais ici il s'agirait d'une métamorphose du mouvement en quelque chose qui n'est plus mouvement. Car, répétons-le, tant que l'on constate l'existence du mouvement, si la pensée se produit, elle n'a pas de cause; et elle n'a pour cause le mouvement que si celui-ci disparaît. Je n'aurai plus sans doute l'antithèse du mouvement et de la pensée, mais je lui aurai substitué une autre antithèse : celle du mouvement et de la substance de l'appareil qui a pu élaborer le mouvement en pensée, détruire l'un et en faire sortir l'autre. La qualité de cette substance est-elle mouvement ou pensée? On le voit, l'antithèse subsiste. Le cerveau est-il l'appareil transformant le mouvement en sensation? C'est possible, mais rien ne nous autorise à l'affirmer avec certitude, et puissions-nous le faire, le *comment* nous échapperait encore et nous échappera probablement toujours. Une seule chose est certaine, c'est que si nous pouvons comme entrevoir que dans l'avenir on puisse tenter de donner une solution quelconque à l'un ou l'autre des problèmes que nous venons de poser, nous n'en voyons que d'une manière plus claire combien actuellement nous sommes impuissants à les trancher et combien peu de valeur scientifique ont les solutions prématurées qu'on imagine.

Digitized by Google

On ne doit pas cependant le dissimuler. Les résultats auxquels nous sommes parvenu ne sont pas démontrés comme les vérités mathématiques ou certaines lois physiques. Il faudrait pour cela que les méthodes suivies fussent de tout point irréprochables, que les expériences sur lesquelles on se base ne fussent point susceptibles d'une autre interprétation, que les faits recueillis dans les sciences naturelles ne fussent pas mélangés d'erreurs. Mais ces méthodes, ces expériences, ces observations présentent quelque chose de saisissable à l'esprit; elles ont des caractères précis et positifs, et l'on ne peut avoir la prétention de les renverser ou de les contredire par un simple raisonnement métaphysique. Sans doute, on doit recourir à la généralisation, à l'hypothèse pour interpréter les faits et en tirer des conclusions admissibles, mais il faut tout au moins que l'hypothèse et la généralisation portent sur des réalités et non sur des matières de spéculation pure. Là se trouve la différence entre la psychophysique naissante et les vieilles psychologies d'école matérialistes ou sensualistes ou spiritualistes. Elle prend son bien partout où elle le trouve, et met en œuvre les travaux des physiciens, des géologues, des physiologistes, des naturalistes, des philologues, en un mot, de tous les savants : les Plateau, les Quetelet, les Lyell, les Helmholtz, les Weber, les Fechner, les Wundt, les Darwin, les Haeckel, les Herbart, les Bain, les Spencer, les uns directement, les autres indirectement, ont contribué et contribuent encore à consolider ses bases et à fournir les matériaux du monument qu'elle se propose d'élever.

J. Delbœuf.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Platon et Aristote; Essai sur les commencements de la science politique, par E. Van der Rest; in-8° de 602 pages; Bruxelles, Gustave Mayolez, 1875. — *Précis de l'histoire militaire de l'antiquité;* introduction au cours d'histoire militaire professé à l'école de guerre de Belgique, par B. Renard, capitaine au corps d'état-major; in-8°. Bruxelles, Muquardt, 1875. — Discours de M. Faider. — Discours de M. Ad. Prins.

Qui donc a dit que les fortes études disparaissent et qu'on s'en tient à la science toute pratique qui ouvre l'entrée d'une carrière lucrative? Voici pourtant une œuvre considérable et de méditation profonde, un volume énorme dont le texte compacte remplirait sans peine trois ou quatre volumes ordinaires, et un sujet bien purement scientifique, même tout d'érudition : les commencements de la science politique dans Platon et dans Aristote. L'auteur est un jeune Belge qui, après avoir passé les plus brillants examens, est allé suivre les cours des universités de Paris et de Bonn, et dont l'ambition consistait à obtenir le titre de professeur agrégé à l'université de Bruxelles. Son travail est simplement une thèse d'agrégation, mais une thèse comme on en voit peu, abordant et discutant toutes les questions que Platon et Aristote ont traitées à propos de politique, et dont beaucoup, pour n'avoir qu'un intérêt historique, touchent pourtant à bien des idées modernes. Platon et Aristote sont d'ailleurs encore, à bien des égards, nos maîtres et nos guides; leur génie s'impose, et, lors même qu'il se borne à nous éclairer, nous ne cessons pas d'y recourir.

M. Van der Rest a analysé les ouvrages de Platon et d'Aristote avec un soin digne des plus grands éloges; il a parfaitement discerné quelle était la méthode à suivre pour l'un et pour l'autre de ces philosophes, entrant dans plus de détails pour Platon et résumant davantage pour Aristote, faisant ressortir les qualités diverses de chacun d'eux, et montrant leurs aberrations mêmes comme une conséquence presque inévitable de leurs tendances trop absolues.

L'auteur se distingue par la clarté, la lucidité de ses exposés et par un style d'une aisance parfaite. Si l'on s'effraye un peu, d'abord, à l'idée d'entreprendre la lecture de ce gros volume de 600 pages, on est fort souvent entraîné par l'intérêt qui s'attache à certaines questions et par la manière dont l'écrivain les présente. Tant pour Aristote que pour Platon, il sait se placer au point de

Digitized by Google

vue du maître qu'il étudie, mais il sait aussi les mettre tous deux en parallèle dans des conclusions où son jugement s'élève, se généralise, embrassant à la fois l'antiquité et la société moderne.

M. Van der Rest, après avoir soutenu sa thèse, le 27 novembre 1875, devant la faculté de droit de l'université de Bruxelles, a été reçu, *avec la plus grande distinction,* professeur agrégé, et nous savons que ce verdict a été rendu à l'unanimité.

Ce sont aussi de fortes études que celles que nous rencontrons dans le *Précis de l'histoire militaire de l'antiquité* de M. le capitaine B. Renard. Il n'y a là, nous dit l'auteur, que des « Notes », rédigées par ordre de M. le ministre de la guerre pour les officiers qui se préparent à subir les examens d'admission à l'école de guerre. Ce n'en est pas moins un cours fort intéressant, raisonné, philosophique, qui sera des plus utiles à toutes les personnes qui s'occupent d'enseignement historique, même à toutes celles qui veulent se rendre compte des faits importants de l'histoire. Les guerres, il faut bien l'avouer, ne sont pas de simples accidents : elles tiennent à l'ensemble des conditions dans lesquelles se développent les peuples, et une conception rationnelle de la guerre peut éclairer bien des problèmes sociaux, tant dans l'antiquité que de nos jours.

M. Renard s'occupe des Grecs et des Romains, et l'on s'étonne de voir combien la tactique moderne peut profiter de la science acquise par les anciens. Si chaque perfectionnement introduit dans l'armement exige une stratégie nouvelle, il y a des principes généraux applicables à toutes les époques et dans toutes les circonstances. Les écrivains étrangers à de semblables études ne voient que du hasard, de la fatalité, du bonheur ou du malheur dans des résultats qui deviennent parfaitement explicables lorsqu'on tient compte des faits de science, de méthode, de discipline, sans négliger toutefois les influences morales non moins puissantes.

La guerre de César contre les Belges tient à notre propre histoire nationale, et ce chapitre présente à nos yeux un intérêt tout spécial.

M. Renard a décrit succinctement, mais clairement, la fameuse bataille de la Sambre, livrée, non à Presles, mais à Hautmont, ce qui est admis généralement aujourd'hui. Le plan qu'il joint à sa démonstration la complète et la rend saisissante. Seulement, nous ne pouvons admettre que les Romains aient été sur la rive gauche et les Belges sur la rive droite. Le texte de César, l'inspec-

Digitized by Google

tion des lieux, les épisodes de la lutte, tout concourt à nous montrer les Romains arrivant par l'Entre-Sambre-et-Meuse, par ce grand chemin des invasions, que suivirent plus tard Louis XIV et Napoléon.

Nous n'avons fait que signaler, dans notre dernière chronique littéraire, le discours prononcé par M. Faider, procureur général à l'audience de rentrée des cours et tribunaux. Ce discours, publié maintenant, est une savante et ingénieuse étude, à la fois historique et juridique, sur la doctrine de *la séparation des pouvoirs* inscrite dans la Constitution belge. L'orateur rappelle comment ce principe, entrevu déjà dans l'antiquité, mis en pratique par l'Angleterre, exposé en France par Montesquieu, réalisé dans les constitutions françaises de 1791 et de l'an III, a été admis définitivement, malgré les critiques acerbes de certains esprits autoritaires qui prétendaient y voir tantôt une « doctrine infernale », tantôt un « rébus » ridicule. M. Faider possède le sens exact et parfait de nos institutions et définit nos lois constitutionnelles, comme s'il avait participé à la rédaction de notre pacte fondamental; il peut d'ailleurs, mieux que personne, interpréter par l'histoire et par la tradition une théorie qui, pour être moderne, n'en est pas moins nationale.

Un discours qui a fait, un instant, un beau tapage, est celui de M. Adolphe Prins, prononcé le 6 novembre dernier, à la séance de rentrée de la conférence du jeune barreau, à Bruxelles. Il n'y est question que de *l'ancien droit national*, dont l'orateur demande l'introduction dans le programme officiel des études, et le travail n'est qu'un exposé plein d'érudition et de sagacité. Mais il fallait bien y toucher à la question de la séparation de l'État et de l'Église, montrer comment le droit était resté « national » en présence des prétentions de l'ultramontanisme, et, par malheur, nous en sommes arrivés à un moment où le parti clérical, perdant toute retenue, voudrait ne laisser parler que les bouches ouvertes par l'Église.

Nous serions plutôt d'avis que M. Prins a été beaucoup trop modéré dans son langage. En songeant aux maux incalculables dont l'ultramontanisme a accablé notre malheureuse patrie depuis le XVI^e^ siècle, nous nous étonnons qu'un jeune homme, connu par son ardent enthousiasme pour le progrès et parlant à des hommes jeunes comme lui, ait réussi à se maintenir aussi bien dans les bornes des strictes convenances oratoires.

EUG. VAN BEMMEL.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

UN MORALISTE[1].

« Ceci est un livre de bonne foy » ; je n'en veux pour preuve, tout d'abord, que la loyale déclaration de l'auteur dans son avant-propos. Précisément parce que son livre voit le jour à Paris, il tient, n'étant pas Français, à ce que sa position soit nette. Il croit n'avoir rien écrit d'indigne de la grande nation dont il vient réclamer l'hospitalité et « aux écrivains de laquelle il doit tant » ; mais il n'a point renoncé à sa liberté d'appréciation, et le courant de ses idées n'est pas toujours celui qui règne au delà de nos frontières.

Je dis : *de nos frontières,* parce que M. Jacquinet est notre compatriote, ce que le contenu de son livre ne permettrait d'ailleurs nullement de deviner : c'est l'œuvre d'un *citoyen du monde,* ou plutôt d'un *spéculatif,* qui juge de tout par lui-même et ne se demande ni qui sont ses voisins, ni ce qu'ils pensent. Je me suis trouvé rarement en présence d'un esprit aussi détaché des *idoles du forum* ou du *théâtre,* pour parler comme le chancelier Bacon. Cette sérénité, cette indépendance tiennent sans doute au caractère de l'auteur; mais il me semble aussi qu'elles ont été fortifiées par cette circonstance, qu'il a étudié « l'homme et la société » à travers les livres, plutôt qu'en se mêlant à ses semblables. Ce qu'il nous communique ici, ce sont les jugements qu'il a portés sur ses *lectures* et les méditations qu'elles lui ont suggérées; de là cette absence de passions violentes et de préjugés de secte, dont le lecteur est immanquablement frappé au bout de quelques pages. On pèse ici des idées, on analyse les sentiments d'autrui, on discute des théories toutes faites, par dilettantisme intellectuel, ce semble, par un goût naturel pour la critique philosophique, du haut d'un observatoire où les cris des combattants qui

[1] Livre de lectures ou *Fragments d'études sur l'homme et la société,* par M. N. Jacquinet. Paris, Didier et Cie (1875) ; un vol. in-12.

Digitized by Google

s'agitent dans l'arène s'élèvent à peine comme un murmure confus.

M. Jacquinet est donc essentiellement un penseur et un critique, un moraliste à l'occasion, mais surtout un homme de conscience, dévoré du besoin de préciser ses convictions et, pour y parvenir, attentif à déterminer scrupuleusement tous les facteurs des graves problèmes qui le préoccupent tour à tour. Le passage suivant de l'une de ses études est propre à donner une juste idée de sa méthode : « Ce qui paraît mauvais et condamnable sur un point semble ailleurs beau et digne d'approbation, suivant le côté par lequel une chose se montre à nous... Ces divers points de vue répondent à des idées plus ou moins hautes et plus ou moins senties, suivant les individus. Un point de vue fait en quelque sorte partie de l'objet jugé ou constitue un élément nécessaire pour le sujet qui juge ; il faut en tenir compte, malgré son caractère fuyant; le négliger, c'est se mettre en risque d'errer sur les choses et sur les hommes ; nous ne sommes souvent justes ou injustes que par aveuglement ou étroitesse d'esprit; et c'est même en ce sens qu'on peut dire avec Mme de Staël : « Tout comprendre, ce serait tout excuser. »

Voilà qui est parler d'or ; mais quoi ! Prenons garde d'aller nous heurter contre un terrible écueil. Puisque nous ne pouvons tout savoir, il semble que nous n'avons pas le droit de porter un seul jugement qui ait une autre valeur que celle d'une opinion personnelle, d'une opinion qui nous paraîtra demain suspecte à nous-mêmes. M. Jacquinet a prévu l'objection : « Ce n'est pas à dire, ajoute-t-il, qu'il n'y a que des vérités relatives et non une vérité absolue à laquelle tout doit se subordonner, mais bien qu'il faut tenir compte de toutes les vérités relatives pour arriver à la vérité absolue. »

Je ne me rallie pas encore. Ou il n'y a pas de vérité absolue, ou cette vérité doit être d'une pleine certitude antérieurement à tout jugement sur les vérités relatives ; car, sans cela, comment serait-il possible d'affirmer que celles-ci sont des vérités? M. Jacquinet se fait-il une juste idée des conditions *à priori* de l'induction? Ne s'expose-t-il pas à poursuivre la chimère du docteur Faust qui, après avoir fouillé toutes les sciences, y compris la théologie, dut finir par s'apercevoir qu'il ne savait rien. Mais non : il ne se jettera, par désespoir, ni dans le scepticisme, ni dans le mysticisme : ce que sa raison ne peut atteindre, il le saisira par le sentiment, dont les inspirations ne sont pas moins sûres à ses

Digitized by Google

yeux que les jugements de la raison, et il battra des deux mains en entendant Rousseau s'écrier : « Sans le sentiment intérieur, il ne resterait bientôt plus de traces de la vérité sur la terre. »

Oui, mais, dans ces conditions, la limite est difficile à garder. Il faut faire une juste part à la *vérité rationnelle* et à la *vérité sentie;* rien de plus vrai : seulement, qui tiendra la balance? Il me semble que sur ce point capital, M. Jacquinet reste un peu dans le vague : de là ses prédilections pour les esprits de la trempe de M. Paul Janet et surtout de M. Jules Simon, esprits élevés et délicats, mais portés par leur modération naturelle à se tenir dans la région un peu brumeuse des idées très générales et concluant le moins possible, en dehors des grandes vérités sur lesquelles reposent toutes les religions et toutes les philosophies. Cependant il ne se dissimule pas que notre siècle demande autre chose : il recueille même en passant un mot de M. Janet, qui constate presque avec effroi que les doctrines moyennes disparaissent peu à peu, « noyées et entraînées dans le torrent des doctrines extrêmes ». Il brûle donc du désir d'arriver à des notions plus concrètes, à des formules plus vivantes; mais, une fois en chemin, il hésite entre différents sentiers, parce qu'il ne voit au carrefour qu'un seul poteau indicateur portant ces simples mots : *routes de l'inconnu.* Mais faut-il prendre à gauche ou à droite? Notre penseur craint tellement de s'égarer, qu'il reste finalement au pied du poteau avec ceux qu'il a conviés à le suivre.

« Plus de lumière! » Ce cri suprême d'un grand poète pourrait servir d'épigraphe au livre de M. Jacquinet. Il ne tranche jamais les questions, mais il cherche de toute son âme à les éclaircir et il voudrait voir tout le monde s'associer à ses études morales et sociales. Il réclame une large diffusion de l'instruction, et il n'a pas moins souci des progrès de l'éducation proprement dite, car on doit étudier moins pour apprendre que pour devenir meilleur. L'auteur a écrit sur ce sujet, auquel il revient volontiers, d'excellentes pages, qui feraient honneur à ses maîtres favoris. Mais encore une fois, il voit ce qui manque beaucoup mieux que ce qu'il faut faire. Il critique mieux qu'il ne dogmatise : c'est le propre de beaucoup d'hommes éclairés et pleins de bon sens; mais cela ne suffit pas.

Il n'y en a pas moins grand plaisir à retirer de cette lecture. On éprouve du bien-être à se trouver en contact avec cet esprit élevé, avec ce cœur honnête et tout plein de la passion du vrai,

Digitized by Google

du beau et du bien. Seulement, que l'auteur me permette de le lui dire, les deux cents pages de *notes prises dans une bibliothèque* devraient bien être divisées par chapitres, à l'instar des *caractères* de la Bruyère. M. Jacquinet passe d'un sujet à l'autre à sa fantaisie, librement, selon le caprice de l'heure, à la façon de Montaigne; mais, de bonne foi, si les *Essais* couraient tout d'une haleine, sans subdivisions, de la première page à la dernière, malgré tout le charme du style et toute l'originalité de la pensée, les lecteurs auraient bientôt la migraine. C'est un mets trop solide pour qu'on en prenne beaucoup à la fois; et puis, dans une si grande variété de sujets, il est bon qu'on sache comment s'orienter. Voilà un livre dont on ferait souvent son bréviaire si l'on n'était obligé de le refeuilleter tout entier quand on veut y mettre la main sur quelque chose. Ceci a son importance, en un temps surtout où les gens de loisir sont relativement rares; et ce ne sont peut-être pas ceux-là qui consulteront le plus souvent M. Jacquinet.

Je crois aussi que certains passages ne sont pas trop d'accord avec d'autres. C'est ainsi qu'après avoir reproduit les deux ou trois lignes de M. Paul Janet citées tout à l'heure, l'auteur se met à déclarer que « l'esprit nouveau du catholicisme est tout à la fois un hommage aux lumières et aux progrès de notre époque, une condamnation de l'idéal religieux du moyen âge et, de plus, un retour à la pensée libérale et tolérante du Christ ». Y a-t-il bien pensé? Est-ce en 1875 que ceci a été écrit? Je songe malgré moi au sommeil d'Épiménide.

Il est bon de picorer dans une bibliothèque, de se laisser entraîner même tout d'abord par l'éloquence ou par la logique serrée de quelque auteur; mais il est encore meilleur de s'arracher à ces séductions quand on est rendu à soi-même, et alors de coordonner ses idées. Le livre de M. Jacquinet se recommande surtout par les louables, par les généreuses intentions qui l'ont inspiré; j'y vois le travail intérieur d'une conscience loyale, et à ce titre, je l'estime vraiment digne d'attention. Mais qu'apprendra-t-il à la société présente? Qu'elle traverse une crise, que nous sommes à une époque de transition? Nous ne le savons que trop. N'est-ce que le prélude d'une œuvre plus régulière, plus décidée, plus virile, engageant davantage l'écrivain? Je le souhaite et je le veux croire : M. Jacquinet, si le public le soutient comme il mérite d'être soutenu, me paraît homme à mériter mieux qu'un succès d'estime.

ALPHONSE LE ROY.

Digitized by Google

UN LINGUISTE[1].

J'ai un excellent ami, linguiste par vocation et Germain d'origine (il faut tout dire), qui ne peut entendre prononcer un mot étranger sans être horripilé, pour peu que son malencontreux interlocuteur s'avise de faire bon marché de l'accent tonique. Il n'y a pas à ses yeux, je crois, d'indifférence plus coupable que celle-là. Nous verrons bien, me dit-il, si les professeurs de langues modernes qu'on se propose de recruter, pour les athénées belges, parmi nos compatriotes, seront suffisamment exercés sous ce rapport, surtout ceux du pays wallon : il ne s'agit pas d'empoisonner nos écoles; en si grave matière, si j'étais maître, j'enverrais sans scrupule et sans miséricorde les profanes à tous les diables.

Sans entrer dans des colères bleues à l'instar de mon ami, je dois convenir qu'il a cent fois raison. Enlever à un mot son accent tonique, c'est ôter à une boussole son pivot. D'aucuns prétendent ou prétendaient naguère que le français l'a perdu : après Boscaven et Van Hasselt, ils peuvent se tenir pour battus. Il y a plus : c'est au respect de l'accent tonique du latin que le français doit d'être devenu ce qu'il est. Je cède la parole à M. Scheler : « Le génie créateur de cette langue, comme celui des idiomes néo-latins en général, s'est attaché à respecter dans le vocable latin soumis à son action la syllabe la plus perceptible à l'oreille, la syllabe accentuée ou tonique. Il a laissé subsister cette syllabe à l'état de dominante, vers laquelle gravitent tous les autres éléments du vocable. C'est cette gravitation vers la syllabe forte ou tonique, et la tendance qui en découle à faire de celle-ci la dernière syllabe sonore du mot, qui a produit ce système de mutilation, de contraction et d'étranglement qui distingue particulièrement les formes françaises comparées à celles du latin et même à celles des langues sœurs : système fondé sur une propension instinctive à supprimer ou à assourdir les syllabes légères et fugitives,

[1] *Dictionnaire d'étymologie française*, par Aug. Scheler, docteur en philosophie, bibliothécaire de S. M. le roi des Belges et de S. A. R. le comte de Flandre, associé de l'Académie royale de Belgique, etc. Nouvelle édition (en cours de publication). Bruxelles, C. Muquardt (H. Merzbach). Un fort vol. gr. in-8° à deux col. — *Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins*, par le même. (Ouvrage complémentaire du *Dictionnaire d'étymologie française.*) Bruxelles, *ibid.* 1875. Un vol. in-12.

Digitized by Google

dépourvues d'accent, qui précèdent ou suivent immédiatement la tonique ou dominante. *Hóspitem,* par la chute de la dernière voyelle et l'assourdissement de la troisième, est devenu *hoste* et, par un allégement ultérieur, *hôte;* dans le dérivé *hospitális,* la chute de la syllabe précédant et suivant immédiatement la tonique *tal* a déterminé la forme *hostel,* hôtel. »

Il y a dans ces quelques mots le programme de toute une science, de la vraie science des langues. « On peut étudier, dit excellemment M. Egger, les chefs-d'œuvre d'une langue en vue des nobles plaisirs du goût, et cette étude méritera toujours le premier rang dans l'éducation du cœur et de l'esprit; mais on peut étudier aussi les mots et les formes grammaticales comme autant de faits ou de phénomènes qui ont leur loi secrète dans la nature même de notre intelligence. Une langue ne vit pas seulement dans les chefs-d'œuvre de l'éloquence et de la poésie; elle vit encore dans l'usage populaire et journalier; reflétant le génie du peuple qui la parle, elle se développe, se perfectionne avec lui, et reflète tour à tour l'empreinte de sa prospérité ou de ses misères. A ce point de vue, n'eût-elle jamais produit un Homère, un Virgile ou un Racine, elle demanderait encore une place dans l'histoire à côté des événements et des faits qui composent la vie d'une nation. » Et l'éminent linguiste ajoute : « L'intérêt de telles études augmente encore, si, au lieu de considérer un seul idiome, on en rapproche plusieurs pour observer leur marche à travers le temps, pour saisir leur affinité ou leur dissemblance originelle, pour marquer tantôt le point où ils se séparent d'un tronc commun, tantôt celui où ils se réunissent ou se confondent; pour reconnaître enfin, dans cette histoire des mots, l'histoire même des races humaines et de leurs migrations ou de leurs transformations séculaires. »

M. Scheler s'est installé dans un coin de ce vaste domaine, et il y tient honorablement sa place. Il a pris à partie la langue française qui, sur 5,977 mots, d'après la statistique dressée par M. Brachet, en compte 3,800 directement dérivés du latin, sans parler de 450 d'origine italienne, de 50 provençaux et de 100 espagnols. Dans l'ouvrage complémentaire de son *Dictionnaire d'étymologie française,* ce sont les mots latins qu'il a visés exclusivement, pour formuler la théorie de leur transformation : le dictionnaire, au contraire, embrasse la langue tout entière. Deux trajets en sens inverse, pour ainsi parler : dans l'*Exposé des lois,* on suit la pente du fleuve, de la source à l'embouchure; dans le *Dictionnaire,* on remonte le courant : la pratique vient vérifier la théorie.

Digitized by Google

Rien de curieux et de lumineux comme cette double étude, qui a tenté les érudits depuis Varron, mais qui jusqu'à Frédéric Diez n'avait donné lieu qu'à des conjectures arbitraires, fondées sur des ressemblances extérieures. N'est-ce pas Varron qui, s'attachant à la langue latine, fait venir *aqua* de *æquus,* parce que la surface de l'eau est plane, et *volo* de *volatus,* parce que l'âme est si légère qu'elle vole en un instant où elle veut? Et *palus* (πηλός) de *palàm,* parce que l'eau des marais est visiblement répandue sur un grand espace? Et *ignis* de *nasci,* et *facere* de *facies,* et *video* de *vis?* On sait quelle épigramme s'attira Ménage pour avoir suivi les mêmes errements : il est vrai qu'avant notre siècle, le sanscrit n'était guère connu que de nom. Mais enfin, la recherche des étymologies n'avait rien de scientifique; il en est tout autrement aujourd'hui. Lisez l'*Exposé* de M. Scheler, ou le *Manuel* de M. Anatole Bailly pour l'étude des racines grecques et latines, et vous serez pleinement convaincu que la phonétique est désormais une science aussi précise et aussi positive que la botanique ou la minéralogie.

On en est venu à ce point, qu'étant donné un mot latin et le mot français qui en procède évidemment, on peut le plus souvent dire avec certitude par quels intermédiaires a passé l'ancien vocable pour revêtir enfin sa forme actuelle, ou, partant de cette forme actuelle, reconstituer pièce à pièce l'ancien vocable, ne se rencontrât-il pas dans les auteurs. Pas une lettre ne reste sans explication : c'est la condition *sine qua non.* Plus on y fait attention, plus on reconnaît que les apparentes bizarreries sont subordonnées à des lois constantes. Les mots s'usent en passant de bouche en bouche, mais ils s'usent autrement dans un pays que dans un autre, et partout selon des progressions déterminées. En Gaule, CLARUS devient *clair,* CLAVIS devient *clef;* en Italie, *chiaro* et *chiave.* J'ouvre le *Dictionnaire* au mot EAU, et je trouve, pour ne parler que du français, que le latin AQUA s'est tour à tour modifié en *ague, aigue, age, egue, awe, ève, iave, iaue, eauc, eau.* Rien n'est mieux établi que l'étymologie du mot JOUR, qui vient de *dies* en passant par *diurnus,* comme MATIN de *matutinus; diurnus* a donné l'italien *giorno* et le provençal *jorn;* en français, l'*n* final a sauté parce que cette dentale « ne conserve son articulation propre que devant une voyelle; privée de consonne ou à la fin des mots, elle ne fait que nasaliser la voyelle qui précède »; ainsi d'*infernum* nous avons obtenu *enfer,* et *cahier* de *quaternum.*

Digitized by Google

J'en reviens à l'accent tonique, c'est à dire au véritable point d'appui de M. Scheler. Selon que la syllabe *accentuée* est suivie d'une ou de deux syllabes, le mot est *paroxyton* ou *proparoxyton* (ne vous effrayez pas). Dans les mots de la première catégorie, le génie français sacrifie la syllabe finale (*atone*), ce qui a fait tomber la déclinaison et la conjugaison latines. Ainsi, ARCUS donne *arc*, FRUCTUS, *fruit*, IMBUTUS, *imbu*, VENENUM, *venin*, FAMES, *faim*, NOMEN, *nom*, EXAMEN, *essaim*. Au féminin, les finales latines sont remplacées par un *e* muet : ROSA, *rose*, FABA, *fève*. La question est plus complexe pour les mots dont la tonique est suivie de deux syllabes. Ici, ces deux syllabes se contractent en une seule voyelle sourde : ANIMA, *an'ma*, et alors *anme*, *alm*, etc., enfin *âme*; REGULA, *reg'la*, *règle*; JUVENIS, *juv'nis*, *jeune*; là, les deux syllabes perdent la consonne qui les sépare : ORGANUM, *orgue*; ARISTOTELES, *Aristote*; EPISCOPUS, *evesque*, *évêque*; ISARA, *Oise*. L'*e* muet disparaît lui-même : FRIGIDUS, *frig'dus*, *froid*; DOMINUS, *dom*. Je ne suivrai pas M. Scheler dans son travail sur les suffixes, puis sur les syllabes atones précédant la tonique, puis sur les voyelles et les consonnes latines, en général : c'est affaire d'étude et non d'analyse courante. Le *Dictionnaire* est là pour les applications. Mais je tiens à faire ressortir que l'auteur, sur les traces de Diez, est parvenu à substituer des principes rigoureux à de vagues conjectures : on pourra s'assurer de la fécondité de ses études en consultant le glossaire qu'il a rédigé, pour être annexé à l'édition de Froissart, publiée par M. le baron Kervyn de Lettenhove.

Les travaux de M. Scheler ont obtenu la haute approbation de ses émules. M. Brachet, dont l'Académie française a couronné le *Dictionnaire étymologique*, le chicane bien un peu pour n'avoir pas indiqué par le menu comment le mot PUTRERE, par exemple, est devenu finalement *pourrir*; mais aussitôt, dans une note, il associe le nom de M. Scheler à ceux des Diez et des Littré, et tient à honneur de reconnaître ce qu'il doit *à ces maîtres de la science*.

Ajoutons que l'objection de M. Brachet tombe d'elle-même depuis la publication de l'*Exposé des lois*; mais il faut dire aussi, je l'avoue, que cet ouvrage est le complément indispensable du *Dictionnaire*.

Ce dernier ouvrage se distingue de celui de M. Brachet en ce que l'auteur y aborde volontiers les questions encore pendantes, tandis que l'écrivain français se borne à noter les conclusions sur

Digitized by Google

lesquelles la science n'a pas à revenir. Cette différence est capitale. Un livre écrit pour le grand public laissera de côté les controverses; il n'en sera pas de même s'il a pour but de pousser à de nouvelles découvertes, c'est à dire s'il s'adresse plutôt aux hommes spéciaux. Qu'on ne s'y méprenne pas cependant : M. Scheler a su garder un juste milieu entre les deux systèmes. Sans être trop volumineuse, son œuvre est assez développée pour enseigner bien des choses aux philologues eux-mêmes ou du moins pour aiguillonner leurs discussions; et d'autre part, tout y est présenté sous une forme si simple, si claire et si intéressante, que le premier venu, j'entends tout homme un peu lettré, trouverait autant de plaisir à le lire que d'utilité à le consulter. Les *Gebildete,* comme disent les Allemands, sont, en général, très friands d'étymologies; ce sont des énigmes à deviner; une conversation qui languit se ranime quand on la met sur ce chapitre. Justement parce que M. Scheler ne se contente pas de formuler des lois et de les appliquer, mais parce que, chemin faisant, il pose des points d'interrogation ou nous engage directement dans un débat, il pique au vif la curiosité du lecteur sans le rebuter par un appareil trop sévère.

Pour donner une idée de ses procédés, je prendrai au hasard un même article dans les deux dictionnaires. « Essuyer, dit « M. Brachet, en italien *asciugare,* du latin *exsuccare* (ôter « l'humidité en frottant). *Exsuccare,* réduisant les *cc* à *c* (v. *bec*), « a transformé *exsu*(c)*are* en *essuyer* par le changement de *xs* en « *ss* (v. *aisselle*) et par la chute du *c* médial (v. *affouage*). D. *essui* « (subst. verbal). »

« 1. Essuyer, dit à son tour M. Scheler, vfr. aussi *essuer,* « prov. *eisugar,* it. *asciugare,* esp. *enxugar,* du lat. *ex-succare,* « ôter le *suc,* l'humidité. D. *essui,* prov. *eissug.* — 2. Essuyer = « éprouver, subir, souffrir. Ce verbe, dans ce sens, doit être « distinct du précédent. C'est le L. *exsequere* p. *exsequi,* qui « signifiait également supporter, cp. *ærumnam, egestatem, pro-* « *brum exsequi.* De la 3e conjug., le verbe est passé, comme « souvent, dans la première. Littré, vu le caractère insolite de la « forme française *suyer* pour *sequi,* cherche à démontrer que le « sens souffrir, subir, peut très bien se déduire du sens propre du « verbe essuyer, ôter l'humidité; en disant : « elle a essuyé mes « lassitudes, » Mme de Maintenon fait entendre qu'elle lui a enlevé « ses lassitudes et qu'elle s'en est chargée elle-même. Qu'un « même verbe puisse signifier à la fois ôter la chose d'un autre

Digitized by Google

« et la prendre pour soi, la subir, n'aurait rien de surprenant « (Littré allègue, à cet égard, les acceptions diverses du verbe « saisir); mais dans l'espèce, cette explication par la conversion « des rapports me semble un peu forcée. Les exemples d'essuyer, « subir, souffrir, ne vont pas au delà du XVI^e^ siècle. »

L'*Exposé des lois* dispense M. Scheler d'expliquer à propos de chaque mot les transformations de lettres; il gagne ainsi de l'espace et il en profite, comme on voit, pour discuter. Au demeurant, les deux dictionnaires sont également recommandables, mais à des titres divers. L'un note les conquêtes de la science et s'en tient là; l'autre les note aussi, mais pour en provoquer de nouvelles.

Je fais des vœux pour le succès de la nouvelle édition du *Dictionnaire* de M. Scheler et de l'utile petit volume qui en est le complément obligé. Un instant, en France, la grammaire comparée a figuré au programme de l'enseignement, puis un revirement s'est opéré; en Belgique, on n'y touche un peu qu'à l'école normale supérieure. Je ne me prononcerai pas là dessus; je dirai seulement que les classes lettrées, que les élèves des hautes écoles surtout ne peuvent plus rester dans une complète ignorance des progrès très réels accomplis dans ce domaine. Les ouvrages de M. Scheler contribueront puissamment, sans contredit, à faire comprendre plus généralement l'importance de ces études fécondes et, j'ose le dire, aussi amusantes que rémunératrices.

ALPHONSE LE ROY.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Les attaques qu'on a dirigées de divers côtés contre mon article sur le principe de liberté m'obligent à vous demander une dernière fois la parole devant les lecteurs de la *Revue*.

Je suis d'ailleurs résolu à ne point descendre sur le terrain des personnalités ou des intérêts électoraux; la question qui s'agite est trop grave et je connais trop bien mes devoirs envers la *Revue* où j'ai l'honneur d'écrire, pour chercher à mêler, en quoi que ce soit, une thèse de pure théorie politique aux agissements actuels des partis.

Si je prends la plume, ce n'est point pour me défendre, car je suis de ceux qui pensent que les idées, une fois émises, doivent se défendre par elles-mêmes, mais pour rectifier les appréciations erronées qui se sont fait jour à propos de mon article, appréciations qui tendent à transformer complétement ma thèse, à dénaturer ma pensée et à me faire dire le contraire même de ce que j'ai dit; dans ces circonstances, mon silence pourrait paraître un acquiescement et je suis obligé de revenir en quelques mots sur la théorie que j'exposais.

Cette théorie n'est point nouvelle; elle est discutée et défendue chaque jour par un grand nombre d'écrivains libéraux, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie et ailleurs, et j'ai lieu de m'étonner qu'elle ait pu soulever en Belgique un pareil orage et y être si étrangement défigurée.

A en croire la plupart de mes contradicteurs, je serais un jacobin, un terroriste; je prêcherais ouvertement la révolte contre les lois, l'appel à la violence, l'écrasement des faibles, le règne de la force brutale, l'anéantissement de la liberté !

Digitized by Google

Rien de tout cela n'est vrai, et ceux de vos lecteurs qui ont bien voulu me suivre dans les développements de mon système savent parfaitement bien que nulle part je ne prône de pareilles doctrines, que nulle part surtout je ne me place en adversaire implacable de la liberté.

Non seulement je n'ai pas dit cela, mais en maint passage, j'ai affirmé que la liberté était bonne en certains cas, qu'elle avait son rôle parmi les institutions humaines. Ce que j'ai dit, ce que je maintiens, c'est que la liberté n'est pas une panacée, que les libéraux d'aujourd'hui lui accordent une trop grande place dans leurs conceptions sociales et que cette erreur est de nature à les conduire à une ruine certaine.

La liberté, disais-je, est une notion toute pratique, essentiellement variable d'après les temps et les milieux; elle n'est pas absolue, mais limitée. Mes contradicteurs ne le nient point; ils admettent aussi comme moi que ces limites sont tracées par les nécessités sociales, et que ces nécessités varient elles-mêmes de peuple à peuple et de siècle à siècle.

S'il en est ainsi, reste la question de savoir quels sont les créateurs des nécessités sociales, des règles du droit? Évidemment, ce sont les hommes; et par quel moyen? Par la force.

Cela peut-il être sérieusement contesté? La force, c'est le droit, qu'est-ce à dire? Détachée de son contexte, une pareille formule est sans doute susceptible d'interprétations diverses et peut servir d'épouvantail aux yeux des timides; mais dans l'ensemble de la théorie que j'exposais, elle signifie tout simplement que la force seule crée les nécessités sociales, le droit; que le droit, en un mot, n'est que la force réalisée.

Est-ce le mot force qui effarouche? Mais, j'avais eu soin de le dire, celui qui dit force ne dit pas nécessairement force brutale, violence, coup d'État. Le terme est général et s'emploie tous les jours en philosophie, en sciences naturelles et même en politique : l'Univers est un ensemble de forces, la Nature est un équilibre de forces, la force de l'opinion publique gouverne le monde; ce sont là des locutions vulgaires dont personne se songe à s'effrayer. Sans doute, il est des circonstances où la force se révèle sous une forme physique et brutale; mais il en est d'autres aussi où elle revêt une acception plus complexe, par exemple chez les peuples qui sont en possession du régime parlementaire et où la force se manifeste habituellement par les majorités.

Il suffit d'analyser la genèse d'une loi dans un pays comme la

Digitized by Google

Belgique, pour y retrouver toujours la force : c'est elle qui préside aux élections, qui détermine les majorités, qui fait la loi et qui en assure enfin l'exécution. Comment donc nierait-on après cela qu'elle ne soit la créatrice, l'âme du droit, le droit vivant?

A la vérité, pareil droit est éminemment variable et changeant ; mais n'est-ce pas ce que nous montre toute l'histoire, l'histoire de chaque jour même? Qu'une loi décrète demain la liberté absolue de tester et voilà le droit belge bouleversé de fond en comble sur un point essentiel, et cela par le simple vote d'une majorité. La minorité pourra-t-elle encore invoquer comme un droit ce qui était un droit, la veille? Certes, non, car elle n'aura plus la force.

Après cela, existe-t-il un droit philosophique, immuable, supérieur à tous les droits positifs? C'est une question à discuter entre les philosophes, mais qui ne peut entamer en rien ce fait évident, clair comme la lumière du soleil, que les droits existants sont des réalisations de la force.

Du reste, même en laissant de côté cette question purement théorique des origines du droit, personne ne contestera, je pense, que les majorités au pouvoir ont la force et qu'elles doivent s'en servir au profit des idées qu'elles croient justes, c'est à dire aux dépens de la liberté de leurs adversaires. Jusqu'à quel point useront-elles de cette force, dans quelles limites restreindront-elles la liberté des vaincus? C'est une question d'application, dont la solution variera d'après les temps et les lieux.

En Belgique, par exemple, la liberté des cultes, la liberté de l'enseignement, la liberté d'association sont-elles établies dans des limites qui sauvegardent suffisamment les intérêts du libéralisme, et, s'il avait le pouvoir, devrait-il les maintenir telles qu'elles sont? Certes, il ne s'agit point de supprimer ces libertés ; quel mal y a-t-il en effet à ce que chacun prie Dieu à sa manière, suive tel ou tel système d'éducation, fonde telle ou telle société scientifique, économique ou littéraire? Mais n'y a-t-il pas certaines mesures pratiques à prendre vis à vis de tel culte, de tel enseignement, de telle association? Voilà la question, et j'estime que les libéraux ne peuvent, en âme et conscience, avoir à ce sujet un seul instant d'hésitation. S'ils pensent que l'Église catholique romaine abuse des miracles et fanatise les populations ; s'ils pensent que l'enseignement des corporations est un danger social, mille fois pire que l'ignorance, parce qu'il corrompt la jeunesse jusqu'à la moelle; s'ils pensent que les couvents sont une lèpre qui déshonore, épuise et ruine le pays; s'ils pensent tout cela, n'est-il pas évident que,

Digitized by Google

dès qu'ils seront au pouvoir, leur premier devoir sera de faire des lois pour extirper à jamais tous ces chancres rongeurs?

S'imaginer que la liberté suffira pour arriver à ce résultat, oublier l'expérience des siècles, fermer les yeux aux leçons du passé et laisser bénévolement la patrie se débattre contre tous ces dévorants, alors que d'un geste on pourrait les faire rentrer dans la poussière, et cela par une sorte de fétichisme pour une liberté qu'on est obligé de déclarer soi-même essentiellement limitée et variable, ce serait plus qu'une faute, ce serait une duperie sans excuse!

Ces idées-là sont-elles donc antilibérales, antiprogressistes? Ceux qui les défendent doivent-ils être retranchés comme des brebis galeuses? Soyons sincères! N'est-il pas un grand nombre de questions pratiques sur lesquelles les partisans des idées que je défendais sont d'accord avec tous les progressistes? Ne réclament-ils pas, comme les autres, l'enseignement laïque et obligatoire, le service militaire général, la réforme des lois électorales, l'amélioration du sort des classes ouvrières, la ruine de la domination des prêtres?

Qu'importe, après cela, si les uns veulent aller plus loin encore et s'ils attirent aujourd'hui l'attention des autres sur la nécessité de restreindre, par des lois précises, certaines de nos libertés? N'est-il pas de l'essence même du parti progressiste de renfermer diverses nuances? Les conservateurs seuls sont toujours du même avis, parce qu'ils défendent un ordre de choses établi; mais les progressistes, dont la raison d'être consiste dans les changements et les réformes, seront toujours en divergence sur différents points.

En somme, Monsieur le directeur, mon article avait pour but de mettre les libéraux en garde contre un enthousiasme irréfléchi pour la liberté. Ne lâchez point, leur disais-je, la proie pour l'ombre; ne comptez point toujours et partout sur l'appui de la liberté. Elle est bonne dans certains cas, quand elle n'est pas en conflit avec les nécessités sociales; mais pour la posséder, telle que nous la comprenons, pour la mettre en harmonie avec les nécessités sociales, telles que nous les concevons, nous devons nécessairement renforcer l'arsenal de nos lois; sinon, le jour est proche où, pour n'avoir pas su prendre nos précautions à temps, nous nous trouverons enchaînés par des chaînes si lourdes et si puissantes, que tous nos efforts ne pourront les briser.

HERMANN PERGAMENI.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE.

CH. MASSON. Les bibliothèques populaires, leur rôle, leur utilité, leur but 5

GOBLET D'ALVIELLA. Le congrès de géographie 19

X. DE REUL. Marietta la bella, histoire vénitienne, traduit du flamand de Tony Bergmann 34

ÉMILE LECLERCQ. Le salon de 1875 51

J. DELBŒUF. De l'origine des jugements conscients. 77

E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Extrait des passe-temps poétiques* de M. Victor Dumortier. — *Les rôdeurs de la côte*, par A. Bardin. — *Voyage dans le nord de l'Europe; un tour en Norvége, une promenade dans la mer glaciale*, par Jules Leclercq. — *Du mouvement intellectuel dans l'armée*, par le lieutenant-général Guillaume 98

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE.

H. PERGAMENI. Le principe de liberté en matière politique 101

ERNEST GOSSART. Un auto-da-fé à Valladolid en 1559, épisode de l'histoire du protestantisme en Espagne 122

GOBLET D'ALVIELLA. Souvenirs d'une relâche à Madère 141

ÉD. DE LINGE. Poésies d'Horace. 165

CH. RUELENS. Un poète belge inconnu (Henri de Bronckhorst). . . 171

E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *La Mère de Rubens*, par Ch. Potvin. 186

ESSAIS ET NOTICES :

L. VANDERKINDERE. Les Celtes et les autres Aryens 188

CH. POTVIN. L'inquisition littéraire. 191

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE.

X. OLIN. De la liberté politique. 197

G. TIBERGHIEN. Lettre sur la liberté politique 220

P. WYNEN. L'éducation des ouvrières et la grande industrie. . . . 228

MAURICE REYNOLD. Une aventure aux Eaux-Douces 242

ERNEST VAN ELEWYCK. André Van Hasselt, poète 245

E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Précis de l'histoire contemporaine*, par Th. Juste. — *Système commercial de la Belgique et des principaux États de l'Europe et de l'Amérique*, par Ch. Pety de Thozée. — *Des sociétés commerciales en Belgique*, par J. Guillery. — *La Division libérale et la Puissance cléricale*, par Joseph Boniface. — Discours de MM. De Wael et Éd. Pécher. — *Lettres nerviennes*, par Boduognat. — Discours de MM. Tiberghien et Rivier, de M. Thiry, de M. Faider, de M. De Le Court, de M. Ernst, de MM. Jottrand et P. Tempels. — *De la folie paralytique et de ses rapports avec la civilisation*, et *Louise Lateau devant la physiologie et la pathologie*, par le docteur Crocq. — *Maladies et facultés diverses des mystiques*, par le docteur Charbonnier. — *La famille Rosendael*, par Violette. — *La revanche du mari*, par J. Vautier 274

ESSAIS ET NOTICES :

CH. POTVIN. Une Église rationaliste 286

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE.

E. CASTELOT. William Pitt et la France 293

*** Partie perdue 314

J. DELBŒUF. La psychologie comme science naturelle. 358

E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Platon et Aristote*, par E. Van der Rest. — *Précis de l'histoire militaire de l'antiquité*, par B. Renard. — Discours de M. Faider. — Discours de M. Ad. Prins 388

ESSAIS ET NOTICES :

ALPH. LE ROY. Un moraliste 391

— Un linguiste. 395

HERMANN PERGAMENI. Correspondance 401

Digitized by Google

Digitized by Google